Boris TZAPRENKO

Il sera...

Il sera . . .

TOME I

L'ORGANISATION





Boris TZAPRENKO

Il sera…

TOME I

L'ORGANISATION

http://ilsera.com

À Nathalie

Les signes de conversations

— Quelqu'un parle.

— :: Quelqu'un parle via le Réseau.

— > Quelqu'un parle à une machine.

— < Une machine parle à quelqu'un.

— ::> Quelqu'un parle à une machine via le Réseau.

— ::< Une machine parle à quelqu'un via le Réseau.

C.12/5

Assis sur un matelas, le petit être qui portait l'identification C12/5 prenait du repos en tortillant machinalement les poils de son avant-bras. Quand le signal espéré se fit entendre, il traversa la pièce, s'agrippa à la toison de la fausse guenon et ferma ses lèvres autour de l'unique tétine. Il but goulûment le lait tiède artificiel en respirant bruyamment entre chaque lampée. Conformément aux réglages effectués par le diététicien, la tétine ne dispensa son liquide nourricier que deux minutes, cependant le petit être continua à téter comme si le lait coulait toujours. Non pas qu'il fût dupe de l'assèchement de l'objet, mais il ne pouvait s'empêcher de prolonger ce moment qui le réconfortait. Bientôt, le pelage de sa mère attira son pathétique besoin de câlineries ; il abandonna la tétine aride pour frotter ses joues contre la peluche autonettoyante. Il n'avait, bien sûr, jamais obtenu le moindre geste d'affection de la part de ce vague mannequin couvert de poils, aussi n'en espérait-il même pas. Cependant, faute de mieux, il n'aurait pu se passer de ces caresses à sens unique qui calmaient son anxiété et tempéraient son cruel besoin de tendresse.

Aucun effort particulier n'avait été fait pour imiter parfaitement une mère chimpanzé. L'éthologue et l'éducateur chef entretenaient des relations basées sur une rivalité sans merci. L'un démontrait-il l'utilité de quelque appareil ou installation, aussitôt l'autre clamait à qui voulait l'entendre, mais surtout au grand directeur, qu'il se faisait fort d'en réaliser l'économie. Cette grotesque peluche, censée figurer une guenon, était un compromis entre l'opinion de l'éthologue qui souhaitait une mère artificielle très réaliste et celle de l'éducateur qui prétendait qu'une simple tétine au bout d'un tuyau ferait parfaitement l'affaire.

Un autre signal sonore lui indiqua qu'il était temps de mettre un terme à ses effusions. Une éventuelle désobéissance à cet avertissement-là était rapidement sanctionnée par une décharge électrique. Deux fois déjà, il en avait fait l'amère expérience, aussi ce fut à contrecœur, mais sans tarder, qu'il quitta son refuge affectif et se rendit devant la scène de projection tridimensionnelle pour suivre la nouvelle leçon.

Un verre apparut sur le parallélépipède blanc qui servait de socle à la scène.

— Verre, dit le petit être.

L'objet fut remplacé par une assiette.

— Assiette.

L’image d’une fourchette suivit.

— Fourchette.

Les leçons commençaient toujours par des révisions faciles mais rapidement elles devenaient plus ardues car elles faisaient appel à des connaissances trop fraîchement acquises pour être bien intégrées. Pour éviter la punition, il fallait prononcer le mot moins de quatre secondes après l’apparition de l’image. Après des dizaines d’objets en rapport avec la table, des animaux lui furent présentés. Un épagneul s’anima devant ses yeux.

— Chien, dit-il sans hésiter.

Un cocker occupa la scène.

— Chien.

L’animal suivant fut un chat.

— Chat.

Un cheval fit quelques pas sur le socle de la scène.

— Chien, dit le petit être, sur un ton craintif.

Une décharge électrique secoua son corps menu.

Le mot « cheval » fut trois fois clairement articulé par un haut-parleur dissimulé dans la tête de la fausse guenon. Le petit être prononça le mot à son tour et la leçon reprit son cours.

Méthodes d'éducation

— Vous n'obtiendrez rien de bon avec vos méthodes sadiques, s'emporta Daniol Murat.

— Rien de bon, répéta froidement Vassian Cox. Rien de bon… dites-vous, alors que les singes ont déjà un vocabulaire de cent mots ! Et tout ceci en quinze jours à peine. Je serais curieux de voir où nous en serions aujourd'hui, si nous avions appliqué les vôtres, de méthodes. Une friandise par-ci, une caresse par-là… Si nous vous avions écouté, nous aurions dépensé une fortune pour les mères artificielles. Grâce à Dieu, nous pouvons aujourd'hui constater que j'avais raison en estimant cette dépense inutile.

Alan Blador, le grand directeur, prit du recul en s'enfonçant dans le dossier de son large fauteuil, en cuir véritable et plusieurs fois séculaire. Cet article rare était l'objet de toutes ses attentions et il s'en enorgueillissait sans retenue. Il caressa pensivement le bout de l'accoudoir droit d'une main molle en affichant un air détaché, attitude qu'il affectionnait de prendre quand une conversation l'ennuyait. Or justement, les sempiternels conflits dans lesquels s'embourbaient le psychologue et l'éducateur l'ennuyaient on ne peut plus. Il décida d'attendre avant d'intervenir. Par expérience, il savait qu'il était préférable de laisser les belligérants se fatiguer avant de rétablir l'ordre. N'en était-il pas des hommes comme des événements, c'est-à-dire qu'il suffisait simplement de savoir les gérer !

— Je ne saurais trop vous conseiller de modérer votre triomphe, Monsieur l'éducateur. Nous sommes bien loin d'avoir bouclé le projet. Je suis en mesure de prétendre que le côté psychologique des choses, que vous refusez de prendre en considération, ne tardera pas à démontrer son importance… à la faveur de quelques désagréables surprises… qui d'ailleurs ne sauraient tarder… et dont nous ferons tous les frais.

Alan Blador leva ses paupières alourdies par la lassitude pour étudier, à leur insu, les antagonistes assis de l'autre côté de son bureau. Il accordait sa sympathie à Daniol Murat, psychologue et éthologue, mais particulièrement expert en psychologie animale, à son service depuis six ans. Vassian Cox avait intégré son équipe d'éducateurs depuis moins de temps, quatre ans seulement, mais cela ne comptait pas. Il préférait Murat, tout simplement parce que celui-ci le faisait sourire. L'éthologue était petit, maigre, volubile et d'une sincérité candide. Il aimait réellement les animaux. Cox était très grand, presque un géant, bien en chair, sans être gros. Mû par une ambition sournoisement déguisée en amour professionnel, il manquait singulièrement d'intelligence en dehors de son sens indéniable de

l'organisation. Sa robuste volonté et son goût pour le commandement en avaient toutefois fait un meneur d'hommes. Le psychologue avait l'air d'un nain face à ce géant méprisant et moqueur. La dernière menace qu'il proféra décida Alan Blador à arbitrer le match.

— Dussiez-vous un jour en venir aux mains, messieurs, vous m'obligeriez en trouvant une solution à votre désaccord permanent.

Les deux hommes tournèrent la tête dans sa direction. Daniol Murat haussa les épaules comme un enfant boudeur.

— Vous avez fait allusion à quelque désagréable surprise, n'est-ce pas Daniol ! poursuivit le grand directeur. De quoi voulez-vous parler au juste ? Venez-en aux faits, je vous prie.

— Pfff ! Des menaces sans consistance pour se donner de l'importance, s'exclama Vassian Cox, en soulevant à son tour ses énormes épaules.

— S'il vous plaît Vassian, laissez-le parler, voulez-vous !

— Ce que je veux dire est bien simple, mais ça lui échappe complètement. Très simple, je vous assure ! Mais… pourtant bien trop compliqué pour lui ! Ou alors, il ne veut rien entendre. Argumenter avec lui, c'est comme si… Comme si l'on montrait des preuves en images à un aveugle !

— Eh bien soit ! Moi, je veux vous entendre. Exprimez-vous sur ce sujet. Il suscite ma curiosité. Je vous offre la complaisance de mes tympans.

Avant de commencer, le psychologue jeta un regard torve à son ennemi en se raclant la gorge.

— Sa vision des choses est à court terme. Les créatures suivent un entraînement intensif qui, pour l'instant, donne des résultats en apparence satisfaisants, mais nous ne tenons pas compte de leur sensibilité. Nous risquons de déchanter rapidement. Des traumatismes psychiques graves ne vont pas tarder à nous créer de réels problèmes. Il faut changer nos méthodes d'éducation.

— Quelles sortes de problèmes ? Soyez plus précis. Expliquez-vous.

— Il est difficile de donner un diagnostic par anticipation, car de trop nombreux facteurs entrent en ligne de compte. C'est comme si… Un mécanicien peut savoir que si l'on malmène un moteur il risque de tomber en panne, mais il ne pourra établir d'avance une liste précise des pièces qui seront endommagées.

Alan Blador soupira intérieurement. Le seul trait de personnalité qui l'ennuyait vraiment chez l'éthologue était sa propension à la comparaison, au « C'est comme si… ».

— Je vous suis avec un grand intérêt, mais veuillez, s'il vous plaît, éviter les exemples inutiles et autres ambages pour en venir directement aux faits.

Vassian Cox lança un regard goguenard sur son rival.

— Les créatures présentent déjà une carence affective. Une grande carence affective !

— Il ne vous reste plus qu'à aller voir ces singes toutes les deux heures pour leur faire des câlineries et des caresses, intervint bruyamment l'éducateur.

Le grand directeur lui adressa un regard sévère.

— Accordez-moi le plaisir de nous laisser seuls, je vous prie.

Le géant extirpa son énorme carcasse du fauteuil et sortit en maugréant. Blador attendit qu'il refermât la porte. Prenant appui sur ses coudes, placés bien en avant sur son bureau, il emmortaisa ses doigts et soutint son menton à l'aide de ses pouces ouverts. La tête ainsi arc-boutée, et la bouche légèrement écrasée par son index, il marmonna :

— « Je bous écoude ! »

— Je disais donc que les angémos manquent d'affection et que c'est un facteur important.

Blador s'enfonça de nouveau dans son dossier pour se libérer d'une position impropre à la conversation et étrécit interrogativement son regard.

— Pouvez-vous me dire pourquoi c'est important ?

— Parce qu'ils souffrent. Tout simplement parce qu'ils souffrent. C'est une raison qui me semble suffisante. Pas à vous, Monsieur ?

— Écoutez-moi, Daniol, écoutez-moi ! Nous nous connaissons tous les deux depuis longtemps et je vous apprécie, qui plus est, mais... Mais... Vous perdez souvent de vue que nous travaillons pour une société commerciale, semble-t-il. Votre cœur tendre vous honore, mais n'oubliez pas que nous sommes là pour créer des produits qui nous rapportent de l'argent. Le prix de revient de ces produits doit être réduit au minimum, afin de nous offrir la plus grande marge bénéficiaire possible. Je ne voudrais pas vous parler comme à un enfant, mais... Vous ne devez pas ignorer ces obligations... Obligations au demeurant bien naturelles pour une entreprise comme la nôtre. Nous agissons pour gagner notre vie, n'est-ce pas ?

— Justement, je garde cet aspect des choses à l'esprit. Que deviendra la réputation d'Amis Angémos si nous vendons des angémos névrosés ? Que deviendra la réputation d'Amis Angémos si les angémos racontent à leur maître les mauvais traitements que nous leur avons fait subir ? Que deviendra la réputation d'Amis Angémos si une ou plusieurs associations anti-angémos parviennent à obtenir des renseignements sur nos méthodes de... production comme vous dites ? Vous savez bien que les anti-angémos sont sans cesse à l'affût d'informations qui pourraient nous porter tort. Je ne peux vous dire avec précision ce qui se passera dans le futur, mais je suis sûr qu'un jour nous regretterons d'avoir employé ces méthodes. C'est comme

si…

— Je vous en prie ! Je vous en prie ! faites donc l'économie d'une nouvelle parabole, celle du mécanicien était excellente mais il n'en faut point trop. Accordez-moi un moment de réflexion, nous nous verrons plus tard. En attendant, faites-moi une liste détaillée de ce que vous souhaitez changer pour améliorer les méthodes d'éducation.

Le psychologue prit congé de son supérieur hiérarchique sans ajouter un mot. Il était certain d'avoir utilisé les bons arguments, et, manœuvre habile, il avait pris soin de ne pas les exposer devant l'éducateur chef, pour le simple plaisir de le laisser dans l'ignorance des raisons qui allaient retourner la situation à son avantage. Il jubila intérieurement en savourant d'avance le dépit prévisible de Cox. Cet imbécile ne comprendra même pas d'où ça vient, pensa-t-il. Mais cette attrayante perspective n'était toutefois qu'une friandise secondaire, car son action n'était pas motivée par ce type de maigre triomphe. Il aimait sincèrement les animaux et les angémos. Il estimait que les souffrances, fussent-elles animales, n'en demeuraient pas moins des souffrances et qu'à ce titre, on se devait de les combattre.

C’est la cime ! Pas vrai prof !

Quelque part sur Terre, mademoiselle Polikant, 18 ans, s’apprête à recevoir sa première leçon de pilotage céph. Son logiciel d’interface encéphalique fonctionne depuis quelques jours, reste à lui apprendre à s’en servir.

— Bonjour, Monsieur Sompolo, dit madame Polikant en accueillant le professeur. Ma fille vous attendait. Suivez-moi.

Sa voix est âpre et aiguë.

— Bonjour, Madame Polikant, répond l’arrivant en inclinant furtivement la tête.

Il la suit dans un couloir. Sa démarche est hésitante, incertaine ; il donne l’impression de légèrement tituber sous une charge invisible. Ceci est dû au fait qu’il est récemment revenu de Mars. Il y a séjourné une demi-année martienne (une année terrienne entière). Son poids terrien le fatigue ; il n’a pas encore repris l’habitude de la gravité de sa planète natale. Sa future élève les croise dans le couloir.

— Ah ! Saphi, dit madame Polikant, ton professeur de céph est là !

— Jour prof ! s’exclame Saphi.

— Bonjour, Mademoiselle Polikant.

Malgré l’habitude qu’il a de ce milieu, il est surpris par l’allure excentrique de la jeune personne. Son tailleur, d’apparence et de texture végétales, semble fait de grandes feuilles adroitement pliées et cousues avec des brins d’herbes ou des lianes. Mais ce vêtement, aux nuances de vert très réalistes, un peu jauni par endroits, est ce qui retient le moins l’attention. Le biogrimage est en effet bien plus extravagant. Toute la peau de l’adolescente, du moins sur toute sa surface visible, est noire. Pas noire comme on a l’habitude d’imaginer une peau noire. Vraiment noire ! D’un noir mat total et absolu. Comme les ténèbres les plus denses. Mais ces ténèbres ne sont pas vides. Des centaines de minuscules grains brillent sur cette jeune femme sculptée dans un pan de nuit.

— Aimez-vous mon biogrimage, prof ?

— Très beau, assure-t-il, un peu embarrassé de l’avoir regardée avec cet air ahuri.

— Oui ! j’aime beaucoup aussi. Une création d’Alga Sorem. « Chair d’étoiles » ça s’appelle. C’est récent. Je le porte depuis hier seulement. La prochaine fois j’en choisirai un caméléon.

— Ah ! Tu es belle, tiens ! grince sa mère. Ça ressemble à du charbon. Dites-lui, Monsieur Sompolo ! Dites-lui que c’est laid ! Tous ces jeunes sont ridicules avec leur Alga Sorem.

Sompolo tord sa bouche dans une tentative de sourire qui satisferait les deux parties.

— Merci de l'avoir amené, maman. Tu peux nous laisser seuls à présent. Je m'occupe du professeur.

— Il faut que je fasse tout, moi ici, glapit la mère.

Puis, tandis qu'elle tourne les talons sur une mimique fataliste du style « Ah ! les enfants ! », Saphi entraîne son professeur dans la partie de l'appartement qui lui est réservée. Au fond du couloir, elle s'arrête sur une surface ronde.

— Avancez prof ! posez vos pieds sur le cercle, là, à côté de moi. C'est un ascenseur.

Le professeur fait ce qu'elle lui demande.

— Vous revenez de Mars, ou d'un monde léger, dit Saphi en remarquant sa démarche pesante.

— Mars, oui.

Saphi touche un bouton sur le mur. Le disque descend dans un œsophage transparent à travers lequel monsieur Sompolo découvre les appartements de la jeune fille. Cinq mètres plus bas, ce cylindre cristallin les conduit au centre d'une pièce octogonale. Sa base est inscriptible dans un cercle d'un diamètre de quelque dix mètres et la hauteur est égale à la moitié de cette dimension environ. Une porte coulisse en bas du tube ; ils sortent sur une moquette rouge sombre.

— Installez-vous, prof !

Enroulé autour de la base de l'ascenseur, un canapé annulaire appuie son dossier contre le tube. Sans répondre, il s'y laisse choir avec soulagement. Le meuble, couvert de zirko noir, est confortable et élégant. Il ne rompt sa course autour du tube que devant la porte de l'ascenseur. Juste à côté, est un autre canapé noir, également en forme d'anneau presque fermé, mais celui-ci a le siège à l'intérieur.

Comme c'est agréable d'être assis ! Il était temps ! Son retour sur Terre est difficile. Il y a cinq jours à peine que ses pieds ont repris contact avec le sol natal. La longue paroi à facettes, qui court autour de la pièce, est constituée de huit vidéo-plaques murales. Pour l'instant, elles ne mettent en scène que des motifs abstraits qui se meuvent et se promeuvent, s'enchevêtrent et se dépêtrent, s'enlacent et se délacent. Il a entendu dire que ce type de décor était actuellement à la mode chez les jeunes terriens nantis. La vue de cet intérieur, qui n'est que la partie réservée à l'intimité d'un des enfants, le conforte dans l'idée que son client a de l'argent. Ce qui ne peut, bien sûr, que le ravir.

— C'est bien beau chez vous, dit-il, en pensant qu'il ne faut jamais oublier les compliments. Ils rapportent bien plus qu'ils ne coûtent, a-t-il depuis longtemps constaté.

Il sursaute presque en réalisant que les formes multicolores et mouvantes qui les cernent sont asservies aux sons. Elles viennent de réagir à ses paroles en vibrant et en émettant des sortes de fumées

écarlates.

— C’est la cime ! pas vrai prof ?

Des jets de liquide rouge, bleu et vert accompagnent la voix de la jeune fille.

— La cime ! répond-il, d’un air connaisseur et entendu.

Cette expression est nouvelle pour lui, mais il a l’habitude de réagir promptement en s’adaptant aux idiomes de chaque milieu et de chaque instant sur chaque monde. Ça fait partie de son métier de ne pas se laisser prendre au dépourvu. Sur Terre, depuis deux ou trois ans, dans cette couche sociale, « la cime » est une sorte d’interjection d’enthousiasme, qui peut également, bien que plus rarement, être aussi utilisée comme superlatif.

— Alors, cette céph ! Vous me montrez ?

— Je vais vous montrer comment l’utiliser bien sûr, mais il faut que je vous explique aussi comment cela fonctionne. Quelques explications techniques…

— …

— Un minimum, s’empresse-t-il de rajouter, en voyant la mine peu emballée de Saphi.

Quand les lèvres de cette dernière s’entrouvrent, la blancheur de ses dents semble exploser sur le fond spatial de son visage. La plupart de ses élèves sont peu curieux. Ils désirent utiliser leur implant d’interface encéphalique, le plus rapidement possible et peu leur importe que cela fonctionne de telle manière ou de telle autre. Mais il ne peut pas s’empêcher d’essayer de communiquer son amour pour la technologie. Commercialement parlant, ce comportement n’est pas idéal ! Il le sait. Un formateur de pilotage IE indépendant se doit de plaire à ses clients. Mais c’est plus fort que lui…

— Bon ! s’exclame-t-il, un peu d’étymologie pour commencer. Le terme interface encéphalique, souvent remplacé par l’abréviation « IE », a évolué dans le temps. Il est rapidement devenu : « Intercéphale » puis « Céphale » et enfin tout simplement « Céph ». Aujourd’hui, nous disons donc couramment, céphale, céph ou IE. Céph est le mot le plus souvent utilisé depuis quelques années déjà. Cours d’étymologie terminé. Qu’en pensez-vous ? je n’ai pas été bien long, tout de même ! Avouez que vous avez eu peur que ça dure.

— Ça brille ! Continuons !

Vu le contexte et l’intonation, il suppose que l’interjection doit signifier « tout va bien », ou un truc dans ce genre. Il en prend note et poursuit :

— Parlons technique à présent. Comme tout système informatique, la céph est composée de deux parties. D’une part : la partie matérielle, c’est-à-dire l’implant. D’autre part : la partie logicielle, le logiciel de connexion au Réseau par exemple. L’implant possède des millions de

ramifications. Ces filaments, les plus fins d'une section de quelques atomes seulement, s'enracinent profondément dans la substance grise, le domaine des neurones, et aussi dans la substance blanche, dans l'enchevêtrement des axones, pour atteindre et exciter différentes régions du cerveau. De l'ensemble du névraxe, même ! En s'adressant aux cellules nerveuses appropriées, il permet, entre autres choses, de voir sans utiliser les yeux, et d'entendre sans l'intermédiaire des tympans.

Une lueur d'intérêt brasille timidement dans le regard de la jeune fille. Cela l'encourage à continuer encore un peu. À son âge, elle ne peut que savoir qu'une interface encéphalique permet de voir et entendre virtuellement. Les adultes de son entourage lui ont décrit tout cela. Mais ces histoires de racines qui plongent dans le cerveau… Elle apprend leur existence avec étonnement… et… il a une manière d'expliquer qui lui donne envie d'en savoir davantage. Pas trop non plus, il ne faudrait pas que ça devienne assommant.

— Il existe de très nombreux logiciels pour… euh !

La surprise l'interrompt. Un animal ! Surgissant de… Qui sait ? À croire qu'il vient de se matérialiser sur les genoux de Saphi ! Il s'assoit sur la jambe gauche de la jeune fille et scrute l'inconnu.

— C'est Nounours, l'angémo de Cara, ma petite sœur. Il est très affectueux, toujours à la recherche de quelques caresses. Il est curieux aussi, et vous semblez l'intriguer.

Nounours est une sorte de koala rouge vif, gros comme un chat adulte, mais beaucoup plus rond. Son pelage est si touffu, que la main de Saphi disparaît presque en jouant dans la profondeur de cette étonnante vêture. Les poils sont moins longs sur son petit museau terminé par une truffe noire et sur ses oreilles qui sont roses. Ses sourcils sombres et froncés lui donnent un air burlesquement grave.

— Coucou Nounours ! s'efforce-t-il de s'exclamer avec un petit signe de main.

Il sursaute quand l'angémo répète exactement ces deux mots, avec la même voix et la même intonation. Saphi rit en voyant sa mine.

— Vous ne connaissez pas les peluchons ? Vous n'avez pas vu les publicités d'Amis Angémos ?

— À vrai dire non, doit-il avouer.

— Les peluchons, enfin ! Mais si ! Cette nouvelle série d'Angémos. Des jouets pour les enfants. Les enfants adorent d'ailleurs.

— Ah ! Oui… les peluchons, ça me dit quelque chose en effet, ment-il.

— Ah ! Oui. Les peluchons. Les enfants adorent, dit Nounours, en fixant le professeur, d'un demi-regard seulement car sa patte avant gauche plie son oreille vers l'avant en lui bouchant un œil.

— Les peluchons parlent, ajoute Saphi, comme si besoin était de le

préciser. Ils ne font que répéter ce qu'ils entendent, mais les enfants sont ravis.

— Que répéter ce qu'ils entendent, mais les enfants sont ravis, confirme Nounours, en se grattant la joue droite et en fronçant le nez.

— Bon… ben… hésite Sompolo.

Sur ce, l'ascenseur monte dans son tube cristallin et redescend presque aussitôt, portant une jolie petite fille sur son plateau. L'enfant s'élance, les bras grands ouverts, sur la grosse boule rouge, douce et parlante.

— Nounours ! Méchant Nounours ! Tu t'es encore enfui.

— Cara, ma sœur, explique Saphi. La petite maîtresse de Nounours. Cara a 5 ans. Cara, dis bonjour à mon professeur de céph.

— Méchant Nounours ! Tu t'es encore enfui, répète Nounours.

— Bonjour, professeur de céph, dit gentiment Cara, en enfonçant amoureusement sa frimousse dans le douillet manteau de son Angémo.

— Tu t'es encore enfui, bonjour, professeur de céph, reprend imperturbablement celui-ci, avec un air grave, irrésistiblement comique.

— Bon ! décide Saphi, Cara, va jouer chez toi avec ton peluchon. Le professeur n'arrivera à rien avec vous deux ici.

Cara attrape une à une les deux pattes avant de Nounours, les pose sur ses épaules, le serre dans ses bras et s'en va vers l'ascenseur. Les membres graciles de l'enfant sont complètement invisibles quelque part dans la moelleuse toison. Nounours se laisse placidement porter. Ses grands yeux clairs absorbés dans une minutieuse inspection des profondeurs auriculaires de Cara, il oublie momentanément de répéter les dernières paroles. Tout ce qui vient de se passer était accompagné par le silencieux tumulte des formes colorées se donnant en spectacle sur le mur à facettes. Impression de se trouver à l'intérieur d'une tour pleine de fantômes excentriques et exubérants.

— Je disais donc… reprend Sompolo en réfléchissant.

— Vous disiez donc, l'aide un peu Saphi.

— Que… qu'une céph permet, en plus de bien d'autres choses, de voir et d'entendre sans l'aide des capteurs de ces sens que sont les yeux et les oreilles. Par exemple, la vision est directement obtenue par stimulation du pôle occipital… Mais à la vérité, je vous parlais plutôt des logiciels, ça me revient !

— … Exact ! m'en souviens aussi.

— Il existe un nombre inconcevable de logiciels exécutables sur céph. Il me serait impossible de vous apprendre à les utiliser tous. Ils sont si nombreux ! Bien que ce soit mon métier, je n'en connais qu'un certain nombre et ignore l'existence de la plupart d'entre eux. Aujourd'hui, je vais vous apprendre à manipuler le logiciel de base. C'est-à-dire le logiciel qui permet d'utiliser tous les autres logiciels.

Nous pouvons dire le chef des logiciels d'une certaine manière. On l'appelle le bureau principal. Me suis-je correctement expliqué ? Avez-vous compris ?

— Ça brille, prof ! Allons-y.

— Alors, on y va, reprend-il, en sortant une petite vidéo-plaque de sa serviette. Je vais visualiser sur cet écran l'image virtuelle que votre céph vous montre pour vous guider. Je vous expliquerai plus tard comment on fait cela. Ne vous préoccupez pas de cette manœuvre pour l'instant.

Sa vidéo-plaque est vierge de toute image à l'exception d'un tout petit rond vert immobile en haut et à gauche et d'une croix rouge très mobile. Cette dernière est synchronisée avec les mouvements oculaires de l'élève, car reliée, via l'interface de sa céph, à son mésencéphale. Parfois elle saute brusquement d'une zone de l'écran à l'autre.

— Bien, jeune fille ! Voyez-vous le point vert en haut à gauche ?

— Sûr que je le vois ! C'est même assez gênant d'avoir ça sans cesse devant soi.

Sompolo la trouve amusante. Souvent, les gosses de riches sont puants, mais… pas toujours. Cette jeune fille semble plutôt sympathique au premier abord. Parfois son regard est captivé par des essaims d'étoiles qui se déforment sur ses joues au rythme de ses expressions faciales.

— Il faudra s'y habituer. Vous verrez, on s'y fait vite. Ce petit point vous suivra partout. Vous le savez, on a dû déjà vous le dire, les yeux fermés ou ouverts, il sera tout le temps là. Au début c'est un peu troublant mais on finit par l'oublier.

— Oui, on m'a déjà rassurée à ce sujet. Ça brille prof ! Continuez.

— Bien ! Ce petit rond vert va vous servir à déployer le bureau principal de votre céph. Fixez-le une demi-seconde avec votre regard.

— Voilà, dit-elle, en s'exécutant. C'est facile, je sais ce que ça fait. Je ne vous ai pas attendu pour l'essayer plusieurs fois.

Sur la vidéo-plaque, il observe la croix rouge indiquant la position du regard de l'élève. Ce témoin se centre sur le cercle vert. Au bout d'une demi-seconde, les mêmes icônes, translucides aux contours lumineux, apparaissent en haut de l'écran de contrôle du professeur et du champ de vision virtuel de la jeune fille.

— Vous avez eu raison de ne pas m'attendre, Mademoiselle. Cela vous aura certainement permis de remarquer, outre l'apparition des icônes que nous allons étudier, que le rond vert devenait rouge.

— Tiens ! C'est vrai ! Non ! Je n'y avais pas fait attention.

— Si vous le regardez une demi-seconde, les icônes du bureau principal disparaissent.

— Oui, ça, je l'ai constaté. On regarde le rond, ils apparaissent, on le regarde encore, ils disparaissent.

— Exactement. Ça brille ! s'exclame-t-il, en faisant traîner le « ça » et en plaçant l'accent tonique sur le « bri », genre ton blasé de celui qui emploie fréquemment cette locution (depuis un moment déjà, il cherchait une occasion pour la placer à son tour). Son acrobatie idiomatique est agrémentée par une fumée rouge vif, d'où naissent quatre bulles roses aux reflets irisés, qui gonflent, gonflent et gonflent encore, avant d'éclater silencieusement en produisant des coulées de mousse molle descendant paresseusement le long des huit murs. Les formes aléatoires, toujours présentes, sortes de nuages opaques et multicolores, en déformation constante, participent au spectacle en palpitant quelques secondes, puis, se calmant, elles continuent à se lover les unes autour des autres.

Interloqué par les conséquences de son comportement vocal, qui ne lui avait pas semblé extravagant au point de mériter une telle illustration, il reste muet quelques secondes.

— C'est la cime ! On continue ? demande Saphi avec un empressement inattendu.

Un instant, il se demande si cet enthousiasme est dû à ses explications ou aux capacités graphiques de ses cordes vocales.

— Donc ! pour résumer, reprend-il, en baissant la voix pour calmer l'ardeur créatrice du décor mouvant qui les cerne, il y aura toujours ce petit cercle en haut et à gauche de votre champ de vision virtuel. Vous le regardez une demi-seconde : il devient rouge et le bureau principal apparaît pour vous montrer ses icônes. Vous le regardez une autre demi-seconde : il redevient vert et le bureau principal s'efface. Nous allons à présent étudier les icônes du bureau principal. À propos, savez-vous pourquoi on appelle la surface du champ de vision virtuel le bureau ?

Sa question est joliment décorée par des guirlandes d'étincelles qui s'entortillent autour des nuages. Il se demande si cette nouvelle scène est une représentation du mot bureau ou de l'ensemble de ses dernières paroles. Ce serait amusant d'essayer pour le savoir, pense-t-il, mais… il ne faut surtout pas montrer que l'on s'étonne de quelque chose.

— Non ! Je n'en ai aucune idée.

Les guirlandes se dissolvent tandis que les nuages se contractent pour devenir des sphères à peu près grosses comme une tête humaine.

— Cette métaphore vient des premières machines informatiques qui disposaient d'une interface graphique. Les constructeurs de ces micro-ordinateurs avaient appelé la surface de l'écran d'accueil le bureau. C'était très rudimentaire, tout se passait sur un écran en deux dimensions. Une sorte de vidéo-plaque très primitive si vous voulez.

Par politesse, la jeune élève esquisse un léger haussement de sourcils pour affecter d'être attentive. Il n'est cependant pas dupe, et

soupire intérieurement, sachant bien que c'est ainsi. Le passé éveille rarement la curiosité des jeunes. Pourquoi s'intéresseraient-ils à quelque chose qu'ils n'ont pas encore ? Les personnes âgées fonctionnent à l'envers, se dit-il, en pensant à plusieurs de ses élèves qui ont plus d'un siècle. Elles ont tant de passé dans la tête qu'elles n'arrivent plus à s'intéresser au présent. Le regard perdu dans un terrible désordre de boules multicolores rebondissant à vive allure les unes contre les autres, il ajoute :

— On peut manipuler le bureau avec les yeux, comme vous venez de le faire dans une certaine mesure, mais on peut aussi lui donner des ordres, vocalement. On parle dans ce cas de commandes céph-vocales. Vous savez ça, bien sûr, vous avez certainement entendu vos parents parler avec leur céph. Aujourd'hui, nous allons étudier les manipulations oculaires uniquement, c'est à dire les commandes céph-graphiques. Le logiciel d'interface de votre céph sait précisément où se dirige votre regard. Il obtient cette information grâce aux racines qui plongent dans votre mésencéphale. Je vous expliquerai la prochaine fois comment utiliser les commandes céph-vocales.

— Et les commandes mentales ?

— Les commandes céph-mentales… Nous verrons ça beaucoup plus tard, Mademoiselle. Beaucoup plus tard. Dans quelques années. Je serais heureux d'être toujours votre professeur pour vous apprendre à les utiliser.

Du fond de la cale à la pointe du grand mât

Daniol Murat ne se trompait pas ; ses arguments avaient effectivement ébranlé le grand directeur. Alan Blador n'avait pas encore envisagé le futur sous cet angle-là. Dès la fin de la conversation, il éprouva même de la reconnaissance envers le psychologue. Il exhala un soupir, sorte de mélange d'affection et d'exaspération en songeant : ce type ne changera jamais ! Il faut être armé de patience jusqu'aux dents pour l'écouter parler, mais lorsqu'on y parvient on est souvent bien récompensé. Il faudrait pouvoir inventer une sorte d'élagueur de paroles pour qu'il devienne parfait.

Il était l'heure de son rapport quotidien. En attendant l'appel, il caressa le cuir de son accoudoir en préparant mentalement la formulation de ce qu'il avait l'intention de dire à sa patronne, Sandrila Robatiny, la grande directrice de la colossale société de génétique Génética Sapiens, dont Amis Angémos n'était qu'une modeste branche.

— < Demande de communication en provenance de Sandrila Robatiny, dit dans sa tête le logiciel de son interface encéphalique, en agissant sur la zone cérébrale chargée d'interpréter les sons.

— > Commande céph : Communication acceptée, répondit-il simplement pour établir la communication.

— :: Bonjour, Alan.

— :: Bonjour, Sandrila.

Alan Blador était l'une des très rares personnes qui pouvaient se permettre d'appeler la patronne par son prénom, mais là s'arrêtait toute familiarité.

— :: Je vous écoute, dit celle-ci.

— :: Nous avons réussi à abaisser la moyenne des prix de revient des micros. Nous avons gagné cinq pour cent. La plus forte baisse concerne les microchiens.

— :: Hum ! vous auriez dû porter vos efforts sur les éléphants, car je vois sur les graphes qu'on en vend dix fois plus que de chiens. Ce qui est somme toute bien prévisible car les microchiens sont moins surprenants que les microéléphants. Il faut surprendre les clients, ne l'oubliez pas. Parlons technique à présent. Selon mes dernières instructions, vous deviez encore réduire la taille de l'ensemble des microafricains. Où en êtes-vous de ce côté-là ?

— :: Nous avons obtenu des éléphants adultes de dix centimètres, les girafes sont à douze, les rhinocéros posent quelques problèmes pour l'heure, mais nous avons de bonnes raisons de penser qu'ils seront bientôt résolus.

— :: Bien ! bien ! la gamme des micros va à merveille. Je suis contente de vos résultats dans l'ensemble. Les compteurs indiquent

que votre activité représente actuellement presque sept pour cent du bénéfice total de Genética Sapiens. En hausse de 0,3 pour cent sur les cinquante derniers jours. Je vous félicite chaleureusement. Attention à vous ! vous allez susciter des jalousies au sein du groupe. J'augure que d'aucuns briguent déjà votre poste. Cramponnez-vous.

— :: Merci pour vos encouragements, et en ce qui concerne les éventuels conspirateurs qui partiraient à l'assaut de mon trône, je puis vous garantir qu'ils ourdissent en pure perte d'énergie. Mon navire n'est pas facile à gouverner, il ne suffit pas de le vouloir pour en être capable. Si j'y parviens moi-même de mieux en mieux c'est, sans aucun doute, parce que je le connais du fond de la cale à la pointe du grand mât et de la poupe à la proue. Un nouveau capitaine, aussi impétueux et compétent qu'il puisse être, s'écrasera rapidement sur l'iceberg de la déception qu'il ne manquera pas de vous inspirer, à la vue de ses premiers résultats. Je ne souhaiterais en aucun cas connaître sa disgrâce, le pauvre.

Alan Blador fut content de sa réponse. La menace, à peine déguisée, que l'inflexible patronne avait lancée comme un missile, s'était écrasée contre la cuirasse de sa détermination et il savait que c'est exactement ce qu'elle attendait.

— :: Bien ! Votre volonté est encore solide, semble-t-il. Je pense qu'il n'y a encore aucune raison de changer de capitaine, comme vous dites. Je tiens en outre à vous féliciter pour votre idée de microbiotope, ce nouveau produit a contribué à augmenter votre rendement bénéficiaire. Je vous conseille de le développer.

— :: Nous nous y employons. Nous serons bientôt en mesure de produire de la microsavane qui nous coûtera moins de dix ranks le mètre carré. J'ai l'intention de le vendre cent ranks au minimum.

— :: Parlez-moi à présent des Classe 12.

— :: Le projet est en bonne voie. Ils ont déjà un vocabulaire de cent mots. C'est peu pour mener une conversation, mais le processus d'apprentissage va s'accélérer. Nous allons passer à quinze substantifs par jour pendant dix jours, ensuite nous ajouterons dix verbes par jour. Nous en serons donc à vingt-cinq mots par jour.

— :: Avec ce produit-là, les bénéfices d'Amis Angémos atteindront dix pour cent des bénéfices de Genética Sapiens. Cela ne fait aucun doute. Je suis sûre que ce sera un succès total. Il y aura même des retombées favorables pour le prestige de tout le groupe.

— :: Puisque vous parlez de prestige, je voudrais vous faire part d'un pressentiment.

— :: Au sujet des Classe 12 ?

— :: Oui.

— :: Je vous écoute, mais soyez bref, il ne reste plus que deux minutes au temps que j'avais prévu de vous allouer aujourd'hui.

Elle lui envoya un compteur qui s'incrusta en bas de son champ de vision. Transmis par le logiciel de connexion au Réseau et affichés dans son cortex visuel par sa céph, les chiffres rouge lumineux indiquaient une minute et cinquante-sept secondes. Alan Blador décida de conquérir l'intérêt de sa patronne en prenant le risque de la bousculer légèrement. Cette stratégie comportait un certain risque. Si ses arguments étaient mal exposés, elle se retournerait contre lui. Dans le cas contraire cependant, il marquerait un point. Il connaissait bien Sandrila Robatiny. Foudroyante, quand elle estimait devoir verbaliser une hardiesse intempestive, elle appréciait qu'on discute ses directives pour des raisons valables et clairement développées.

— :: J'en viens aux faits. J'estime que vos instructions au sujet de l'éducation des Classe 12 sont discutables.

— :: Discutables, avez-vous dit ?

Une légère intonation marquant l'étonnement avait modulé sa réponse. C'était à peine audible, mais bien réel. Il avait bravé le tonnerre dans une partie de quitte ou double. Mieux valait dès lors assumer sans reculer. Sans tenir compte du peu de temps qu'il lui restait, il choisit de l'égarer un peu, après l'avoir surprise. L'effet d'annonce n'en sera que meilleur, se dit-il.

— :: Je pense, en effet, qu'il serait préférable d'être plus gentil avec ces angémos.

Le silence qui s'installa indiqua qu'il avait bien obtenu l'effet désiré. Ces propos devaient paraître bien incongrus.

— :: Vous pensez qu'il serait préférable d'être plus… GENTIL… avec ces angémos, répéta-t-elle, en appuyant sur le mot gentil.

— :: Oui, c'est bien ce que j'ai dit.

— :: Je ne comprends pas où vous voulez en venir. Les associations anti-angémos vous ont-elles converti ?

— :: Les méthodes d'éducation mises en place sont trop inhumaines.

Le compteur indiquait une minute quatorze secondes.

— :: Écoutez, Blador, expliquez-vous clairement, parce que là… je pense que vous êtes sur le point de vous écraser sur l'iceberg de ma disgrâce, pour employer votre propre métaphore.

Il nota qu'elle l'avait appelé par son nom. C'était le signal de sa contrariété. Il était temps de conclure.

— :: C'est la première fois que nous nous apprêtons à commercialiser des angémos de Classe 12. Jusqu'à présent nos produits n'étaient pas capables de soutenir une conversation. C'est pour cette raison que nous n'avons pas pensé à quelque chose d'élémentaire qui risque fort de nous porter tort dans le futur. Les singes vont entrer dans des familles. Ils vont parler avec nos clients, avec d'autres personnes rencontrées, avec des membres d'associations

anti-angémos peut-être même…

Cette fois le silence fut encore plus long, mais de bon augure. Il fixa le compteur et attendit en souriant intérieurement. Il marquait cinquante-huit secondes quand il disparut et que la réponse arriva.

— :: Vous avez gagné un supplément de temps indéterminé, Alan. J'avoue que vous êtes un collaborateur précieux. Cela dit, je vous soupçonne de… de, comment dire… disons que je vous soupçonne de faire de la mise en scène dans nos conversations. Il y a eu un je ne sais quoi d'un peu théâtral dans votre exposé, n'est-ce pas !

— :: …

— :: Attendez que je dissèque votre stratégie… Premièrement on étonne la patronne avec un zeste de provocation… Puis, on maintient le suspense en lâchant le début du sujet… hein !… juste ce qu'il faut pour avoir l'air de dire n'importe quoi… Pour donner une impression de vide, d'incohérence presque… Et hop ! D'un seul coup, on dévoile la fin… Comme un dénouement inattendu qui soudain révèle que… en fait non ! On ne disait pas n'importe quoi. Ai-je bien décortiqué le mécanisme de votre navigation ? Fringant capitaine !

Alan Blador se félicita qu'elle ne pût voir qu'il rougissait.

— :: Ne rougissez pas mon bon Alan, ne vous tracassez pas non plus. Vous avez gagné car je n'avais pas songé à ce détail pourtant bien simple, comme vous l'avez souligné. Je vais penser à cela. Je vous donnerai bientôt des instructions. Pour l'instant, ne changez rien aux méthodes d'enseignement en ce qui concerne les cadences d'apprentissage préconisées par Vassian. En dehors du fait que les angémos risquent de parler de leur séjour chez nous, est-ce que les méthodes présentent un autre inconvénient ?

— :: Daniol Murat a peur que nous obtenions des névrosés parce qu'ils vivent dans des conditions qui ne tiennent pas compte de l'affectif.

— :: À vous de prendre des décisions pour régler ce problème, si vous estimez qu'il y a du vrai dans ce qu'il dit. Je vous laisse gouverner votre beau navire. Moi ce que je vous demande, c'est de réaliser des bénéfices. Il est temps de nous séparer, Alan. Je vous aime bien, savez-vous ! Mais… vous gagneriez en efficacité en m'épargnant vos manœuvres oratoires. En tout cas, je préfère m'en passer, bien qu'elles soient rafraîchissantes de naïveté, je vous le concède bien volontiers.

Donnez-moi un angémo

Daniol Murat avait une idée en tête quand il entra dans le bureau du grand directeur. Celui-ci venait de terminer son entretien avec la redoutable Sandrila Robatiny et son visage portait encore des traces de son air penaud.

— Vous vouliez me voir ? dit-il en tapotant rêveusement ses accoudoirs du bout des doigts.

— Oui.

— Avez-vous déjà la liste des changements à réaliser pour améliorer les méthodes d'éducation ?

— Non. Pas encore. Je viens d'avoir une idée et je voudrais vous en parler. Pour tout dire, il s'agit même d'une requête.

— Hummm… je vous écoute, dit Blador en tendant mollement un bras vers un fauteuil pour inviter Daniol à s'asseoir.

Daniol s'exécuta et lâcha tout de go :

— Donnez-moi un angémo.

— Vous voulez dire…

— Oui, je veux un C12.

— Mais…

— Confiez-moi l'éducation de l'un d'entre eux. Je voudrais simplement démontrer que mes méthodes d'éducation donneront de meilleurs résultats.

— Vous voulez vous occuper personnellement d'un de ces singes en particulier ?

— Oui.

— Lequel ?

— Cela n'a aucune importance, ils sont tous identiques.

— Oui bien sûr…

Le grand directeur fit glisser plusieurs fois ses pouces, dans un mouvement de va-et-vient, sur l'intérieur des accoudoirs, pour le pur plaisir de goûter la texture du cuir. Sur le point de répondre, il se ravisa et resta silencieux, apparemment profondément concentré sur ses impressions tactiles. L'éthologue attendit patiemment en croisant les jambes.

— Préférez-vous que je vous reparle de ce sujet plus tard ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non, j'accepte. Mais… à condition que votre manière de procéder puisse être applicable à grande échelle. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ! Nous ne pouvons pas éduquer ces singes en les prenant sur les genoux pour leur prodiguer toutes sortes de gentillesses. Vous devez garder à l'esprit que l'instruction doit être automatisée pour être parfaitement contrôlée. Nous ne voulons pas

créer des individualités. Pour maîtriser la vente d'un produit il est préférable de bien le connaître. Il est très important de leur faire acquérir à tous exactement les mêmes connaissances, strictement les mêmes. C'est capital. Gardez également une autre chose à l'esprit : le prix de revient. C'est une préoccupation qui doit rester majeure. J'aimerais m'assurer que vous avez bien compris.

— J'ai parfaitement bien compris. Mais cela entre en contradiction avec ma demande, dès lors que je sollicite l'autorisation de m'occuper d'un seul d'entre eux. C'est comme si je vous demandais un seul verre d'eau et que vous me répondiez : d'accord, mais il faut boire toute la mer ! Celui dont je m'occuperai sera forcément différent des autres.

Alan Blador ne comprit pas le rapport avec cette histoire de verre d'eau et de mer, mais il ne s'en inquiéta pas outre mesure. Ce n'était pas la première fois qu'un « C'est comme si » du psychologue lui échappait.

— Certes ! À la fin de votre expérimentation il y en aura un de différent. Nous le considérerons comme un prototype. Nous le garderons pour nous, ou nous le détruirons.

Le grand directeur regretta ses quatre derniers mots au moment même où il finit de les prononcer. Daniol Murat lui adressa une expression chargée d'indignation qui semblait peser des millions de tonnes.

— Je ne voulais pas dire ça, Daniol…

Le regard de Daniol Murat parut peser encore plus lourd, de plus en plus lourd. Non pas qu'il exprimât quelque sévère jugement, au contraire même ! C'est parce qu'il était plutôt identique aux regards naïfs et purs des très jeunes enfants, qu'il était si pesant ! Il semblait tout simplement dire : « C'est triste ce que vous dites, ça me fait de la peine dans le cœur. »

— Excusez-moi, Daniol. Laissez-moi seul s'il vous plaît. Je vous donne mon accord, mais… n'oubliez pas mes directives, et pensez à mes recommandations.

Le psychologue se leva sans répondre et quitta le bureau du grand directeur qui le regarda partir en éprouvant soudain une accablante tristesse.

Fugaces fantômes

Seul dans son bureau, Alan Blador plongeait peu à peu dans les eaux sombres et troubles d'une profonde introspection. Il se demandait comment il avait pu changer à ce point. Comment et quand avait-il commencé à se transformer, à devenir insensible, à ne penser qu'à l'argent ? Depuis quand son cœur était-il tari ? Il se demanda aussi si cette regrettable métamorphose avait vraiment été insidieuse. S'était-elle développée à son insu, ce qui lui donnerait un semblant de circonstance atténuante, ou n'avait-il simplement pas voulu la voir étendre sa gangrène dans le foyer même de sa conscience ? Songeant qu'il avait un jour offert son âme aux flammes du bûcher de l'ambition, il se demanda enfin si l'argent et le pouvoir avaient au moins en partie compensé ce grand sacrifice. Alan Blador s'était déjà interrogé à ce sujet, mais jamais avec autant de force et de tristesse que ce jour-là. Quelque trente ans auparavant, la toute première fois qu'une question de cet ordre avait effleuré son esprit, ce fut d'une manière quasi subliminale. Il n'en eut aucune conscience. Plus tard, plusieurs fois de suite, elles traversèrent encore son conscient avec une grande discrétion, comme des entités éthérées qui ne font que passer sans se faire remarquer. Quand elles survinrent encore, quelque temps plus tard, cette fois-ci avec légèrement plus de persistance, il les considéra comme des pensées parasites sans importance. Il ne leur accorda pas le moindre intérêt, son esprit étant trop préoccupé par les servitudes inhérentes à son ascension sociale. Tout au plus éprouva-t-il un bref et indéfinissable malaise au passage de ces fugaces fantômes qui s'étaient probablement enfuis de son subconscient. Car son subconscient connaissait ces questions. Il les connaissait bien et depuis fort longtemps même ! N'étaient-elles point nées dans quelque fosse de ses abîmes ! Cette secrète partie de son esprit avait eu plus de temps qu'il n'en faut pour les analyser secrètement en toute impartialité et pour leur trouver des réponses. Réponses qui n'attendaient plus que l'occasion de se ruer à travers le mur les séparant de la conscience. Qui peut dire pourquoi elles le firent ce jour-là ? Quel en fut exactement le déclencheur ? Le regard du psychologue ! Ils se côtoyaient depuis si longtemps. Cela aurait dû arriver avant ! Toujours est-il qu'elles franchirent ce mur ce jour-là.

Elles le firent violemment, douloureusement, implacablement, en soulevant au passage de déchirantes vagues de tristesse, des déferlantes de regrets sur une houle de nostalgie. Alan Blador eut soudain la déchirante impression de sentir son âme saigner.

Le choix du numéro 5

C12/5 ne savait pas qu'il était discrètement observé par un homme. Il ne savait même pas encore ce qu'était un homme, cet enseignement lui serait donné plus tard. Pour lui, l'univers tout entier se résumait à la pièce de quatre mètres de côté dans laquelle il se trouvait, depuis aussi loin que portait sa mémoire. Il n'était pas le seul à avoir cette conception du monde. Ses neuf semblables, tous comme lui des clones issus des même codes génétiques, vivaient séparés, chacun à l'intérieur d'un espace rigoureusement identique. Dans un angle, un matelas. Diamétralement à l'opposé, une fausse guenon. Dans un autre angle encore, l'appareil sanitaire dans lequel ils devaient faire leurs besoins. Au centre, la scène de projection tridimensionnelle utilisée pour dispenser les leçons de vocabulaire. Çà et là, sur les murs, des appareils de prise de vue et de diverses mesures permettaient de les surveiller.

Après l'enseignement d'un début de vocabulaire, le programme prévoyait parallèlement l'apprentissage de la manipulation des objets. Ce programme expérimental était souvent remis en question, car c'était la première fois que l'on entreprenait d'élever des angémos de Classe 12.

Angémo : nom commun né de la siglaison du syntagme : « Animal génétiquement modifié ». Classe 12, ou C12 : indiquait qu'il était question d'angémos capables de soutenir une conversation. Afin de conserver l'intérêt du public pour ses produits, Amis Angémos s'était lancé dans une escalade pour proposer toujours plus de spectaculaire. Certaines associations, chacune pour des raisons différentes, s'opposaient à la création d'angémos, mais elles avaient beaucoup de mal à se faire entendre ; les quantités d'argent que rapportait ce marché étaient si grandes !

Peu après avoir quitté le grand directeur, l'éthologue était entré dans son bureau depuis lequel il observait avec attention C12/5 sur la scène de projection tridimensionnelle, qui siégeait au centre de la pièce. Il lui incombait, eu égard à sa fonction au sein d'Amis Angémos, de s'occuper de tous les C12 et il le faisait régulièrement, mais désormais le numéro 5 concentrerait son attention plus que les autres. L'expérimentation de sa propre méthode d'éducation s'appuierait sur ce dernier. Le choix du numéro 5 s'était imposé pour une raison sans aucun rapport avec une quelconque comparaison. Dans le long couloir qui donnait accès aux dix cellules, la cinquième occupait la position la plus proche de son bureau. C'est donc uniquement pour cette raison pratique qu'il avait fait ce choix. Il n'avait, pour l'instant, pas encore le droit de rencontrer physiquement l'angémo, mais il entretenait

l'espoir d'obtenir cette autorisation rapidement.

La première mesure qu'il prit, fut de permettre à C12/5 (On prononcait C douze cinq) de rester autant de temps qu'il le souhaitait sur sa fausse mère. Il débrancha donc le dispositif d'électrisation relié au mannequin. Puis, il décida de ne pas attendre le moment prévu par le programme établi en proposant quelques objets à l'angémo, dans le but de lui faire découvrir de nouvelles sensations tactiles, et pour qu'il puisse commencer à exercer l'agilité de ses mains.

Il se rendit dans la pièce qui contenait le stock d'objets pédagogiques et les systèmes de distribution. Devant les formes et les couleurs hétéroclites, il hésita entre un cylindre et une sphère, puis entre la sphère et un cône, choisit finalement un cube rouge et le déposa dans un renfoncement du mur qui portait le numéro cinq. Le long du même mur, à une hauteur d'un mètre cinquante environ, s'alignaient dix renfoncements identiques numérotés de un à dix. Il toucha un bouton situé sur une console. Un léger ronronnement indiqua que les dix mécanismes chargés d'entraîner le matériel pédagogique dans les cellules entraient en action ; afin d'éviter toutes différences de comportement entre les élèves, le programme avait prévu ce moyen d'approvisionnement synchronisé de sorte que les dix angémos reçoivent le même objet, au même instant. Daniol Murat fut soulagé de constater que l'appareil acceptait de fonctionner pour un seul chargement. On ne lui avait pas demandé son avis pour établir le cahier des charges de sa conception et il aurait pu être doté d'un système de surveillance, l'obligeant à alimenter les dix cellules. Il se précipita dans son bureau pour voir le cube arriver dans le petit univers de C12/5 et pour observer les réactions de ce dernier.

Le cube

Quand le cube arriva au centre du socle de la scène de projection, en passant par une petite trappe qui se referma aussitôt dans un claquement amorti, l'angémo était allongé sur son matelas, en train de méditer en examinant ses mains postérieures avec une grande concentration. Le son retint son attention et il tendit son regard dans la direction de sa provenance. Il vit tout de suite le cube, et en fut surpris. C'était normalement son heure de repos, c'est pourquoi il ne s'attendait pas à voir surgir quelque chose sur la scène à ce moment-là. Par réflexe, la petite créature se leva et dit :

— Cube.

Mais, contrairement à ce qui se passait d'habitude, l'objet ne fut pas remplacé. Il resta là.

— Cube, répéta l'angémo dans l'espoir d'éviter l'électrisation punitive.

Le cube ne tint compte ni de sa frayeur, ni de la justesse de son identification. Il demeura. Habitué à l'exercice, le petit être possédait une horloge mentale lui signalant qu'il lui restait à peine plus d'une seconde pour échapper à l'inévitable secousse électrique.

— Cube, paniqua sa petite voix.

Contre toute logique, l'objet subsista. Il était pourtant certain de ne pas se tromper. C'était bien ce qu'il fallait dire quand une image semblable apparaissait. Il articula le mot deux fois encore en haussant la voix sans obtenir le résultat souhaité. L'appréhension noua ses muscles. Une grimace de terreur froissa son visage de bébé singe tandis qu'un gémissement anticipé franchit ses lèvres. Mais, contrairement à ce qu'il redoutait, il ne ressentit rien. Sa dérisoire notion du monde en fut fortement bousculée. Le temps imparti pour identifier un objet était à présent écoulé. Il aurait dû recevoir une secousse électrique. Les secondes qui suivirent lui confirmèrent que quelque chose de totalement inhabituel se produisait. Le cube semblait se gausser de l'ordre naturel des choses. Il subsistait avec une incroyable arrogance.

Dans son bureau, Daniol Murat observait toujours C12/5 en maudissant ceux qui avaient eu la mauvaise idée de faire apparaître les objets pédagogiques sur la scène de projection tridimensionnelle. C'était une stupide erreur de psychologie qu'il leur avait signalée, mais ils n'avaient nullement tenu compte de sa remarque. Ils vont réagir comme s'il s'agissait d'une image qu'il faut nommer, leur avait-il dit. Passé un temps d'adaptation, ils feront la différence, avaient-ils répondu, sans se soucier ni des souffrances infligées aux angémos, ni du retard que cela risquait d'occasionner dans leur apprentissage.

Le petit être fixait le cube sans bouger, fasciné par la stabilité de sa présence. Au bout d'une minute de paralysie contemplative, la curiosité l'incita à s'approcher de l'insolite chose. Le socle blanc mat de la scène, parallélépipède rectangle d'un mètre de côté et de vingt centimètres de haut, lui arrivait au milieu du ventre. Ainsi qu'il l'avait déjà fait lors des premières apparitions d'images, il tendit un index timide vers l'anomalie. Et… là ! Grande stupéfaction ! Il sentit une légère pression au bout de son doigt qu'il retira précipitamment. L'étonnement souleva bien haut ses sourcils et écarta fortement ses paupières. Décidément, l'étrange vision n'avait que du mépris pour les lois fondamentales de la nature : n'était-il donc pas vrai, qu'avant sa venue, une chose posée sur la scène n'avait aucune consistance matérielle, durant sa présence éphémère, et que les doigts pouvaient les traverser sans rencontrer la moindre résistance ? Comment pouvait-elle présenter cette propriété de solidité, normalement réservée aux objets qui se trouvent hors de la scène ? La surprise lui faisant perdre toute notion de prudence, il monta sur ce support pour observer la chose de plus près. Étendu sur le ventre, il approcha son visage du cube et le scruta avec curiosité. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'il réalisa soudain la portée de son geste, l'incroyable audace de son acte insensé. Quelle sidérante impudence ! Il sauta prestement sur le sol et considéra le socle d'un air inquiet comme s'il eût été une sorte de dieu sévère et coléreux momentanément clément pour une raison mystérieuse. Habituellement, un simple contact du bout des doigts avec la surface de la scène entraînait un châtiment électrique immédiat. Comment avait-il pu échapper à cette punition en pesant de tout son poids sur ce lieu interdit ? Perplexe, il toucha le plateau de la scène d'un geste rapide et constata qu'effectivement aucune secousse ne punissait la hardiesse de son index. Il renouvela l'expérience plusieurs fois pour en obtenir une solide confirmation, puis il remonta sur la scène. Encore un mystère qui coïncidait avec l'apparition du cube. À moins, se dit-il, que je sois moi-même le responsable de ces changements. Peut-être que je suis à présent capable de toucher les apparitions de la scène, et peut-être aussi que cette désagréable propriété du socle est à présent sans effet sur moi. Bien qu'il ne crût pas trop à cette hypothèse, elle fit naître en lui quelque chose de nouveau. C'était discret, à peine discernable, difficile à identifier mais manifestement agréable. Les premiers balbutiements d'un sentiment qui plus tard, porté à maturité par l'expérience sociale, ou par quelque autre mystérieux processus d'épanouissement, serait désigné sans hésiter par le mot « fierté ». Il eut un furtif sourire d'aise. Certes ! cette explication ne pouvait être créditée d'une forte probabilité, mais elle n'était pas non plus à exclure, du moins, c'est ainsi qu'il raisonna. Mais… un autre

raisonnement titilla son jeune et vif cerveau. En effet, toutes ces altérations du comportement naturel des choses pouvaient être attribuées à la présence de ce cube. Le fait qu'on puisse le toucher indiquait déjà que ce n'était pas une apparition comme les autres. Il saisit l'objet maladroitement et commença à le tourner gauchement dans ses mains inexpérimentées. Une nouvelle forme s'offrait aux investigations de ses sens. L'expérience était excitante, très excitante même, mais la sonnerie qui indiquait le moment de la tétée stoppa ses grisantes découvertes et ses réflexions profondes. Il lâcha le cube pour se précipiter vers la tétine de sa mère artificielle. En s'agrippant à la fourrure, il entendit un bruit dans son dos. Se retournant vivement, il constata que le cube ne se trouvait plus là où il l'avait lâché, il avait rejoint le sol. Malgré son empressement goulu, il nota que cette chose possédait une autre caractéristique singulière : elle avait, tout comme lui, la faculté de pouvoir bouger seule. Bien qu'il eût aussi faim que d'habitude, pour la première fois, le bébé transgénique but calmement, presque distraitement, car sa curiosité à l'égard du nouvel élément qui pénétrait son univers était plus forte que la prière de son estomac. Pour la première fois donc, il but plus par nécessité que par plaisir et, durant toute la tétée, son regard resta rivé sur cette nouvelle source d'intérêt qui stimulait si vivement son jeune et vorace cerveau. Cette apparition a quelque chose de commun avec moi, pensait-il, elle sait bouger seule. Dès que la tétine cessa de lui dispenser du lait, il gratifia sa mère d'une tendre caresse en frottant sa joue contre sa fourrure. Ensuite, sans plus attendre, il quitta la guenon, reprit le cube en main et le lâcha. Le voir tomber sur le sol, lui procura un vif plaisir. De plus en plus enthousiaste, il recommença cette manœuvre plusieurs fois, avec une excitation toujours grandissante. L'expérience était renouvelable. Tout semblait confirmer que ce mouvement vers le bas était bien une caractéristique propre à ce cube. C'était une sorte de cube, sinon magique, très spécial. Quelle énorme différence avec toutes les autres apparitions de la scène, y compris les cubes, qui avaient une existence passagère et une consistance nulle !

Tout était fixé au sol à l'intérieur de sa cellule. Jusqu'à ce jour, l'angémo n'avait eu qu'une seule expérience de la chute des corps. Il savait que, s'il sautait en l'air, son corps était aussitôt soumis à un mouvement vers le bas. Tandis qu'il lançait son jouet dans toutes les directions, son intellection syllogistique subconsciente intégrait ces similitudes et stockait des prémisses en attente de conclusions.

Un bilan sans concession

Pendant que C12/5 s'enivrait d'expérimentations, Alan Blador, le grand directeur d'Amis Angémos, subissait les assauts des réponses que son subconscient avait depuis longtemps préparées dans les profondeurs de ses discrètes réflexions. La liste des sacrifices, qui avaient servi de marches à l'escalier de sa laborieuse ascension, semblait démesurément longue. Abandon d'un amour passionné. Perte de contact avec ses enfants. Trahison ou oubli d'inestimables amitiés. Des femmes aimantes surgirent de sa mémoire, une en particulier, celle qui avait creusé la plus profonde blessure dans son cœur. Son visage, ses sourires, ses mimiques, ses formes et la douceur de sa peau assaillirent nostalgiquement sa mémoire. Une vague frémissante parcourut son épiderme à l'évocation de ses caresses. Mêlés à ses fantômes de tendresses surgis du passé, les rires candides et purs de ses enfants rebondissaient sur les parois de sa nostalgie, comme de lointains échos porteurs de regrets ; le plus jeune d'entre eux avait 50 ans aujourd'hui. Ses souvenirs arrivaient en désordre, et dans la cohue la plus tumultueuse, comme s'ils eussent voulu passer tous par la même porte au même instant. L'expression d'intense surprise qui avait sculpté le visage de son ami Még Ryplait apprenant qu'il perdait son emploi, brûla sa conscience ; le pauvre homme ne savait probablement toujours pas qu'Alan Blador avait comploté pour prendre sa place de responsable des ventes.

La contrepartie de tous ses sacrifices était aisément quantifiable : un revenu annuel de quatre millions de ranks. Un chiffre. Tout simplement un chiffre. Un chiffre quelque part, dans les mémoires du Réseau. À quoi ce pouvoir d'achat lui avait-il servi ? Toutes les réponses étaient prêtes depuis bien longtemps. Lentement distillées par l'incorruptible alambic de son subconscient, elles étaient sans appel, trop longtemps mûries pour avoir une autre apparence que celle de l'évidence. Éléments objectifs d'un bilan sans concession, elles ne se souciaient point de remettre en cause toute une existence. À la conscience de juger, de décider, et de les convertir en émotions. Simples informations brutes, elles surgissaient, implacables mais parfaitement neutres. Tous ces sacrifices avaient servi :

À faire grossir son épargne ; il avait en réserve quelque quarante millions de ranks sur son compte.

À prolonger sa vie jusqu'à 180 ans, âge qu'il atteignait maintenant. Tout le monde n'avait pas les moyens financiers d'acquérir un squelette artificiel. Le premier qu'il s'était payé, pour ses 103 ans, avait presque coûté sept millions de ranks. Pour le deuxième, lors de ses 160 ans, il avait fallu dépenser plus du double, car les

nanomachines squelettogènes avaient dû être spécialement programmées pour désassembler son ancien squelette, devenu un vieux modèle, tout en assemblant le nouveau. Les remplacements d'organes biologiques ou biomécaniques, les traitements de régénérescence, et d'une manière générale, tout ce qui permettait de reculer l'échéance de la mort, n'était qu'à la portée des bourses les plus replètes. Certes ! son pouvoir d'achat lui avait permis d'atteindre cet âge avancé et dans une vingtaine d'années seulement, il aurait 200 ans et figurerait parmi ceux qu'on surnommait les Éternels. Mais ce n'était pas le cas de ses deux premiers enfants, ils étaient morts avant lui et depuis bien longtemps. Quelle sorte de père suis-je donc ? se demandait-il.

À posséder un gravitant personnel, véhicule de pur prestige essentiellement destiné à faire briller sa position sociale.

À être propriétaire de deux appartements très luxueux, un sur Terre, l'autre sur Mars. Il n'avait de toute façon pas le temps de les habiter plus de quelques heures par an.

À faire régulièrement évoluer sa céph pour bénéficier des derniers perfectionnements techniques dans ce domaine.

À exhiber d'autres objets de prestige, comme ce stupide fauteuil en cuir ou ce…

Ces pensées furent soudain interrompues par un petit tintement qui raisonna dans sa tête, tandis que trois petits points lumineux, un bleu à gauche, un vert au centre, et un rouge à droite, apparurent en haut de son champ de vision. Il fixa le bleu une seconde.

— < Sandrila Robatiny, dit le logiciel de son interface encéphalique, en s'adressant directement à ses circuits cérébraux auditifs.

Son regard se centra une seconde sur le point vert.

— :: Bonjour, cher capitaine.

— :: Bonjour, Sandrila.

Dans combien de temps sera-t-elle lasse de cette grotesque plaisanterie ? se demanda-t-il.

— :: Je vous appelle au sujet du problème des Classe 12.

— :: Oui ?

— :: Voilà l'idée : j'ai demandé à nos équipes du génie d'étudier la possibilité d'effacer sélectivement leur mémoire.

— :: Vous voulez dire, effacer uniquement les souvenirs qui pourraient nous porter tort ?

— :: Oui, c'est bien ce que je veux dire.

— :: Les impulsions électriques, par exemple ?

— :: Par exemple, oui.

Alan Blador resta silencieux.

— :: Que pensez-vous de cette idée, capitaine ?

— :: Si elle est réalisable, elle est excellente, répondit-il en simulant l'enthousiasme.

— :: Donc, pour l'instant, aucun changement dans les méthodes d'éducation.

— :: Pas de changement, entendu.

— :: Je vous tiendrai au courant de l'avancement des recherches dans ce domaine. C'est, j'en suis certaine, la solution la plus rentable en grande série. Le coût des recherches sera divisé par le nombre de Classe 12 que nous produirons, et si vous croyez comme moi à leur succès sur le marché, il n'apparaît pas déraisonnable d'espérer en vendre plusieurs milliers.

— :: Je pense aussi que c'est une excellente idée.

— :: Bien ! je vous laisse donc. À bientôt.

De l’eau avec du sucre, ou du sucre avec de l’eau ?

La communication coupée, Alan Blador décida de se placer en état d’indisponibilité et d’appeler Alina Zorinsky, directrice de la recherche chez Génética Sapiens.

— > Commande céph : État non disponible. Message général : Veuillez me laisser tranquille. Fin message général. Message à l’attention de Sandrila Robatiny : Bonjour, Sandrila, accordez-moi trente minutes je vous prie, si c’est possible. Je vous rappellerai. Fin message Sandrila Robatiny.

— < État non disponible enregistré. Message général enregistré. Message à l’attention de Sandrila Robatiny enregistré.

— > Commande céph : Appeler Alina Zorinsky.

— < Alina Zorinsky ne souhaite pas être dérangée en ce moment. Voulez-vous écouter son répondeur ?

Un point vert et un point rouge apparurent devant lui, via les signaux envoyés par sa céph dans son cortex visuel. Il fixa le vert.

— ::< Répondeur de Alina Zorinsky : « Bonjour, je suis Alina Zorinsky. Laissez-moi un message ou, s’il y a urgence, passez en mode appel urgent. Salutations ! Fin du message. Voulez-vous passer en mode appel urgent ? »

Il regarda le point vert.

— < Demande d’appel urgent en cours de traitement…

Alan Blador attendit quelques secondes.

— :: Oui Alan, que veux-tu ?

— :: J’ai des questions importantes à te poser.

— :: Ah ! C’est au sujet de tes Classe 12 ? J’espère que tes questions sont suffisamment importantes pour justifier ton appel spécial. La patronne nous a confié un travail urgent. Je suis vraiment débordée alors je t’écoute, ne me fais pas perdre de temps.

— :: Je voudrais te demander quelque chose à titre personnel.

— :: Personnel ?

— :: Oui, c’est au sujet des 12, mais c’est personnel en effet. Je veux dire que… je souhaiterais que cela reste entre nous.

— :: Hé ! bien ! Te voilà bien mystérieux… Attends un peu.

Alan Blador devina qu’elle lui demandait un délai pour s’isoler. Il attendit en préparant ses questions.

— :: Voilà ! Je viens de me réfugier dans mon bureau. Il y a un petit curieux dans mon équipe qui, l’air de rien, écoutait ce que je te disais. Alors tu veux savoir ce que la patronne m’a demandé pour tes Classe 12 ?

— :: Non, je suis déjà au courant. Elle veut que vous trouviez un moyen pour effacer sélectivement leur mémoire.

— :: C'est ça. Pour ne rien te cacher, je ne vois encore pas comment y parvenir. Ma spécialité c'est plutôt la génétique. Elle a demandé à un spécialiste des engrammes, un type très fort qui a travaillé dans l'équipe de Youri Yamaya, de m'apporter son aide. Il m'a déjà appelé de sa part et je suis justement en céph avec lui. Je ne voudrais pas le faire patienter trop longtemps. Alors ?… Que veux-tu ?

— :: J'ai besoin de savoir… Comment dire ?… C'est embarrassant, je n'arrive pas à formuler ma question.

— :: Je t'ai connu moins timide !

Le grand directeur préféra ignorer cette allusion à leur ancienne liaison. Il en gardait un excellent souvenir, mais son esprit était bien trop préoccupé pour l'évoquer en ce moment.

— :: Je voudrais que tu m'expliques comment vous avez conçu les Classe 12.

— :: Tu veux que je t'explique comment sont conçus les 12 ?

— :: Oui.

— :: Là ? Maintenant ? Tu veux que je te donne des cours de génétique ? Tu veux devenir codon-codeur en deux minutes ?

— :: Non, je ne veux pas devenir codon-codeur. Je veux que tu répondes à une question précise, seulement à une question précise, et puis c'est tout. Je ne te demande que ça. C'est très important pour moi.

— :: Je répondrai à ta question à deux conditions, mon p'tit Alan ! La première de ces conditions, c'est que tu me la poses un jour. La deuxième, c'est que je sois en mesure de le faire.

— :: La question est celle-ci : Sont-ils des chimpanzés avec des gènes humains, ou sont-ils des humains avec des gènes de chimpanzés ?

À l'autre bout du Réseau, un long sifflement suivit un silence de quatre secondes.

— :: C'est ça ta question urgente ! Ben mon p'tit Alan ! Elle n'est pas du ressort de la génétique cette question-là !

Depuis qu'ils avaient eu des relations, elle avait pris l'habitude de l'appeler familièrement, mon p'tit Alan ! Au début plutôt rarement, mais à présent de plus en plus souvent. Cela l'agaçait. Du haut de ses 195 ans n'avait-elle pas seulement 15 ans de plus que lui ? Le rapport de leur différence d'âge n'était vraiment pas grand ! Mais cinq ans seulement la séparaient de la frontière des Éternels ; il en était quatre fois plus éloigné qu'elle. Peut-être cela expliquait-il son comportement. Ce petit détail de langage n'était cependant pas bien grave, il décida de ne plus y penser. Elle avait de nombreuses qualités, notamment celle d'être loyale envers lui. Or, cela comptait beaucoup, surtout depuis que son (très récent) nouvel état d'âme braquait son projecteur sur des valeurs humaines que le voltage de son existence lui

avait fait oublier.

— :: Pas du ressort de la génétique ?

— :: C'est peut-être de la philo ta question ! Et encore ! J'ai bien peur que même les philosophes n'aient aucune réponse à te proposer.

— :: Je ne comprends pas… C'est pourtant une question bien précise.

— :: Tu le penses vraiment ! réfléchis un peu. Je vais t'en poser une du même genre… L'eau, c'est de l'hydrogène avec de l'oxygène ou de l'oxygène avec de l'hydrogène ? Si je mets du sucre dans cette eau, ce sera de l'eau avec du sucre, ou du sucre avec de l'eau ?

Le grand directeur resta silencieusement méditatif.

— :: Écoute, p'tit Alan, si tu me disais ce qui te tracasse, je pourrais peut-être…

— :: Sont-ils plus humains, ou… plus chimpanzés ? Dans ton exemple de sucre, ça dépend des proportions, non ?

— :: Ils sont les deux. Il n'est pas facile d'attribuer des grandeurs à ces proportions. Ils ont un corps de singe et un esprit… en vérité, je veux dire un encéphale…

— :: Un esprit, un encéphale, je t'écoute, continue… Pourquoi, as-tu remplacé le mot esprit par le mot encéphale ?

— :: Qui sait exactement ce qu'est l'esprit ? On peut identifier les gènes de telle ou telle fonction cérébrale, mais l'esprit… Ce n'est pas à proprement parler une fonction… ou une activité, je ne sais quel terme employer… qui soit localisable ni dans la masse cérébrale ni dans le génome. Je ne sais pas comment t'expliquer cela… C'est comme si on essayait de comprendre le sens d'un texte en étudiant les propriétés géométriques des caractères qui le composent. Je ne sais pas si c'est une bonne analogie mais je veux te faire réaliser que l'esprit n'est ni localisable, ni même clairement définissable en termes rationnels.

— :: Bien ! soit ! Ils ont donc un corps de singe et un encéphale de… ?

— :: Des deux… des deux.

— :: Tout cela ne m'aide guère.

— :: Je ne peux malheureusement rien te dire de plus. Je t'ai déjà dit que je ne saurais pas te parler en termes de proportions. Nous avons travaillé sur un cahier des charges que tu connais, puisque c'est ton idée. C'est bien toi qui as eu cette idée de singes qui parlent comme nouveaux produits à mettre sur le marché, n'est-ce pas ?

Le cœur d'Alan Blador s'appesantit. Il poussa un grognement étouffé pour dire oui à contrecœur.

— :: Tu nous as demandé de créer les premiers angémos capables de s'exprimer par la parole. Nos travaux nous ont conduits à l'ultime limite de ce que nous savons faire aujourd'hui. Ils ont été en partie,

disons-le, presque empiriques par moments, ou… expérimentaux plutôt. Nous avons sélectionné des gènes humains qui nous semblaient nécessaires pour réaliser ce que nous avions à faire. Des impératifs de temps et de prix de revient nous ont obligés à ne pas être très précis dans notre sélection des locus. Ce qui signifie que nous avons peut-être rendu ces singes plus humains que nécessaire, mais… comment savoir ce qu'il faut d'humain au minimum pour être simplement en mesure de soutenir une conversation ? Nous attendons les résultats pour en savoir plus, comprends-tu ?

— :: Hélas, j'ai bien peur de comprendre, oui. Le mot angémo n'est pas adapté dans ce cas, si je suis bien tes explications. On peut indifféremment parler d'un animal génétiquement modifié, ou d'un humain génétiquement modifié. Un angémo ou un hugémo. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— :: C'est bien cela, oui.

— :: C'est terrifiant ! Vraiment terrifiant !

— :: Je ne m'attendais pas à ce que cela te tracasse, vois-tu ! mon p'tit Alan.

— :: Et toi ?

— :: J'avoue que je commence à y penser de plus en plus. Je n'osais pas me confier mais… comme tu en parles. En vérité… je n'aurais pas osé en parler la première, mais depuis quelque temps j'éprouve une sorte de malaise en pensant à tout ça. Et… je précise que ça me fait plutôt plaisir de savoir que je ne suis pas seule.

— :: Une dernière question.

— :: Je t'écoute ?

— :: De quelle personne provient le génome humain ?

— :: Je n'en ai aucune idée. La patronne nous a fourni les deux génomes.

Ils restèrent tous les deux silencieux un moment.

— :: Alan ?

— :: Oui ?

— :: Que penses-tu de tout ça ? J'ai bien peur que ton idée d'angémos qui parlent…

— :: Je voulais te demander la même chose. Eh bien, j'avoue que… je n'avais pas vraiment bien réalisé ce que je te demandais. Le moins que je puisse dire, c'est que… Je la sens mal cette affaire. Très mal même… Et toi ?

— :: Disons que… je ne la sens pas très bien moi non plus, pour être franche.

Peut-être un jour le comprendrez-vous

Vassian Cox, l’éducateur chef, observait C12/5 depuis la scène de son bureau en fulminant. Il avait demandé au logiciel de connexion au Réseau de le prévenir dès que le grand directeur accepterait à nouveau d’être dérangé. Le laconique message « laissez-moi tranquille » de son répondeur avait augmenté sa rage dans des proportions notables. Les mâchoires contractées par sa sourde colère, il sursauta quand son interface encéphalique transmit à ses nerfs auditifs le signal qu’il attendait.

— < Monsieur Blador vient de passer en état de disponibilité.

— > Commande céph : je veux lui parler, aboya-t-il.

— < Commande céph non comprise. Veuillez répéter.

— > Commande céph : appeler Alan Blador.

Cinq secondes s’écoulèrent… puis enfin :

— :: Oui ! Vassian.

— :: Je souhaiterais m’entretenir avec vous, Monsieur, il se passe quelque chose de grave.

— :: Grave, dites-vous ! vous ne croyez pas si bien parler, j’en suis sûr.

— :: Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— :: Oh ! rien, rien… passez me voir… si vous y tenez.

— :: J’arrive, Monsieur, conclut Vassian Cox en se dirigeant déjà vers le bureau de son supérieur.

Quand l’éducateur-chef entra, Alan Blador, comme à l’accoutumée, caressait d’une main paresseuse et d’un air absent, le cuir luisant de son accoudoir. Il s’assit en face de lui et, n’osant être le premier à prendre la parole, il l’observa sans rien dire.

— Savez-vous pourquoi je caresse mon fauteuil sans cesse et à tout bout de champ ? finit par demander soudain le grand directeur.

Vassian Cox eut un haussement de sourcils perplexe. L’incongruité de la question le surprit sincèrement.

— Heu ?… À vrai dire… ?… ?

— Moi non plus, je ne le savais pas, jusqu’à… il y a quelques heures seulement.

— Ha ! Et… à présent, donc ! Vous le savez, d’après ce que vous dites ? se sentit obligé de demander l’éducateur, de plus en plus déconcerté par l’étonnant contraste entre l’attitude sérieuse et concentrée de son interlocuteur et l’apparente banalité du propos qu’il tenait.

— Oui, je pense l’avoir découvert, voyez-vous. C’est parce que… inconsciemment… j’ai toujours dû savoir que je l’ai payé très cher.

Vraiment très cher. Vous ne pouvez pas imaginer…

— Je n'en doute pas, Monsieur, c'est un très bel objet, mais… pourquoi inconsciemment ?

Alan Blador émit un rire sinistre.

— Vous le comprendrez peut-être un jour… … Oui ! Peut-être un jour le comprendrez-vous… En tout cas, je vous le souhaite. Mais… vous aviez l'intention de m'entretenir, à propos d'une situation grave, me disiez-vous. Venons-en aux faits.

Un instant déstabilisé par le comportement insolite de son chef, l'éducateur retrouva soudain le fil de ses préoccupations rageuses.

— Oui, Monsieur, vraiment très grave, en effet ! Vous en jugerez par vous-même ! Daniol Murat vient d'outrepasser les règles et les consignes de base fixées par Sandrila Robatiny. Il a pris la liberté d'introduire un objet réel dans la cellule d'un des singes. Vous rendez-vous compte ! Dix jours avant le moment prévu !… Et pour un seul d'entre eux en plus ! ce qui va provoquer un décalage lourd de conséquences, que personnellement je ne saurais assumer. Je souhaiterais vous voir intervenir rapidement. Des mesures doivent être prises, à l'encontre de ce type qui … et … … … … … parce que … inconcevable de … … … … pourtant … … singes … … … … … … … … intolérable … … … … Dieu … … … … singes … … … … ne … … … … sa … … …

Alan Blador ne percevait plus que quelques mots de temps à autre. Ses pensées acides flottaient dans le vide de sa déréliction.

— Avez-vous une définition de l'esprit ? demanda-t-il soudain, presque en hurlant, et sans avoir la moindre idée de ce que disait son vis-à-vis au moment même où il lui coupa brusquement la parole.

Le géant sursauta de stupeur dans son fauteuil.

— De l'esprit ?

— Oui, de l'esprit. Pensez-vous que l'on puisse le résumer à l'ensemble des facultés mentales ? Est-il un synonyme du mot conscience ?

— À vrai dire…

— Que pensez-vous de cette question, mérite-t-elle qu'on se la pose selon vous ?

— Pour ne rien vous cacher, Monsieur, je ne vois pas son rapport avec ce que je viens de vous exposer.

— Hum ! et… Que me disiez-vous exactement ? Ah ! oui, Daniol Murat… Il n'a en rien transgressé les règles d'Amis Angémos. Je lui ai donné mon accord pour expérimenter sa méthode d'éducation sur un seul de ces sin… sur un seul de ces êtres. Lequel a-t-il choisi ?

— Le 5, Monsieur, dit Vassian Cox en lutte contre lui-même pour dissimuler l'amertume de son dépit.

En se levant d'un bond, le grand directeur ne lui laissa pas le temps

d'exprimer quoi que ce fût. Il se dirigea vers la scène tridimensionnelle installée au centre de la pièce. Celle-ci avait précisément les mêmes dimensions que les cellules abritant les angémos de Classe 12, ce qui lui permettait de présenter des vues en taille réelle.

Le cube merveilleux serré dans une main, C12/5 câlinait tendrement sa mère. Une demi-heure après le moment prévu, Daniol Murat avait été contraint de lui faire entendre la sonnerie à laquelle son conditionnement l'avait habitué pour qu'il se décide à s'alimenter. Sans lâcher son trésor, le bébé velu avait absorbé sa nourriture liquide avec une avidité sans doute exacerbée par sa diète prolongée et il profitait à présent des huit minutes de tendresse qu'il avait coutume de prendre. Plus de la moitié de ce temps s'était déjà écoulé et le psychologue attendait nerveusement la fin du décompte, en espérant que la peur du châtiment électrique n'empêcherait pas C12/5 de découvrir qu'il lui était désormais permis de rester sur sa mère aussi longtemps qu'il le désirait.

— Avez-vous vu ! Il a même changé les horaires d'alimentation. Ce type est vraiment cinglé ! fit remarquer Vassian Cox.

De toute évidence, Alan Blador n'entendit même pas sa remarque ; il observait le bébé avec une fascination grandissante.

Quand les huit minutes se furent écoulées, C12/5 commença à montrer des signes d'agitation de plus en plus visibles, mais comme la sonnerie porteuse de frustrations ne se faisait pas entendre, il resta toutefois sur sa mère. Les secondes continuant à s'écouler sans que le cruel signal ne se manifeste, l'enfant attribua cet heureux changement à la présence du cube dans sa main. C'est alors qu'un événement extraordinaire qui stupéfia Daniol Murat et Alan Blador se produisit.

L'enfant parla à sa mère. Il répéta plusieurs fois le mot cube en frottant l'objet sur la toison maternelle, puis plusieurs fois encore en le serrant très fort contre lui.

L'éducateur chef n'assista pas à cette scène étonnante. Bouillant de colère, il avait quitté le bureau de son chef à grandes enjambées. Alan Blador ressentit une émotion violente mais indéfinissable. Il avait du mal à contrôler sa sensibilité fragile et renaissante. Trop longtemps étouffée, elle s'exprimait avec une excessive impétuosité et dans une totale confusion. De turbulents geysers de sentiments sortaient de sa poitrine dans un tumulte assourdissant qui l'empêchait de se concentrer. Son cœur était comme ces vieilles machines d'autrefois que l'on relance après des années de repos et qui crachent, toussent et hoquettent, en produisant mille bruits quand elles s'emballent. Seul Daniol Murat put, malgré la vive émotion qu'il ressentit lui aussi, apprécier l'événement à sa juste valeur grâce à son œil exercé d'éthologue. Pour lui, la découverte était majeure, car l'enfant angémo venait de démontrer qu'il avait compris l'utilité des mots qu'on lui avait enseignés. Il avait bel et bien essayé d'utiliser l'un d'entre eux,

en l’occurrence le mot cube, dans l’intention manifeste de communiquer avec sa mère. Or, cela était complètement nouveau. Jusqu’à cet instant, les angémos prononçaient presque mécaniquement les mots pour échapper à une décharge électrique.

Dans un élan spontané d’allégresse, il décida d’offrir un nouvel objet à la curiosité du petit être.

Rien de vraiment révolutionnaire

Un claquement sourd attira l'attention de C12/5. Il connaissait ce son pour l'avoir déjà entendu une fois. Son petit visage se tourna immédiatement vers le centre de la scène. La nouvelle chose était une sphère bleu foncé, de quatre centimètres de diamètre, à l'aspect satiné. Suivant fidèlement le comportement des objets de son espèce, elle roula, tomba du socle, et roula encore après quelques rebonds avant de s'immobiliser contre la guenon artificielle, sous le regard chargé d'intérêt de l'angémo. Son conditionnement ne le poussa pas à prononcer le mot « Boule » qu'il connaissait pourtant bien, étant donné que cette forme n'était déjà plus sur le plateau de la scène. Il quitta sa mère pour s'approcher de la nouveauté, et, d'un doigt curieux, il la toucha. La légère pression qu'il exerça sur elle la fit immédiatement rouler sur quelques centimètres. Cette constatation dessina un sourire sur son visage éclairé par le bonheur de découvrir. Il recommença l'expérience plusieurs fois, afin de bien s'assurer que cette manière de réagir était une constante dans le comportement de cette apparition, puis il ressentit l'urgence de se livrer à une vérification importante. Très excité, il souleva la boule et la lâcha. Oui, elle aussi se dirigeait toute seule vers le bas, quand aucun support ne s'opposait à sa volonté de le faire. En la reprenant en main et en l'examinant longuement il réalisa que la chose roulait uniquement grâce à sa forme. Il comprit qu'elle n'avait aucune position stable, car quel que fût son point d'appui son centre de gravité était toujours à la même distance de ce sol qu'elle souhaitait rejoindre, tout comme le souhaitait également le cube. Il caressa la surface lisse de la sphère avec la pulpe de son index et pensa (globalement, c'est à dire sans le support des mots) : une boule est un cube rond, rien de vraiment révolutionnaire au fond.

Âme prédatrice

Sandrila Robatiny sortit de l’eau. L’éblouissante lumière du soleil au zénith dessinait deux ombres courbes sous les galbes de sa généreuse poitrine qui ruisselait. Prenant pied sur la rive du lac africain, elle s’approcha de son angémo personnel et caressa les plumes de son cou en lui prodiguant quelques douces flatteries. Dans l’intention de signifier qu’il appréciait ces mots doux, l’énorme rapace, produit des laboratoires de Génética Sapiens, commercialisé par Amis Angémos, libéra un cri rauque dont les échos se répandirent sur le luxuriant paysage par lequel ils étaient entourés. Il reprenait son souffle après le vol d’une trentaine de kilomètres qui les avait conduits jusqu’ici. Durant le bain de sa maîtresse, il avait eu le temps de prendre un peu de repos et d’étancher sa soif en buvant l’eau du lac à satiété ; pourtant quelques encouragements n’étaient pas à dédaigner pour envisager le voyage de retour. L’animal génétiquement modifié pouvait soulever une charge de cent cinquante kilos, mais durant quelques secondes seulement. Bien qu’elle fût plutôt grande, sa superbe cavalière n’en pesait que quarante-cinq, grâce à son squelette synthétique, aussi pouvait-il l’emporter haut et loin dans les airs, à plusieurs dizaines de kilomètres de son immense et luxueuse propriété, située au cœur de la forêt africaine.

Sandrila Robatiny s’apprêtait à monter sur son dos et à se sangler avec le harnais, quand le logiciel de connexion au Réseau parla dans sa tête.

— < Une personne non identifiée désire vous parler.

La grande directrice de Génética Sapiens était habituée à cette sollicitation anonyme. Elle n’en avait aucune preuve formelle, mais elle était certaine de savoir de qui il s’agissait. De ce fait, elle savait également qu’elle ne pouvait se soustraire à cette invitation au dialogue, qui pour l’heure gardait encore une apparence trompeuse de sollicitation pour ne pas dévoiler son véritable caractère d’injonction. Mystérieusement, cet inévitable interlocuteur gardait encore une petite trace de politesse qui le conduisait à faire semblant de demander. Elle s’allongea sur le sable fin, le regard perdu dans les feuillages frémissant dans le vent tiède, et pensa une commande céph-mentale. Cet acte noétique intentionnel et parfaitement maîtrisé se matérialisa dans sa masse cérébrale sous la forme d’une configuration électrique et biochimique bien précise, que le logiciel d’interface mentale de sa céph savait interpréter. C’était l’équivalent de la commande céph-vocale : « Commande céph : Communication acceptée. »

— :: Bonjour, Mademoiselle Robatiny, dit aussitôt la voix.

— :: Bonjour, So Zolss, répondit-elle.

Comme d'habitude à l'autre bout du Réseau, l'homme fit comme s'il ne l'avait pas entendue prononcer son nom et continua, sans rien dire à ce sujet.

— :: Je souhaiterais savoir où en sont les recherches que je vous ai confiées.

— :: Elles avancent. Elles avancent.

— :: Elles avancent ! Je l'espère bien, mais à quelle vitesse avancent-elles ?

— :: Comment pourrais-je vous en rendre compte, dès lors que vous n'avez aucune compétence dans ce domaine pour en juger.

— :: C'est un fait indéniable que je ne discuterai pas… mais je puis comprendre la notion d'avancement si elle est exprimée en termes de temps. Dans combien de temps donc pensez-vous aboutir ?

— :: Il s'agit de travaux de recherche, ne l'oubliez pas. Les engrammes ne sont pas faciles à étudier. Comment pourrais-je prévoir à quel moment nous découvrirons ceci, ou à quel autre moment nous résoudrons cela ?

— :: Oui, je comprends votre problème.

— :: J'en suis ravie.

— :: Je crains fort que vous ne le demeuriez longtemps, hélas.

— :: Que voulez-vous dire ?

— :: Que je comprends votre problème… mais que c'est le vôtre. Moi, j'ai le mien. Décidément ! comme vous me le faisiez remarquer à l'instant, peste soit de mon incompétence dans votre domaine ! Comment voulez-vous que je puisse savoir si vous travaillez ? Comment pourrais-je être certain que vous ne me mentez pas ?

— :: …

— :: Comme vous pouvez le constater, nous avons chacun notre problème bien personnel.

La voix de l'homme était calme. Mais elle était toujours calme. Elle ne s'était encore jamais élevée, aussi peu que ce fût. Même pour énoncer des menaces très claires, elle n'avait jamais perdu ce ton inébranlable dénué de la plus petite trace d'émotion.

— :: Allez-vous encore me menacer ? demanda-t-elle.

— :: Oui, vous pouvez effectivement appeler la chose ainsi. Mais le mot chantage conviendrait mieux. Cette fois-ci, je vais vous faire écouter un document sonore qui vous aidera, j'espère, à attacher plus d'importance à ma requête.

— :: Hum ? Allez-y, j'écoute !

— :: Ce sont des extraits de conversations que vous reconnaîtrez sans difficulté.

—

— :: C'est la première fois que nous nous apprêtons à commercialiser des angémos de Classe 12. Jusqu'à présent nos produits n'étaient pas

capables de soutenir une conversation. C'est pour cette raison que nous n'avons pas pensé à quelque chose d'élémentaire qui risque fort de nous porter tort dans le futur. Les singes vont entrer dans des familles. Ils vont parler avec nos clients, avec d'autres personnes rencontrées, avec des membres d'associations anti-angémos peut-être même…

—

— :: Ces associations anti-angémos sont un réel problème, pour vous, n'est-ce pas ? Mais… ne répondez pas encore, écoutez un autre extrait, dit la voix.

—

— :: Bonjour, cher capitaine.

— :: Bonjour, Sandrila.

— :: Je vous appelle au sujet du problème des Classe 12.

— :: Oui ?

— :: Voilà l'idée, j'ai demandé à nos équipes du génie d'étudier la possibilité d'effacer sélectivement leur mémoire.

— :: Vous voulez dire, effacer uniquement les souvenirs qui pourraient nous porter tort ?

— :: Oui, c'est bien ce que je veux dire.

— :: Les impulsions électriques, par exemple ?

— :: Par exemple, oui.

—

— :: Il est facile de constater que rien ne peut m'être caché, n'est-ce pas !

— :: Peu m'importe que l'on ne puisse rien vous cacher, Zolss. Vous n'obtiendrez rien de moi, pas avec du chantage en tout cas. Je vous conseille d'adopter une disposition d'esprit propice à la négociation si vous souhaitez m'intéresser.

— :: Cessez donc de gaspiller notre précieux temps Sandrila Robatiny. Nous sommes de la même trempe tous les deux, nous nous connaissons bien. J'ai suivi votre parcours avec intérêt, et vous connaissez très bien ma position actuelle. Vous avez choisi le pouvoir du commerce des sciences de la vie, j'ai choisi celui que m'offre le contrôle du Réseau.

— :: Je n'ai pas choisi cette voie pour le pouvoir, mais uniquement pour l'argent.

— :: L'argent n'est-il pas le pouvoir ?

Le mot pouvoir revenait régulièrement dans les phrases du grand directeur de Méga-Standard. Il semblait littéralement obsédé par ce concept. Il voyait le pouvoir en tout, et rien ni personne, selon lui, ne pouvait prétendre n'y être point assujetti d'une quelconque manière.

Sandrila Robatiny décida d'utiliser cette porte d'entrée pour étudier plus profondément sa personnalité, peu communicative à l'accoutumée. À tel point, que c'était d'ailleurs la première fois qu'il employait son temps de parole à exprimer autre chose que des ordres précis ! Il lui fallait trouver un moyen de percer la cuirasse de son pragmatisme pathologique. Elle ne pouvait accepter, elle, Sandrila Robatiny, la grande directrice de Génética Sapiens, la deuxième fortune des mondes, responsable d'un chiffre d'affaires exprimable en milliers de téraranks, de se laisser plus longtemps mener par le premier. Il ne restait plus qu'une seule marche de podium à monter, il était temps de le faire.

— :: Oui, vous avez raison, dit-elle. Haaaaaa ! Que n'eussions-nous fait, chacun de notre côté, pour combler notre goût du pouvoir ! Vous disiez donc, que vous avez choisi le pouvoir que vous confère le contrôle du Réseau… Et… vous semblez vous en féliciter.

Un peu provocante, elle avait prononcé ses derniers mots sur un ton légèrement railleur.

— :: J'ai tout lieu de le faire ! En douteriez-vous ?

— :: Un peu oui, au risque de vous être désagréable. Certes, vous voilà pour le moment solidement assis sur votre trône. Mais votre situation, apparemment enviable en première analyse, ne saurait durer très longtemps encore, malheureusement pour vous.

Elle espéra déclencher au moins une réaction de mauvaise humeur, mais la voix de So Zolss ne trahit en rien une quelconque émotion. Il répondit exactement comme si elle venait de lui dire : il pleut, ou bien, il fait soleil.

— :: Vous m'intéressez ! Je vous l'accorde. J'aime que l'on me parle de mon pouvoir. Vous connaissez mon point faible, mais vous n'en tirerez pas grand-chose. Ainsi donc, me voir descendre de mon trône ne serait plus qu'une question de temps, relativement court qui plus est ?

— :: Qui plus est oui ! Vous qui savez tout, ce n'est pas à moi de vous parler de l'Organisation !

Faute de mieux, le silence qui suivit pouvait être interprété comme une réaction. Sandrila Robatiny en prit bonne note. Peut-être avait-elle enfin trouvé une faille dans les défenses de l'inexpugnable forteresse de Méga-Standard. Elle avait entendu parler de l'Organisation dans une soirée mondaine. Une femme avait rapporté un ouï-dire selon lequel des inconnus avaient enquêté à Marsa. Ils avaient interrogé de nombreuses personnes dans les lieux publics, en proposant d'alléchantes récompenses à qui donnerait des informations au sujet de dangereux activistes qui se regroupaient sous le nom d'Organisation. Malgré ses efforts d'investigation, Sandrila Robatiny n'avait depuis recueilli que très peu d'informations supplémentaires.

Personne parmi ses connaissances ne savait si elle existait vraiment cette organisation, censée tout simplement se nommer Organisation ; selon certaines rumeurs peu répandues, elle était composée de personnes déterminées à libérer le Réseau du monopole de So Zolss.

— :: Que savez-vous au sujet de l'Organisation ? demanda ce dernier.

— :: J'en sais suffisamment pour comprendre qu'elle représente un très gros problème pour vous, un grave danger.

Dans la froide partie d'échecs que le dictateur jouait contre les mondes, l'Organisation était la seule ennemie encore en lice. Elle demeurait le seul obstacle qui le séparait du pouvoir total. Il la combattait sans pitié, mais sans passion, comme tout ce qu'il avait déjà combattu. Capable des crimes les plus abominables, il les commettait sans la moindre cruauté ; enlever la vie d'un homme qui lui portait ombrage ne signifiait pour lui rien d'autre que de déplacer une pièce sur l'échiquier. Il résumait lui-même le moteur de son existence en deux mots uniquement : vouloir et pouvoir. Or, son pouvoir, le plus grand qui se puisse concevoir à l'échelle d'un humain, étendait ses terrifiants tentacules sur tous les mondes habités du système solaire. Nul être dans son royaume ne pouvait échanger des informations à distance sans passer par cet unique et omnipotent moyen de communication qui reliait toutes les âmes et que l'on nommait tout simplement le Réseau. So Zolss était parvenu à imposer « MS-Connexion » son LCR (Logiciel de Connexion au Réseau) à tous les utilisateurs, de telle sorte que tout ce qui pouvait s'entendre, s'écrire, ou se montrer passait sous son contrôle. Sandrila Robatiny et tous les puissants du moment savaient que son pouvoir dépassait tous les autres, sans commune mesure, même réunis. Bien que sa réputation de « plus grand » fût depuis longtemps multimondiale, So Zolss n'en tirait nul orgueil, pas même une once de fierté. Rien dans son comportement ne pouvait conduire à penser qu'il éprouvât au moins quelque secrète satisfaction à entendre parler de lui dans tous les mondes. Il n'aspirait ni à l'admiration, ni à la crainte, seul son pouvoir comptait, et il prenait plaisir à le voir s'étendre, comme on aime voir une plante croître, seul avec elle, à l'abri de tout regard.

À l'opposé, Sandrila Robatiny s'étourdissait de puissance, adorait combattre pour vaincre, jouissait d'inspirer le respect, l'envie et la jalousie. Terriblement redoutée dans les hautes sphères, elle aimait par-dessus tout soumettre les plus grands. Elle ne mesurait la pleine expression de son pouvoir que dans les yeux des autres. Poussée par une détermination sans faille, armée d'une intelligence redoutable et d'un physique insolent de perfection, elle chevauchait la vie, au triple galop de son ambition sans limites. Quant aux obstacles qui osaient se présenter devant elle, ils éclataient en mille débris qui, disait-on, ne

retombaient jamais, tant le souffle de son passage était violent. Tout son être frémissait sous les pulsions de son ardent désir de domination. Personne n'avait pu arrêter son ascension… personne sauf So Zolss. Elle était à présent totalement déterminée à le vaincre. Cette mystérieuse Organisation était sa seule cartouche, mais ne peut-on pas espérer faire mouche du premier coup ?! Afin de tirer le meilleur parti de son projectile, elle décida de gagner du temps et de ramollir les défenses de son adversaire en insufflant le doute dans son armure.

— :: Peu importe ce que vous comprenez ! Je souhaite simplement que vous portiez à ma connaissance les informations que vous possédez à son sujet, reprit enfin la voix.

L'impératrice du génie génétique ne répondit pas tout de suite. Elle avait le temps. C'était bel et bien une joute verbale, mais une joute verbale très particulière. Elle ne mettait pas en opposition des antagonistes coléreux échangeant des insultes mais des compétiteurs de haut niveau, déterminés, calculateurs, seulement sensibles aux coups que portent les paroles éloquentes, significatives. Un haussement de ton exagéré, une menace maladroitement colérique, n'étaient que démonstration de sa faiblesse. Aussi, le ton restait calme, les paroles inamicales, mais pondérées.

Elle le laissa mijoter dix longues secondes avant de reprendre sur un ton las, qui eût été de circonstance pour s'adresser à un élève demeuré.

— :: Écoutez Zolss ! il va bien falloir que vous admettiez un jour ou l'autre que vos désirs sont déjà de moins en moins des ordres. N'oubliez pas en outre que vous parlez à Sandrila Robatiny. Je ne pais pas dans ce grand troupeau de moutons serviles qui vous vénèrent et qui vous payent pour se faire tondre. Pour reprendre ce que vous avez dit tout à l'heure, j'ai effectivement bâti mon empire dans la biologie et la génétique alors que vous avez choisi le Réseau comme terrain de domination. Nous savons cela ! Nous le savons tous les deux, n'est-ce pas ! aussi n'y avait-il aucune nécessité de le dire. Mais vous l'avez dit cependant. Et… je sais pourquoi. Vous vouliez me rappeler que votre pouvoir est plus grand que le mien, que rien ne peut vous échapper, que vous savez tout et tout de suite. Malheureusement pour vous, mon petit Zolss, c'est raté.

Jamais personne ne l'avait appelé aussi familièrement depuis de très nombreuses années, mais So Zolss n'y attacha aucune importance. Il se concentrait sur la voix de sa rivale pour en étudier la moindre de ses inflexions.

— :: Si je dois vous concéder que vous détenez des informations importantes sur Génética Sapiens, je dois aussi vous avertir que, de mon côté, j'ai de quoi vous dissuader d'en faire usage contre moi. Votre pouvoir est grand, mais il est fragile. Il existe une résistance que

vous ne pourrez vaincre, elle utilise le Réseau à votre insu en utilisant son propre logiciel de connexion au Réseau. Vous avez réussi à imposer MS-Connexion dans tous les mondes, mais… l'Organisation a son propre LCR. J'ai posé les fondations de notre débat d'aujourd'hui, j'en viens maintenant au point le plus important. Compte tenu de ce que nous savons sur l'Organisation et de ma puissance financière, que vous ne pouvez que connaître puisque vous savez tout, je vous recommande de ne rien faire pour conforter l'idée qui de temps en temps me traverse la tête.

Le grand directeur de Méga-Standard était très attentif, il ne s'attendait pas à une telle assurance.

— :: Je vous écoute, continuez. De quelle idée s'agit-il ?

— :: J'ai envisagé de marcher sur vos plates bandes, je suis en mesure de financer l'Organisation pour l'aider à répandre leur LCR sur le Réseau. Je n'ai pas encore négocié avec eux, mais…

— :: Mais ?

— :: Mais en y réfléchissant, je préfère différer ma conquête du Réseau voire même ne plus y penser.

— :: Et qu'est-ce qui peut retarder votre assaut dévastateur, étant donné votre assurance ?

— :: Un arrangement en bonne intelligence avec vous me serait bien plus profitable. Convenons que ce serait bien dommage de perdre la possibilité d'espionner tout ce qui se passe dans les communications. L'Organisation est composée d'insensés œuvrant gratuitement dans l'unique but de libérer le Réseau. Je ne pourrai jamais leur demander d'inclure des options d'espionnage personnalisées dans leur LCR.

— :: Je vois… Vous souhaiteriez donc vous arranger avec moi pour tirer profit de cette possibilité.

— :: Exactement. Je ne suis pas disposée à vous céder, mais… un accord entre nous m'ôterait le désir de vous anéantir.

Un silence s'installa. Les deux adversaires faisaient le point de leurs positions. So Zolss reprit le premier.

— :: Comme vous vous en doutez, je vais vérifier que vous ne bluffez pas, car pour l'heure, rien ne me prouve que vous avez des contacts avec l'Organisation. Vous pouvez cependant déjà me dire ce que vous souhaitez obtenir comme informations.

— :: Cela dépendra du moment. Mais… le plus rapidement possible, je voudrais tout savoir au sujet de toutes les associations anti-angémo. Liste complète des adhérents avec leur code génétique, et en particulier les responsables, les meneurs. Dans un deuxième temps, j'aimerais disposer d'un enregistrement permanent de toutes les communications qui s'établissent entre mes employés, et aussi entre différentes personnes que je tiens à suivre de près. Je vous

fournirai la liste de ces personnes ultérieurement. Afin d'exploiter toutes ces informations efficacement, j'attends en outre de vous la fourniture d'un logiciel d'analyse me permettant d'effectuer des recherches par sujets pertinents dans les conversations. Je me doute bien que vous en utilisez un, n'est-ce pas. On ne peut pas passer tout son temps à écouter tout le monde simultanément. En échange, je continue les recherches qui vous tiennent à cœur.

Huit secondes de silence… … … … … … … …

Réponse de So Zolss :

— :: Je vais réfléchir. Je vous ferai part de ma décision très bientôt.

— :: Je l'espère bien. Autre chose encore, je n'arrive pas à supporter l'idée que vous écoutiez continuellement toutes mes conversations ; il est impératif, eu égard à la fragilité de nos bonnes relations, que cela cesse sur-le-champ. Vous m'obligeriez en trouvant une solution immédiate à ce grave problème.

— :: Il m'est totalement impossible de vous offrir cette garantie. Quoi que je dise ou fasse, vous aurez toujours un doute à cet égard. La seule solution efficace qui est, d'après ce que j'ai pu comprendre, à votre disposition consiste à utiliser le LCR de l'Organisation.

Une fraction de seconde, elle s'en voulut de s'être fait piéger si simplement. Il cherchait à vérifier qu'elle avait bien ce logiciel de connexion au Réseau en sa possession. Elle réagit cependant avec sa promptitude coutumière.

— :: Je ne manquerai pas de le faire pour mes contacts très privés, mais je ne puis conseiller à tous mes employés et autres relations d'utiliser aussi le LCR de l'Organisation, cela me priverait par la suite de ce que je viens de vous demander. Vous aurez donc toujours la possibilité d'écouter ceux de mes interlocuteurs qui sont équipés de votre MS-Connexion. Soit, seulement une demi-conversation… mais même une demi-conversation c'est trop. Je n'ai aucune concession à vous faire.

— :: C'est une bonne réponse… mais pourriez-vous m'envoyer une copie de ce LCR, afin de me convaincre définitivement que vous avez bel et bien des relations avec l'Organisation ?

— :: Vous comprendrez facilement que je serais bien sotte de le faire ! Ceci vous donnerait un moyen de la combattre, or, n'est-elle pas pour le moment ma meilleure alliée contre vous ?

— :: Pensez-vous vraiment ce que vous dites ?

Elle mentait acrobatiquement en donnant l'illusion de le croire. Elle savait très bien que So Zolss n'avait pas attendu son aide pour se procurer une copie de ce logiciel et que cela ne pouvait en aucune façon lui permettre de porter le moindre coup contre l'Organisation. Estimant qu'elle prenait des risques en prolongeant l'entretien, elle tenta de le conclure rapidement.

— :: Je ne connais rien en informatique. Peste soit de mon incompétence pour reprendre votre expression. Je suis à présent dans l'obligation d'interrompre notre aimable conversation. J'ai à faire. Hâtez-vous de trouver une solution pour garantir l'intimité de mes communications. Ma patience n'est pas en pleine forme ces derniers temps.

— :: Je vais voir tout cela calmement et ne manquerai pas de vous tenir informée du progrès de mes réflexions. Je vous en donne l'assurance et vous conseille à mon tour de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour accélérer les recherches qui me tiennent à cœur.

— :: Bien ! Vous êtes une personne de bon conseil, je vais suivre votre exemple et réfléchir aussi calmement que vous. Restons-en là pour le moment. Pour clore, je suis plutôt contente du dénouement vers lequel semble se diriger notre désaccord. Pour les raisons que je vous ai exposées, je n'avais pas le souhait de vous combattre. Il eût été regrettable que vous ne vinssiez pas vous ranger aux côtés de mes intérêts ! D'autant que, est-il vraiment nécessaire que je vous le rappelle, vous avez besoin de la technologie que je contrôle pour demeurer longtemps un Éternel.

Sur cette menace farouchement lancée comme une arme de gladiateur, elle coupa la communication sans autre forme de politesse et se leva. Elle était réellement contente de ses manœuvres ; le bilan était plutôt positif. Sans s'en douter, elle se risquait à l'espérer, So Zolss avait apporté de nouvelles pièces majeures à ses connaissances sur l'Organisation. Il lui avait tout d'abord confirmé qu'elle existait, ce qui était bien sûr capital. Toujours grâce à lui, elle avait ensuite pu apprendre que ses membres développaient effectivement leur propre LCR. Elle avait planté cette affirmation dans le cœur de son adversaire, comme une épée que l'on enfonce jusqu'à la garde, dans le dessein de le déstabiliser, mais sans avoir la moindre certitude à son sujet. En fait, elle avait même purement inventé toute cette histoire qui lui semblait plausible. Elle inhiba son logiciel de connexion au Réseau. Depuis dix jours, elle avait pris l'habitude de le faire une heure par jour environ. C'était le meilleur moyen pour faire croire à So Zolss qu'elle utilisait parfois un LCR n'étant pas MS-Connexion.

Son magnifique corps nu (sorte de costume sur mesure dont chacune des courbes était le produit de ses exigences) offert aux ardeurs du soleil, elle monta sur le dos de l'angémo et se sangla avec le harnais. Il ne lui restait plus qu'à trouver rapidement cette organisation secrète, pour que ses mensonges deviennent des réalités. Elle inspira amplement ; sa licencieuse poitrine prit un volume d'une arrogance insoutenable, défiant l'espace et le temps. 220 ans est un âge délicieux, se dit-elle, je me sens en pleine forme. Je me donne quelques mois pour sonner moi-même le glas de So Zolss. En

envisageant ses 222 ans elle se fit la promesse de régner, sans partage, sans compromis et sans alliance, sur l'ensemble de tous les mondes du système solaire.

Sandrila Robatiny personnifiait, aux yeux de tous, la détermination et la puissance ; de mémoire d'homme, personne ne l'avait vue, en tout état de cause, faire preuve de la moindre faiblesse et le rouleau compresseur de son ambition écrasait toute autre impression que l'on eût pu se faire d'elle. Était-elle cruelle ou simplement amorale ? Avait-elle un jour aimé quelqu'un ? Avait-elle, ne fût-ce qu'une fois, ressenti autre chose que le désir de vaincre ? La peur ? La tristesse ? L'amitié ? L'amour ? La lassitude ? Le doute ? La timidité ? Personne n'était en mesure de répondre à ces questions. Offrant une image ne montrant que des atouts enviables, elle faisait germer autour d'elle des multitudes de secrètes jalousies et si quelques rares audacieux se risquaient timidement à la courtiser, le commun des mortels courbait servilement l'échine sur son passage.

— Allons-y Rapace ! on rentre. Maison ! Maison !

Rapace connaissait le mot maison ; il s'arracha vigoureusement du sol en quelques battements de ses ailes puissantes et immenses. Elle fit pivoter ses jambes vers l'arrière, puis vers l'avant en les enfonçant sous le plumage de sa monture volante. La peau tiède de l'animal entra en contact avec l'intérieur de ses cuisses. Tandis que la forêt africaine tombait sous eux, et que le vent lissait les plumes de l'angémo et les cheveux de l'humaine, une déferlante d'énergie parcourut l'échine de l'Éternelle. Ses yeux furent le siège d'une lueur sauvage, révélant son âme prédatrice.

C12/2

Vassian Cox se mettait rarement en colère mais il avait beaucoup de mal à se calmer quand cela lui arrivait. Il lui avait fallu plus d'une heure pour retrouver son contrôle après avoir appris qu'Alan Blador autorisait Daniol Murat à utiliser un angémo pour expérimenter ses méthodes d'éducation. Quand sa tempête intérieure se fut apaisée, l'éducateur chef avait sollicité la même faveur, courtoisement mais avec insistance, en sifflant même quelques allusions.

— Je fais toujours de mon mieux pour augmenter notre rendement, avait-il fait remarquer. Je suis persuadé que mes méthodes sont bonnes dans ce sens. Meilleures que celles de… du psy en tout cas… et c'est bien ce que j'ai l'intention d'expliquer à mademoiselle Sandrila Robatiny. Je ne sais pas comment elle réagirait en apprenant que son plus fidèle serviteur est victime de… d'un fâcheux favoritisme.

Alan Blador avait cédé et Vassian Cox avait choisi d'effectuer ses expériences sur C12/2.

***

La leçon de vocabulaire de C12/2 durait plus longtemps que d'habitude. La faim hurlait dans son ventre et son esprit était fatigué. Les vingt-cinq mots nouveaux qu'il avait dû retenir s'entassaient pêle-mêle dans son cerveau épuisé et les décharges électriques punitives, suivant le rythme de ses erreurs, étaient de plus en plus nombreuses. Quand sa matière grise surchauffée s'enraya, quand il ne put prononcer un mot de plus, quand son corps de bébé chimpanzé ne se raidit plus sous l'éclair invisible mais tomba mollement sur le sol, la sonnerie de la tétée, tant attendue, traversa à grand-peine sa conscience embrumée.

Vassian Cox, devant la scène de son bureau, observa la créature avec un hochement de tête exprimant son dépit. C12/2 avait déjà sauté un repas lors de la précédente leçon. Il ne pouvait pas se permettre de sous-alimenter plus longtemps le sujet de son expérimentation. Le rendement d'apprentissage risquerait de diminuer. Il était toutefois content de ses premiers résultats. Ne lui avaient-ils pas permis de noter que l'on pouvait presque doubler la durée et l'intensité des leçons !

Il était certain de pouvoir faire bien mieux que cet imbécile de psy. En suivant cette cadence, au bout d'une quinzaine de jours seulement, son C12 sera déjà un analphabète comparé au mien, pensa-t-il, en

imaginant le moment de la comparaison publique avec délectation. Il envoya un coup de pied sur le socle de sa scène.

— Allez ! va manger fainéant.

La sonnerie résonnait à présent plus clairement dans la conscience de C12/2, mais elle n'avait toujours aucune signification. L'angémo s'éveillait lentement. Les mots s'entrechoquaient encore dans sa tête douloureuse, comme de gros cailloux enfermés dans une boîte violemment secouée. Quand il réalisa enfin, fortement aidé en cela par la faim qui lui rongeait les boyaux, que sa mère l'appelait pour téter, il se traîna vers elle. Ses dix petits doigts crispés dans la fourrure, il aspira le liquide bienfaisant, avec une avidité dont il n'avait encore jamais fait preuve. Au moment où il fut sur le point de s'étouffer, car personne ne sait ingérer en respirant, ses poumons et son estomac se confrontèrent, chacun revendiquant à juste titre l'urgence de ses besoins. Les bruits des succions se mêlèrent à ceux d'une respiration entrecoupée de quintes de toux et de petits gémissements. Sa faim se calma. Son empressement fut moins vif. Ses mains se détendirent. Son esprit était déjà plus clair et ses muscles plus vigoureux. Il enfonça sa tempe dans la toison et pleura, exactement comme l'eut fait un bébé humain, avec un timbre de voix identique.

C'était la première fois que Vassian Cox entendait un Classe 12 pleurer ainsi. Il en fut surpris. Un moment d'émotion atteignit même son cœur, habituellement sourd. Bien que sincère, sa peine fut cependant de courte durée. Il se sermonna en faisant appel à Dieu pour qu'il lui donne du courage. Ce n'était vraiment pas le moment de s'adonner à des niaiseries sentimentales. Il n'avait pas l'intention d'être cruel, mais il fallait bien être sévère pour exercer correctement ce travail. Tout de même un peu ébranlé, il se résolut à octroyer un moment de repos à son élève. Il faut que je fasse attention, pensa-t-il, il ne faudrait pas qu'il attrape une de ces maladies de psy, l'autre crétin en serait trop ravi. Je le vois d'ici distribuer des « je l'avais bien dit » à qui en voudra. Pour que ce temps ne soit pas complètement perdu, il décida d'offrir un objet pédagogique à l'angémo. De toute façon, lui aussi avait prévu d'aborder rapidement cet autre aspect de l'éducation. La perspective que le 5 pût devenir meilleur que le 2 dans quelque matière que ce fût, était intolérable.

Rien de vraiment révolutionnaire (2)

Quelque chose avait changé dans l'univers de C12/2. L'existence y était plus dure. Il fallait apprendre davantage de sons nouveaux liés à toutes ces apparitions, devenues plus nombreuses qu'à l'accoutumée. Cependant, son ventre était à présent plein. De plus, pleurer lui avait fait du bien. La vigueur de la vie était de nouveau en lui. La sonnerie, qui précédait une secousse électrique si on restait sur sa mère, le fit tressaillir. Il bondit sur le sol et hésita. Normalement, après cet instant, il lui était permis de se reposer trente minutes, mais lors de la dernière tétée, les choses ne s'étaient pas déroulées ainsi. Les apparitions avaient envahi la scène sans tenir compte de ce délai habituel, et, à la fin de leur passage, il n'avait pas eu la force d'aller se nourrir. Le fil de ses réflexions se cassa brusquement. Voilà que ça recommençait ! Une sphère apparut sur le socle.

— Boule, dit le petit quadrumane, en se contractant de la tête aux mains.

Un cri d'intense surprise souleva ses sourcils, puis, la frayeur le jeta en arrière. C'était incroyable, mais l'apparition avait quitté le centre de la scène en se déplaçant vers lui. Que se passait-il ? Le monde devenait-il fou ?

L'apparition, liée au son « boule », chemina tranquillement vers le bord du socle, puis elle se précipita vers le sol et fit quelques petits sauts de moins en moins hauts tout en continuant à s'approcher de lui. Ce comportement était pour le moins singulier ! Sans la quitter un seul instant des yeux, C12/2 s'écarta pour lui laisser le passage. Elle toucha le mur, changea de direction et vint de nouveau à sa rencontre, de plus en plus lentement toutefois, comme si elle souhaitait gagner sa confiance. Il recula encore pour éviter le contact jusqu'à ce qu'elle s'immobilise. Indécis, il jeta plusieurs regards alternativement dans sa direction et vers le centre de la scène qui demeurait désert. Au bout d'un moment, il s'enhardit à tendre, très lentement, un index curieux et timide vers elle. Quoiqu'il s'y attendit confusément, car c'était l'objet même de son expérience, il frissonna de stupeur quand il sentit que l'extrémité de son doigt rencontrait une légère résistance. Il retira sa main précipitamment et accorda un furtif coup d'œil à la pulpe de son index : rien de particulier à signaler. L'apparition partagea sa surprise, car elle recula. Cela le rassura, elle ne semblait pas dangereuse puisque, visiblement, elle était aussi impressionnée que lui. Il sourit timidement. Elle ne bougeait plus. La curiosité crût en lui. Plusieurs fois, sa main se tendit pour renouveler l'expérience. Au bout d'un moment, il devint inutile de recommencer pour prendre note de deux observations apparemment constantes.

Premièrement, hors de la scène les apparitions deviennent touchables.

Deuxièmement, les apparitions reculent quand on les touche.

On pouvait dès lors se risquer à bâtir une hypothèse tout à fait probable : La scène est responsable de la propriété « non touchable » des apparitions.

Toutes ces pensées, ces réflexions, ces noèses n'étaient pas entravées par des mots qui collent aux concepts en les obligeant à ressembler à une définition de dictionnaire. Elles étaient libres, brutes, efficaces, du domaine du ressenti. N'existe-t-il pas beaucoup plus de conceptions mentales que de mots ?! Les Classe 12 avaient effectivement compris l'utilité de ces derniers. Mieux que beaucoup d'hommes même ! Et… bien plus aussi que ne l'avait remarqué Daniol Murat ! Ils savaient que les mots ne servent qu'à communiquer les pensées et non à les faire naître. Aussi, c'est bien sans leurs chaînes que les clones Classe 12 raisonnaient. Dans le calme intérieur d'un esprit silencieux.

Comme l'avait fait un moment auparavant, C12/5, C12/2 expérimenta ensuite les effets de la force de gravitation. Il éprouva lui aussi une grande excitation en lançant l'apparition en tous sens dans sa cellule. Ses connaissances se complétèrent : hors de la scène les apparitions deviennent touchables et elles ont envie de rejoindre le point de contact situé sous elles. Il en était là de son apprentissage quand la trappe de la scène libéra une autre apparition accompagnée d'un claquement feutré. L'angémo cru que la leçon reprenait.

— Cube, dit-il, anxieux.

Ce fut sans effet. Plusieurs fois, il répéta le son lié à cette image tridimensionnelle. En dépit de ses efforts, l'apparition demeurait. Il se prépara à recevoir la sanction habituelle mais aucune secousse électrique ne vint. Décidément, les choses n'allaient plus comme avant ! Les lois de l'univers étaient-elles instables ? Il hésita longuement en tournant autour de la scène pour examiner l'apparition sous plusieurs angles, puis une avide curiosité tendit son doigt : petits tremblements de surprise ; elle était touchable !

Ainsi donc, la scène ne s'opposait pas à ce phénomène qui était de toute évidence sans rapport avec elle. Conclusion, les apparitions étaient à présent touchables. Avec une grande maladresse, il prit le cube dans ses mains et le fit tomber accidentellement. Interrogateur, il recommença plusieurs fois volontairement. Indéniablement, en l'absence de support, cette apparition avait aussi la propriété de se diriger naturellement vers le bas. Il s'allongea sur le sol à côté d'elle et la soumit à l'examen d'un contact latéral. Elle ne fuyait pas. Il n'en fut pas étonné car il était facile de comprendre pourquoi. L'explication résidait dans la forme même de cette chose : pour pouvoir « rouler »,

elle serait obligée de basculer sur un angle ce qui l'éloignerait du bas, chose que les apparitions touchables répugnaient à faire, comme elles l'avaient démontré.

Il caressa la surface lisse du cube avec la pulpe de son index et pensa : *un cube est une boule avec six côtés aplatis, rien de vraiment révolutionnaire au fond…*

À bord de son gravitant, Alan Blador se dirigeait vers sa demeure terrienne principale. Elle n’était située qu’à quelque huit cents kilomètres de son bureau ; pour une si courte distance, le véhicule ne sortait pas de l’atmosphère, il se comportait comme un simple volant. Le grand directeur était de plus en plus tourmenté par le bilan de son existence et par les questions qu’il se posait. Il accorda un regard morne au miroitement de l’océan qui défilait sous lui, en tournant un bouton pour opacifier la verrière de son gravitant. Le paysage ne l’intéressait pas, et la vive lumière qui inondait l’habitacle le gênait. Mon système d’opacification automatique des cristallins ne fonctionne pas très bien, réalisa-t-il. Il faut que je pense à le signaler.

Presque dans l’obscurité, il s’allongea dans son siège et commença une recherche.

— > Commande céph, je veux toutes les définitions du mot « esprit », dit-il. Imprimer les réponses à bord de mon gravitant.

— < Définition du mot esprit de l’encyclopédie universelle Méga-Standard : en cours d’impression.

So Zolss, le grand directeur de Méga-Standard, avait écouté plusieurs fois l’enregistrement de sa conversation avec Sandrila Robatiny, en étudiant minutieusement chaque inflexion de sa voix. Il avait ensuite soumis les moments les plus intéressants à un logiciel d’analyse qui tentait de découvrir les points communs de ses modulations vocales avec plusieurs milliers de références enregistrées, mais cette étude n’avait révélé aucun détail intéressant. Rien ne permettait de déterminer si elle mentait ou si elle disait la vérité au sujet de ses relations avec l’Organisation. Difficile de trouver plus contrariant ! L’Organisation était justement la préoccupation première de cet aspirant au titre de maître des mondes. Elle avait coupé le contact un peu plus d’une heure. Il lui était impossible de savoir ce qu’elle avait fait durant ce temps. Avait-elle utilisé Blisnud.X, le logiciel de connexion au Réseau de l’Organisation, ou avait-elle simplement inhibé MS-Connexion pour le faire croire ? Tous les moyens de surveillance dont disposait So Zolss étaient braqués sur elle ; le gravitant personnel de l’impératrice du gène serait suivi dans tous ses déplacements, elle ne pourrait prendre aucun moyen de transport en commun sans être immédiatement repérée en s’identifiant pour payer et le moindre achat la trahirait pour les mêmes raisons. D’innombrables réseaucams sur terre et dans l’espace fournissaient des images précises, auxquelles il avait un accès privilégié. De plus, il avait envoyé quatre personnes sur ses dernières traces, trois femmes et un homme, pour être tenu au courant de la plus banale de ses actions. Son plan ne pouvait être plus simple. Soit Sandrila Robatiny avait réellement des contacts avec l’Organisation, dans ce cas à force de la serrer de près il finirait bien par apprendre quelque chose, soit elle n’en avait pas encore. Cette deuxième possibilité était la plus souhaitable, car il était certain dès lors qu’elle allait rapidement essayer de l’approcher. Il faisait confiance à son intelligence pour y parvenir. Dans les deux cas il suffisait donc de l’épier assidûment.

Se porter dans les bras

La plupart de ceux que l'on surnommait les Éternels possédaient des clones d'eux même. Normalement destinées à fournir des organes ou des tissus à leur original, ces copies n'étaient pas considérées comme de véritables personnes. On les maintenait en vie dans des conditions quasi végétatives sans qu'ils ne puissent acquérir la moindre personnalité ; afin qu'aucun problème de conscience ne vienne gâcher leur utilisation, il était important qu'ils demeurassent de simples corps.

Outre ces clones « outils », d'autres duplications génétiques vivaient normalement comme tout le monde (dire qu'ils essayaient de vivre comme tout le monde, serait plus exact). Ils étaient très peu nombreux. Eu égard au grave problème de la surpopulation, il était vraiment mal vu de se dupliquer. Certains nantis qui s'y étaient risqués avaient dû affronter des critiques acerbes, des insultes violentes et furent souvent même victimes d'attentats dans lesquels ils avaient disparu avec leur jeune double. Cependant, malgré ces difficultés, un certain nombre d'entre eux vivait dans la population sans être inquiétés tout simplement parce que personne ne savait qu'ils étaient des clones. D'autres ne se montraient jamais.

Sandrila Robatiny ne s'encombrait pas de tels problèmes. Un de ses clones était depuis longtemps beaucoup plus qu'un simple corps.

À ce sujet, un fantôme hantait la conscience de la grande directrice de Génética Sapiens. Il avait dans son souvenir la forme de minuscules dispositifs insérés à l'intérieur d'une sphère de quelque deux millimètres de diamètre. Le nanotechnicien qui les avait fabriqués, sur la demande et sur les instructions de cette prestigieuse cliente, ne s'était jamais douté de l'usage auquel ils étaient destinés ; il était en effet capital que personne ne sache. Ces appareils avaient été imaginés pour rappeler à Sandrila Robatiny (bis) que la copie c'était bien elle. Que jamais ne lui vinssent à l'esprit des envies de remplacer l'originale ! L'idée était simple. Tous les dix jours, la sphérule située dans la masse cérébrale du clone réclamait un code de douze lettres, ne pouvant être fourni que par la véritable Sandrila Robatiny, au moyen d'un appareil spécialement destiné à cet effet. Passé un délai de vingt-quatre heures, si la demande du code n'était pas satisfaite, le clone mourait ; moyen efficace de prévenir toute révolte éventuelle en créant une dépendance.

Il y a une trentaine d'années de cela, la raison précise qui avait conduit Sandrila Robatiny à avoir un double était très obscure, même

pour elle. Peut-être l'avait-elle fait tout simplement parce que c'était possible. Peut-être avait-elle souhaité s'observer et s'étudier elle-même. Peut-être aussi, avait-elle imaginé doubler son efficacité avec deux cerveaux. À moins qu'elle n'eût voulu avoir d'autre compagnie qu'elle-même. Elle avait élevé son clone dans sa somptueuse résidence africaine entourée du plus grand secret, en se posant parfois ces questions, mais elle n'avait jamais su y répondre.

Au début, elle avait eu la troublante sensation de se voir bébé et même de se porter dans les bras, puis l'inconcevable expérience de se voir grandir, et ensuite, contre toute attente, elle avait peu à peu établi des relations affectives avec cette déconcertante image vivante d'elle-même. Elle avait à présent des remords, à cause de ce code de fidélisation forcée, mais aurait-elle pu prévoir son attachement à celle qu'elle considérait aujourd'hui parfois comme son enfant parfois, plus souvent, comme une sorte de sœur jumelle ?!

***

À bord de leur gravitant personnel, un Cébéfour 750, il n'existait rien de plus prestigieux, les deux Sandrila Robatiny se sourirent et s'embrassèrent affectueusement une dernière fois.

— Laisse-moi descendre et rentre vite maintenant. Je suis sûre que So Zolss a l'intention de ne pas me perdre de vue. Va vite te montrer à ses chiens.

— D'accord maman ! répondit le jeune clone, avec une expression espiègle.

En descendant du Cébéfour, l'Éternelle esquissa une imitation de grimace menaçante pour répondre à la plaisanterie. Sa jeune copie n'avait que 30 ans. Une enfant pour elle ! Presque un bébé encore ! Elle avait pris l'habitude de l'appeler à nouveau maman depuis quelques mois. En posant les pieds sur le sable, elle se surprit à espérer que ce n'était que par pure taquinerie. Il faut dire que depuis longtemps elle redoutait de devoir un jour faire face à de graves problèmes psychologiques venant troubler leur relation. Relation à sa connaissance unique et sans précédent, alors… si un jour problèmes psychologiques il y avait…

Elle chassa cette pensée et fit un dernier signe de la main.

— T'inquiète pas ! Je fais tout ce qu'on a dit pour larguer ses sbires, lui dit son double pour la rassurer.

La verrière se referma et le gravitant décolla. D'une manière ou d'une autre, il faudra bien qu'elle comprenne que, pour moi, elle est ma mère, pensa le clone.

Seule à Marsa

Sandrila Robatiny se retrouva seule en pleine nuit, sur une longue plage de Marsa, la vieille ville européenne située au bord de la Méditerranée. Durant les quelques jours qu'elle se donnait pour trouver l'Organisation, elle devrait vivre sans recourir une seule fois à son argent. Seule à Marsa, nantie d'une fortune colossale, elle ne pourrait rien acheter sans se faire immédiatement repérer par So Zolss.

Elle était vêtue d'une combinaison noire, plutôt sobre, mais suffisamment moulante pour s'orner de ses formes, ce qui dépassait largement, en matière d'effet, les parures les plus éblouissantes qui se puissent concevoir. Elle fit quelques pas dans le sable, gravit un escalier de pierres qui la hissa au niveau d'un trottoir et marcha dans la pénombre en direction de lumières qui brillaient au loin, témoignant d'une activité humaine nocturne. L'inconnu qui la suivait discrètement, à cent mètres de distance environ, ne retint pas son attention. Elle poursuivit sa marche rapide. Ses longues jambes musclées l'amenèrent devant une place brillamment éclairée, au centre de laquelle une fontaine faisait couler des filets d'eau paresseux, de la gueule de quatre gargouilles collées à chaque face d'un petit obélisque, s'élevant au milieu d'un bassin circulaire.

Le suiveur, qui avait accéléré le pas pour la rattraper, tenait un lance-traceur dans sa main droite. À cinq mètres d'elle, il leva furtivement l'avant-bras, visa le dos et tira. Le traceur, une sphère d'un quart de millimètre de diamètre, s'élança à grande vitesse. À un centimètre de son objectif, il se hérissa d'une multitude de minuscules crochets remplissant une double fonction : dans un premier temps, afin de garantir un effet d'impact le plus discret possible, ils ralentirent brutalement le projectile grâce à leur effet d'aérofrein, ensuite ils s'agrippèrent aux fibres de la combinaison noire. L'inconnu rempocha son appareil, doubla la patronne de Génética Sapiens sur la gauche et traversa la place sans se retourner.

Des éclatoirs, établissements cumulant les fonctions de restaurants, bars, et salles de jeux, entouraient ce lieu animé toute la nuit, qui servait de point de rencontre à une classe sociale désargentée, dernière étape avant le ghetto. Les pulsations musicales que chacun d'eux déversait sans retenue sur la place s'entrechoquaient comme de hargneux soldats d'antan s'affrontant à grands coups d'épées et de boucliers sur un champ de bataille. Les gargouilles, concentrées sur leur parabole cristalline, restaient de pierre face à ce tapage humain.

Elle toucha l'eau du bassin d'une main distraite en détaillant les personnes et les choses par lesquelles elle était entourée. Deux

hommes qui traversaient la place passèrent près d'elle. L'un d'eux l'interpella :

— Hé ! salut beauté géante ! Tu vas t' baigner ?

Le type avait les yeux rouges et le bord des narines légèrement bleuté, aspect caractéristique indiquant une forte consommation de kokibus, drogue de synthèse largement répandue, que l'on inoculait notamment dans le cerveau des Béats. Elle lui adressa un regard absent et entra dans l'éclatoir le plus proche. Son but était d'effectuer des recherches sur le Réseau sans avoir recours à son interface encéphalique, mais au moyen d'un de ces terminaux économiques, du type vidéo-plaque, habituellement utilisés par ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer une céph. Elle avait besoin de rencontrer quelqu'un disposant d'un tel appareil.

À l'intérieur, tous les sons étaient ensevelis sous les stridulations syncopées d'Alnotibus, ce compositeur au goût du jour anciennement Grandrêveur, que l'on avait récemment intégré à la communauté des Mondaginaires. Il était très en vogue. Son impresario avait fait une excellente affaire en s'occupant de lui. Elle s'approcha de la source sonore et regarda un minuscule cercle rouge, situé en bas à droite de son champ de vision. Visible par elle seule, cette image produite par sa céph était directement imprimée dans son cortex visuel. Ceci eut pour effet de faire apparaître, toujours dans son champ de vision uniquement, un tableau de bord translucide composé principalement de menus arborescents. En manipulant cet appareillage virtuel complexe par le regard, avec une grande agilité due à une longue pratique, elle prit un échantillon sonore de l'ambiance générale, puis divisa par cent sa sensibilité de réception. La musique lui apparaissait à présent à peine audible et les conversations étaient clairement perceptibles, d'autant plus que la plupart des gens hurlaient pour se faire entendre. Elle se fraya un passage dans une foule plutôt dense, composée en parts égales de femmes et d'hommes parfois titubants sous l'effet de l'alcool et autres stupéfiants. Au milieu de la salle, des danseurs se contorsionnaient lentement et avec application.

Sur les quatre murs sales, de grandes vidéo-plaques montrant des images abstraites, ou des scènes diverses. Des gens assis sur des sièges dépareillés. Des tables encombrées de bouteilles, de verres, et aussi d'assiettes et de bols contenant de la pâte ou des granulés de Moclandd. Sur la plus grande des vidéo-plaques murales était un Chasseur du Monde des Monstres porté par sa monture, une sorte de félin géant à six pattes et aux reflets de chrome ; une longue épée à la main l'homme combattait une énorme créature. Ce spectacle captivait beaucoup de monde ; commentaires, cris et exclamations accompagnaient les actions du téméraire tueur de monstres.

Certains avalaient ou proposaient des pilules de kokibus. D'aucuns

grignotaient les granulés de Moclandd. Plusieurs mastiquaient la pâte du même nom. Plus d'un buvaient. D'autres riaient ou criaient dans l'oreille de leur voisin dans l'espoir de se faire entendre. Un homme en jupe caméléon et chemise noire bouscula l'Éternelle en grognant à pleins poumons.

— Hé ! gare-toi ailleurs, si tu ne veux pas boire.

S'apercevant qu'elle était appuyée sur le comptoir distributeur de boissons, elle s'écarta pour lui laisser la place. Il appuya son doigt sur l'identificateur génétique du distributeur en plaçant son verre sous le robinet. Après trois tentatives infructueuses, il l'appela.

— Hé ! viens mettre ton doigt pour moi. Viens ! j'ai plus un rank, viens mettre ton doigt pour moi ! je te le revaudrai ! viens !

— Oh ! Bronche mini, toi ! intervint quelqu'un qui approchait avec une démarche de héron. Laisse cette copine à moi au calme.

C'était un grand type osseux avec des cheveux blonds, courts et raides tellement plaqués sur le crâne qu'ils donnaient l'impression d'y être peints. Il posa sur Sandrila Robatiny un regard bleu globuleux, aux paupières charnues lourdement mi-closes, en lui offrant un énorme sourire qui, tel un rideau s'ouvrant sur une scène sinistre, exhibait quelques dents jaunâtres rongées par la misère.

— Laisse cette copine à moi au calme, répéta-t-il, en lançant son bras droit vers les épaules de l'Éternelle. Sa figure qui rougissait et son cou qui gonflait témoignaient de son effort pour lutter contre le niveau de la musique.

Elle esquiva le membre grêle en reculant prestement mais se heurta à une grosse femme qui passait derrière elle.

— Colle ta langue, toi ! Tête de fécal ! se rebiffa l'homme en jupe.

Le point fermé, il appuya sur le ventre du grand héron blond pour le repousser fermement et tenta encore de convaincre la grande patronne.

— Viens mettre ton doigt pour moi dans c'te salerie d'machine.

Elle plongea sans répondre dans le mur de badauds qui commençait à se former autour d'eux.

— Prête-moi ton doigt, je te prêterai le mien ! Puterie ! Entendit-elle crier derrière elle.

Quelques rires servirent de bouquet final à sa plaisanterie graveleuse. Sandrila Robatiny s'éloigna en plongeant la main dans une poche de sa combinaison pour y prendre quelques mouchards qu'elle avait pris soin d'emporter. Ces appareils, cubes de quatre millimètres d'arête, étaient capables d'enregistrer une dizaine d'heures de conversation. Déjà réglés pour attacher de l'importance aux mots clés « Organisation, Réseau, secret, LCR, Méga-Standard, So Zolss » plus une longue série d'autres mots techniques principalement usités par les réseaulogues et en général par les informaticiens, ils prendraient

soin d'optimiser leur mémoire en effaçant après analyse tout ce qui ne traiterait pas de ces sujets et en ne conservant que ce qui l'intéressait. Elle lança discrètement un mouchard dans le cône d'un réflecteur mural dirigé vers le plafond et fit de même dans les toilettes avec un réflecteur identique. En moins d'un quart d'heure elle fit exactement pareil dans les trois autres éclatoirs de la place, puis, revenant dans le premier, elle se mit en chasse pour trouver la première personne qui lui permettrait d'accéder anonymement au Réseau.

— Aaaaah ! beauté géante ! tu fais la fière ?

Elle se retourna. Le type de la fontaine était là. Il criait aussi fort qu'il pouvait pour tenir tête à la musique.

— Jamais avec un beau mâle comme toi, souffla-t-elle dans son oreille.

Un peu décontenancé par ce compliment inattendu, il eut à peine le temps de bredouiller deux syllabes avant qu'elle ne poursuive :

— Alors, c'est tout ce que tu as à dire ?

Il hurla, la main en porte-voix :

— Ah ! … je vois, grande géanture ! Madame aime causer. Eh bien… tu as l'air nouvelle dans les parages. Je peux te servir de guide et de protecteur si tu veux.

— Protecteur ? s'étonna-t-elle, avec un sourire amusé. Et… Pour me protéger de quoi, hum ?

— Je ne sais pas d'où tu viens, mais… ce qui est sûr, c'est que tu n'as pas l'air de réaliser que tu n'es pas dans ton milieu ici. Tu attires déjà l'attention de pas mal de monde. Tu devrais sortir d'ici, quitte à revenir avec heu… disons… une autre apparence.

— Mon apparence ne te plaît pas ?

— Si ! Géantissimerie ! Beaucoup… mais…

— As-tu une vidéo-plaque chez toi ? l'interrompit-elle.

— Bien sûr ! Pourquoi ? s'égosilla-t-il.

— J'ai envie de passer une soirée tranquille avec un guide-protecteur sympathique.

Ils échangèrent le premier regard par lequel deux êtres établissent un contact authentique.

Le Guide-Protecteur, dont les yeux injectés de sang étaient englués sur les seins de l'Éternelle, dut estimer que c'était la chance de sa vie.

— Viens, suis-moi, nous allons passer une soirée géante, hurla-t-il.

D'un signe de tête accompagné d'un sourire, elle lui indiqua qu'elle était prête à le suivre, mais comme il l'entraînait vers la sortie en longeant la piste de danse, le Héron surgit brusquement devant elle.

— Elle est là ma copine ! beugla-t-il en ouvrant largement ses longs bras maigres.

Il l'approcha encore d'un pas, mais dès qu'elle leva ses yeux vers lui, il se cogna contre un regard qui le dissuada d'avancer encore. Ses ailes décharnées retombèrent et pendirent de chaque côté de son corps émacié. Il ne comprit pas clairement ce qui le retenait. Ce ne pouvait être la peur, bien entendu, cette femme n'était même pas menaçante. L'eût-elle été, sa corpulence de frêle jeune fille n'eût pas impressionné grand monde. Non, ce n'était pas la peur. Cette étonnante créature avait une allure naturellement altière d'autant plus intimidante qu'elle n'était pas hautaine. Quelque chose, dans ce regard, lui faisait tout simplement ressentir qu'un geste agressif ou irrespectueux serait dérisoire. Infiniment dérisoire. D'une dérision accablante. Il eut l'étrange et inhabituelle impression de s'observer lui-même et de craindre de se trouver ridicule. Alors, il n'eut plus envie que de la regarder.

D'autres curieux commencèrent à se regrouper autour de la femme la plus riche et la plus influente des mondes. Beaucoup, rêvassant sur leurs nuages de kokibus, avaient l'œil vague, d'autres, plus lucides, regardaient avec curiosité l'erreur dans l'image, constituée par la magnificence de cette présence en ces lieux interlopes. Là, au milieu d'eux, insolite comme un anachronisme, elle les observait en retour. Elle les observait d'une bien étrange manière. Une manière que seule une autre existence, ayant parcouru le même chemin qu'elle, aurait pu comprendre. Sans juger. Avec une totale absence de mépris, de pitié ou de culpabilité. Avec seulement cet intérêt nostalgique nappé d'affection que font naître les évocations de souvenirs lointains. Ceux-là étaient particulièrement lointains, quasi inaccessibles, enfouis sous les innombrables couches sédimentaires des souvenances plus récentes accumulées durant plus de deux siècles.

Un mur d'humains en cercle presque parfait se dessina autour d'elle. Ils n'étaient plus qu'à trois mètres environ. Aucun d'entre eux n'avançait seul, mais le mur se densifiait. L'anneau se rétrécissait. Le Guide-Protecteur aux yeux rouges essaya de lui ouvrir un chemin. On le repoussa et on l'insulta avec irritation. Çà et là, de timides amorces

de grivoiseries en provenance d’auteurs anonymes, cachés derrière les premiers rangs, mais encore personne d’assez audacieux pour la toucher. Bientôt, presque tout l’éclatoir se serrait autour d’elle, les plus éloignés se demandant ce qu’il y avait à voir.

C’est alors qu’il y eut un soudain remue-ménage près de l’entrée de l’éclatoir.

La foule compacte s’ouvrit brutalement en deux, comme la mer devant Moïse. Un géant musculeux se taillait un chemin dans la masse des corps, en poussant brutalement ceux qui n’avaient pas eu la présence d’esprit ou le temps de lui céder le passage. Quelques personnes titubèrent. Un petit homme chuta en mâchonnant quelques grossièretés, dans lesquelles il était clairement question de sodomie et d’animaux. L’Éternelle était la seule à entendre distinctement tout ce qui se disait. Pour les autres, la musique emportait chaque syllabe, comme un fleuve impétueux emporte l’eau du ruisselet qui s’y jette. Une femme, violemment bousculée, envoya une rafale de jurons alentour. Le géant jaillit devant l’Éternelle dans une dernière gerbe de corps écartés sans ménagement. Son énorme crâne de taureau culminait à deux mètres trente, au moins. Il était entièrement nu. Cheveux, très noirs, très brillants, très raides et très longs. Épaules, considérables, portant des bras équipés de puissants biceps, plus gros qu’un torse d’homme moyen. Yeux, minuscules sombres et caves. Barbe et moustache, longues et mal taillées.

D’un seul coup, accélération des événements :

Le géant tend une main de gorille vers elle. Le Guide-Protecteur s’interpose. Deux doigts énormes l’accrochent par la ceinture et le lancent violemment en arrière, nettoyant et élargissant la brèche vers la sortie, creusée dans la foule par le nouveau venu. Sur le sillage de coups tracé par le boulet humain, les gens postillonnent des cris et des jurons. Le projectile se relève, grimaçant de douleur, et appelle la bicentenaire aussi fort qu’il peut.

— Cours ! Vite ! lui crie-t-il. Viens avec moi !

Tandis qu’elle réalise et s’élance dans le passage, il saisit verres, bols, assiettes, et tout ce qui encombre les tables situées devant l’entrée, pour bombarder furieusement l’intérieur de l’éclatoir. Le Héron reçoit un verre sur le front. Sonné, il titube en se touchant la tête et atterrit dans les bras du géant contrarié, qui aussitôt l’utilise à son tour comme une munition. Entre-temps, sous le feu acharné du canonnier aux yeux rouges, des assiettes et des verres écrasent des crânes, des tempes, des nez, des lèvres… Le petit homme, conseiller en sodomie animale, stoppe un bol avec son nez. Apercevant au loin celui qui l’a visé, il gesticule, lui adresse des injures et entreprend de sortir pour en découdre, mais sa progression est entravée. La plupart des

victimes du bombardement, rêvassant sous l'influence de fortes doses de kokibus, réalisent mal ce qui se passe. Elles déversent leur mauvaise humeur sur leur plus proche voisin. Le tumulte se propage, comme un incendie dans une forêt de résineux. Rares sont ceux qui suivent encore les actions du Chasseur du Monde des Monstres, au fond de la salle. Plus personne n'accorde d'attention particulière à Sandrila Robatiny. Elle est déjà dehors.

— Allons-y, suis-moi, invite le « Guide-Protecteur-Projectile-Canonnier aux Yeux Rouges », en jetant un dernier objet.

Ils se ruent tous deux dans la nuit de Marsa.

Le gardien Miox et la gardienne Xa

Alors qu'ils patrouillaient à bord de leur zark, en parlant de choses et d'autres, le gardien Miox et la gardienne Xa furent soudain dérangés par un message encéphalique :

— :: > Alerte niveau un ! Lieu : Éclatoir Les Fhadas, entendirent leurs cellules nerveuses auditives.

Des images, en provenance des réseaucams de la place des Gargouilles, apparurent dans un tout petit rectangle en suspension dans leur champ de vision.

Il suffisait de regarder cette minuscule image encéphalique, pour que sa surface virtuelle augmente jusqu'à occuper un quart du champ de vision. Abandonnée du regard, elle reprenait sa petite taille.

— Des problèmes chez les Fhadas, s'exclama Xa, en caressant tendrement Waff, le petit angémo lové sur ses genoux.

C'était une sorte d'hermine, magnifiquement vêtue d'une épaisse fourrure très douce. Profondément noire et satinée, elle se parait d'une longue queue touffue, aux poils si souples et si légers qu'on eût dit quelque panache éthéré. Tout son corps était zébré par de fines rayures d'un rouge à ce point vif, que par contraste sur cette robe tellement noire, elles paraissaient lumineuses.

— Salerie ! Z'arrivent pas à rester calmes plus de trois jours… Sont pleins de fécaleries, grommela Miox en secouant la tête et en affichant un air grave.

Il toucha l'identificateur de son accoudoir pour s'adresser au zark :

— > Allons sur place.

Très protocolaire, le véhicule de garde réclama son habituelle confirmation.

— < Votre commande est : Se rendre sur les lieux de l'alerte, à l'éclatoir Les Fhadas , place des Gargouilles. Veuillez confirmer.

— > Je confirme.

— < Sauf impondérable, nous serons sur place dans approximativement quatre minutes et six secondes, indiqua le zark en s'arrêtant pour repartir aussitôt dans le sens opposé.

L'écran virtuel, montrant l'entrée de l'éclatoir, dans la vision encéphalique des deux gardiens, diffusait en direct les images Réseau d'une bousculade qui aurait paru bien insolite à un observateur antérieur à la période kokibusienne.

Ici, en effet, point de ces violentes bagarres de rues d'antan, et s'il y avait encore des blessures, elles étaient bien plus rares et surtout beaucoup moins graves. Dans leur majorité, les belligérants de la place des Gargouilles se battaient, autant que ce verbe soit approprié pour désigner leur activité, avec une indolence proportionnelle à la quantité

de kokibus dulcifiant leur agressivité.

Certains membres de la communauté Traditions de nos Racines, partisans du kokibus obligatoire, avaient fait remarquer :

— Si on imposait à tous les voyous désœuvrés une dose quotidienne minimum, de tels regrettables désordres n'éclateraient plus.

Leur remarque avait manqué d'écho, dans la mesure où ils n'avaient, eux-mêmes, pas pu définir avec précision ce qu'était un voyou désœuvré. Comment, dès lors, les reconnaître pour leur imposer la dose en question ? Dose minimum, par ailleurs, non encore quantifiée, s'était empressée de faire remarquer la communauté Fraternité, opposée au kokibus obligatoire.

Le dernier référendum au sujet des décisions à prendre pour garantir la paix civile n'avait rien changé en ce qui concernait l'usage du stupéfiant. Des quatre précédentes mesures, représentant un compromis entre les différentes opinions exprimées, seule la dernière avait été modifiée sous l'influence de Traditions de nos Racines.

PREMIÈRE MESURE INCHANGÉE

Le kokibus n'est pas obligatoire, mais, pour encourager sa consommation, il est distribué gratuitement.

DEUXIÈME MESURE INCHANGÉE

Les gardiens en zark sont équipés de matériel permettant d'injecter du kokibus à distance. Les projectiles sont des sphérules de vingt milligrammes agissant dix jours. Ils ont pour mission d'en faire usage contre toute personne surprise en train de troubler l'ordre public.

TROISIÈME MESURE INCHANGÉE

Le kokibus, évoqué dans les deux premières mesures, est associé à un agent destiné à provoquer une accoutumance, conduisant à une pharmacodépendance irréversible. Pour la volonté moyenne d'une personne de masse moyenne (soixante kilogrammes) cette pharmacodépendance irréversible survient après une consommation de quarante milligrammes en moins de dix jours.

QUATRIÈME MESURE MODIFIÉE

ANCIENNE QUATRIÈME MESURE : Les habitants du ghetto surpris par les gardiens en zark hors de l'enceinte du ghetto seront contraints sur-le-champ à devenir Grandrêveurs.

NOUVELLE QUATRIÈME MESURE : Les habitants du ghetto surpris par les gardiens en zark hors de l'enceinte du ghetto seront abattus.

Les derniers achoppements avaient porté sur cette quatrième mesure. Traditions de nos Racines avait cherché à démontrer aux votants que la mort immédiate était préférable à la rêveurisation ; cette dernière n'étant pas assez dissuasive. Fraternité réclamait l'oubli pur et simple de cette sanction trop dure. D'autres avaient négocié leurs voix, avec l'une ou l'autre des tendances, pour obtenir en échange plus de poids dans d'autres référendums. Ainsi, l'association anti-angémos Satangémos avait donné ses voix à Traditions de nos Racines.

Miox enfonça sa main dans la poche intérieure de sa veste et attrapa son calmeur, fin tube de dix centimètres de long, muni d'une crosse. C'est ainsi que les gardiens en zark appelaient ce qu'il y avait presque lieu de considérer comme une arme et qui tirait des sphérules de kokibus. Il avait la ferme intention d'en faire le plus large usage possible. Réalisant que Xa l'observait, il dit :

— Plus de kokibus circulera dans leurs veines, moins ils nous boulimiseront les testicules. Tu comprends ça ?

Sa jeune coéquipière exerçait cette fonction depuis moins d'un an. Il considérait dès lors que la former à son métier, et même par extension tout simplement à l'existence, était son devoir. Elle avait encore quelques scrupules à tirer du kokibus dans la foule ! Il n'osait pas l'interroger à ce sujet, mais il la soupçonnait d'avoir voté contre le kokibus obligatoire. Lui avait voté pour, évidemment.

Comme d'habitude, il ressassa les mêmes pensées. Il avait voté pour car il était bien placé pour savoir de quoi il s'agissait, lui ! C'était pas comme tous ces gens tranquillement installés dans leur appartement qui ne comprenaient rien au sujet. Rien, zéro ! Zéro de rien ! Comprennent rien et pourtant ils votent tous, ces fécals !

— Le kokibus dans leurs veines. Q'ça de vrai. Tu comprends ça ? redémarra-t-il, car elle ne répondait pas.

— Oui, lâcha-t-elle, laconiquement.

Elle le trouvait plus bête que méchant, mais souvent pénible avec son air paternaliste de vieux sage qui en connaît un rayon sur la vie.

— Alors prends ton calmeur et tire dans le tas, surtout sur ceux qui bougent le plus.

Xa ne regardait plus l'image en direct dans son interface encéphalique que par intermittence. Elle manipulait l'interface d'une petite vidéo-plaque sur laquelle elle visualisait les images prises par les mêmes réseaucams de la place des Gargouilles, mais en remontant le temps.

— Tu fais quoi ? Qu'est-ce tu fais ? s'étonna Miox.

— Je remonte dans le temps pour savoir ce qui a déclenché la

pagaille.

— C'est quoi ton super schéma ? Ça nous fait quoi nous ! On tire dans le tas. Le reste ça sert à rien.

— < Sauf impondérable, nous serons sur place dans approximativement trois minutes, coupa le zark.

Xa arrêta soudain l'animation, puis la fit repartir au ralenti en avant puis en arrière.

— Quoi ! Qu'est-ce t'as vu ?

Sans répondre, elle zooma sur une silhouette qui lançait des projectiles à la tête des occupants de l'éclatoir. Elle fit défiler l'animation plusieurs fois en avant et en arrière, reprit du champ et laissa la scène avancer à mi-vitesse. Elle vit une jeune femme, très belle, sortir en hâte pour s'enfuir en courant, avec l'homme, qui visiblement l'avait attendue.

— Voilà comment les choses ont commencé, dit-elle.

Miox était contrarié par son comportement. De toutes manières, les jeunes gardiens en zark, qui aimaient crâner en utilisant les technologies, l'irritaient. À quoi tout cela pouvait-il bien servir ? Il pratiquait ce métier depuis presque trente ans et il mettait au défi n'importe qui de lui apprendre quelque chose. Pour qui se prenaient-ils donc ! Il se souvenait de l'époque où il exerçait même sans céph. Car, il n'y avait qu'une dizaine d'années qu'on imposait ces appareils à tous les gardiens en zark. Il avait été contre dès le début. Cela ne lui avait rien coûté, le nouveau plan d'équipement des gardiens avait tout payé, mais il avait peur de ne pas savoir l'utiliser et de paraître ridicule aux yeux des jeunes. On lui avait mis quelques gouttes dans une narine en lui parlant de protozoaires modifiés qui passent par le nez pour introduire des nanocépheurs dans… Il n'avait pas compris grand-chose, sinon que, grosso modo, par ce moyen des nanorobots allaient entrer dans sa tête pour fabriquer sa céph. Il préférait ne pas se les imaginer ! La chose achevée, ça n'avait pas été facile d'apprendre à s'en servir. À présent qu'il s'y était fait, il trouvait cet appareil pratique pour certaines distractions, mais durant le service, il ne pouvait utiliser cette salerie de céph pour regarder les programmes pornographiques. Elle ne fonctionnait plus que pour ce qui était utile dans son travail de gardien. Il avait entendu dire par les plus jeunes qu'il était facile de déjouer son verrouillage, mais il n'avait pas osé leur demander comment faire. Mieux valait leur laisser croire qu'il n'avait besoin de personne pour faire ce qu'il voulait de sa céph. Ce n'était pas la peine de leur offrir une autre occasion de fanfaronner.

Il regarda à l'extérieur en posant son regard sur la surface du vidéo-cylindre à l'intérieur duquel ils étaient assis et qui montrait, en trois dimensions, ce que les huit doubles yeux numériques du zark captaient autour de lui. Depuis longtemps, ce système remplaçait les

vitres blindées parce qu'il était plus robuste et parce qu'il offrait les nombreux avantages de traitement d'images, tels que l'amplificateur de lumière, vision en infrarouge, grossissement d'une partie du champ de vision…

— < Sauf impondérable, nous serons sur place dans approximativement deux minutes, continuait le zark.

Il serra son calmeur dans sa main moite et rumina silencieusement quelques pensées amères. Il n'était pas méchant mais par delà les âges et les cultures, une sorte d'état d'esprit de bon vieux cow-boy ressurgissait pour grogner dans son crâne : « J'vais leur montrer moi à ces sauvages ».

Volcan asthmatique et aphone

Sandrila Robatiny était sortie de l'éclatoir à la faveur du désordre qui y régnait. Puis, sans savoir si elle pouvait faire confiance à cet homme et sans se demander s'il y avait un quelconque intérêt à agir de la sorte, elle l'avait rejoint et ils s'étaient tous deux élancés dans la nuit. Le géant, accompagné de trois autres hommes et de deux femmes, les avait un moment poursuivis. Elle aurait pu leur faire face pour s'en débarrasser avec aisance, mais, afin de rester discrète, elle avait décidé de ne dévoiler certains de ses moyens qu'en cas d'extrême nécessité. Bien que son compagnon d'aventure parût un bon coureur, elle l'avait suivi sans difficulté ; les fibres à contraction qui assistaient ses plus grands muscles avaient plus d'une fois démontré leur efficacité. Cependant, elle était restée derrière lui en s'efforçant de donner l'impression de forcer. Ils avaient couru longtemps dans un quartier mal éclairé. Finalement, sur une dernière salve de jurons rageurs, les poursuivants, las, avaient fini par démissionner. Ralentissant alors sa course, son prétendu guide et protecteur se tourna vers elle.

— Ça va ? s'enquit-il, la bouche tordue par l'effort.

Les coudes au corps se balançant d'avant en arrière, au rythme d'une foulée qui était plutôt lente pour ses capacités, elle sourit en mimant l'essoufflement.

— Ça va, merci ! dit-elle, dans un souffle forcé.

— Arrêtons-nous, râla-t-il, en passant immédiatement de la course au pas.

Elle l'imita. Tout en conservant une marche rapide, il se retourna plusieurs fois, puis, constatant qu'ils n'étaient vraiment plus poursuivis, il la regarda.

— Ça va ? demanda-t-il pour la seconde fois, en respirant bruyamment.

— Oui ! Merci.

En essayant de la dévisager dans l'obscurité il eut une expression étrange, une sorte de voile d'étonnement et d'incompréhension.

— Géantissimerie ! Vous êtes une sportive géante, dites donc ! exhala-t-il.

Il soufflait comme un volcan asthmatique et aphone. Cela lui fit réaliser que, malgré ses précautions, elle devait paraître trop détendue.

— En réalité, je suis plutôt épuisée, mais bien trop fière pour vous le montrer.

Il fronça des sourcils, mais son expression perplexe se dissolut rapidement dans la nuit.

— Après tout… peut-être… que… pheuhhh ! c'est moi qui ne suis pas en forme, conclut-il. N'est-ce pas ?

Pour toute réponse, elle se contenta de sourire en haussant les épaules. Ils marchèrent un moment en silence sur le trottoir d'une longue rue. De temps à autre, il cherchait furtivement son regard, mais il faisait si sombre qu'il la distinguait à peine. Là encore, elle eut le réflexe de faire semblant de ne pas mieux voir que lui.

Il se lança dans une série de courtes phrases, séparées par des bruits de halètement.

Le géant, c'était Titan. Eeee pheuhhhhh ! On le surnomme comme ça par ici. Eeee pheeeouhhhhhff… feeeeee… C'est une pauvre créature. Pheuh Eeee pheuh. Un lutteur… ffouvvv ! Génétiquement conçu pour la lutte. Feeeee… feeee… Tu te rappelles avant que ce soit interdit ? Pseeeeefffff…

— … hum… Plus ou moins… Je veux dire…

— Oui ! cette salerie de fécal de Génética Sapiens ! Eeeeeff peeeeee. Il y a quinze ans environ. Il y avait d'autres saleries de types qui organisaient des luttes en spectacle pour faire de l'audience. Les gens regardaient ces pauvres bougres nés, pour se foutre sur la gueule. Ça leur enchantait l'âme ! Peeehhh. Écœurant ! hhheuPeeehhh C'est Génética Sapiens qui fournissait les combattants. Peeehhh Peeehhhvvv. Ça va un peu mieux, je reprends mon souffle. Titan, c'est pas un mauvais gars, mais il a le quotient intellectuel d'un cerveau en plâtre, d'un Béat en fin d'activité cérébrale. Les bandes se le disputent. Ce n'est pas facile de maîtriser ses réactions mais c'est une arme dissuasive.

— < Sauf impondérable, nous serons sur place dans approximativement deux minutes, avait dit le zark.

Il avait serré son calmeur dans sa main moite et ruminé silencieusement quelques pensées amères.

Elle pouvait faire ce qu'elle voulait, celle-là, avec ses trucs et ses machins Réseau à la con. Visquerie !

Il montra son calmeur en disant avec les yeux : y a qu'ça d'vrai !

— Je cerveaute rien à c'que tu fais ! mais je vais te montrer l'métier moi, assura-t-il. J'vais te montrer l'métier…

— Laisse tomber la place des Gargouilles. Il vaut mieux retrouver ces deux-là. Je lance un repérage réseaucam. Tu…

— Rien du tout ! c'est moi qui commande dans ce zark. Prépare ton calmeur. On va chez les Fhadas et on les calme tous. Tu cerveautes ce que j'dis ! ON LES CALME ! et puis c'est tout.

— D'accord, d'accord ! céda Xa. Faut pas te mettre en nerfs !

Elle savait que ce n'était pas le moment de le contrarier. C'était ça l'administration. Compétent ou pas, le plus ancien commandait. En plus elle avait pris Waff avec elle ce soir-là. Les animaux, angémos ou pas, n'étaient pas autorisés à bord des zarks, mais ils étaient plus ou moins tolérés, car la hiérarchie fermait les yeux, sauf s'il y avait des problèmes. Or, si l'un des deux équipiers se plaignait, il y avait un problème. C'est en tout cas ce que lui faisait comprendre Miox quand il tordait un œil méprisant vers Waff. Il n'aimait pas les angémos. Elle avait d'ailleurs remarqué que, sans se compter parmi ses membres, il prêtait attention aux propos de l'association anti-angémos Satangémo.

— J'me mets pas en nerfs. Je sais ce que j'fais. J'connais mon métier. J'ai su sauver mon cuir jusqu'à ct'heure. Si tu veux en faire autant, fais comme j'te dis.

Il lui donna le coup d'œil de la confidence amicale avant d'ajouter avec une fierté débordante :

— C'est pas pour rien que cette racaille m'a surnommé… Tu sais comment ! Je te l'ai déjà dit…

Oui. Elle le savait. Il le lui avait déjà dit. Plusieurs fois. Trop souvent même et elle était lasse de l'entendre. Elle ne répondit pas, se contentant de faire un effort pour sourire. Alors, il ferma à demi l'œil gauche, souleva le sourcil droit et hocha lentement la tête (Expression du genre : Tu te rends compte ! C'est pas dingue tout de même ce que je suis en train de te raconter !) pour dire encore une fois :

— Ils m'ont surnommé le Fliqueur Calmeur. Le Fliqueur Calmeur… hein ! Ça veux bien dire ce que…

Elle trancha brusquement sa phrase :

— Ils sont là ! juste devant. Regarde.

Il leva les yeux sur le vidéo-cylindre pour regarder dehors dans la direction qu'elle lui indiquait. Parfaitement révélées par l'amplificateur de lumière, et le grossissement de cette partie du champ, deux silhouettes marchaient à leur rencontre. On reconnaissait aisément l'homme et la femme qui avaient précipitamment quitté l'éclatoir des Fhadas . Xa posa brièvement un doigt sur leur image pour dire :

— > Afficher distance.

Un nombre mauve apparut sous les fuyards, indiquant qu'ils étaient à plus de mille cinq cents mètres, mais comme Xa avait zoomé, on les voyait très nettement. Comme le zark roulait à grande vitesse dans leur direction, l'indicateur de distance décroissait rapidement. À son tour, Miox leva un doigt vers l'homme et la femme et commença à ordonner :

— > Intercepter ces individ…

Mais sa commande vocale resta inachevée ; à peine en avait-il prononcé les deux premières syllabes au moment où les deux personnes avaient disparu sous son doigt.

— Tu as remarqué ? s'étonna Xa. C'est étrange, on dirait que la femme nous a vus.

— De si loin ! répondit-il, incrédule. Par une nuit si noire. Z'étaient encore à plus de mille mètres.

Il parlait ainsi autant pour Xa que pour lui, car comme elle, il avait remarqué l'expression sur le visage de la femme, juste avant qu'elle ne saisisse l'homme par le bras pour l'entraîner dans une rue perpendiculaire. Elle les avait vus, il n'y avait aucun doute là dessus.

De temps à autre, il avait furtivement cherché son regard, mais il faisait si sombre qu'il l'avait à peine distingué. Là encore, elle avait eu le réflexe de faire semblant de ne pas mieux voir que lui. L'inconnu lui avait parlé du géant nu aux bras énormes. Ils avaient marché tous les deux.

Vent chargé d'odeurs maritimes. Quelques étoiles entre quelques nuages, mais pas de lune. Bruit de leurs pas sur un trottoir sale avec des bords en béton ébréchés. Des deux côtés, murs crasseux de vieilles habitations.

Peu à peu il reprenait son souffle. Elle faisait semblant d'en faire de même.

— Tu n'es pas du quartier ! Pas vrai ? avait-il demandé.

— Non, avait-elle dû reconnaître.

Quelques pas plus loin, il venait à l'instant d'ajouter sans se retourner :

— J'ai l'impression que tu n'as pas envie de parler de toi.

Elle ne répondit pas, car quelque chose retint son attention. Quelque chose de noir. Tout au bout de la rue, à quelque mille cinq cents mètres.

Mille prouesses techniques, rendant parfaite l'optique de ses yeux, permettaient à ses rétines artificielles, équipées d'un nombre considérable de photorécepteurs, de recevoir des images d'une extraordinaire finesse, contenant même bien plus de détails que le cerveau humain n'en pouvait traiter. L'amplificateur de lumière était réglé pour fonctionner en mode automatique. Sa puissance annihilait tout simplement l'ombre. Elle n'eut pas besoin de zoomer beaucoup pour reconnaître un zark. Il roulait dans leur direction.

Elle attrapa le Guide-Protecteur par le bras droit et tira fermement, pour l'entraîner dans une rue perpendiculaire, à droite.

— Cachons-nous vite, dit-elle. Prenons par là.

Dans sa précipitation, elle oublia de dissimuler son exceptionnelle vigueur. Sa petite main gauche serra l'avant-bras de l'homme au point de lui faire mal.

— Hé ! gémit-il, en courant pour rattraper son membre.

Elle prêta peu d'attention à son cri, ne se doutant pas qu'elle en était la cause, et continua à le remorquer sur quelques mètres avant de le lâcher. Poursuivant sa course derrière elle, il se massa le bras en grimaçant ; la douleur pouvait être attribuée à une des nombreuses contusions dues aux brutalités du géant. Elle l'avait tiré sans aucune retenue ; seul son manque d'adhérence, car elle était plutôt légère, fit que sa force surhumaine ne fut pas trahie une seconde fois.

— Que ? Quoi ? s'étonna-t-il.
— Un zark.
— Un zark ! Où ça, un zark ?
— Au bout de la rue là-bas.
Ah bon ! se dit-il, je n'ai rien vu, moi. Puis il pensa :
Tiens tiens ! Miss Olympe a peur des fliqueurs, dirait-on. Intéressant !
Mais… il n'eut pas le temps d'y penser davantage.

Première sommation

Elle les avait vus, il n’y avait aucun doute là dessus. Xa avait posé Waff sur le sol du zark et regardé son collègue. Miox avait complètement oublié la place des Gargouilles. Un instant auparavant, son excitation avait pourtant été à son comble. Il était impatient de montrer à Xa qu’on n’avait rien à lui apprendre, qu’il avait du métier et qu’on ne l’avait pas surnommé le Fliqueur Calmeur pour rien. Mais son esprit avait accueilli ce nouvel événement comme l’eut fait un enfant à qui l’on donne un nouveau jouet. Il voulait à présent attraper les deux « dangereux » suspects pour les calmer.

— Se sont catapultés sur le côté, à gauche, avait-il dit, comme si elle ne l’avait pas vu. Occupe-t’en. Rattrape-les.

Xa avait ouvert un petit couvercle au bout de son accoudoir gauche, juste sous l’index. Il dissimulait le bouton qu’il fallait garder enfoncé pour rester en pilotage oculaire. Elle l’avait pressé.

— < Pilotage oculaire sollicité, avait dit le véhicule. Atteinte de l’objectif place des Gargouilles annulé.

Dans ce mode de conduite le logiciel de guidage du zark se débrouillait pour rejoindre le dernier endroit de la chaussée regardé par le pilote, le plus rapidement possible. Quelques secondes plus tard, le doigt de Xa avait pressé le bouton et son regard s’était un moment posé sur le croisement pour remonter ensuite dans la rue à gauche. Le zark, obéissant, s’était engouffré dans cette voie. Ils étaient là tous les deux, la femme et l’homme.

— Ils sont là, avait dit Miox, pour dire quelque chose.

Son pouce allait et venait machinalement sur le tube lisse du calmeur qu’il tenait dans sa main gauche crispée. Xa venait de presser une dernière fois le bouton en indiquant des yeux un point de la chaussée proche des deux inconnus. Silencieux comme un félin et noir comme la panthère, le zark avait bondi.

Il était à présent à côté d’eux. Les réseaucams du blindé transmettaient tout ce qu’elles voyaient sur le Réseau, de sorte que la hiérarchie était tenue au courant de tout ce qui se passait, tant à l’intérieur que tout autour de chaque zark. Miox, de ce fait, était obligé d’appliquer les sommations d’usage. N’en eût-il pas été ainsi, son calmeur eût probablement parlé le premier. Son majeur droit toucha un bouton sous l’extrémité de son accoudoir. Le zark débita automatiquement la première sommation réglementaire.

La gardienne tire

Tiens tiens ! avait pensé le Guide-Protecteur, Miss Olympe a peur des fliqueurs, dirait-on. Intéressant !

Mais… il n'avait pas eu le temps d'y penser davantage. Noir comme le néant, un zark venait de surgir du fond de la nuit pour vomir sa première sommation automatique :

— < Attention,veuillez vous soumettre à un contrôle d'identité. Mettez un doigt dans le trou au centre du cercle, s'il vous plaît.

*

Sur chaque flanc du véhicule de surveillance un cercle blanc entoure une cavité digitale. Ce sont les deux seules parties du zark que l'on voit nettement car elles sont violemment éclairées par de puissantes photoles. L'éblouissement est tel, que l'on distingue difficilement autre chose du monstre des ténèbres !

Le Guide-Protecteur avance vers le cercle blanc, un bras levé devant les yeux pour se protéger de la vive lumière. L'Éternelle réfléchit à toute allure. Elle ne doit pas se découvrir en touchant l'identificateur. Personne ne doit savoir qu'elle est là. Elle évalue ses chances d'échapper à ce contrôle. Elles sont quasi inexistantes, elle le sait. La seule solution consisterait à neutraliser les deux gardiens. Mais… comment les faire sortir de leur blindé ? Elle ne peut s'enfuir, cela leur donnerait l'autorisation de la tuer. C'est le règlement. Ils ne peuvent pas tricher, quelque part, des yeux regardent à travers les réseaucams. Si elle cherche à leur échapper, ils ne seront pas obligés de la tuer, mais ils en auront le droit. Un droit si légitime que certains gardiens en zark s'en font même un devoir. Son cerveau accélère, ses pensées se précipitent. Elle a bien une arme, mais elle est totalement inefficace contre un tel blindage.

Le Guide-Protecteur est sur le point de s'identifier, son doigt se tend vers le cercle blanc. Tout en poursuivant son geste, il se retourne. L'Éternelle croise son regard perplexe et interrogateur. Son doigt entre dans l'identificateur.

— Identification réussie. À vous, Madame.

Cette fois c'est un des gardiens qui parle dans le ventre du zark, ce n'est plus le synthétiseur. L'Éternelle entrevoit une solution. « Identification réussie » a-t-on dit pour l'homme qui l'accompagne. Cela signifie qu'il est libre, qu'il a le droit d'aller à sa guise, en ces lieux ! Les gardiens en zark lui doivent donc protection. S'il venait à mourir sous leurs yeux, ils seraient responsables.

Une vingtaine de mètres la sépare du zark. Elle s'en approche lentement en tenant son arme au fond de sa poche. Son plan est

simple. Ce n'est qu'une solution à très court terme, mais c'est mieux que de se rendre.

Quinze mètres. Elle imagine l'action qu'elle envisage. Donner l'impression de vouloir s'identifier. Au dernier moment passer brutalement derrière le Guide-Protecteur. Lui faire une prise autour du cou et lui poser l'arme sur la tempe. Ensuite…

Dix mètres. Ensuite… elle ne sait pas. Son projet est sans issue. Combien de temps peut-elle gagner en menaçant la vie de cet homme ? Les renforts vont immédiatement arriver et… Tous les médias diffuseront l'incroyable arrestation de Sandrila Robatiny. Elle réalise qu'elle ferait mieux d'accepter l'identification. So Zolss sera immédiatement informé de sa présence ici. Il découvrira tout au sujet de son double.

Cinq mètres. Elle ne sait plus que faire. Comment a-t-elle pu se retrouver sans une situation aussi stupide et inextricable ! Pourquoi avait-elle accumulé autant d'erreurs ? Retrouver l'Organisation toute seule ! Quelle décision imbécile ! Avait-elle complètement perdu la tête ? L'âge sans doute ! Certainement, même ! Le cerveau avait sûrement une limite ! Que faire ?

Voilà, le dernier moment n'est plus qu'à quelques secondes. Elle est dans l'étroite zone éclairée de l'identificateur. Son cercle blanc ressemble à un œil funeste qui la regarde. Elle imagine les deux gardiens tranquillement installés à bord de leur forteresse roulante. Eux aussi la regardent, avec l'assurance insolente de ceux qui ont la loi et la force de leur côté. Mais ils sont sur le point d'apprendre qui elle est. Elle connaît déjà leur future réaction. Avec une servilité repoussante, ils feront soudain pleuvoir des excuses et lui proposeront mille services en rampant comme des larves. La plupart des humains sont ainsi. Il y a si longtemps qu'elle le sait. C'est en les observant vivre, quand elle était jeune, qu'elle a acquis cette terrible conviction. Terrible, parce qu'elle a souffert de le constater. Terrible, parce qu'elle s'est volontairement isolée de l'humanité en construisant entre elle et les hommes un gigantesque mur de mépris. Terrible, parce que ses rêves de révoltes contre les puissants se sont transformés en amers désirs de conquêtes.

— Votre doigt dans l'identificateur, dit le zark, avec une voix d'homme.

Elle tressaille. Son esprit revient brusquement sur place. Un des deux gardiens lui rappelle ce que l'on attend d'elle. Elle n'a pas peur. C'est le jeu de la vie. Elle a joué, elle a perdu. So Zolss allait être ravi. Mais, dès demain, quoi qu'il lui en coûte, elle annoncerait elle-même l'existence de son double à tous les mondes. Il ne pourra pas utiliser cette information comme moyen de pression contre elle.

Elle tend le doigt. Le Guide-Protecteur la regarde avec un sourire

stupide. Pauvre type, elle a presque envie de le gifler. Qu'a-t-il, à triompher bêtement, celui-là, se demande-t-elle. Il fait une sorte de grimace. Elle ne comprend pas ce qu'il… On dirait qu'il tente de lui faire comprendre quelque chose… que… Mais… Que… Il lui attrape le bras ! Que veut-il ? Il s'approche et murmure dans son oreille :

— Attends encore un peu.

À l'intérieur du zark, Miox interloqué s'énerve.

— Pourquoi vous intervenez, vous ? crie-t-il. Lâchez son bras. Laissez-la s'identifier.

Puis, relâchant, sur son accoudoir gauche, le bouton qui dirige sa voix vers l'extérieur, il s'adresse à Xa, en s'essuyant le front d'un revers de manche :

— C'est quoi c'te fécalerie de climatisation !

— Je ne sais pas ce qui se passe, répond Xa. Cette chaleur est inexplicable.

Elle touche son bouton de commande et prononce, pour la troisième fois déjà, la même commande vocale :

— > Diminuer la température.

L'Éternelle sonde les yeux du Guide-Protecteur qui vient de lâcher son bras. Elle est surprise et presque troublée de trouver que son regard est… Elle ne sait pas vraiment… Rassurant… Complice aussi, dirait-on. Oui c'est ça. Rassurant et complice. Il lui sourit, l'air de dire : ça va s'arranger, ne t'inquiète pas. Elle lui fait confiance. C'est incroyable, mais elle a foi en lui. Elle ne comprend pas comment c'est possible… mais… pourtant… du regard de cet homme émane quelque chose qui la rassure. Il ne peut y avoir qu'une seule explication à cette faiblesse soudaine et inattendue : la folie. C'est ce qu'elle se dit. Faire confiance ! Et qui plus est, à un type qu'hier encore elle ne connaissait pas. 220 ans ! mon cerveau a 220 ans, se dit-elle.

— Mais ! qu'est-ce que c'est cette fécalerie de chaleur ? hurle soudain le zark.

À l'intérieur de ce dernier, la température a rapidement atteint un niveau inconfortable. Miox vient de manifester son mécontentement en restant distraitement en audio-externe. Le Guide-Protecteur pare son sourire d'un clin d'œil complice.

Dans le monstre noir, les gardiens suffoquent. La température est devenue insupportable. Elle est montée si rapidement qu'elle atteint à présent la limite de la brûlure grave. Waff devient fou. Il saute partout. Ses griffes ont lacéré les bras de sa maîtresse. Miox actionne l'ouverture et se jette à l'extérieur, son calmeur tendu à bout de bras.

L'Éternelle n'a pas le temps de comprendre ce qui se passe. La porte du zark vient de s'ouvrir, côté trottoir. Un des gardiens bondit dehors. Son visage est rubicond. Le Guide-Protecteur le vise avec quelque chose. Sa cible tombe à plat ventre, face contre terre, les bras en croix. À peine a-t-il atteint le sol, qu'une épaisse fourrure, jaillissant des entrailles du blindé, atterrit sur son dos. C'est un petit animal effarouché.

— Waff ! Waff ! hurle une femme échevelée apparaissant à l'intérieur du zark, une arme dans la main.

Xa était presque calcinée. Elle a vu tomber Miox sur le sol. Waff s'est élancé au dehors comme un boulet sort d'un canon. Terrorisée, elle a pris son arme de service dans sa gaine. Puis, en appelant son angémo sans même s'en rendre vraiment compte, elle vient de se présenter dans l'ouverture à son tour. Mais pas le temps d'apprécier la vague d'air frais qui lui caresse le visage. Celui qui a tiré sur Miox avec une arme inconnue est en face d'elle, juste derrière la femme qui ne s'est pas encore identifiée. En sortant, elle se baisse et tire dans sa direction pour se défendre.

Sandrila Robatiny réalise trop tard que la gardienne tire. Le dard d'un paralysant l'atteint à l'épaule gauche. Instantanément son corps se ramollit. Ses jambes ne semblent soudain pas plus consistantes qu'un voile de brume. Elle ne tombe pas. Quelqu'un la soutient sous les aisselles. C'est son Guide-Protecteur. Sa tête roule sur ses épaules, mais elle est tout de même consciente. Elle entend et voit tout ce qui se passe. La gardienne passe dans son champ de vision. Comme son collègue, elle est à présent étalée de tout son long sur le trottoir. Le Guide-Protecteur a, de toute évidence, eu le dernier mot. Elle se sent soulevée. Il l'a prise dans ses bras.

Elle n'est pas lourde, réalise-t-il, en courant le plus vite qu'il peut.

Le visage de l'Éternelle est dirigé vers l'arrière. Sa tête est ballottée mais elle aperçoit la peluche qui les suit en trottinant. C'est un angémo. Un des produits de l'une de ses succursales. Un article d'Amis Angémos.

Visite inopinée

Pendant ce temps, le clone de Sandrila Robatiny (désormais nommé Sandrila Robatiny C) suivait le plan prévu. Elle se montra tout d'abord au grand magasin d'Amis Angémos de Marsa, où elle demanda à voir Barlox Polikant, le directeur, en prétextant une visite impromptue destinée à voir des détails de gestion et d'aménagement. Le gérant fut terrorisé par la rencontre. Jamais il n'aurait imaginé rencontrer son implacable patronne. Il en fut d'un côté extrêmement flatté, de l'autre, déstabilisé au point d'être incapable de prononcer quelques paroles porteuses de sens. Quand elle entra dans ses bureaux sans se faire annoncer, toutes les portes en ces lieux s'effaçant humblement à la lecture de son code génétique, il la reconnut dès que le premier photon en provenance d'elle toucha une de ses rétines ; néanmoins, son esprit digéra cette information une longue seconde avant de réaliser qu'elle était vraiment là, devant lui, en chair et en os, encore plus fascinante qu'il ne l'avait imaginée. Il ne l'identifia point à son visage bien sûr, à cette époque, pour peu que l'on ait de l'argent, en changer les traits était déjà aussi simple que d'aller chez le coiffeur au temps jadis. Il sut que c'était elle grâce à sa distinction qui évoquait celle d'une déesse. Contrairement à Sandrila Robatiny, Sandrila Robatiny C était loin d'être lasse de l'effet qu'elle produisait, aussi, prenait-elle plaisir à en abuser. En ce moment, elle portait de magnifiques yeux verts. Du haut de sa splendeur, elle ficha son regard aigu dans le sien. Il eut aussitôt l'impression d'être un petit garçon tout nu devant une terrible fée.

— Bonjour, Monsieur Barlox Polikant, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

— Oui Mons… Excusez-moi, je veux dire Mademoiselle, répondit l'homme en rougissant de confusion.

— Mettriez-vous la visibilité de ma féminité en doute, Monsieur Barlox Polikant ? Me conseilleriez-vous de la montrer davantage ? ou me suggéreriez-vous de vous en faire une démonstration personnelle ?

Dans cette vaste pièce, une vingtaine de personnes dans l'équipe du personnel étaient témoins de ce dialogue. Le gérant prit une couleur écarlate. Son cerveau se figea.

— Je compte sur vous pour me faire visiter le magasin, mais donnez l'ordre d'avertir l'Info. Ma visite doit être largement médiatisée, que nos clients constatent que je veux savoir comment ils sont reçus.

Dans sa tentative de réponse, l'homme se livra à un terrible combat intérieur au bout duquel il préféra ravaler le grognement imbécile qu'il s'apprêtait à produire. Il lança un regard suppliant à sa secrétaire

préférée.

— Je m’en occupe tout de suite, le secourut-elle.

— Voilà qui est réglé. Vous avez des collaborateurs efficaces, semble-t-il. Veuillez me guider vers mes appartements privés. Je vais m’installer ici quelque temps.

Sans dire un mot, il la suivit en s’inclinant plusieurs fois obséquieusement.

Sandrila Robatiny C savait ce que « sa mère » pensait de Barlox Polikant. Elle le gardait à son service parce qu’il accomplissait correctement son travail et surtout parce qu’il était un actionnaire non négligeable, mais elle ne l’appréciait pas. Durant le trajet, qui les menait vers les appartements privés, situés dans une pyramide cristalline en haut et au centre du magasin, son regard se fixa deux secondes sur le petit cercle rouge qui demeurait toujours en bas et à droite de son image rétinienne. Le tableau de bord apparut en surimpression. Elle le manipula prestement, par de rapides mouvements oculaires dirigés vers des menus, pour demander la fiche de l’employé. Sa mère y avait enregistré quelques commentaires. Au moyen d’une commande céph-mentale, elle réclama une lecture audio avant de faire disparaître le tableau de bord en regardant encore le cercle rouge. Sa céph s’adressa alors directement à son cerveau avec la voix de sa mère couvrant les paroles du directeur qui lui prodiguait quelques flatteries d’usage.

— ::< « *Barlox Polikant est un homme d’une intelligence moyenne, qui mène une petite vie besogneuse mais calme. Il évite les ennuis, admire et respecte l’autorité et gravit lentement l’échelle sociale avec la conscience tranquille de quelqu’un qui estime mériter son salaire. Il ne se pose aucune question, consomme les produits à la mode et invite souvent dans sa résidence banlieusarde quelques amis pour leur montrer fièrement sa maison, son volant personnel récemment acquis, ou ses derniers angémos. Sa sœur est plus brillante que lui, il le sait et cela le tracasse car il est en compétition. Pour étancher sa soif d’être important, il a choisi une femme pauvre. Il choisit ses relations dans un niveau social moins élevé que le sien, dans l’unique dessein, sans doute inconscient, de se constituer une sorte de petite cour venant admirer et jalouser sa réussite. Cela lui permet en outre, de prendre soin d’un léger complexe de supériorité, qui fait du bien à son ego…* »

Barlox Polikant ne parlait plus. Celle qu’il prenait pour sa patronne n’était plus disponible. Il avait réalisé qu’elle utilisait son interface encéphalique. Rien ne lui permettait de savoir ce qu’elle faisait, mais il jugea sage de ne pas la déranger. Ne se sentant plus obligé de soutenir une conversation qui l’intimidait, il se sentit secrètement soulagé. En trottinant à ses côtés, respectueusement un peu en arrière, il pensa à sa soirée. Sa femme avait invité quelques connaissances,

afin de leur parler de leur dernier voyage touristique, autour des satellites de Jupiter. Le cœur battant, il pensa que des milliards d'yeux allaient le voir sur le Réseau et que tous ses convives allaient l'interroger lors de cette soirée. Le voyage passerait au second plan. Tant mieux ! Ce soir l'attention se porterait sur lui. Il eut un sourire en pensant que sa sœur ferait partie des convives. Elle aura bien du mal à épater son monde en faisant étalage de ses connaissances sur l'histoire de la conquête des lunes de Jupiter. Il espéra que cela contribuerait à la rendre plus modeste. Et sa femme ! Sa femme ! (Il souffla intérieurement) Sans être vilaine, il eût fallu qu'elle le fasse exprès compte tenu des progrès accomplis par la plastique corporelle et de la fortune qu'elle lui avait fait dépenser dans ce domaine, elle manquait singulièrement de classe, se lamentait-il. Il lui avait demandé plusieurs fois de faire un effort mais elle n'en avait jamais tenu compte. Aucune reconnaissance ! Il l'avait pourtant pratiquement sortie du ghetto. Elle pourrait au moins s'efforcer de lui faire honneur ! Eh bien non !… Mais… Il était en droit d'espérer que ce soir, en le voyant côtoyer une telle femme, elle comprendrait enfin. Que pouvait-il espérer de plus prestigieux que de rencontrer Sandrila Robatiny ? La deuxième fortune des mondes !

Encore fallait-il qu'il retrouve son assurance, qu'il paraisse à l'aise, décontracté. Il s'efforça de contrôler sa respiration pour commencer.

Un tyrannosaure nourri avec des croquettes

Suivant le même programme d'information que des milliards d'individus dans tous les mondes habités (pour les plus éloignés avec les quelques heures de retard dues aux temps de propagation des ondes électromagnétiques) So Zolss regardait la grande directrice de Génética Sapiens en visite dans un de ses établissements commerciaux.

La foule s'écrasait contre les barrières disposées le long de son passage, tandis que des agents de sécurité la suivaient en formant un essaim autour d'elle et du gérant du magasin.

— Je suis venue voir sur place comment les clients d'Amis Angémos sont traités, dit-elle au reporter qui l'interrogeait.

So Zolss était perplexe. Quelque chose lui échappait, il en avait la conviction. Il étudia encore une fois le trajet effectué par le gravitant de l'Éternelle ; la fin du voyage comportait un passage qui le tracassait. Le véhicule avait volé en automatique de son point de départ en Afrique jusqu'à Marsa. Arrivé au-dessus de la ville, il était passé en vol manuel durant dix minutes pour rejoindre l'aire d'atterrissage située sur le toit du magasin d'Amis Angémos. So Zolss n'avait aucun moyen de tracer le parcours d'un véhicule de ce type évoluant en mode manuel. Dix minutes c'était trop ! six seulement auraient permis d'atteindre ce point de destination. Comment avaient été utilisées les quatre minutes restantes ? Pourquoi était-elle passée en vol manuel, si ce n'était pas pour cacher quelque chose ? Il existait des dispositifs sophistiqués capables de leurrer les réseaucams en rendant des surfaces entières totalement invisibles. Le principe en était simple. Il suffisait de faire en sorte que tout rayonnement reçu d'un côté soit immédiatement réémis de l'autre, de la même exacte couleur et dans la même exacte direction, pour donner l'illusion que la lumière n'avait rencontré aucun obstacle dans sa course. Le revêtement, de photocapteurs et de photoémetteurs nanométriques, capable de réaliser cela recouvrait entièrement le gravitant de Sandrila Robatiny. So Zolss n'en doutait pas.

— Puis-je profiter de cette opportunité pour vous interroger au sujet des angémos parlants que vous vous apprêtez à nous proposer ? Êtes-vous prête à nous faire quelques confidences sur ce sujet ? On dit que ce seront des singes, est-ce vrai ?

— Oui, ce sont des singes, en effet, répondit Sandrila Robatiny C. Des chimpanzés plus exactement.

— Je constate que vous parlez au présent. Pouvons-nous en déduire qu'il ne s'agit plus d'un projet et que vous êtes déjà en phase de production ?

Pour toute réponse, Sandrila Robatiny C accorda un sourire

énigmatique au reporter. So Zolss la détailla avec attention. Quels que fussent les angles de prises de vue sous lesquels elle était prise, elle offrait l'image d'une déesse. Tout dans son apparence, de sa plastique parfaite à sa gestuelle majestueuse, suscitait l'admiration. Même sa voix, dans la moindre de ses fluctuations, semblait provenir du cœur même de l'Olympe. Pour la première fois, il réalisa que l'apparence, poussée ainsi jusqu'à l'ultime perfection, est un très grand pouvoir. Il commença, dès lors, à la regarder avec un intérêt totalement nouveau. Non point qu'il la désirât ! sa libido n'avait encore jamais donné signe de son existence, mais simplement parce qu'elle lui révélait un pouvoir auquel il n'avait encore jamais vraiment songé. À cette époque, la forme du corps n'était plus imposée dès la naissance pour toute la vie. Avec un pouvoir d'achat moyen, il était possible de changer son physique. De le changer complètement ; un nain pouvait devenir un géant ou vice-versa. Visage, mains, pieds, bras et jambes… tout pouvait être modifié. Le corps était un costume que l'esprit pouvait décider de changer. Mais il n'en demeurait pas moins vrai que le plus beau des costumes ne faisait pas tout. En effet, encor fallait-il savoir le porter !

— Je vois que nous n'obtiendrons pas tous les détails. Un voile de mystère demeure encore. Mais si vous le permettez, je vais faire mon métier en essayant d'en savoir un peu plus. On attend cela de moi, n'est-ce pas ! Je vais donc interroger monsieur le directeur de ce fastueux point de vente.

En entendant ces derniers mots, Barlox Polikant tendit un regard apeuré et interrogatif à la copie de sa patronne. Un peu comme on donne une bouée à quelqu'un qui est sur le point de se noyer, elle lui lança en retour un sourire rassurant, qui semblait dire : « Ne vous inquiétez pas, vous pouvez vous exprimer, de toute façon, vous ne savez rien de ce qui ne doit pas être dit ».

— Que pouvez-vous nous dire de plus sur le sujet, Monsieur Polikant ?

— Heu… Je suis très fier de travailler sous les ordres de mademoiselle Sandrila Robatiny et de la recevoir dans le magasin que… et heu… que je suis aussi très singe… je veux dire que ce sont des singes… et qu'ils parleront.

— Je vous remercie chaleureusement pour l'intérêt que vous portez à ma visite, coupa Sandrila Robatiny C. Je ne puis rester plus longtemps en votre aimable compagnie. Mes attributions me réclament. Dans une heure ou deux, j'irai visiter Médicagéna. Peut-être nous rencontrerons-nous là bas !

Derrière elle, en arrière-plan, quelques centaines de mètres carrés de micro-savane montraient de minuscules angémos, éléphants, girafes, rhinocéros… À ses côtés le directeur du magasin ressemblait à

un affreux gnome, une espèce d'homoncule court sur pattes, gauche et servile, sorte de bouffon malgré lui, porteur d'un rictus qui comprimait ses joues. Pour peu que ce fût dans sa nature, So Zolss eût souri en observant les tics nerveux qui agitaient le visage crispé de l'homme. Mais il n'avait que du mépris pour la couardise. L'existence d'une âme ainsi faite n'avait pour lui pas plus d'importance que celle d'une touffe d'herbe happée par un herbivore. Comme le pouvoir serait fade, pensait-il, s'il n'exerçait son emprise que sur des vassaux soumis de naissance ! Le contraste saisissant séparant ces deux créatures qui se côtoyaient pour les besoins du reportage, lui arracha une pensée de reconnaissance qu'il versa respectueusement au crédit de sa fascinante adversaire. Si de tels êtres n'étaient pas de ce monde, se dit-il, je ne serais qu'un tyrannosaure nourri avec des croquettes.

Volaille et flammes de l'enfer

Une centaine de mètres plus loin, le Guide-Protecteur avait obliqué à gauche. Là, hors d'atteinte des caméras du zark, il s'était arrêté pour regarder alternativement de chaque côté de la rue, en disant :

— On va se catapulter de la zone. N'aie pas peur. M'occupe de tout. On va partir d'ici.

Comment cela ? aurait-elle pu se demander ! Mais l'arrivée, inexplicable et providentielle, d'un roulant avait tué la question dans l'œuf. Le Guide-Protecteur l'avait délicatement allongée à l'intérieur du véhicule, veillant à ce qu'elle fût dans une position confortable. Elle l'avait ensuite vu poser l'extrémité de son doigt dans le renfoncement de l'identificateur génétique et entendu indiquer sa destination.

— > Chez moi.

Puis en souriant d'un air rassurant :

— L'effet ne durera pas. Tu vas bientôt pouvoir bouger. Ce n'est qu'une question de temps. Tout dépend de la dose que tu as reçue. Mais je vois que tu arrives déjà à me suivre des yeux… Tu n'as pas dû en recevoir beaucoup.

La paralysie commençait à se dissiper en effet. Elle avait même pu lui rendre son sourire en hochant légèrement la tête.

— Ah tu vois ! C'est presque fini. Tu commences déjà à bouger. Je pense que tu n'as été atteinte qu'une seule fois.

En quelques millisecondes, le roulant avait interrogé le Réseau pour savoir où habitait le passager identifié, puis il avait aussitôt démarré pour se diriger vers l'adresse indiquée.

— Moi, avait-il poursuivi, la première fois qu'un fliqueur m'a paralysé, j'ai reçu une dose géante. Je suis resté comme une flaque plus de trois heures. Les copains étaient trop occupés pour penser à me rassurer. Je me suis fait du souci. Tu peux croire que quand j'ai commencé à bouger un peu, juste les doigts, j'étais heureux. Une des plus grandes joies de ma vie !

Au prix d'un violent combat contre l'inhibiteur neuromusculaire, elle était parvenue à s'asseoir. Elle avait alors détaillé l'homme qui venait de la porter dans ses bras. Il était vêtu d'un pantalon caméléon à la mode et d'une chemise rouge en blastor. Les sièges du roulant étaient configurés pour former deux banquettes latérales. Ils se faisaient face, elle, assise sur la banquette gauche, lui, avachi sur celle de droite. Essayant de parler elle y était parvenue sans trop de difficulté, l'effet du paralysant s'était apparemment presque dissipé.

— Merci, dit-elle pour commencer.

Il avait libéré un grognement confus particulièrement insolite qui,

malgré son caractère méprisant à l'égard des sons articulés, était étonnamment parvenu à concentrer la force expressive de plusieurs phrases. En effet, la chose produite par ses cordes vocales parut signifier tout à la fois : « Oh ! ne me remerciez pas, ce n'est rien. Enfin, si ! remerciez-moi après tout. Pensez à être sympa avec moi dès que l'occasion se présentera. N'oubliez pas surtout ! Mais… faisons comme si modestement je refusais d'en tirer toute gloire. Donc, je disais, ne me remerciez pas, rien que de naturel, n'est-ce pas ! »

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Peut-être n'avait-il pas su quoi répondre ! Toujours est-il qu'il avait répété :

— Cela ?

— Oui cela ! Pourquoi t'es-tu placé dans cette situation difficile ? Tu n'avais pas besoin de chercher la bagarre. Le zark t'avait identifié et tu étais en règle.

— Situation difficile ? En règle !

Une seconde, elle s'était demandé s'il n'était pas un peu demeuré.

— Je ne suis pas dans une situation difficile, avait-il affirmé. Et… qui te dit que je suis en règle ?

Elle avait réfléchi un moment, sans rien dire, en posant distraitement son regard sur la vidéo-plaque du roulant, à la surface de laquelle le point rouge représentant leur position glissait sur le plan de Marsa. Était-il sûr de lui et avait-il envie de jouer les mystérieux, ou était-il un peu simple d'esprit ? Il était urgent de trouver une réponse à cette question.

— Comment comptes-tu leur échapper ? Tu t'es identifié. Ils savent qui tu es. En ce moment même, ils savent que tu es dans ce roulant.

— Non !

— …! Non ?

— Non ! Ils ne le savent pas.

— J'aimerais partager ton optimisme, mais tu ne sembles pas réaliser…

— Tu veux dire que tu me trouves géantissimement naïf, hein ?

— En tout cas, tu sous-estimes leurs moyens, avait-elle répondu, amusée et surprise par l'adverbe inconnu.

Il s'était esclaffé. Littéralement esclaffé ! un grand rire chaud plein de bonne humeur. Un peu comme si elle venait de lui raconter une blague excellente.

— Je te fais rire ?

— Tu es très observatrice, je vois (Nouveau rire). Géante géanture ! tu vois bien que oui, avait-il avoué. Tu me fais penser à une petite fille qui découvre des choses et qui s'empresse de vouloir me les enseigner.

Elle s'était vexée.

— Je ne cherche pas à t'enseigner quoi que ce soit. Je voudrais

simplement m'assurer qu'ils ne vont pas nous retrouver. Or, ton inconscience ne me rassure pas. J'aimerais autant poursuivre seule mon chemin. Je te remercie encore une fois pour ce que tu as fait pour moi.

— Ne te fâche pas. Tu m'as surtout fait rire parce que c'est toi, à vrai dire, qui sous-estimes leurs moyens. Ce n'est pas moi ! C'est bien toi, grande géanture !

— Je ne comprends pas, s'était-elle étonnée. Moi, je les sous-estime ? Mais c'est toi qui… depuis tout à l'heure tu es si sûr de toi que…

— Je suis certain d'une chose. S'ils le savaient, ils nous auraient déjà repris. Nous ne serions pas tranquillement en train d'en discuter. Tu vois ce roulant dans lequel nous sommes… il aurait bloqué toutes ses portes, et il nous aurait automatiquement livrés à eux. Ils n'auraient même pas eu besoin de se déranger. J'ai paralysé deux de leurs gardiens en zark sous leurs yeux. Enfin, je veux dire sous les réseaucams. Cela s'est passé il y a maintenant presque six minutes et nous sommes toujours en liberté. Comme j'te disais, s'ils savaient que nous avons pris ce roulant, crois-moi, nous serions déjà entre leurs mains. La seule explication que l'on puisse donner au fait que nous soyons toujours libres, en tenant justement compte de leurs moyens, c'est qu'ils ne savent pas où nous sommes.

Ce qu'il disait tenait debout, avait-elle dû reconnaître. Elle en fut rassurée ; il n'était sans doute pas idiot, en fait.

— Je vais te convaincre définitivement ! Tiens, regarde, là ! ce trou gros comme un pouce, au milieu du plafond. Ne t'es-tu jamais demandé ce que c'était ?

Elle n'avait pas osé répondre qu'elle n'avait plus utilisé de transport en commun depuis… plus d'un siècle, autant qu'elle s'en souvienne et qu'à cette époque les véhicules étaient beaucoup plus primitifs. Aussi, pour toute réponse, elle avait eu une moue interrogative.

— Soporifique ! avait-il confié.

— Soporifique ?!

— Oui, Soporifique ! Pour te ramener dans leurs serres, ils libèrent une rasade de gaz pour t'endormir. Ils verrouillent les portes et tu arrives chez eux en dormant comme un bébé. Donc… tu vois, ils ne savent pas !… tu peux te détendre.

Elle avait souri.

— Cela ne me dit pas pourquoi tu as fait ça pour moi.

— J'ai bien vu que la perspective de t'identifier ne t'enchantait pas.

— Tu as bien vu, mais tu ne réponds pas à ma question. Pourquoi tu as fait ça pour moi ?

— Tu sembles oublier que je suis ton Guide-Protecteur.

Elle avait souri derechef.

— Je tâcherai de m’en souvenir, avait-elle promis. Mais… maintenant que me voilà convaincue, pourrais-tu m’expliquer comment tu as réussi à les semer ?

— Oh ! vraiment, très simple, avait-il assuré.

Mais… il avait répondu tout à côté de la question posée :

— Tiens, regarde avec quoi je les ai fait roussir dans leur zark.

Il avait montré une plaque circulaire de cinq centimètres de diamètre. Grise, souple, d’une épaisseur de trois millimètres, pas davantage.

— …?

— Une thermine.

— Hum… ?

— Regarde, on décolle cette petite feuille métallique là, et ça découvre une surface collante. Mais je ne le fais pas pour ne pas la gaspiller. Ne jamais gaspiller les munitions.

— Hum ! Hum !… Je vois.

— Et… Hop ! tu la colles sur le zark. Cinq secondes après avoir découvert la surface collante la thermine commence à chauffer. Tu connais la suite.

— Et… comment tu as réussi à les semer ? avait-elle insisté.

Ses oreilles avaient donné l’impression de ne pas être conçues pour entendre cette question-là. Il avait sorti une petite boîte de sa poche pour proposer une pilule de kokibus.

— Ce n’est pas du gratuit, avait-il assuré.

Personne n’ignorait que le kokibus distribué gratuitement contenait un additif destiné à provoquer une pharmacodépendance et tout le monde savait que celui qui était payant, dans n’importe quel centre distributeur, ne contenait pas cet additif.

Elle avait refusé. Ce n’était pas le moment. Toute sa vigilance devait être gardée pour faire ce qu’elle prévoyait d’entreprendre. C’est-à-dire utiliser le matériel d’accès au Réseau de cet homme pour effectuer des recherches et pour laisser des messages. Par la suite, ou alors juste avant, l’ordre des tâches n’avait pas vraiment d’importance, il était malheureusement nécessaire de se débarrasser de ce témoin afin qu’il ne puisse être interrogé par les enquêteurs de So Zolss. Ils ne tarderaient pas à arriver dès qu’elle aurait fait son travail sur le Réseau. Elle n’aimait pas tuer. Ce n’était pas facile. Surtout sous l’effet du kokibus qui exacerbait sa sensibilité. D’autant plus que quelque chose d’imprévu troublait son plan : ce type venait tout de même de la sortir d’un très mauvais pas.

Elle s’était sévèrement réprimandée. D’où lui venait donc cette soudaine sensiblerie ? Non, ce n’était vraiment pas le moment de prendre du kokibus. Elle était en guerre contre So Zolss. Ce fat n’allait pas tarder à comprendre qu’on ne manque pas impunément de respect

à Sandrila Robatiny. La vigueur de sa détermination avait contracté ses mâchoires et fait sortir de ses yeux les flammes de l'enfer.

— Nous allons nous arrêter quelques minutes, avait-il dit, je vais faire quelques achats. On mange ensemble ce soir pas vrai ! Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Ben…

— J'ai repéré un truc géant dans la gamme Anciengoût. Ça s'appelle une volaille ! Tu connais ?

— Je connais, oui… mais…

— Bien ! s'était-il emballé. Négociation terminée ! Je ne vais tout de même pas t'inviter à manger de la pâte de Moclandd ! On est d'accord pour une volaille ? C'est géant ! Il paraît que ça imite je ne sais quelle bestiole, une sorte d'oiseau qui se mangeait autrefois.

Avant de répondre, elle l'avait gratifié d'un sourire gêné si charmant qu'il était resté figé en contemplation plusieurs secondes.

— Une volaille Anciengoût ! Tu vas te ruiner ! De l'algante fera l'affaire.

— Super ! On va prendre une volaille de deux kilos. C'est géant !

Puis, afin de s'adresser à la voiture robot, il avait touché l'identificateur avant d'ajouter :

— > Arrêt devant le distributeur nord.

Peu importe ce que ça lui coûte, avait-elle pensé. Pourquoi donc, se préoccuper de ça ? De toute façon il va mourir.

Moins d'une minute plus tard ils s'étaient arrêtés au centre de distribution indiqué.

— < Nous sommes arrivés, avait dit la machine. La société Marsa-Transport vous souhaite une bonne soirée. Votre compte sera débité de trois ranks dix-sept.

— > Je veux acheter, place-toi en position au lieu de raconter des fécaleries ! s'était exclamé l'homme, en posant encore une fois la pointe de son index dans l'identificateur.

— < La société Marsa-Transport a le regret de vous avouer que la fin de votre commande vocale n'a pas été interprétée. Pouvez-vous la prononcer une seconde fois, s'il vous plaît ?

— > Je voudrais effectuer des achats, avait-il répété, en haussant les épaules.

— < Commande vocale interprétée, votre véhicule va se placer en position de chargement.

Cette scène avait amusé Sandrila Robatiny. Il y avait si longtemps en effet qu'elle n'avait pas utilisé un roulant commun. Le véhicule avait manœuvré pour pénétrer dans une des cellules de livraison. Une centaine de ces tunnels perpendiculaires à la rue s'enfonçaient dans les entrailles du centre de distribution nord. Sur la vidéo-plaque du roulant, le plan de Marsa avait disparu pour laisser la place à une liste

de choix. « Alimentation Vêtements Loisirs Autres ». L'homme avait ignoré ce menu pour commander directement ce qui l'intéressait.

— > Distributeur, deux boîtes de cent pilules de kokibus. Une volaille Anciengoût de deux kilos. Commande terminée.

Cinq secondes plus tard, à l'arrière du roulant, un panneau carré découpé dans le plancher était descendu, ouvrant un trou d'un mètre de côté environ. Il était aussitôt remonté, chargé des provisions commandées.

— < Votre commande vient d'être livrée à l'arrière de votre roulant. Confirmez-vous que la livraison vous donne satisfaction ?

— > Je confirme, avait dit l'homme en jetant un rapide regard sur le contenu du plateau.

— < Désirez-vous que le paiement de cette marchandise soit assumé par la dernière personne identifiée par le roulant ?

— > Distributeur, oui !

— < Votre compte sera débité de trente ranks vingt-deux. Service-Distribution vous remercie et vous souhaite une bonne soirée.

Louanges au Plus Grand Des Divins

— Bonjour, Monsieur Trolin, dit la voix.

— Bonjour, Monsieur, répondit l'homme.

Panagiotis Trolin travaillait pour Méga-Standard depuis un peu plus d'un an seulement. Après avoir occupé différents postes dans la société, il avait récemment été affecté à l'équipe de recherche qui travaillait sur l'inhibiteur d'ego. So Zolss était intrigué par cet homme. Bien que parfaitement soumis, il était le seul à ne montrer aucune crainte. On ne discernait en lui, aucune trace de toutes ces émotions si visibles chez ses autres employés : peur, obséquiosité, haine, révolte…

Panagiotis ne savait pas qu'il éveillait la curiosité de So Zolss. L'eût-il su, cela n'aurait pas changé grand-chose. Jusqu'à présent il s'était parfaitement acquitté de sa mission, et c'était pour lui, la seule chose qui comptait. En effet, tout s'était déroulé conformément à ses espérances. Il avait réussi à se faire embaucher par Méga-Standard, puis à rejoindre les hauts quartiers de la société en orbite autour de la Terre. Son admission en ce lieu extrêmement secret ne remontait qu'à trois jours seulement. On l'avait averti que ce serait sans retour. Jamais personne n'était reparti de Divinité, la station orbitale siège et orgueil de Méga-Standard.

Son objectif à présent était d'amasser le maximum d'informations sur So Zolss et son empire, puis d'utiliser un moyen de les transmettre à son Dieu. Ce dernier point ne serait pas facile, mais il avait confiance. L'omnipotente volonté du Plus Grand Des Divins n'avait-elle pas été de son côté jusqu'à présent ! Imprégné de la certitude que la seule justification de son existence actuelle était de préparer celle à venir, il n'avait d'autre motivation que de mériter le paradis attendu. Comme prévu, ce qu'il gardait secrètement dans une poche avait échappé à la vigilance électronique du couloir détecteur qu'il fallait emprunter pour entrer dans la pièce noire. Bien que ce ne fût vraiment pas nécessaire, cette pensée confortait encore la déjà inébranlable confiance qu'il accordait au Plus Grand Des Divins. C'est avec une voix calme et sereine qu'il s'apprêtait à répondre à So Zolss.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour moi, Monsieur Trolin ?

— Depuis 386 jours exactement, Monsieur.

Il n'y avait, comme d'habitude, aucune inflexion révélatrice dans la voix de l'homme. S'ils étaient tous comme lui, je n'aurais pas besoin d'un inhibiteur d'ego, pensa So Zolss.

— Pourquoi avez-vous cherché à travailler pour Méga-Standard, Monsieur Trolin ?

— Je n'ai pas cherché à travailler particulièrement pour votre

société, Monsieur, mentit Panagiotis. Je cherchais un emploi et j'ai répondu à une des offre d'embauche de Méga-Standard.

— Que faisiez-vous, et où viviez-vous avant d'être parmi nous, Monsieur Trolin ?

— Je vivais dans une communauté, Monsieur, répondit Panagiotis.

Cette question était prévisible. Étant instruit du fait qu'une enquête, particulièrement minutieuse, était menée sur toutes les personnes admises à bord de Divinité, il se doutait bien qu'on allait lui demander d'expliquer pourquoi et comment il était resté invisible durant vingt ans.

— Une communauté, dites-vous................. Et...... fit la voix (en faisant durer le « Et » presque deux secondes) quel type de communauté, Monsieur Trolin ?

— Une communauté spirituelle, Monsieur.

— J'imagine que cette communauté spirituelle doit être très secrète, car il n'y a aucune trace de votre existence dans le Réseau depuis vingt ans. Comment une telle chose peut-elle être possible, Monsieur Trolin ?

— Oui, Monsieur, cette communauté est très secrète. Elle n'a aucun contact avec l'extérieur. Elle dispose d'un réseau interne qui n'a jamais été connecté au Réseau.

— Quel est le nom de cette communauté, Monsieur Trolin ?

— Éternité Divine, Monsieur.

— Où se trouve le siège d'Éternité Divine, Monsieur Trolin ?

Toutes ces questions étaient sans surprise et leurs réponses étaient prêtes depuis longtemps. Il allait répondre, mais So Zolss l'interrompit.

— Attendez un peu, Monsieur Trolin, on m'appelle.

Panagiotis attendit, seul dans le noir, tandis que son employeur parlait avec quelqu'un dans une sorte d'interphone. On ne pouvait pas entendre la conversation, mais il savait que ce ne serait pas long. Le mégalomane n'utilisait cet appareil que pour recevoir des sollicitations d'audiences, et encore, le demandeur devait prendre soin d'exprimer le motif de sa requête en révélant le moins possible le sujet à débattre. Accablé par une crainte obsessionnelle d'être espionné, So Zolss menait toutes ses conversations avec des interlocuteurs isolés en ce lieu noir et insonorisé. La ligne qui transmettait les voix, dans les deux sens, était isolée du Réseau bien sûr, mais aussi de tout autre dispositif qui aurait permis un branchement illicite et indiscret. Ce système transmettait des courants de basse tension afin d'éviter les rayonnements qui présentaient le risque d'être captés.

— Excusez-moi, Monsieur Trolin, nous avons fini notre entretien. Vous pouvez vous en aller, dit la voix.

Panagiotis se dirigea vers la sortie en prenant discrètement une petite boîte dans sa poche gauche.

L'objet et son contenu ne possédaient nulle partie métallique, pas de composant électronique, aucune technologie quantique ou subatomique quelconque. Il avait trompé la vigilance de l'appareillage qui guettait dans le couloir d'entrée ; ce gardien était pourtant d'une très grande efficacité, jamais mise en défaut, mais il n'avait pas été conçu pour détecter cette chose-là.

Tout en marchant, Panagiotis ouvrit ce mystérieux récipient et le laissa tomber dans l'obscurité. Le cube, de douze millimètres de côté tomba, sans couvercle et sans bruit, répandant son contenu sur le revêtement insonorisant du sol. Il sortit sans que son geste ne suscite la moindre attention. Une nouvelle étape était donc franchie ! Au fond de son cœur, il adressa ses louanges au Plus Grand Des Divins.

Nooooon ! Bien sûr que nooooon !

Le Guide-Protecteur enfonça son index dans la cavité de l'identificateur génétique qui contrôlait l'accès à son appartement. La porte s'ouvrit. Il s'effaça devant Sandrila Robatiny en l'invitant d'un geste à entrer. Souriante, l'Éternelle esquissa un léger mouvement de tête en signe de remerciement avant de pénétrer dans la demeure. En la suivant, son hôte enflamma ses rétines en fixant la chute de ses reins. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'il pût avoir une telle chance. Tout le long du chemin, il n'avait pas cessé de s'en féliciter, mais à présent, il était plutôt indécis. Comment allait-il s'y prendre ? Son expérience lui avait appris que chaque femme est un cas particulier. Pour certaines, mieux valait ne rien brusquer. Elles avaient besoin d'être rassurées, lentement conquises. Avec d'autres, au contraire, il était préférable de ne pas se montrer trop timide. Elles aimaient les hommes entreprenants, sûrs d'eux.

— Comment t'appelles-tu ?

La question le détourna de ses réflexions.

— Bartol. Et toi ?

— Aïcham, dit-elle, en explorant la pièce du regard.

L'habitation était petite et humble. Un seul fauteuil en zirko vert sombre installé en face d'une vidéo-plaque de deux mètres carrés fixée à un mur. Plusieurs tapis aux couleurs vives. Une petite table basse, imitation roche martienne polie. Et beaucoup de plantes. Des plantes partout ! La plupart venant, semblait-il, des laboratoires de Génética Sapiens. Un grand miroir occupant toute la surface de l'un des murs doublait le volume de la pièce. L'Éternelle n'avait pas vu d'endroit aussi spartiate depuis bien longtemps. Sans en prendre conscience, elle éprouva spontanément une certaine forme de sympathie pour cet homme en devinant ses pensées. Son esprit était celui d'une farouche combattante, mais elle n'aimait mordre que dans la chair des grands fauves cupides. À l'opposé, cet être dégageait quelque chose de simple, pur, et rafraîchissant ; malgré la simplicité banale de son premier accostage, il semblait sensible et délicat. En la désirant, il répondait à un appel naturel dégagé de toutes ces perversions qui animent souvent le désœuvrement des nantis oisifs et blasés qu'elle côtoyait quotidiennement. Il doit avoir entre 50 et 55 ans, estima-t-elle. Encore un enfant ! Elle pouvait clairement lire sur les traits de son visage ce qui se passait en ce moment au fond de lui. Il était tellement transparent pour elle, que c'était comme s'il portait une pancarte écrite en gros caractères :

JE SUIS EMBARRASSÉ ! JE NE SAIS PAS COMMENT M'Y PRENDRE.

Sans s'en rendre compte, presque inconsciemment, elle le trouva attendrissant. Existait-il, tout au fond de son être, dans quelque recoin inaccessible à ses introspections, une partie d'elle-même éprouvant de la reconnaissance ? Que disait ce murmure inattendu au fond d'elle ? La gratitude avait-elle quelque chose à voir avec ce sentiment naissant à peine perceptible, aussi discret que ses parfums subtils qui taquinent l'odorat en flânant à la frontière de la perception ? L'aventure qu'ils venaient de partager peut-être. Probablement le côté rebelle, insurgé, séditieux de l'homme. Elle éprouvait un mépris à la limite du dégoût pour les moutons, les grégaires. D'autre part, elle avait été réellement impressionnée par sa mystérieuse manière d'échapper à l'autorité après l'avoir si ouvertement défiée. Impressionnée… et grisée même. Mais tout cela était pour l'instant encore subconscient. Pour l'heure, elle réalisait seulement que sa curiosité avait été piquée par un dard acéré : comment avait-il fait ?

Elle regarda le point vert flottant dans son cortex visuel, provoquant l'apparition du tableau de commandes translucide et luminescent qui se montra devant son interlocuteur. Par une manœuvre oculaire fulgurante et deux commandes céph-mentales, elle sélectionna une montre constituée de simples chiffres rouges et lumineux. L'objet fictif, directement et uniquement perçu par ses cellules nerveuses, comportait ce que l'on appelait une poignée, un tout petit carré noir, situé juste au-dessus de lui et permettant de le saisir virtuellement. Son regard se fixa une demi-seconde sur cette poignée. Aussitôt, l'image colla à ses muscles oculomoteurs. Elle porta ainsi la montre sur le mur qui lui faisait face et la fixa près du plafond pour qu'elle soit bien visible. Pour lâcher une poignée virtuelle, il suffisait de regarder le point vert yeux fermés. Le logiciel de la céph enregistrait le pseudo-emplacement de l'image de synthèse pour la montrer à l'utilisateur quand celui-ci dirigeait son regard dans la bonne direction. Cette manipulation fut si prompte que l'homme remarqua à peine un léger mouvement des yeux.

— Un zlag ? demanda-t-il.

— Hum ! hum ! acquiesça-t-elle, d'un signe de tête.

Il partit chercher la boisson dans une autre pièce. Elle sourit en le voyant jeter des coups d'œil vers elle par l'entrebâillement de la porte. Sa très grande expérience lui avait appris que chaque homme est un cas particulier. Pour certains, une fausse passivité était recommandée. Il fallait les rassurer, leur faire croire qu'ils étaient des champions. Ceux-là déploient leurs trésors de stratégie séductrice depuis le début des temps. Ils ne se sont encore pas rendu compte que tous ces vains efforts ne servaient tout au plus qu'à faire gentiment sourire l'objet de leur convoitise et que ce sont les femmes qui les choisissent en définitive. Et qui plus est… sur des critères aussi mystérieux

qu'impénétrables pour eux. Avec d'autres, c'était le contraire, ils aimaient que l'on ne se montre pas trop timide. Ils préféraient les femmes délibérément entreprenantes, avec une forte personnalité. Un peu comme s'ils souhaitaient être maternés. Mais, avec elle, le comportement de tous les hommes était identique depuis longtemps. Ils étaient tous terrorisés, incapables de faire l'amour sans le secours de quelque aphrodisiaque. Être la femme la plus puissante de tous les mondes n'apportait pas que des avantages. Et, l'eussent-ils un moment oublié… Quand ils se retrouvaient en face de ce corps d'Aphrodite, exhibant licencieusement plus d'attraits que leurs rêves les plus audacieux ne pouvaient en contenir, des complexes inattendus leur faisaient douloureusement réaliser que les fantasmes baignent souvent dans des aventures plus faciles à maîtriser.

***

En bas, dans la rue, le suiveur assis dans un roulant personnel, ouvrit précautionneusement une boîte, qu'il tenait entre le pouce et l'index. Elle contenait une mouche. Pas seulement une mouche, à vrai dire, mais cette chose en était en partie une, en tout cas. C'était une nano-machine, montée sur un insecte génétiquement modifié. Cette bionanomécanique équipée de plusieurs nano-organes possédait de minuscules capteurs d'images et de sons. Les ailes ressemblaient à s'y méprendre à celle de son équivalent naturel, car c'étaient de vraies ailes ! N'eut-il pas été prétentieux et inutile d'espérer faire mieux que la nature qui avait disposé de plusieurs millions d'années pour parachever cette invention !

En vibrant, elles devinrent invisibles. Programmée pour s'approcher du traceur, la mouche passa par la vitre ouverte du roulant et s'éleva. L'inconnu referma la boîte mais la garda en main. Un logiciel conçu à cet effet permettait à son interface encéphalique de capter les signaux binaires envoyés par la micro-caméra de l'insecte. L'image incrustée s'afficha dans un rectangle qui n'occupait qu'une partie du champ de vision de l'homme, un tiers approximativement. Dans la partie basse de ce rectangle, figurait un tableau de bord offrant diverses commandes de pilotage et de contrôles pour les capteurs. Pendant que son pilote voyait les fenêtres de chaque étage défiler vers le bas, la micro-machine volante, mi-mécanique mi-biologique, poursuivait automatiquement son ascension en flairant le traceur accroché au dos de Sandrila Robatiny. Au douzième étage, elle ralentit. Deux indicateurs de distance, visibles en surimpression, indiquaient que la cible était déjà proche, à peine trente centimètres plus haut et à moins de trois mètres horizontalement. Il était temps d'arrêter le vol

automatique ; le pilote porta son regard sur une icône mauve symbolisant une main et pressa un bouton situé sur un des angles du couvercle de la boîte ; la mouche s'immobilisa en vol stationnaire face à la fenêtre. Tout doucement, avec le pouce, il poussa vers l'avant une petite tige verticale qui sortait au centre du même couvercle. La mouche avança. Il put bientôt distinguer l'intérieur de l'appartement, mais la vitre n'était pas parfaitement propre à cet endroit. Son pouce entraîna la tige vers la droite. Docile, la mouche obéit à cet ordre et commença à se déplacer latéralement dans cette direction. Son corps tournait librement pour orienter les ailes dans un sens ou dans l'autre, mais sa caméra asservie aux yeux du pilote suivait les mouvements oculaires avec précision en cadrant constamment l'image autour du centre d'intérêt. L'homme souleva légèrement la tige. La mouche monta de quelques centimètres. L'endroit convenait. Il était parfaitement propre. Il dirigea son regard sur une autre icône, une ventouse jaune cette fois, et appuya encore sur le bouton de la boîte ; l'insecte robot se colla à la vitre.

La suite ne fût qu'une affaire de réglages. Soucieux de ne rien perdre de ce qui se passait à l'intérieur, il positionna la caméra sur grand-angle, puis il sélectionna la plage des fréquences sonores afin d'enregistrer la conversation des occupants en filtrant les sons parasites.

***

Bartol revint avec deux verres de zlag qu'il posa sur la table basse.

— Prends le fauteuil, dit-il, en s'asseyant en tailleur sur le tapis.

— Je préfère faire comme toi, répondit-elle, en l'imitant.

Installés chacun d'un côté de la table, ils restèrent silencieux. C'était leur premier moment d'intimité. Chacun progressa dans sa découverte de l'autre sans éprouver le besoin de prononcer ou d'entendre un seul mot. Ils s'étudièrent, chacun concentré sur l'image, la gestuelle, les mimiques, les regards de l'autre.

Ce faisant, elle fut surprise de réaliser, avec une émotion indéfinissable, que cette récente escapade, qui l'entraînait hors de son habituelle existence, était déjà bonne à vivre. Cette surprenante constatation la fit réfléchir. Serais-je prisonnière de ma vie ou de moi-même ? fut la question subliminale qui traversa son esprit, juste avant que la déflagration d'une pensée inattendue et totalement incongrue se mît à résonner dans sa tête. Que se passait-il en elle ? Était-il possible qu'elle éprouvât une sorte de sentiment pour cet homme ? Pourquoi perdait-elle son temps en niaiseries avec lui ? N'avait-elle pas prévu d'utiliser sa vidéo-plaque pour accéder au Réseau sans se

faire repérer par So Zolss, puis de le supprimer pour qu’on ne puisse l’interroger ?

Elle fouilla avec concentration au plus profond d’elle-même, la tête baissée, suivant distraitement du regard les motifs du tapis. Bartol en profita pour la détailler avec avidité. Ses yeux dérobèrent mille délices insoutenables de tentation. Une épaule ravissante de féminité, qui appelait si fort les caresses qu’il en ressentait des picotements dans le creux des mains. Un long cou souple, au maintien noble et gracieux, se devinait sous les ondulations vaporeuses de ses cheveux noirs jais qui suggéraient quelque sauvage crinière d’amazone. Là ! Sur cette peau, dans la voluptueuse courbe concave qui reliait le cou à la douce rondeur de la mâchoire, juste sous l’oreille, il s’imagina déposer quelques baisers fiévreux.

L’Éternelle portait un visage différent de celui de son clone. Pour rechercher l’Organisation, elle avait choisi une apparence mi-européenne, mi-africaine, avec un zeste asiatique qui bridait légèrement ses yeux. Le nom de ces traits de visage s’inspirait des différents types de physionomie existants sur Terre, il y a bien longtemps, à l’époque où le métissage était chose rare.

— Puis-je regarder les infos ? demanda-t-elle soudain en jetant un œil sur la montre virtuelle.

Elle surprit son regard chargé de désir et en éprouva une satisfaction profonde et inattendue qui précisa la question qu’elle n’osait pas se poser au sujet de sa conduite. Encore une fois elle chassa cette pensée, refusant d’analyser ce qu’elle éprouvait dans cette relation humaine à laquelle rien ne l’avait préparée. Bartol sortit de sa transe contemplative en sursautant, juste au moment où il s’apprêtait à se ruer sur elle, ou du moins y pensait-il.

Il se leva pour toucher l’identificateur de la vidéo-plaque.

— Vas-y ! regarde ce que tu veux. Le préfixe de commande est « Vidéo ».

— > Vidéo, Info 1, dit-elle.

Des images emplirent la surface de la vidéo-plaque. En bas à droite une inscription : « Méga-Standard Info 1 »

— *:: … tant pas définitive. Un sujet qui reste donc à suivre. Sur Mars la pression monte. Le top départ du Grand Raid Rouge se rapproche, plus que 100 minutes avant la ruée sur le Mont Olympe. Parlons encore du monde rouge pour rappeler que le président des mondes a annoncé que le référendum au sujet de la terraformation de Mars était repoussé de quelques jours. La date sera précisée ultérieurement. Le mouvement anti-terraformation « Farouche et Rouge » qui représente le gros de troupes des opposants à ce projet a demandé quinze minutes de Réseau supplémentaires pour défendre son point de vue, arguant du fait que les défenseurs de la terraformation avaient bénéficié de…*

— > Vidéo, Info deux, réclama l’Éternelle.

« Méga-Standard Info 2 » apparut au bas de l’écran.

— *:: … pléte finition des travaux. Autre sujet qui nous ramène à présent sur Terre.*

Différentes vues représentant de misérables constructions de fortunes défilèrent.

— *:: La communauté Fraternité a déposé un nouveau plan de financement et proposé un référendum sur l’humanisation des ghettos. Nous rappelons que leur demande est motivée par le désir d’offrir des logements économiques mais décents aux personnes qui habitent les ghettos.*

— > Vidéo, Info 3.

— *:: … à bord d’Ishtar la station orbitale vénusienne. Autre sujet. Sur Terre, précisément à Marsa, la femme la plus riche et la plus célèbre des mondes continue la tournée de ses succursales. Après son passage chez Amis Angémos, grâce auquel nous avons pu obtenir des demi-confidences au sujet des angémos parlants qui ne devraient plus tarder à être en vente, selon ce qu’il nous a été donné de comprendre, nous avons pu la suivre dans les locaux de Médicagéna.*

Sandrila Robatiny C souriait aux reporters qui l’interrogeaient.

— *:: Mademoiselle Sandrila Robatiny, demanda l’un d’entre eux, pouvez-vous, s’il vous plaît, en quelques mots nous décrire la fonction de Médicagéna au sein de Génética Sapiens ? Mis à part la fabrication des médicaments, activité que nous connaissons bien et grâce à laquelle nous vous devons de rester en bonne santé, nous concédons que nous ne savons pas trop ce que votre filiale fait de plus pour nous.*

Bartol ne faisait nullement attention à ce qui se passait sur la vidéo-plaque. Il scrutait le joli profil de Sandrila Robatiny avec ravissement, mais aussi de plus en plus interrogativement. Loin de dépasser l’intensité de son attirance, la curiosité commençait cependant à prendre place dans son esprit. D’où venait-elle et surtout que voulait-elle ? Il était bien visible qu’elle n’était pas venue dans son appartement pour passer la soirée avec lui. Le mystère et la force irradiaient de sa personne. On eût dit qu’elle était animée par quelque secrète énergie, dont la source, inconnue de tous les hommes, avait présidé à la naissance de tout ce qui existe ; que son moteur était une de ces implacables volontés capables de modeler des mondes. Plus il la regardait, plus elle le fascinait. Son brûlant désir d’elle se mêla à une interrogation grandissante.

— *:: Entre autres choses, Médicagéna travaille contre le vieillissement. Je suis d’ailleurs la première à en bénéficier, et comme il est loisible de le constater, il semble que nous parvenions à de bons résultats. N’ai-je pas 220 ans !*

— *:: Certes ! mais pourrons-nous une jou…*

— > Vidéo, Info 4.

— :: … les interfaces encéphaliques sont au-dessus de vos moyens. Vous trouvez que les vidéo-plaques portatives ne sont pas commodes, l'écran est trop petit et l'effet de relief présente des défauts. Nous avons créé pour vous Réseau-Liberté. Réseau-Liberté est un équipement de connexion Réseau approuvé par Méga-Standard. Réseau-Liberté est l'intermédiaire entre la vidéo-plaque et l'Interface Encéphalique. Le système de vision stéréoscopique agit directement sur les rétines. Les écouteurs sont de minuscules sondes introduites dans les conduits auriculaires. L'ensemble Réseau-Liberté vous étonnera par son extrême…

Le visage de l'homme qui faisait la démonstration publicitaire disparut brutalement. La grande directrice de Génética Sapiens venait d'arrêter la vidéo-plaque. Elle toucha nerveusement son arme à l'intérieur de sa poche. C'était un petit objet ovoïde, pas plus gros qu'un œuf de pigeon, émettant un rayon cohérent d'un millimètre de diamètre seulement, mais suffisamment puissant pour percer un crâne de part en part. C'était le moment d'en finir. Plus elle attendrait, et plus ce serait difficile. Elle le fixa dans les yeux avec une telle intensité qu'il eut l'impression qu'elle pénétrait son cerveau en fouillant dans les abîmes les plus intimes de son être, ou qu'elle allait se repaître de toute son énergie vitale pour le laisser ensuite choir, vide de tout, comme une chrysalide desséchée. Il ne comprenait plus la tournure que prenaient les événements, mais il eut la certitude que quelque chose de très grave était sur le point de se produire. Une impulsion, au fond de lui, le poussa à réagir, un peu comme s'il se doutait qu'il ne lui restait que peu de temps pour le faire. Il parla avec assurance, d'une voix haute et claire, en soutenant audacieusement le terrible regard.

— Je ne sais pas qui tu es, dit-il, ni ce que tu veux. Mais je peux te dire que je n'ai jamais désiré une femme plus que toi. Et… j'aimerais partager un bon morceau de ma vie avec toi.

Les prunelles de l'Éternelle devinrent encore plus perforantes, beaucoup plus inquisitrices, mais les flammes diaboliques qui les animaient perdirent de leur intensité. Il se sentit sondé avec une acuité grandissante, mais moins effrayante. Cette femme-là pourrait foudroyer le dieu du tonnerre d'un seul regard, se dit-il. Si j'arrive à l'apprivoiser je n'aurai plus jamais peur de rien.

Sandrila Robatiny hésitait. Pourquoi ne parvenait-elle pas à sortir l'arme de sa poche ? Elle ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Était-il possible, à son âge, que la vie lui réserve encore des surprises de ce type ? Comment pouvait-elle après tant d'années d'existence tomber dans le piège des sentiments ? Il ne pouvait s'agir que d'un trouble passager, sans aucun doute dû à la désertion momentanée de sa vie habituelle. Connaître à nouveau l'amour, n'était-ce pas insensé ! À son âge !

Amour ! Un coup d'éperon accéléra les battements de son cœur. Elle fut effarée du mot qui venait de se planter dans ses pensées. Après son impact, sec et puissant, il vibrait encore, comme l'eut fait une lourde flèche venant se ficher en plein centre d'une cible. J'ai un gros problème, se convainquit-elle, pour la nième fois. Un bilan de santé mentale, j'ai besoin d'un bilan de santé mentale…

Cet homme n'était qu'un enfant. Un gosse. Presque un nourrisson. Mais il semblait sincère. Son âme paraissait pure. Comment pourrais-je m'attacher à un bébé, se demandait-elle ? Qui parle au fond de moi ? Mon cœur de femme ou un vestige d'instinct maternel perverti par le poids de mes nombreuses années d'existence ? Devrais-je continuellement payer le recul de ma mort par des questions et des incertitudes pareilles ?

La déclaration de Bartol résonnait dans ses pensées agitées ; une partie de son être répétait inlassablement chaque phrase. Persuadée qu'elle les analysait méthodiquement avec son intelligence, elle ne se rendait pas compte qu'elle les savourait tendrement avec son cœur. Elle essayait de s'immiscer dans la conscience de cet être qui lui faisait l'affront de ne pas baisser les yeux, pour la regarder avec une ardeur qui la déshabillait et une candeur qui la déstabilisait. La main, dans sa poche, donnait l'impression d'avoir honte de ce qu'elle tenait entre ses doigts.

— Sais-tu qui je suis, gamin ?

— Gamin ! s'étonna Bartol. Je suis plus vieux que toi ! Mais… non, comme je te l'ai dit, je ne sais pas qui tu es. Tu ne t'appelles pas Aïcham, n'est-ce pas ?

L'Éternelle continua à le fixer un moment avant de répondre laconiquement.

— Non.

Elle connaissait cet homme depuis quelques heures à peine. Situation ahurissante ! Comment expliquer tout ça à Sandrila C ? Elle rectifia sa pensée, car il n'y avait rien à expliquer, tout pouvait être dit en une seule phrase. La véritable question était : comment le clone allait-il réagir ? Pour essayer de percer ce type de mystère, elle avait l'habitude de se demander comment elle réagirait elle-même. Ne s'agissait-il pas normalement de la même personne, à des âges différents !…… Enfin… du moins théoriquement ! Elle se tortura l'esprit en vain. Comment réagirait-elle à la place de sa jumelle ? Rien ne lui permettait de le pressentir. Imaginer l'inversion des rôles n'était pas si facile. Elles avaient une si grande différence d'âge. Un soupir intérieur exprima son dépit. Comment aurait-elle pu prévoir que ce type lui poserait un problème de conscience !

— Je ne peux pas te dire qui je suis, mais je vais te dévoiler ce que j'avais l'intention de faire de toi. Nous verrons si tu es toujours

déterminé à vivre avec moi !

Elle tendit le bras et ouvrit sa main droite.

— Voilà ce que je m'apprêtais à utiliser contre toi.

— Un œuf tueur !

— Oui, un œuf tueur. Alors qu'en penses-tu ?

— Que je suis toujours là, devant toi. Bien en vie.

— C'est tout !

— Mais… C'est géant non !

— Et… tu veux toujours de moi ?

— Ben ! Sûr ! Tu m'as laissé la vie, autant que j'en profite !

— …

— …

— Écoute-moi, je n'avais pas prévu ça, dit-elle. Il faut que je réorganise mes idées. J'avais des choses à faire…

— Oh ! je vois, je veux dire que je m'en doute.

— Que peux-tu en savoir ?

— Dans l'éclatoir tu m'as demandé si j'avais une vidéo-plaque et tu viens de m'avouer que tu avais en tête de me tuer. Ce n'est pas très difficile d'en conclure que tu voulais utiliser le Réseau sans être repérée, avec la certitude que personne ne puisse m'interroger au sujet de ton passage. Je n'en suis pas sûr, mais je me demande même si tu n'as pas une céph, que tu ne peux pas utiliser pour ce que tu as à faire. Par ailleurs, j'ai bien noté que tu as pris garde de toucher le moins de choses possible depuis que tu es entrée chez moi. Tu n'as posé tes doigts que sur ton verre… et sur le bouton de la vidéo-plaque pour l'éteindre. Tu voulais faire ton truc sur le Réseau, me tuer, nettoyer tes traces et disparaître.

— …

— Là, tu es dans l'embarras parce que tu n'arrives pas à m'ôter la vie. Tu te dis donc que tu ne peux utiliser le Réseau chez moi. Trop dangereux. On va venir m'interroger.

Une expression complexe modifia les traits du beau visage, exprimant, tout à la fois, une certaine admiration, du défi, et une grande noblesse, mais une noblesse sans arrogance. Marquant son intérêt, elle inclina légèrement la tête pour l'interroger.

— Et… as-tu une idée de ce que je voulais faire sur ta vidéo-plaque ?

— Une petite, oui.

— Hum ? mais encore ?

— Quelque chose qui dérange So Zolss. Qui d'autre pourrait intercepter ce que tu avais l'intention d'y faire ?

À la manière d'une fière souveraine qui accorde une récompense, elle le gratifia d'un sourire sincèrement admiratif.

— Depuis quand es-tu arrivé à ces conclusions ?

— À l'instant. Depuis que tu m'as montré ton arme, dit-il, en frottant ses yeux rouges.

— Et que comptes-tu faire à présent ?

— Ben… Si tu le veux bien, j'aimerais qu'on mange la volaille ensemble.

Elle parut stupéfaite. Durant quelques secondes, la surprise effaça dans son attitude toute trace de cette dignité hypertrophiée qui ne la quittait jamais. Sans le montrer, Bartol en conçut une certaine fierté ; après tout, elle était certainement apprivoisable, à plus ou moins long terme.

— Avec tout ce qui vient de se passer !

— Je ne vois rien de spécialement incompatible avec la volaille, et puis, nous serons bien obligés de nous alimenter un jour ou l'autre, malgré ce qui vient de se passer !

— Je veux dire… C'est tout ! Tu ne penses qu'à manger ta volaille ?

— Nooooon ! Bien sûr que nooooon ! Je voudrais aussi que tu te vautres un peu sur moi.

— Tu fais bien le malin, s'exclama-t-elle en souriant, pour un homme qui a failli mourir il y a moins de cinq minutes. Tu as eu de la chance ! J'aurais vraiment pu te tuer.

— Toi aussi, tu as eu de la chance… de ne pas me tuer.

— C'est-à-dire ?

— Ben… que je te serais plus utile vivant que mort… je pourrais peut-être t'aider !

— Peut-être m'aider ! comment ça ? Comment pourrais-tu savoir de quoi j'ai besoin ? Je te trouve bien mystérieux.

— Je pense l'être beaucoup moins que toi. Si tu voulais bien me dire qui tu es, et ce que tu veux… Peut-être pourrais-je t'aider.

Il ajouta un de ces grognements imbibés de rire énigmatique, dont il semblait avoir le secret de fabrication et qui, là encore, exprima l'équivalent de plusieurs phrases :

« Je viens de t'offrir l'occasion de juger ma perspicacité. Tu as vu comme je me gausse des gardiens en Zark. De toute évidence, tu n'as pu que remarquer que je ne suis pas un crétin. De plus, n'oublie pas que je suis ton guide-protecteur. Donc, si je te dis que je peux t'aider, tu ferais mieux de prêter l'oreille. »

Une esquisse de question effleura l'esprit de l'impératrice du génie génétique : cet étrange son contenait-il vraiment autant de choses ou sa propre imagination avait-elle étoffé son contenu ?

— Hum ? se risqua-t-elle.

— Je te propose quelque chose.

— Hum ? insista l'Éternelle.

— On va tranquillement manger cette volaille tous les deux. On en profitera pour parler.

Ils échangèrent le premier regard par lequel deux êtres s'interrogent sincèrement.

Arsenal inadapté

L'interface encéphalique équipée d'un logiciel de connexion au Réseau (LCR) était le moyen le plus coûteux, mais le plus confortable pour accéder au Réseau. L'implantation de cet appareil dans le cerveau ne nécessitait aucune intervention chirurgicale. En fait, ce n'est pas directement la céph avec ses racines qui était placée dans le cerveau. Ce travail eût été impossible à réaliser. Comment placer les centaines de millions de minuscules fibrilles dans la masse cérébrale et spinale ! On inoculait seulement en divers endroits quelques millions de nanomachines, appelées nanocépheurs, qui bâtissaient, ou plutôt qui assemblaient pour employer le terme exact, la céph dans le névraxe ; ces robots du nanomonde étaient souvent acheminés sur leur lieu de travail par des protozoaires génétiquement programmés pour accomplir ce travail de transporteurs.

Presque tous les Anciens qui en avaient les moyens financiers utilisaient ce moyen de connexion au réseau. Certes, c'est une toute autre histoire ! mais mentionnons tout de même déjà que les Mondaginaires en avaient tous un. N'était-ce d'ailleurs pas grâce à cet appareil qu'ils pouvaient vivre virtuellement en interconnexion et communiquer avec le monde des Anciens !

Les Anciens, en revanche, étaient loin de tous posséder une céph. Outre le fait qu'il fallait attendre la formation presque totale du système nerveux avant de le confier au travail des nanocépheurs, ce qui excluait les enfants, cette technologie n'était pas à la portée de tous les pouvoirs d'achat. Plus nombreux étaient ceux qui devaient se contenter d'appareils plus rudimentaires qui n'agissaient pas directement dans les cellules du névraxe, mais bien avant, dans les rétines et le nerf auditif. Parfois même, dans les modèles les plus économiques, on implantait encore de simples vibreurs sur les tympans. Le terminal Réseau le moins cher restait bien entendu la vidéo-plaque.

Gardons à l'esprit que la technologie évoluait à grande vitesse, qu'en l'espace d'une seule année, des progrès considérables se réalisaient et qu'il devenait de plus en plus difficile d'imaginer le futur.

Comme tout ce qui fait appel à l'informatique, tous ces dispositifs de connexion au Réseau étaient composés de deux choses bien distinctes. D'une part, la partie matérielle, les implants d'interface encéphalique ou les vidéo-plaques. Leur conception et leur vente assuraient des gains juteux, que différents fabricants se disputaient âprement. D'autre part la partie constituée par le logiciel LCR dont le

marché avait engendré une convoitise bien plus grande encore car, s'il était indéniable que la distribution des systèmes de connexion rapportait beaucoup d'argent, un monopole sur le logiciel garantissait, indépendamment d'énormes profits, un pouvoir absolu et sans précédent dans l'histoire humaine. Partant du fait que le logiciel détermine le comportement de tout système informatique, il est facile d'imaginer ce qui suit. Le pouvoir en question permettrait à celui qui le détiendrait de contrôler toutes les communications du système solaire passant par le Réseau. Autrement dit, tout échange d'informations pourrait être espionné. Nulle personne ne serait en mesure de communiquer sans être à l'abri d'une censure, voire d'une sanction, dans le cas où les informations qu'elle échangerait ne correspondraient pas au goût du maître hégémonique.

Gageons que le combat pour conquérir ce pouvoir fut à la hauteur de ce qu'il promettait. Cet affrontement ne pouvait laisser place à des considérations non combatives, de quelque nature qu'elles fussent. Seule l'efficacité des assauts portés contre les autres prétendants importait. Le futur gagnant se devant de n'être qu'un combattant, et pour ce faire, il devait savoir vider de lui-même tout ce qui était autre que son désir de vaincre. Après des années de luttes féroces, seul celui qui était ainsi à chaque seconde de son existence avait emporté la victoire.

So Zolss, largement en tête en occupant à lui seul plus de 99 pour cent du Réseau avec son logiciel « MS-Connexion », se sentait proche de l'Olympe. L'ivresse de ce pouvoir, qu'il n'aimait que pour lui-même, emplissait son âme tout entière, et l'imminence de sa victoire enflammait ses pensées d'une fébrile impatience. Cependant, contre toute attente, un nouvel adversaire venait de surgir de l'ombre. Un foyer de résistance portait à présent ombrage à son rêve de suprématie sur le système solaire. Cet antagoniste était apparu sur l'échiquier dévasté avec une grande discrétion. Il avait au premier abord semblé si insignifiant, que So Zolss n'avait même pas daigné le considérer comme un rival, malgré le rapport d'un de ses lieutenants, indiquant clairement que la menace devait être prise en compte. Pour si peu qu'il lui fût accordé un instant le don d'être humain, il aurait même souri avec condescendance. Le dictateur frustré regrettait amèrement son erreur en constatant que, mois après mois, le petit soldat sortait de son anonymat en infligeant de sévères défaites à son armée toute puissante. La machine de guerre de Méga-Standard était dans l'incapacité de combattre un tel ennemi car son arsenal, bien que redoutable en d'autres circonstances, était inadapté dans son cas. Une toute nouvelle stratégie devait d'urgence être appliquée.

Corruptions, menaces, chantages, meurtres, alliances et trahisons constituaient la majeure partie des armes de l'impétueux postulant au

titre de maître absolu. Nul jusqu'à ce jour ne pouvait se targuer de les avoir employées avec autant d'efficacité que lui. Pour preuve, son irrésistible ascension. (Paradoxalement elle suscitait même l'admiration de certains de ses futurs serfs.) Alors qu'il était sur le point de toucher le ciel, ce nouvel ennemi qui le tirait par les pieds l'irritait au plus haut point. Il ne savait pas comment lui rendre ses coups. Ce n'était pas dans ses habitudes de ressentir de la colère, mais il s'agissait d'un cas exceptionnel. Cette organisation, qui l'agressait dans l'ombre, n'était même pas à proprement parler une rivale, car le pouvoir ne l'intéressait pas, son seul but étant de s'opposer au sien. Elle était constituée de gens incompréhensibles, se regroupant sous le simple nom d'Organisation, qui programmaient bénévolement pour fabriquer un logiciel LCR concurrent de MS-Connexion qu'ils nommaient mystérieusement « Blisnud.X ». Comment dès lors pouvait-il les corrompre, les menacer ou les faire chanter ?

Était-ce là, la seule cause de ses violents et inhabituels emportements ? Il était le premier à s'étonner de la perte totale de cet habituel sang froid qui, jusqu'ici, avait toujours été une constante de son caractère.

Toujours est-il que sa déconvenue était d'autant plus grande qu'il ne savait rien faire d'autre. Il était à ce point déstabilisé, par cet assaillant qui refusait de se comporter comme un ennemi habituel, qu'il devenait humain en entrant dans de violentes colères que personne ne lui avait jamais connues. Gravement blessé dans son amour propre et bien décidé à ne plus commettre une nouvelle négligence, il se promettait qu'à l'avenir aucune rumeur n'échapperait à sa vigilance.

Une nouvelle amie

Une femme remplaça Panagiotis dans la salle noire.

— Alors, où en sommes-nous ? demanda So Zolss en oubliant, pour la première fois, de dire bonjour et de terminer sa question par : « Madame ». Bima Terron en fut surprise et hésita avant de répondre. Elle fut incapable d'entrer dans le vif du sujet et préféra gagner du temps en parlant d'une information moins susceptible de contrarier le tyran.

— Nous avons terminé la rénovation du réseau interne de la station vénusienne Ishtar, Monsieur. Elle est entièrement gérée par notre technologie à présent.

— Je sais déjà cela, Madame Terron. Venez-en aux faits, ne gaspillez pas mon temps, je vous prie.

Bima n'avait plus le choix. Elle était obligée de parler.

— C'est que… Monsieur.

— C'est que quoi, Madame Terron ?

— Le nombre de datagrammes (1) codés en circulation sur le Réseau a encore augmenté.

— Votre équipe est chargée de les décoder. A-t-elle progressé dans ce travail ?

— Nous n'avons pour l'instant obtenu aucun résultat, et j'ai bien peur que ce soit tout à fait impossible, Monsieur.

Un silence angoissant de plus de vingt secondes accueillit la mauvaise nouvelle. Quand la voix reprit, ce fut sur un ton étrangement violent qui contrastait avec son rythme habituellement neutre.

— Pourquoi ? hurla So Zolss.

La femme tressaillit.

— L'Organisation utilise des algorithmes de codage trop complexes, Monsieur.

— Vous aviez pourtant l'espoir de les décoder en examinant leur LCR !

— Oui, Monsieur, nous l'avons décortiqué en profondeur, mais ils ont pris soin de ne pas inclure le décodeur qu'ils utilisent dans leur LCR justement. Ils ont pensé à tout. Nous n'avons pour l'heure aucun moyen de déchiffrer leur transmission.

— Êtes-vous au moins parvenus à localiser les expéditeurs, ou les destinataires de ces émissions codées ?

— Pas davantage hélas ! Je regrette, Monsieur.

— Je crains fort de ne pas vous motiver suffisamment, Madame Terron. C'est le problème que j'ai avec vous tous ici, à bord de Divinité. Je ne saurais gagner votre intérêt avec de l'argent, puisque

vous n'avez pas le loisir d'aller le dépenser. Comprenez ma position ! Je ne peux pas vous permettre de quitter cette station orbitale, vous le savez bien. Tout ce qui se passe ici doit rester secret. D'un autre côté, je comprends très bien que la perspective de rester ici jusqu'à la fin de vos jours ne soit pas attrayante pour vous. Je ne vois pas d'autres moyens de vous motiver que celui que vous connaissez.

So Zolss se tut un moment. Sa dernière phrase faisait allusion au moyen de pression que les céphs mettaient à sa disposition. Ces implants disposaient en effet de ramifications cérébrales destinées à faire ressentir certaines sensations, telles que, impression de toucher sur toutes les parties du corps, odeurs, température et bien d'autres. C'est, entre autres raisons, grâce à ces simulations de sensations que les mondes des Mondaginaires paraissaient aussi réels, aussi eidétiques, à ceux qui les découvraient.

— Pourriez-vous me suggérer un autre moyen de solliciter votre ardeur au travail, Madame Terron ?

Un flot de terreur s'épandit dans la poitrine de Bima. L'interface encéphalique pouvait également faire ressentir des sensations désagréables ; il suffisait que le logiciel le lui demandât. Le silence suivant fut encore plus long. Elle eut tout le temps de sentir son cœur monter en puissance jusqu'à lui défoncer le sternum. Un fluide glacial circulait dans ses veines. Quand la peur atteignit son paroxysme, ses membres furent agités de tremblements spasmodiques qui la firent choir. Elle tenta vainement de se relever en luttant pathétiquement contre sa paralysie, mais une insurmontable panique s'empara du contrôle de son corps. Ses membres perdirent leur rigidité. Malgré la faible pesanteur qui régnait en ce point de la station orbitale, son poids paraissait démesuré. À tout moment la sanction de son tortionnaire pouvait s'abattre sur elle. Elle ne pourrait jamais ôter de sa mémoire le souvenir douloureux de sa première expérience.

Une brûlure insoutenable irradierait son corps, portant son système nerveux à incandescence. Elle hurlerait de douleur en demandant grâce à son bourreau. Elle implorerait sa clémence en se roulant sur le sol les doigts crispés et tordus comme des racines noueuses. Elle se mordrait les mains jusqu'au sang. Elle sentirait sa conscience peu à peu s'effilocher, se diluer, se dissoudre et disparaître dans le chaudron de l'enfer. Elle perdrait son identité. Elle deviendrait un râle. Elle rayerait les os de ses phalanges avec ses propres dents. Elle ne serait plus rien d'autre qu'une souffrance, une souffrance infinie et solitaire, sollicitant la mort libératrice. Ses ongles devenus fous laboureraient son visage en y creusant de profonds et brûlants sillons rouges. Sous l'emprise de réflexes déments, ses mains mutilées arracheraient ses cheveux. En dernière limite, son corps tuméfié aurait de puissantes contractions morbides qui le tordraient en tous sens sur le sol, comme

un poisson agonisant hors de l'eau.

Quand la torture prendrait fin, elle resterait gisante, blessée dans son amour propre et dans sa chair, hirsute, le visage sanguinolent, les vêtements souillés par son sang et sans énergie. Les élancements des atroces griffures zébrant sa figure, son cou et ses seins seraient là longtemps, pour lui rappeler sa démence et sa faiblesse sous le joug de la douleur. Après la souffrance physique, l'humiliation la plus grande anéantirait toutes ses résistances. Bima doutait qu'elle pût survivre une seconde fois à cette épreuve. Ses cauchemars étaient hantés par ses propres hurlements résonnant sans fin. Anticipant le supplice, l'épouvante commença déjà à s'emparer de sa raison. Inconsciemment, elle se mordit cruellement la lèvre inférieure. Trop occupée à essayer de se relever, elle ne sentit même pas le goût tiède, épais et poisseux du sang dans sa bouche. La poitrine broyée par la terrible mâchoire de la peur, elle s'apprêtait à supplier So Zolss de lui accorder un délai, et à promettre d'employer toute son énergie pour rechercher l'Organisation. Mais…

Un brutal changement s'opéra au fond d'elle. Sa soumission, jusqu'alors totale, se changea d'un coup en une hostilité si grande qu'elle en éprouva un moment de vertige. Une supernova de détestation éclata dans son âme. Un océan de haine se rua dans ses veines, fournissant à tout son être un carburant capable de produire une énergie sans limite. Ses muscles retrouvèrent leur vigueur. Elle se releva sans la moindre difficulté et attendit dans le noir, les mâchoires serrées à se briser les dents. Une froide détermination avait remplacé sa peur. Je le tuerai, se promit-elle.

Quand la voix se fit à nouveau entendre ce fut avec son timbre calme et froid habituel.

— N'ayez pas peur, Madame Terron. Je ne vous punirai pas.

Moi si, pensa Bima, si pénétrée de haine qu'elle avait des difficultés à le dissimuler.

Elle eut la nette impression d'être soudainement devenue une autre personne. Que se passait-il ? Quelle était cette incroyable force qui venait de se glisser dans son être ?

— Je dois concéder que certaines contrariétés ont affecté mon comportement ces derniers temps. Revenons au sujet qui me préoccupe. Comment comptez-vous décoder les activités Réseau de l'Organisation ? Avez-vous une idée ?

Le cerveau de Bima tournait à une allure infernale. Le souffle violent qui faisait à présent palpiter son cœur décuplait toutes ses facultés. Un plan diabolique avait spontanément germé dans son esprit en surrégime, avant même qu'elle n'eût le temps d'y penser consciemment.

— Je ne vois qu'une solution, Monsieur, mais…

— Mais… Madame Terron ?

Bima imita son habituelle timidité soumise.

— Mais… il faudrait pour que je puisse la mettre en œuvre… que vous…

— Que je quoi, Madame Terron ? Parlez !

— Que… vous… m'accordiez votre confiance, Monsieur.

— Que je vous accorde ma confiance !…… Quel insolite propos me tenez-vous là, Madame Terron ?

— Je sais, Monsieur. Je comprends que vous trouviez cela étrange. Je comprends. C'est pour cela que j'ai longtemps hésité à vous en parler.

— Vous prétendez donc avoir une idée depuis longtemps ?

— Oui, Monsieur.

— Exposez-la-moi, je vous écoute.

— J'ai peur de la chose, Monsieur, si mon idée ne vous plaisait pas.

— Je vous promets de ne pas vous punir aujourd'hui, Madame Terron. Parlez sans crainte.

— Hé bien… Je pense que nous n'arriverons à rien par des moyens d'analyse informatique. Comme je vous le disais, ils ont pensé à tout. Aussi nous devons employer d'autres stratégies.

Elle fit encore semblant d'hésiter devant l'énormité qu'il lui restait à dire.

— Vous en étiez à : « nous devons employer d'autres stratégies » Madame Terron.

— Oui, une toute nouvelle stratégie, Monsieur. Pourquoi ne simulerions-nous pas une évasion ?

Elle s'arrêta encore de parler pour savourer avec volupté une image mentale qui flotta délicieusement dans son esprit enfiévré de violence macabre. Dans ses pensées, So Zolss se tordait de douleur sous les supplices raffinés qu'elle lui infligeait.

— Allez-vous un jour terminer, Madame Terron ? De quelle évasion parlez-vous ?

— Il s'agirait de la simuler, Monsieur, dans le but de faire croire à l'Organisation qu'un employé de Méga-Standard est parvenu à s'échapper de la station interdite. Il nous suffirait ensuite de faire un peu de bruit sur cette affaire pour que les gens de l'Organisation cherchent à contacter le fuyard. Je pense qu'ils n'y manqueront pas dans l'espoir d'obtenir des renseignements secrets pouvant les aider à nous combattre.

Bien qu'elle fût consciente que So Zolss n'était pas stupide, elle employait volontairement « nous » plutôt que « vous » pour ne pas éveiller prématurément la méfiance de son patron. En l'absence de réponse immédiate, elle en profita pour se délecter de nouvelles invocations sadiques, découpant lentement la chair de son ennemi en

petits lambeaux.

— C'est une très bonne idée, Madame Terron ! une très bonne idée ! Vous voulez certainement dire qu'il suffirait ensuite de suivre discrètement le faux évadé pour coincer ceux qui tenteront de le contacter. C'est ainsi que vous aviez l'intention de terminer votre explication, n'est-ce pas ?

— Bien mieux que ça, sauf votre respect, Monsieur. Bien mieux encore !

— ?… ?

— Si nous intervenons trop tôt, nous risquons de ne découvrir que quelques membres, sans réelle importance. Certainement un seul même. Rien ne nous garantit qu'il nous permettra de dénouer toute l'Organisation.

— Que préconisez-vous alors ?

— Il faut laisser à notre évadé le temps de s'introduire profondément dans le cœur de l'Organisation, si nous voulons la démanteler entièrement.

— Je comprends… Ce point de vue se défend, en effet. Mais… encore une chose. Vous parliez de confiance, celle que vous souhaitez que je vous accorde. En quoi est-elle nécessaire dans votre idée ? Pensiez-vous à vous, en parlant d'un simulacre d'évasion ? Seriez-vous volontaire ?

— Oui, je pensais à moi bien sûr.

— Bien, mais… Pourquoi devrais-je avoir confiance en vous ? Il existe des moyens plus fiables, pour garantir votre fidélité.

— Si vous pensez aux moyens que vous avez l'habitude d'utiliser, Monsieur, j'ai bien peur qu'ils m'empêchent de me rapprocher de la tête de l'Organisation. Les premières personnes compétentes que je rencontrerai ne manqueront pas d'analyser les datagrammes que ma céph émettra ou recevra. Il leur sera facile de constater que je suis toujours sous votre contrôle, ou en tout cas en contact avec vous.

— En effet, Madame Terron ! En effet ! Vous me rendez perplexe, voyez-vous !… Votre idée est excellente… Vraiment, elle me plaît beaucoup… Et tout ce que vous me dites est clair et logique. Seulement… Ce recours à la confiance est un défaut majeur. Je compte sur vous pour y réfléchir. Trouvez une idée pour pallier cet inconvénient. Une idée sûre qui puisse me garantir que vous serez dans l'impossibilité de me trahir. En attendant, pouvez-vous m'expliquer la nature de votre intérêt dans cette affaire, qu'est-ce qui vous motive ?

— D'une part, l'ambition, Monsieur, d'autre part, la situation dans laquelle je suis me pousse à imaginer une solution pour améliorer mon sort. À l'aide des moyens actuellement à ma disposition, ici à bord de Divinité, je ne vois pas comment percer les défenses de l'Organisation.

Mon futur est facile à imaginer. Vous allez m'infliger de nouvelles souffrances que je ne supporterai sans doute plus. J'en mourrai, vous vous débarrasserez de mon cadavre et mon histoire s'arrêtera là. À supposer que vous acceptiez de me confier cette mission, deux chemins se présenteront devant moi. Celui de la fidélité et celui de la trahison. Le premier sera une large route toute droite, le second un petit sentier tortueux et caillouteux.

— Ah bon ! Expliquez-moi les raisons de cette métaphore, Madame Terron. Pourquoi m'être fidèle vous serait-il plus profitable que de me trahir ?

— Supposons que je parvienne à intéresser l'Organisation, Monsieur. Comment pourrais-je espérer que des gens œuvrant bénévolement puissent m'offrir l'avenir que je convoite ?

— Quel avenir convoitez-vous, Madame Terron ?

— Un minimum de pouvoir, Monsieur, un minimum. Je pense que vous pouvez comprendre ça, n'est-ce pas ? Que pourrais-je attendre de cette bande de… disons d'idéalistes forcenés ? J'aurais tout à perdre en me joignant à eux… En premier lieu, le crédit de la reconnaissance que vous m'accorderez en récompense de ma fidélité. De toute manière, mes compétences ne peuvent être rétribuées que par Méga-Standard. Il y a bien longtemps que vous êtes le seul à fixer le salaire de tous les réseaulogues et informaticiens, puisque vous êtes le seul à les employer.

Bima s'arrêta de parler. So Zolss digéra ses arguments silencieusement.

— Je vais réfléchir à tout ça, Madame Terron. Je vous mettrai au fait de mes conclusions dans un proche avenir, mais en attendant, j'ai une dernière question à vous poser. J'ai noté un changement brutal de votre personnalité. Vous vous exprimez soudainement avec une assurance non coutumière. À quoi est due cette transformation subite selon vous ?

— Manifestement parce que j'ai eu aujourd'hui le courage de vous exposer mon idée, Monsieur. Tout est à présent clair en moi grâce à cela. J'ai grand espoir d'améliorer ma situation actuelle.

— Réponse convenable. Vous pouvez disposer. Nous nous reverrons bientôt pour faire le point sur cette affaire intéressante.

— Bien, Monsieur.

Bima se retira. Elle était heureuse. Son plan était machiavélique. Jamais So Zolss ne pourrait soupçonner ce qui l'attendait. Elle n'aurait jamais cru que cela fût possible, mais elle éprouvait, en ce moment même, une sensation bien plus grande encore que l'inoubliable douleur provoquée par la torture encéphalique. Une exécration infinie emplissait tous les recoins intimes de son être, tous les atomes dont elle était faite. Elle eut la conviction soudaine que So Zolss mourrait

de ses mains. Insidieusement, elle se mit à aimer cette haine. Cette haine qui lui avait rendu sa dignité. Cette haine violente qui l'emplissait de vigueur et de fantasmes meurtriers. Elle lui ouvrit son cœur en grand pour s'en laisser pénétrer avec délectation, comme un lézard se gorgeant de la tiédeur d'un doux rayonnement. Désormais elle aurait une compagne, une complice et une raison d'exister. Elles le tueraient ensemble, elle et sa nouvelle amie la haine.

Psychagogue

Le vocabulaire acquis par les angémos de classe 12 s'était considérablement enrichi, en trente jours. Grâce à leur éducation personnalisée, C12/5 et C12/2 avaient réalisé les plus grands progrès. Alan Blador, le grand directeur du département de la production chez Amis Angémos, semblait se désintéresser de tout. Il passait la plus grande partie de son temps à prendre des contacts sur le Réseau avec toutes sortes de spécialistes de l'esprit, comme il disait. Aux neurologues, il demandait des renseignements sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux. Avec les psychanalystes, il discourait du psychisme humain et animal. En compagnie de philosophes et de théologiens, il tentait d'appréhender la nature intime de la conscience, s'efforçait d'affiner sa perception ontologique et téléologique de l'être. Ses investigations accaparaient à tel point son attention, qu'il ne prêta qu'une oreille distraite aux paroles du psychologue, lorsque celui-ci vint formuler sa demande !

— Je désirerais obtenir l'autorisation d'entrer dans la cellule du 5 s'il vous plaît, Monsieur.

— Ah ! Daniol ! Savez-vous qui est, ou qui était, Psychagogue ?

— Non, Monsieur, répondit Daniol Murat. Ce nom n'évoque rien pour moi.

— Vous êtes pourtant psychologue ! n'est-ce pas ?

— Je suis désolé, je ne vois pas vraiment !

— Psychagogue était le conducteur des âmes dans la mythologie grecque. Enfin, je ne sais pas s'il s'agit du nom d'un dieu ou d'un mot qui…

— Excusez-moi, Monsieur, tout cela est fort passionnant, j'en conviens de bonne grâce, mais… vous n'avez pas répondu à ma question. Puis-je entrer dans la cellule de 5 ? Je pense que le temps est venu de…

— Allez-y Daniol ! Allez-y ! faites ! faites !

Soucieux de ne pas relancer une discussion sur l'esprit, Daniol Murat sortit avec empressement.

Poils sur le Crâne

C12/5 était satisfait de sa construction. Une tour, haute d'un mètre cinquante, se dressait dans sa cellule, juste à côté du socle de la scène de projection tridimensionnelle. Elle était composée de soixante pièces, trente cylindres rouges et trente cubes noirs alternativement empilés et soigneusement alignés. L'ensemble avait beaucoup d'allure, notamment grâce à l'alternance des formes et des couleurs. C'était son édification la plus audacieuse et un observateur attentif n'aurait pas manqué de voir, dans ses petits yeux brillants et dans ses mimiques admiratives, sinon de la fierté, une satisfaction du travail bien fait, bien justifiée. Il en fit plusieurs fois lentement le tour pour l'observer sous tous les angles, avant de se risquer à ajouter un cube noir de plus. Le mot risqué était parfaitement approprié, car pour atteindre le sommet vertigineux de son œuvre, le quadrumane était obligé de monter sur la scène, de se hisser sur la pointe de ses mains locomotrices et de tendre le bras le plus haut possible. Le moindre tremblement et…

Il prit donc un cube, grimpa sur le socle, et afficha un air concentré, le regard tendu vers le plus haut cylindre. C'est précisément au moment où il s'apprêtait à étirer son long membre velu, qu'une stupéfiante chose se produisit.

Sur sa gauche, un rectangle se découpa dans le mur. Il pivota très doucement sur un de ses côtés verticaux en découvrant, dans l'ouverture ainsi pratiquée, une apparition qu'il reconnut immédiatement pour l'avoir déjà vue sur la scène : un homme. Celui-ci s'avança calmement et utilisa son bras pour refermer le rectangle derrière lui. Puis, toujours lentement, il se baissa et s'assit sur le sol, le dos contre le mur.

Le bras droit à demi tendu vers la cime de sa tour, le gauche horizontal servant de balancier, la tête tournée vers Daniol Murat, les sourcils fortement tirés vers le haut par un intense étonnement, C12/5 se figea plusieurs secondes. Fasciné par ce premier contact, l'éthologue semblait atteint de la même paralysie. Chacun par le regard prenait contact avec l'être visible tout au fond des yeux de l'autre.

Qui es-tu ? Que penses-tu en ce moment ? s'interrogeait l'homme.

Tu n'es pas une chose comme les autres, songeait l'angémo, en découvrant pour la première fois une autre vie. Il avait déjà vu et entendu parler des humains sur la scène de projection, mais ceux-ci n'avaient pas suscité son intérêt très longtemps. La parole n'était-elle pas la seule chose qui les distinguait des animaux, lesquels avaient aussi la faculté de se mouvoir ! Pour la première fois, un angémo de Classe 12 et un humain entraient en contact direct. Jamais ni l'un ni

l'autre n'oublieraient cet instant.

— Homme, dit finalement C12/5, sous l'impulsion d'un réflexe conditionné, qui l'obligeait à nommer tout ce qui se présentait à lui. Mais il n'avait encore jamais vu cet humain-là sur la scène.

Daniol Murat en fut profondément troublé ; la petite voix de l'enfant était touchante. Une rafale de questions hétéroclites souffla dans sa tête. N'était-il pas monstrueux de participer à une telle entreprise ? Que pouvait-il faire maintenant devant le fait accompli ? Comment s'occuper des neuf autres clones, tous les mêmes, tous parfaitement identiques ? Que pouvait-il faire pour les protéger ? Comment gagner la confiance de celui-ci ? Devait-il lui parler ou attendre ? Le projet C12 ne les avait-il pas tous dépassés ? Avaient-ils créé ces angémos en pleine conscience de ce qu'ils faisaient ?…

Sur le sol fertile de sa sensibilité, un tourment germait lentement. Démon justicier augurant de terribles représailles, le mythe éternel de l'apprenti sorcier jaillit du fond des âges pour hanter sa conscience.

C12/5 n'avait aucun a priori concernant les humains. Les images tridimensionnelles étaient volontairement choisies à des fins éducatives. On y voyait le plus souvent des femmes ou des hommes (la différence lui échappait encore) se faire servir par un être semblable à lui. Tellement semblable, qu'il avait l'impression que c'était comme un autre lui-même ! Parfois, devant eux, la petite créature qui lui ressemblait jetait des boules en l'air et les rattrapait. Cette activité correspondait au son « Jongler ». Après avoir vu ça, les humains tapaient leurs mains l'une contre l'autre. Parfois, ils se secouaient légèrement en produisant des sons avec leur bouche étirée.

C12/5 lâcha son cube et descendit du socle. La chose était bien plus grande que celles qu'il avait pu voir sur la scène. Il eut immédiatement le fort désir de savoir si elle était touchable. Mais la prudence ralentit son acte de vérification. Centimètre par centimètre, il approcha donc très lentement de l'homme qui demeurait parfaitement immobile et silencieux. Son regard chargé de curiosité examinait ce visage et ce corps qui, proportions et pilosité mises à part, ressemblait beaucoup au sien. Les mains nues, aux doigts curieusement courts, qui pendaient mollement au bout des poignets posés sur les genoux, retinrent particulièrement son attention.

Daniol Murat osait à peine faire pivoter ses yeux à l'intérieur de leurs orbites pour suivre l'évolution du jeune angémo. Seuls son cœur et ses pensées s'agitaient.

Parvenu à portée de main de l'entité, C12/5 s'assit et observa minutieusement les moindres détails. Les vêtements étaient pour lui une bien insolite sorte de toison. Pantalon vert sombre satiné, chemise blanche. Le modèle de chaussure porté par Daniol n'épousant pas la forme des orteils lui donna à penser que cette créature n'avait pas de

doigts aux mains postérieures. Ce proche face à face se prolongea plus d'une minute. L'éthologue se sentit scruté par une intelligence inquisitrice mais parfaitement innocente qui tentait d'engranger des faits sans porter de jugement.

Ce jeune cerveau, avide de connaissances, se renseigne tout simplement, se dit-il. Il fait des provisions cognitives, rien de plus pour l'instant.

Détournant un instant son attention du clone, il observa sa construction avec intérêt. Le soin apporté à l'empilage des objets était surprenant ; il constata que les cubes, séparés par des cylindres, étaient tous identiquement orientés. Montrant qu'il était sensible à l'esthétique d'un travail bien fait, le bâtisseur avait pris grand soin d'aligner les faces sur un même plan. Dire qu'il a un peu plus d'un an, seulement ! songea l'homme. Quelle considérable avance par rapport à un enfant humain ! Il tressaillit soudain ; l'angémo venait de le toucher.

C12/5 retira vivement son index pour en porter l'extrémité devant ses yeux qui louchèrent un bref instant, puis encouragé par le fait qu'il n'y discerna aucun dommage, il recommença son geste avec plus d'insistance. La main sans doigts était souple et lisse. Il pinça le bas du pantalon et le secoua légèrement de droite à gauche. Ce pelage était encore plus insolite que la main sans doigts ! Sa curiosité dissipant le peu de prudence qui lui restait, il attrapa le pouce gauche à pleine main et tira vigoureusement.

Daniol Murat avait la certitude de vivre un moment très fort de son existence ; il avait du mal à maîtriser l'intense émotion qui s'emparait si violemment de lui. Bras tendu, il offrit sa main à celles du jeune clone. Le contact de ces petits doigts créait une étrange sensation qu'il n'aurait su comparer.

Le quadrumane joua un moment avec les courtes et larges phalanges, puis il s'intéressa à l'unique surface de toison qui paraissait normale, sur cette immense créature. Sans pour autant le penser avec ces mots, car il ne les connaissait même pas, il relia dès lors Daniol Murat à l'image mentale : « Poils sur le crâne ».

L'humain sentit de minuscules ongles griffer son cuir chevelu. Le visage simiesque de l'enfant était à quelques centimètres du sien. À plusieurs reprises, leurs regards se rencontrèrent.

La première fois, l'angémo hésita ; sa main cessa de fourrager dans les cheveux de son visiteur, mais il reprit bientôt son inquisition en détaillant son oreille. Il la tira un peu, puis enfonça doucement son index à l'intérieur. La deuxième, fois ils se fixèrent l'un l'autre au moins dix secondes.

L'employé d'Amis Angémos pouvait facilement entendre la respiration, rapide mais de faible amplitude, sortant du nez aplati.

Poils sur le Crâne me regarde, songea un instant C12/5, mais très vite sa soif de découverte dirigea son attention sur d'autres parties du gros visage, menton, joues, narines… Cependant, la sensation d'être vu fit naître en lui un signal d'intérêt qui s'amplifia au fil des secondes, de sorte qu'il souda délibérément cette fois ses pupilles à celles du géant assis. En plongeant profondément, le plus possible, tout au fond du regard de l'homme, en notant chaque mouvement et vibration de la cornée, en enregistrant les moindres contractions des paupières, C12/5 découvrit l'immense notion de l'autre. Une notion essentielle et simple, universelle et personnelle, intuitive, et appelant les réflexions les plus intenses. Il eut en un même instant, l'impression qu'elle venait à sa rencontre, et qu'il allait à elle. La conception de l'autre s'appuie sur celle du soi, d'aucuns s'exclameraient, mais il n'était pas encore assez savant pour parquer, grâce à des mots bien précis, l'autre et le soi dans des enclos différents. Aussi, c'est plutôt une sensation de relation qui s'insuffla dans son intuition.

Daniol Murat sentit tout de suite que la vision de l'angémo était différente. Il ne l'observait plus, il l'interrogeait. Je sens que tu penses, semblait-il dire, je sens que tu es. Montre-moi que tu es, intéresse-toi à moi, donnait l'impression de demander le regard du quadrumane. L'humain tourna doucement la tête pour lui faire face et lui sourit.

Un torrent de joie emplit C12/5. Poils sur le Crâne me regarde ! jubila-t-il ; il sait que je suis. Il engouffra cette merveilleuse sensation au fond de son âme en souriant à son tour. Puis, sa petite voix s'exclama :

— Homme ! Homme !

Ensuite un autre large sourire éclaira sa face de petit singe.

Alors, une formidable explosion de sentiments contradictoires détona dans le cœur du psychologue. Il fut tout à la fois, attendri, épouvanté, heureux, peiné, exalté et terriblement écrasé par une culpabilité oppressante. Que s'était-il passé ? Ce n'était pas très clair dans sa mémoire. On lui avait simplement parlé de singes parlants. Cela ne l'avait pas choqué sur le moment. Son métier l'avait habitué aux angémos. Depuis longtemps déjà, les hommes croisaient les animaux pour les modifier. Puis, avec les progrès de la génétique, on a changé les tailles, les couleurs, les formes, les pelages, les plumages… Il en était souvent ainsi, on s'habitue aux pires choses quand elles arrivent petit à petit. Quelque part au fond de sa conscience, la légende de l'apprenti sorcier brandit encore une fois son spectre. L'écho menaçant de son lugubre ricanement déversa dans son ventre le suc glacial de la panique. Il eut l'impression qu'un terrible châtiment allait s'abattre sur lui et sur tous les responsables de cette expérience contre nature. Mais des larmes de pitié pour cette créature troublèrent sa vue et sa peur recula un peu.

C12/5 continua à le regarder et à le toucher quelques minutes. Il lui grimpa même deux fois dessus pour examiner ses cheveux de plus près avant de reprendre une étude plus approfondie de ses pieds.

Devant son insistance et sa perplexité bien visible, l'homme décida de lui montrer ses orteils. Toujours assis contre la porte, il souleva sa jambe droite, légèrement, juste pour décoller la semelle du sol. En effectuant des gestes au ralenti, il serra fermement sa cheville pour imprimer au bas de son pantalon un mouvement de rotation dans un sens puis dans l'autre. Aussitôt, en réponse à cette manœuvre, les quelques millions de crochets moléculaires qui formaient la nanofermeture s'ouvrirent tout autour de l'articulation. Devant le clone déconcerté, il ôta la chaussure qui venait de se séparer du vêtement et montra son pied nu. Le front plissé de son élève l'amusa.

Poils sur le Crâne a perdu une main, fut la première constatation de C12/5. Mais très vite, il se ravisa en découvrant les orteils. Non, se dit-il, il cache ses doigts dans une main sans doigts. Après avoir examiné la chaussure sous tous les angles, il entreprit de l'essayer. Elle était énorme pour lui. Il s'y enfonça presque jusqu'au genou. Son spectateur trouva sa mine plutôt cocasse, mais le quadrumane ne s'en rendit pas compte. Il garda une expression très concentrée, que quiconque aurait trouvée de circonstance sur la figure de quelque savant plongé dans ses spéculations. Son expérimentation prit fin au bout d'une minute environ. Il abandonna la chaussure et remettant probablement la suite de ses découvertes à plus tard, il s'éloigna soudain en se dandinant sur ses mains postérieures. Daniol Murat n'eut pas le temps de s'en étonner bien longtemps. L'angémo fouilla dans le tas d'objets éducatifs qui jonchaient le sol et revint avec une sphère rouge.

— Boule rouge ! dit-il, en offrant la sphère accompagnée d'un nouveau sourire.

L'homme saisit l'offrande en affichant l'air le plus aimable qu'il pût prendre et répéta ces mots.

— Boule rouge !

Son petit compagnon en fut visiblement enchanté. Il manifesta ostensiblement son enthousiasme par une mimique burlesque, qui dessina sur la bouche de l'éthologue un sourire non forcé cette fois-ci. En appui sur ses longs bras, C12/5 souleva ses jambes du sol et se balança plusieurs fois d'avant en arrière tout en courant dans le vide, avec sur sa frimousse une expression de joie pure et naïve.

Daniol Murat avait l'impression qu'une puissante hélice mixait ses pensées déjà fort mélangées. Tantôt il voyait un petit chimpanzé, tantôt il voyait simplement un enfant. Un complexe brouillard de mélancolie et d'incertitude commença à s'épaissir dans son cœur, recouvrant le tumulte des sentiments violents qu'il venait de ressentir. Il était temps pour lui de sortir. Faire le point était nécessaire. Il remit

sa chaussure, se leva lentement, ouvrit le passage, le franchit sans se retourner et referma.

À l'extérieur, dans un geste d'abattement, il appuya son front et ses mains ouvertes contre la porte close et demeura ainsi les yeux fermés, seul avec son intérieur ténébreux.

Ses poings se serrèrent et il pleura silencieusement quand il entendit l'angémo l'appeler :

— Homme ! Homme !

Vassian Cox, l'éducateur des C12 avait assisté à la rencontre de celui qu'il considérait comme son rival et de son élève depuis la scène de projection tridimensionnelle de son bureau. Il ne se faisait plus aucun souci. Selon ses estimations, le 2 dépassait largement le 5 en ce qui concernait le vocabulaire. La construction de la tour ne le dérangeait pas. Au contraire ! plus Daniol Murat perdrait de temps en futilités, plus C12/2 prendrait de l'avance. À plusieurs reprises, il avait souri d'aise devant la sensibilité infantile du psychologue. Il remercia Dieu d'avoir un concurrent aussi peu combatif.

— > Commande céph : Appeler Alan Blador, dit-il.

— :: Oui ? fit la voix de son chef, au bout de quelques secondes.

— :: Je voudrais vous voir rapidement, s'il vous plaît, Monsieur.

— :: Je ne suis pas dans mon bureau. Je suis dans mon gravitant en partance pour une rencontre importante.

— :: Qu'importe, Monsieur ! Je voulais vous dire que… J'ai constaté que Daniol Murat avait reçu l'autorisation de visiter son singe.

— :: Passez en vision Vassian ! passez en vision. C'est très important pour l'esprit de passer en vision. L'esprit se nourrit par les yeux. Le saviez-vous ? Passez en vision avant de continuer s'il vous plaît.

À ces mots, Vassian Cox eut un haussement d'épaules et un froncement de sourcils, mais il obtempéra. Il sortit son œil Réseau du fond d'une de ses poches et le posa devant lui sur son bureau. La petite caméra transmit son image dans le cerveau de son correspondant qui put dès lors le voir dans un rectangle de quelque dix degrés de large.

— :: Bien ! bien ! me voyez-vous aussi Vassian ?

— :: Oui, Monsieur, bien sûr que je vous vois. Je vous disais que Daniol Murat est allé voir son singe. Me serait-il possible de voir le mien, s'il vous plaît ?

Alan Blador réfléchit un moment avant de répondre. Il avait également assisté à la rencontre de C12/5 avec Daniol Murat. Sa connaissance de l'éducateur lui donnait à penser que C12/2 risquait d'avoir moins de chance que son semblable. Malheureusement, il lui était difficile de refuser à l'un ce qu'il accordait à l'autre. Sandrila Robatiny lui demanderait d'expliquer ses décisions en termes de rentabilité. Il avait besoin de conserver sa place au sein d'Amis Angémos. Et même au sein de Génética Sapiens qui lui accordait des faveurs tarifaires importantes sur toutes les prestations liées au prolongement de sa vie. En payant plein tarif, l'argent qu'il avait

réussi à épargner lui permettait tout au plus de repousser la mort pendant une trentaine d'années. Ensuite, inexorablement, ce serait la lente décrépitude, la chute morbide, la métamorphose macabre. Alan Blador soupira. Depuis cinq ans il avait une relation. Une gamine. 80 ans seulement ! Elle était d'un milieu aisé qui lui donnait les moyens de s'entretenir. Et puis, si jeune on dépense beaucoup moins dans ce domaine. Il eut une vision terrifiante. Elle, encore jeune et belle, lui, un vieillard repoussant, une épouvantable momie desséchée.

— :: Monsieur ?

— :: Oui ! répondit-il. Excusez-moi. Vous pouvez aller voir votre angémo, mais n'oubliez pas qu'il a un esprit, ne l'oubliez pas.

— :: Ne vous inquiétez pas, Monsieur, au besoin Dieu me le rappellera. Merci, Monsieur.

Une première expérience de l’autre

C12/2 était fatigué. Il serait même plus juste de dire qu’il était épuisé. Les leçons de vocabulaire, de plus en plus denses, lui laissaient si peu de répit qu’il manquait de sommeil. À tel point qu’il lui arrivait parfois de sauter un repas pour gagner quelques minutes de repos. Son existence était dure, mais il parvenait encore à la supporter. Intégrons que, n’en connaissant aucune autre, il ne pouvait pas la comparer, aussi n’avait-il aucun préjugé sur ce que pouvait ou devait être une existence. Pour lui, elle était en quelque sorte normale. En quelque sorte, parce que même la signification du mot normal lui était étrangère, puisque justement pour appréhender ce terme, il faut avoir eu l’occasion de comparer. « La vie est ainsi ! » eût résumé son opinion sur le sujet, pour peu qu’il se fût posé la question.

L’enfant angémo de la deuxième cellule s’agitait dans son sommeil ; tandis qu’il dormait en position fœtale, le pouce dans la bouche comme l’eut fait n’importe quel enfant humain, des contractions secouaient son corps de chimpanzé par intermittences, et souvent aussi des tics vibraient sur sa face crispée. Ses ondes convulsives n’étaient pas les seuls signes de son anxiété : ongles rongés, poings serrés, mâchoires crispées… en portaient également le témoignage.

Sa conscience engourdie perçut un contact cotonneux et des secousses lointaines. Trop fatigué pour traiter ces informations transmises par ses sens, il percevait ces signaux mais ils ne signifiaient rien pour lui. Malheureusement, ils étaient insistants et de plus en plus forts. Ces sensations flottèrent un moment au-dessus de la frontière qui sépare le monde onirique du monde de l’éveil, mais elles prirent peu à peu de la consistance. Son cerveau surmené fut obligé de quitter les profondeurs moelleuses de sa douce torpeur pour assumer une douloureuse remontée vers la surface, au-dessus de laquelle régnait la cruelle réalité. Il émergea brutalement, dans une gerbe de souffrance, assis sur sa couche, suspendu par un bras, la tête roulant sur le menton contre le plexus. La mélasse léthargique poissait son esprit. Ses yeux clignèrent plusieurs fois avant de s’ouvrir complètement sur son bras droit tendu vers le haut. À l’autre extrémité de celui-ci, il reconnut quelque chose qu’il avait déjà vu sur la scène. C’était un homme. Un homme qui lui secouait le bras et lui parlait :

— Debout ! Lève-toi, petit singe.

Bien qu’il ne comprît pas le sens de ces paroles, il se mit sur pieds, ou plutôt sur mains, plus étonné qu’effrayé, et toisa Vassian Cox qui l’avait lâché.

— C’est bien, mon singe ! Je suis fier de toi. Tu as fait de nets progrès.

Il fut sur le point d'ajouter : « Ton vocabulaire a largement dépassé celui de 5 », mais craignant d'être observé et écouté, il se ravisa.

Comme l'avait fait C12/5 un moment auparavant, C12/2 passa mentalement en revue toutes les images d'humains que la scène lui avait montrées. Un amalgame d'idées confuses se dégageant de son inventaire, lui fit supposer que des relations spéciales existaient entre les hommes et des apparitions en tous points semblables à lui-même.

Ainsi donc, un homme est sorti de la scène durant mon sommeil, se dit-il. Premier constat, il est beaucoup plus grand que ceux que j'ai déjà vus. Je pense qu'il doit être touchable, c'est le cas de tout ce qui est hors de la scène.

Dans l'intention de corroborer cette importante spéculation, il se comporta naturellement comme l'eut fait un enfant humain : il tendit l'index, son doigt le plus curieux. Mais cette sonde tactile ne put s'acquitter de la mission qu'il lui assigna. Elle fut fermement interceptée et déviée de sa trajectoire, juste avant d'atteindre sa destination.

— Tu dois apprendre la politesse, petit singe ! grogna l'éducateur chef, en écartant le long bras velu. Plus tard tu devras témoigner du respect à tes maîtres, pour faire honneur à mon éducation. Je vais t'apprendre à devenir un gentil singe. Ça ne sera pas facile, mais Dieu m'apportera son soutien.

Oui, constata C12/2, cet homme est touchable. Mais… je vais essayer encore car quelque chose de curieux s'est produit.

Encore mal réveillé, il n'avait pas réalisé ce qui venait de se passer. Sa deuxième tentative fut repoussée avec plus de brutalité.

— Tu es têtu, hein ! Toi, singe ! Moi, homme ! Toi, pas toucher homme sans permission ! Compris ?

Interloqué, le petit clone recula et fixa pour la première fois l'homme dans les yeux. Aussitôt, un phénomène nouveau et fascinant, émanant de ces deux points énigmatiques, pénétra au fond de lui au travers de ses propres pupilles, pour révéler à sa conscience une sensation extraordinaire. L'homme me regarde, réalisa-t-il, en luttant contre sa somnolence. L'homme me voit. L'homme sait que j'existe. Passé un moment de griserie induit par cette découverte frappante, il eut une pensée accablante. L'homme m'a repoussé volontairement. L'homme sait que j'existe et il me repousse. L'homme sait que j'existe et il n'aime pas ma présence. L'homme ne m'aime pas. Il est plus fort que moi et il ne m'aime pas.

Cette révélation poignante chemina dans les circuits cérébraux de base que possède toute forme de vie, siège de ce que l'on nomme l'instinct de conservation, et rejaillit sous la forme d'une alarme. Danger ! S'éloigner de tout ce qui présente un risque ! Sans quitter Vassian Cox des yeux, C12/2 recula. Pour la première fois, un angémo

de Classe 12 avait peur d'une autre conscience ; jamais il n'oublierait cette rencontre.

— Je vois que tu commences à comprendre, petit singe. Tu n'es pas si bête que tu en as l'air. Nous allons faire du bon travail ensemble. Je vais t'apprendre à devenir un animal de compagnie docile et agréable.

Malgré ses énormes progrès en vocabulaire, le petit clone ne comprenait que quelques mots seulement parmi ceux que l'homme prononçait. Le mal de tête qui palpitait dans son cerveau ankylosé était en outre un fort handicap. Il réalisa cependant, grâce au mystérieux, indispensable et merveilleux mécanisme de l'intuition, qu'il s'agissait d'une communication. Par cette faculté presque magique de l'esprit, il sut aussi en observant les expressions du visage et en analysant les intonations de la voix, que ces paroles sans chaleur n'auguraient rien de bon.

— Je viendrai te voir régulièrement à partir de maintenant. Tu n'as rien à craindre de moi, si tu obéis. Je vais t'apprendre ton métier en quelque sorte.

Sa dernière phrase rendit l'humain hilare. C12/2 avait déjà entendu des humains rire sur la scène, mais là, vu de près, c'était vraiment… pour le moins insolite. Il en fût un instant fasciné, envoûté.

— Tu seras mon prototype, reprit l'éducateur. Plus tard tu en seras même fier. Tu vas apprendre à servir les hommes, à leur raconter des histoires drôles… et tout un tas de choses. Tu seras un singe cultivé et de bonne compagnie, comme on dit. Tu es un gentil singe.

Il tenta de lui poser affectueusement la main sur la tête, mais le quadrumane laissa échapper un gémissement de terreur en s'enfuyant.

— N'aie pas peur ! dit-il. En tout cas, je te préfère comme ça, qu'en effronté disposé à toucher n'importe qui. Je vais te laisser méditer cette première leçon de politesse. Elle a eu de l'effet, grâce à Dieu !

Vassian Cox sortit. Le jeune être génétiquement modifié éprouva un tel soulagement à le voir disparaître, qu'il ne s'intéressa pas même un instant à la porte qu'il vit pivoter pourtant pour la première fois ! Il faut dire qu'il était si épuisé, qu'il n'eut pas la force de traverser la pièce pour s'étendre sur le matelas ! La fatigue le plaqua au sol. Il s'endormit sur-le-champ. Tandis que le visage de l'homme gouvernait ses cauchemars en se tatouant indélébilement dans sa mémoire, sa première expérience de l'autre meurtrissait son cœur, aigrissait sa conscience et ternissait son âme.

Une seule question !

Sandrila Robatiny avait accepté la proposition. Ce qui survenait en elle était si soudain, si fort et si inattendu qu'elle avait besoin de trier ses pensées, de souffler un peu, de prendre le temps de réfléchir. Alors !… pourquoi pas en mangeant une volaille !

À genoux sur le tapis, l'un en face de l'autre, séparés par la petite table, cernés par les plantes protéiformes, ils s'observaient silencieusement. Chacun venait de prendre une pilule de kokibus. La substance commençait à faire de l'effet ; leurs visages étaient détendus et affables. Elle était plus calme. Son désir d'action, de combat, d'ascension, habituellement si fougueux, se lénifiait toujours sous l'influence de cette substance. Quand elle estimait le moment opportun, la guerrière osait poser les armes, pour se détendre ou méditer à l'aide de quelques stupéfiants. En particulier le kokibus ! Celui-ci avait la propriété de la rendre plus sentimentale, ou du moins d'assoupir momentanément l'inlassable ardeur de son épée. Elle se sentait disposée à vivre cet instant insolite mais agréable. Son intuition lui disait qu'elle était devant un embranchement important de son existence et que mieux valait ne pas trop se précipiter pour choisir la bonne direction.

L'homme remarqua que ses yeux magnifiques, desquels sourdait une intelligence intimidante, s'étaient vidés de leur fournaise nucléaire pour se remplir d'une énigmatique rêverie. Le regard était toujours aussi pénétrant mais plus du tout menaçant. Il parla le premier.

— On pourrait jouer à un truc bien connu !

— Hum ?

— À tour de rôle, on se pose une question. Une seule à chaque fois.

— Essayons. Qui commence ?

— Ah ! l'inévitable question. Bon ! je suis d'accord pour que ce soit toi ! Je suis géant, non !?

— Hum ! t'es géant. À moi donc la première question. Que fais-tu, comment gagnes-tu ta vie ?

— Je travaille pour Génética Sapiens… Les plantes de décoration.

— Ah bon ! que fais-tu exactement pour ces plantes ?

— Une seule question ! dit-il, en brandissant un pouce. C'est mon tour.

L'Éternelle acquiesça d'un sourire bienveillant en portant la fourchette à sa bouche. Elle avait l'impression de jouer comme un enfant, mais cela ne la dérangea pas.

— Bien ! Je te pose la même question. Comment gagnes-tu ta vie ?

— Même question, même réponse ! Je travaille aussi pour Génética

Sapiens.

— Ah ! Géant !… Et dans quelle branche ?

— Moi aussi, je sais compter jusqu'à un, répliqua-t-elle en montrant le pouce à son tour.

Il prit un air indigné pour protester.

— Oui, mais moi, je t'ai dit que je m'occupe des plantes.

— Ce n'est pas parce que tu m'as fait un cadeau, que je suis obligée de t'en faire un ! Je préfère m'en tenir aux règles : une question, chacun son tour. Voici la mienne : que fais-tu exactement dans le domaine des plantes pour Génética Sapiens ? Trouves-tu ton salaire satisfaisant ? Les conditions de travail sont-elles agréables ?

— J'ai comme la vague impression que tu ne sais plus compter jusqu'à un. Pourtant tout à l'heure… Il faudrait que tu révises ! Tu as tout oublié ! Avant qu'elles ne soient mises sur le marché, je suis chargé de vérifier que les nouvelles plantes sont bien stériles. Officiellement c'est pour éviter le risque de proliférations accidentelles. Comme elles sont très résistantes, elles se développeraient au détriment des végétaux naturels.

— Officiellement, dis-tu ?

— Oui, c'est une obligation depuis les grandes tragédies écologiques. Mais je soupçonne Génética Sapiens de faire du zèle dans ce domaine pour augmenter leurs ventes, car ils vendraient forcément moins si leurs produits faisaient des petits.

— Hum ! Hum !… Je vois !

— J'ai également pour mission de traîner dans les recoins du Réseau pour essayer de connaître les goûts et les attentes des consommateurs. Le salaire n'est pas terrible, mais j'arrive à le doubler avec de petits trafics. Je demande davantage de plantes qu'il m'en faut pour effectuer mon travail, j'en revends plus de la moitié… Aimes-tu les plantes au fait ?

— Oui, oui, je les aime bien. À mon tour de poser une question.

— Ah non ! c'est à moi !

— Je viens à l'instant de répondre à la tienne. J'ai dit : Oui, oui, je les aime bien.

Devant la tête qu'il fit, elle le rassura.

— Je plaisante. C'est à toi.

— Que fais-tu chez Génética Sapiens ?

— De la gestion. À quoi pensais-tu en prétendant que tu es en mesure de m'aider ?

Le kokibus ne diminue pas son agilité, pensa-t-il. Elle essaie de m'avoir par surprise.

— Au moment précis où je t'ai dit ça, je pensais à tes seins. Que voulais-tu faire sur le Réseau ? Pourquoi veux-tu rester anonyme pour y accéder ?

Ils croisèrent leurs sourires chargés de mystère, en soulevant en même temps leur verre de vin.

— Nous n'arriverons à rien avec une telle défiance, déclara-t-elle.

— C'est exact ! nous n'arriverons à rien ! Tu es trop secrète.

— C'est plutôt toi, oui ! Tu as répondu n'importe quoi à ma dernière question.

— Non, non. Je pensais vraiment à tes seins !

— Arrête gamin ! Tu sais bien ce que je voulais te demander.

— Gamin ! Gamin ! Voilà que ça te reprend. Je suis plus vieux que toi et tu m'appelles gamin. Je me suis confié plus que toi. Je t'ai même dit que je faisais un trafic de plantes. Tu pourrais me dénoncer ou même me faire sanctionner, qui me dit que tu n'es pas un supérieur hiérarchique ? Tu fais de la gestion, dis-tu ! Tu parles d'une confidence ! Ah ! C'est géant tiens ! De la gestion… plus laconique que ça, ce serait difficile. Et… selon toi, je serais le plus mystérieux des deux. Alors ça ! Géantissimerie ! Je n'arrive pas à croire que tu existes !

Il semblait vraiment contrarié, presque en colère. Elle le dévisagea longuement d'un air amusé, comme s'il eut été un enfant capricieux.

— Écoute petit ! dit-elle enfin. Je conviens que ta manière de traiter les gardiens en zark et de rester invisible sur le Réseau m'épate. Note que j'ai bien dit « m'épate » tout court. Ce qui est une sorte de superlatif par omission, car jusqu'à présent je n'ai pu m'empêcher de rajouter « un peu » toutes les rares fois où j'ai dit la même chose à quelqu'un. Or, il y a bien longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de le dire. J'aime tellement que l'on m'épate, mais c'est, hélas, si rare. Tu as toutes les apparences d'un insoumis, petit. C'est bien !

En d'autres circonstances, Bartol aurait ri au nez de n'importe quelle autre personne lui tenant un tel langage. Il n'aurait pas supporté cette tonalité de discours. « Caresse-moi la tête et donne-moi un sucre ! » aurait-il raillé assez rapidement. Mais la singulière créature qui lui parlait émettait une force si grande et si imposante qu'il semblait tomber sous le sens que nulle trace d'orgueil n'entachait ses paroles ; il eut la conviction que tout ce qu'elle disait était justifié. Par exemple, aussi abracadabrant que ceci pût lui paraître, il eut l'inexplicable sensation de n'être qu'un enfant pour elle.

— J'aime les insoumis, continuait-elle. Aussi, suis-je décidée à te faire à mon tour une confidence. Une importante confidence… Très importante. Je te préviens, quand j'aurai parlé ce sera trop tard… Je te conseille de bien surveiller ta langue : tu ne me connais pas ! tu ne m'as jamais vue ici, sinon…

Les yeux de Sandrila Robatiny parurent soudain capables de faire fondre de la roche à distance.

— Sinon ?

— …

— L’œuf ? C’est ce que tu veux dire ? s’enquit-il.

— …

— … ?

— Excuse-moi. Non, je ne voulais pas dire ça.

La fournaise avait disparu de son regard. À présent, elle était hésitante.

— Je disais donc… Je vais te révéler quelque chose de très important, que tu dois garder pour toi. Mais… auparavant, pour m’aider un peu, je voudrais te poser quelques questions.

— Vas-y !

— Connais-tu la patronne de Génética Sapiens ?

— Sandrila Robatiny ?

— Hum ! Hum !

— Je la vois comme tout le monde aux infos. On l’a vu tout à l’heure. Elle est à Marsa en ce moment en visite dans ses succursales. Tu la regardais d’ailleurs.

— Que penses-tu d’elle ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir ?

— Que penses-tu d’elle ? Réponds !

— Je ne sais pas, moi. C’est une femme très riche, très puissante. Je ne connais rien d’elle à part son image. Image d’un moment, d’ailleurs. Avant, on pouvait relier quelqu’un à son physique, même si ce n’était pas très représentatif de l’essence véritable d’une personne, c’était au moins quelque chose. Aujourd’hui, l’image est aussi pérenne qu’une coupe de cheveux.

— Oui, mais… Que penses-tu du peu que tu connais d’elle ?

— Hou ! c’est géant ces questions. Que puis-je te dire ?… C’est une très belle femme, mais avec les ranks qu’elle a dans les poches… Elle peut se payer tous les caprices offerts par la plastique corporelle. Moi, je préfère le vrai, le naturel. Elle n’a rien en commun avec des gens comme nous. Nous ne sommes pour elle que de simples mortels, des gens sans intérêt. Je ne sais rien d’elle, je te dis. Génética Sapiens fait tout de même des trucs pas très beaux et elle est responsable. Mais ce n’est pas le moment d’en parler. Je t’écoute. J’attends.

Elle but une nouvelle gorgée de vin, porta un morceau de volaille dans sa bouche et mastiqua lentement en penchant légèrement la tête pour demander :

— Quelle est cette chose pas très belle que Génética Sapiens fait ?

— Je disais ça juste en passant. Ça n’a aucune importance dans le moment présent. Ne perdons plus de temps. J’attends cette importante révélation.

Il fut troublé de constater que l’imposante assurance de granit de sa compagne de table semblait s’être attendrie. En cet instant, elle

paraissait presque timide. En fait, la bicentenaire dirigeait secrètement une titanesque bataille intérieure, mettant en scène des sentiments contradictoires qui s'affrontaient violemment parmi des salves d'interrogations. Dans cette gigantomachie silencieuse, l'amour était un dieu et le géant qui tentait de l'abattre était l'ambition sans mesure qui animait Sandrila Robatiny depuis plus de deux siècles. Ce géant était puissant et déterminé mais peut-on combattre un dieu ! Le premier voulait ne rien dire, l'autre aspirait à tout dévoiler. Pendant que ces adversaires s'affrontaient, elle se demandait pourquoi elle n'avait pas tué cet homme. Bien qu'elle connût déjà la réponse, elle se posait réellement la question. Pourquoi n'était-elle soudain plus si fière d'être Sandrila Robatiny ? Pourquoi lui avait-il fait remarquer que sa beauté était artificielle ? Pourquoi avait-elle perdu son arrogante assurance face à lui ? Pourquoi avait-elle si peur de lui déplaire en se révélant ? Des centaines d'autres pourquoi germaient sans cesse dans sa tête, ils s'entortillaient les uns autour des autres comme des liserons, car aucune réponse ne venait enrayer leur prolifération.

— Qu'elle est cette chose pas très belle que Génética Sapiens fait ? répéta-t-elle, comme si elle n'avait pas conscience d'avoir déjà posé cette question.

— Je viens de te dire que ça n'a aucune importance, je disais ça juste pour… enfin ! Nous avons des choses plus personnelles à échanger. Je me fiche de Génética Sapiens et de Sandrila Robatiny.

— C'est ma dernière question. Ensuite je parlerai. Réponds s'il te plaît. Suppose que je sois sur le point de te confier un grand secret et que pour trouver le meilleur moyen de te le dire j'ai besoin de connaître ton opinion sur différents sujets.

— Il s'agit donc d'une importante information concernant Génética Sapiens ! C'est ça ! Géantissime géanture ! Tu veux passer une information sur le Réseau pour prévenir le public. C'est pour cette raison que tu voulais rester anonyme ? Qu'ont-ils fait comme saloperie encore ?…… Que… Que…

La force mystérieuse et infinie qui habitait l'Éternelle s'éveilla soudain pour rayonner dans toute sa puissance. Elle se leva lentement en le trouant du regard.

— Quoi ? Qu'est-ce que ! balbutia-t-il.

De nouveau, les yeux légèrement bridés prirent une profondeur mystérieuse et une dureté qui eussent imposé le respect au plus téméraire des impertinents. De nouveau, le port de tête et la posture générale de ce corps tonique et parfait dégagèrent tant de noblesse, de fierté et d'énergie qu'en cet instant, le monde tout entier parut être un accessoire bâti autour d'elle. De nouveau, il en fut ébloui. Et de nouveau il eut la grisante impression de courtiser une terrifiante

déesse. Il ne savait plus s'il l'admirait ou s'il l'aimait. S'il l'aimait parce qu'il l'admirait ou l'inverse… Mais il réalisa qu'il se posait ces questions stupides pour distraire son esprit, sorte de protection mentale pour limiter les effets de la fascination, comme on interpose un filtre devant les yeux pour regarder le soleil.

— Écoute bien gamin ! Écoute… … …

— ?…… ? …… ?

— Écoute… … … …

— ?……

— Je SUIS, Sandrila Robatiny, révéla-t-elle.

Au plus haut de sa superbe, une fulguration de défi sortant de ses pupilles éclaira sa déclaration, comme un éclair puissant qui illumine brièvement le cœur d'une tempête.

Bien que l'idée ne lui fût à aucun moment venue à l'esprit, il sut immédiatement que c'était la vérité. Cette foudre détona en lui. Il eut l'impression d'être un enfant jouant avec ce qu'il croyait être un pétard, jusqu'au moment où il découvre qu'il vient de déclencher l'ignition d'une bombe.

— Oui, je SUIS Sandrila Robatiny. J'ai 220 ans et je suis la femme la plus puissante des mondes. J'ai érigé Génética Sapiens. Seule. Seule, et contre tous.

Il soutint le regard provocant qui le dardait. Était-ce une pure invention de sa part, ou… Derrière l'épais bouclier de son arrogance, il crut entrapercevoir sa fragilité. Une fragilité tendre et touchante et même… peut-être bien… de la détresse. Cette impression avait été si fugitive, si subtile, qu'il douta. Mais il en fût néanmoins troublé.

— Je trouve ta compagnie agréable, mais je ne saurais renoncer à mes ambitions pour te plaire, car c'est dans ma nature de demeurer dans les cimes. Oui, j'ai les moyens de modeler mon apparence, mais je ne suis pas la seule. Tous ceux qui font de même n'ont rien inventé. Les humains se maquillent depuis des lustres et la chirurgie plastique existe depuis longtemps déjà. Je ne fais que pousser à l'extrême cette pratique humaine. Si tu préfères le vrai et le naturel, alors, pourquoi te coiffer ? Sois hirsute ! Pourquoi as-tu des ongles soigneusement limés ? Va vivre nu dans les bois. Creuse-toi un terrier avec tes jolies griffes. Garde ta crasse, ne te lave plus. Enlève tes vêtements, cette peau artificielle ne va pas avec tes idées. Sois velu !

Il voulut répondre, mais son cerveau était trop occupé à digérer cette révélation. Devant lui se dressait une existence qui avait accumulé plus de deux cents ans d'expérience. Cela donnait déjà suffisamment matière à méditer. Il se résolut cependant à l'affronter au moins du regard, pour commencer. En appui sur une jambe, elle croisait les bras sous sa poitrine aphrodisiaque tandis que les contours de sa silhouette traçaient dans l'espace d'ensorcelantes courbes,

sollicitant en lui des pulsions véhémentes, difficiles à dissimuler.

— Tu vois, homme des bois ! Tu ne sembles pas insensible à ce qui n'est pas complètement naturel. Tes réseaux neuronaux sexuels répondent aux signaux visuels qu'ils reconnaissent. Naturel ou pas, ils réagissent. Ôte de ta tête les idées préconçues et ne garde que les tiennes. Pour chaque chose, pose-toi une question et, dans la mesure du possible, réponds-y.

Sandrila Robatiny se sentait emportée dans le tourbillon de ses réactions, mais ce qui se passait en elle était à présent plus clair. Elle savait qu'elle tenait à cet homme. Le fait était indéniable. Mais un urgent besoin d'être acceptée, telle qu'elle était, la poussait à se dévoiler et à se justifier. Ce faisant, par réflexe, elle déployait inconsciemment ses capacités de séduction. Un peu pour augmenter ses chances de lui plaire, un peu pour se rassurer elle-même. Il est vrai que cette réflexion au sujet de sa beauté artificielle l'avait affectée. Il restait encore quelques points sombres. Notamment ce qu'il reprochait à Génética Sapiens. Mais elle éclaircirait le reste plus tard. Ça pouvait attendre un peu. Elle fit un énorme effort pour se calmer et reprit sa place sur le tapis devant son assiette. Ils furent un long moment silencieux, ne communiquant que par le regard. Petit à petit, le volcan d'émotions qui tonnait dans la poitrine de l'Éternelle gronda de moins en moins fort puis s'assoupit. Sa voix était presque paisible quand elle dit :

— Hum… J'ai l'impression… de m'être un peu emportée.

Il ne répondit pas tout de suite. Ses yeux errèrent un moment sur la table tandis qu'il se concentrait, qu'il faisait la part des choses, qu'il triait ce qu'il venait d'entendre. Sa personnalité profonde s'exprimait au fond de lui, elle répondait en secret :

« Alors ainsi, tu es faite pour vivre dans les cimes ! Eh bien moi, vois-tu, j'aime secouer les grands arbres. Et il se trouve que, depuis un moment déjà, je secoue le tien dans l'espoir de te faire tomber, au moins de quelques branches. Je suis la puce qui rend les lions fous de rage, le grain de sable qui enraye les machines de guerres des seigneurs et je suis plus sournois que vous n'êtes méchants… »

Mais… Il ne savait réellement que penser, ni d'elle, ni de son propre comportement vis-à-vis d'elle. C'est à peine s'il fut assez lucide pour noter, dans une sorte de brouillard de conscience, un fait étrange : malgré l'incroyable suffisance dont elle venait de faire preuve, à présent qu'elle n'était plus une image encéphalique ou de vidéo-plaque, mais bien réelle, là, devant lui, il avait tendance à oublier qu'il l'avait combattue. Le moment n'était pas propice à l'introspection profonde. Lentement, son regard monta à l'assaut de celui de l'Éternelle. Elle rencontra ses yeux étrangement énigmatiques sous des sourcils sombres, et elle aima la farouche et silencieuse fierté

qui en sourdait. Chacun lu au fond de l'autre tout ce que les mots ne peuvent dire. Ils gardèrent le silence près d'une minute, sans se lâcher des yeux.

— Bon ! Que penses-tu de ma confidence ?

— Géante en effet ! reconnut-il. Je t'en dois une aussi importante.

— A-t-elle changé ta façon de me voir ?

Elle aurait voulu demander : « Suis-je le centre du même intérêt, maintenant que tu sais ? » mais quelque chose l'en empêcha. La fierté ? La crainte ? Elle n'aurait su le dire.

— Non, pas vraiment. Après un premier choc, tu es toujours celle qui était là devant moi, juste avant que je sache. Sandrila Robatiny ! Je t'avoue que c'est géant comme choc ! Géantissimesque, même ! Sandrila Robatiny. Mais alors ! Qui était la personne qu'on a vue aux infos ? J'ai beaucoup de questions à te poser, mais c'est à moi de te faire une confidence importante. Je te préviens moi aussi : ce que je vais te dire met ma vie en danger. Tu dois garder ce que tu vas entendre pour toi. Tu ne dois le confier sous aucun prétexte.

— Je t'écoute. Je suis impatiente.

— … … Koki ?

Elle hésita à peine. Décidément, l'ambiance était particulière ! Elle avait envie de se faire plaisir ce soir.

— Hum hum ! Mais tu devrais te calmer un peu toi sur le kokibus ! As-tu vu tes yeux ?

Dans un haussement d'épaules accompagné d'un sourire, il lui tendit une pilule et en fit sauter une autre dans sa bouche. Elle n'était plus pressée. Le temps venait de perdre toute signification et l'espace avait pour frontières les murs de cette pièce.

Ils échangèrent le premier regard par lequel deux êtres se confirment que quelque chose d'important se passe entre eux.

Il est si bon d'ourdir ensemble

Juste avant de s'endormir, Bima Terron avait eu une dernière conversation avec So Zolss. Ce dernier s'était finalement laissé convaincre. Elle partirait seule, et sans la menace céph-graphique. En temps normal, elle dormait douze heures toutes les deux cent quarante heures, soit tous les dix jours. Depuis quelques années, elle suivait ce plan de sommeil qui lui convenait très bien, il correspondait à son tempérament. Cette fois-ci toutefois, elle avait décidé de changer la routine en devançant de deux jours le moment de son endormissement habituel. Elle avait pensé, certainement avec raison, qu'il était préférable de se lancer dans cette aventure avec le plus grand crédit d'éveil possible. Aussi, ayant convenu des derniers détails de sa fausse évasion avec son patron, elle avait pris sa pilule de sommeil, pour éviter d'avoir à le faire deux jours seulement après le début de sa mission.

Elle s'était lentement endormie en révisant les premières étapes de son plan et en savourant jusqu'à l'extase le machiavélisme de l'idée sur laquelle il reposait. Le patron de Méga-Standard allait trouver un ennemi à sa mesure ! C'était le cas de le dire. Sa nouvelle amie, la haine, avait partagé son excitation ; il faut dire qu'elles partageaient tout depuis qu'elles avaient fait connaissance. C'était une amie invisible. Elle était la seule à connaître son existence. Mentalement, Bima lui parlait sans cesse et elle lui répondait, dans sa tête. C'était si clair qu'elle ne pouvait avoir le moindre doute à ce sujet. Son amie, sa complice était toujours là, on ne peut plus près, à l'intérieur d'elle, car toutes deux partageaient le même corps. Bima ne savait pas comment une telle chose avait pu se produire, la question n'ayant fait que passer, hors d'atteinte de son esprit. Mais peu lui importait ! Elle adorait son amie. Comment aurait-il pu en être autrement !

Je lui dois tout, se disait Bima, pour commencer, cette stupéfiante idée qui signera la perte de So Zolss, d'une manière si démoniaque, si diabolique et si inattendue, que l'histoire humaine ne pourra engranger cet horrible fait, sans en être à tout jamais marquée de l'indélébile sceau de Satan. Oui, elle était bien d'elle cette ruse implacable ! Je ne l'ai pas réalisé tout de suite, pensait-elle. Non ! j'ai tout d'abord cru qu'elle était mienne, mais très vite j'ai compris que je la lui devais. Comme tout le reste d'ailleurs, ma nouvelle force de vivre, cette vigueur enivrante qui piaffe en moi, ma détermination et bien d'autres choses encore. Il est si bon d'ourdir ensemble. Je partagerai tout avec elle, même et surtout le meurtre de So Zolss.

Bima Terron dormait depuis moins d'une heure, étendue sur une couchette pivotante dont les charnières étaient fixées à une cloison. La

structure de ce meuble était très légère, une simple toile tendue dans un cadre. C'était largement suffisant pour la pesanteur réduite, 0,3 g seulement, qui régnait dans sa cabine proche du moyeu de la station spatiale. Elle ne parlait plus avec son amie mais son sommeil était habité par de nombreuses scènes meurtrières ; issus de son plan secret, de multiples scénarios possibles aboutissant à la fin de So Zolss défilaient dans ses songes.

Cupidon n'a rien d'une dégénérescence sournoise

Sans quitter l'Éternelle des yeux, Bartol but une gorgée de vin et reposa pensivement le verre devant lui. Il prit ensuite appui sur ses coudes pour enfoncer longuement son regard dans le breuvage, comme si le boire n'était pas suffisant pour lui délier la langue. Sa préparation semblait devoir s'éterniser quand il releva soudain la tête pour demander :

— As-tu entendu parler d'une rumeur selon laquelle on recherchait des gens à Marsa ?

— Es-tu l'un d'entre eux ?

— Non, je ne suis pas l'un d'entre eux.

— Alors pourquoi me parles-tu d'eux ?

— Parce que j'ai quelque chose de commun avec ces personnes. Nous sommes tous dans une organisation opposée à So Zolss.

Le pouls de Sandrila Robatiny s'accéléra.

— Me parles-tu de l'organisation Organisation ?

— Oui, je vois que tu en as entendu parler.

— C'est même une coïncidence invraisemblable ! J'étais justement à la recherche de l'Organisation.

— Ce n'est pas tout à fait une coïncidence.

— Pas tout à fait ?

— Non. Pas tout à fait, à vrai dire. Une de mes fonctions actuelles au sein de l'Organisation consiste à flairer les enquêteurs de So Zolss. Je traîne dans les lieux publics et je m'intéresse aux nouvelles têtes. J'ai un équipement qui me permet de les identifier. Je t'en parlerai plus tard.

— Je comprends. Ton équipement t'a permis de constater que j'étais une de ces nouvelles têtes. C'est pour cette raison que tu as voulu en savoir davantage sur moi. Uniquement pour cette raison.

Elle avait prononcé les derniers mots en sentant la colère monter en elle. Ce bébé commence à m'irriter grandement, songea-t-elle. Pourquoi a-t-il le pouvoir de me mettre dans un tel état ? Je suis une dominatrice, je ne redoute personne. Je m'apprête à écraser So Zolss et à étendre mon empire sur tous les mondes. Nul n'est en mesure de me résister. Par quel miracle se hisse-t-il au-dessus de moi pour me déstabiliser de la sorte ? Si je n'avais pas pris de kokibus, j'en aurais déjà fait un petit tas de cendres. Sûr !

— Oui, je t'ai repérée. Mais je n'ai pas eu besoin de mon équipement pour ça, et s'il avait localisé une autre personne, il est certain que je n'en aurais tenu nul compte. Je l'aurais tout simplement ignorée pour m'intéresser à ton cas. Il y a certaines appréciations qu'il n'est pas en mesure de faire. Moi si. Surtout quand elles sont

fortement sous la dépendance de considérations que j'ai eu la bêtise de déconsidérer sous le prétexte qu'elles n'étaient pas entièrement naturelles !

L'Éternelle sourit.

— Hum ! tu te rattrapes bien, avec tes histoires de considérations déconsidérées.

Elle ne savait que penser d'elle-même et de sa situation. Quelques heures auparavant, elle cherchait cette organisation avec une farouche volonté. À présent qu'elle l'avait trouvée, elle avait du mal à s'enthousiasmer. Cela lui faisait plaisir, mais sans plus, c'était lointain, presque secondaire.

Il reprit :

— Tu étais donc à la recherche de l'Organisation ! C'est géant non ! Dis-moi pourquoi.

— Je veux lui apporter mon aide pour combattre So Zolss. Je souhaite en contrepartie qu'elle me donne le moyen de communiquer sans qu'il m'espionne. Il paraît qu'elle peut le faire.

— Elle peut oui, confirma-t-il.

— Bien ! Très très bien ! en échange elle aura mon aide.

— Quelle sorte d'aide peux-tu nous apporter ?

— Une aide financière.

— Combien ?

— Ce qu'il faudra. Penses-tu que ce soit un problème pour moi ?

— J'imagine que non.

— Alors, mets-moi en contact avec ton chef.

— Nous n'avons pas de chef. Il n'existe aucune forme de hiérarchie dans l'Organisation. Nous procédons d'une autre manière. Je vais être obligé de t'expliquer tout ça.

— Je t'écoute.

— J'aimerais te poser une petite question avant.

— Hum ?

— Qui est la personne qui se fait passer pour toi pendant que tu es là avec moi ? Qui est celle qu'on a vue aux infos ?

— Ça, c'est loin d'être une petite question !

— Oui, bon ! C'est tout de même à mon tour d'en poser une. Conviens que je t'ai fait une importante révélation, moi aussi.

— Elle n'est pas assez importante pour payer la réponse que tu demandes. Mais, pour te faire plaisir, je vais ajouter une autre question. Cela augmentera ton pouvoir d'achat. Tout à l'heure, tu as dit que Génética Sapiens faisait des choses pas très propres. Pourrais-tu me dire à quoi tu faisais allusion ?

— Tu traites les questions et leurs réponses comme les affaires !

— Pourquoi en serait-il autrement ? Les informations ne sont-elles pas des choses que l'on souhaite acquérir ?

— Oui, bien sûr. Mais tu pourrais de temps en temps poser les armes.

Elle dessina sur son visage un sourire si doux que, le cœur couvert de miel, il se figea sous le charme.

— Sandrila Robatiny ne pose jamais les armes. Aussi, l'ai-je déjà trop fait, pour toi ! Il est temps que je les reprenne. Je veux bien être un peu apprivoisée, mais il y a des limites… À présent, réponds ! Sois sage.

À peine réalisa-t-il, dans une sorte de fond de pensée, qu'il n'avait plus vraiment envie de juger Génética Sapiens. Son esprit s'arrangeait pour oublier tous les reproches, qu'en d'autres circonstances il aurait aisément énumérés. Comme un trou noir engloutissant tout ce qui passe à sa portée, le champ d'attirance qui rayonnait autour de cette femme absorbait-il toutes les convictions qui encombraient sa conscience ? Quoi qu'il en fût, il dut faire un effort violent pour trouver une petite critique à formuler, qui franchit ses lèvres sans conviction.

— Je voulais parler de choses comme… ce que produit Amis Angémos, par exemple.

— Quoi, les angémos ?

Il leva son verre et plongea à nouveau son regard dans le liquide, avec une expression absorbée donnant presque à penser qu'il s'attendait à y voir passer un poisson.

— Tous ces animaux transformés, ces micro-animaux, chiens, chats, chevaux, éléphants, girafes, rhinocéros… qui ne font que quelques centimètres de haut. Ou ces chiens et ces chats et autres, avec des pelages incroyables, fluorescents, avec des motifs… heu… psychédéliques… Ils sont souvent asexués… heu… pour des raisons pratiques…

— Hum ?

— Ben… heu…

Il eut soudainement la sensation d'être un parfait crétin et cela le révolta. Mais sa colère ne fut cependant pas très visible, car sa volonté de plaire négocia secrètement avec son amour-propre, qui accepta de se manifester plus tard, à une autre occasion.

— J'éprouve de la peine pour ces créatures, s'entendit-il dire, sur un ton modéré, comme si la chose avait d'un seul coup perdu toute l'importance qu'il pensait lui attribuer.

Puis, il s'empressa malgré lui de changer de conversation.

— Alors ! qui est donc cette personne qui te remplace ?

L'Éternelle devina qu'il n'avait pas complètement vidé son sac. Mais une partie d'elle, très active en ce moment, s'en réjouissait, car ceci indiquait que sa volonté de la conquérir était plus forte que ses griefs. À son âge, qui pourrait lui apprendre quelque chose de nouveau

sur les invisibles rouages de la séduction !

— Une amie. Une amie très chère. J'ai totalement confiance en elle.

— Ça ! C'est géant comme explication ! Je conçois aisément que, pour toi, je ne dois être qu'un enfant naïf, mais d'ici à croire que je vais gober une explication aussi simple !

Pour garder son estime, il est important de lui montrer qu'elle n'a pas affaire à un imbécile, avait soufflé son amour-propre, en arrachant brutalement son bâillon ; la discussion venant de lui offrir une occasion de s'exprimer, sans nuire à la stratégie de séduction qui lui avait imposé de se taire.

— Tu ne me crois pas ? s'exclama-t-elle, en s'amusant de son air indigné.

— En tenant compte de l'intérêt que semble te porter So Zolss, notre ennemi commun, comment espères-tu me faire croire qu'il puisse être dupe d'une telle supercherie ? Nous savons tous qu'il est en mesure de connaître le code génétique de tous les porteurs de céph. Comment peut faire ton amie, aussi dévouée soit-elle, pour le leurrer ? Comment son LCR peut-il lui envoyer ton empreinte génétique ? J'ai bien compris que, toi, tu n'utilises pas ton LCR pour ne pas te faire repérer. Mais elle ! Comment fait-elle ? Comment peut-elle se faire passer pour toi sans utiliser son LCR ? Tous les directeurs de tes succursales doivent être habitués à recevoir tes consignes. Certains d'entre eux doivent t'appeler. Disons plutôt appeler l'autre Sandrila Robatiny, celle qui se fait passer pour toi. Si ça n'est pas le cas, il doit y avoir un remue-ménage géant chez Génética Sapiens ! Un géantissime remue-ménage difficile à dissimuler ! Quelque chose ne va pas dans ton explication. Tu m'as fait une fausse confidence, grande géanture !

Elle devint nerveuse et inquiète. Elle se sentait incapable de dévoiler ce secret-là. Jamais ! Jamais celui-ci !

— Quelle est donc la vérité selon toi ? Voyons si tu es si malin !

— Je ne vois qu'une seule explication.

— Hum ?

— La personne qui te remplace possède le même code génétique que le tien.

L'œuf tueur se fit plus lourd dans la poche de Sandrila Robatiny, mais elle chassa rageusement cette pensée. Une violente tornade de confusion souffla dans son esprit et dans son cœur. Nous n'avons même pas fait l'amour ensemble, constata-t-elle, nous ne nous sommes même pas touchés une seule fois. Était-il possible, en dépit de son expérience de se laisser ainsi surprendre ? Était-il possible, en ayant déjà vécu si longtemps, de tomber si sottement amoureuse, en si peu de temps ? Était-il possible d'atteindre un tel âge et de rencontrer encore des moments aussi inattendus ? Était-il possible d'avoir 220

ans et de se connaître encore si mal ? Tout cela était-il vraiment possible ? Ou était-elle malade ? Ne s'agissait-il pas d'une sorte de… sénilité inconnue survenant aux alentours de deux siècles ? Une dégénérescence sournoise qui guette les Éternels au bout d'un certain temps. Une décadence inévitable. Un dénouement macabre punissant les humains trop orgueilleux pour accepter la mort. Comment savoir ? Les Éternels de son âge étaient si peu nombreux et elle n'avait jamais parlé de ses craintes avec eux. Quand ces types d'interrogations survenaient, elle était généralement seule, ou parmi des personnes non concernées.

— Hé ! Ça va ?

Elle fut brutalement expulsée de son introspection.

— Oui, répondit-elle. Ça va. Tu disais ?

— Je disais que la personne qui te remplace a le même…

Il hésita. Le ravissant visage affichait une expression étrange. Il eut l'impression qu'elle fixait à travers lui un point situé à l'infini.

D'un brutal revers de pensée, elle renversa l'édifice de ses sordides suppositions. Après tout, Cupidon n'a rien d'une dégénérescence sournoise ! s'exclama-t-elle intérieurement. Je suis Sandrila Robatiny, plus en forme que jamais. L'amour n'est pas incompatible avec le pouvoir. Tous deux sont là ! Devant moi ! Pour moi ! J'aurai les deux. Les trois ! L'amour, le pouvoir, et l'envie des autres. L'envie des autres décuplera la saveur du bonheur apporté par les deux premiers ! L'envie des autres décuple toujours la saveur de ce que l'on possède.

Elle parla avec la force et l'assurance qui la caractérisaient, magnifique et glorieuse.

— Oui ! tout va bien. Tu me disais que la personne qui me remplace ne peut qu'avoir le même code génétique que le mien. Tu as raison.

— Tu veux dire que…

— Que ?

— Que tu as une sœur jumelle ou un clone de toi ?

Elle eut un rire bon enfant semblant signifier qu'il avait beaucoup d'imagination.

— Un clone de moi ou une sœur jumelle, c'est une explication qui se tient, mais ce n'est pas la bonne. N'oublie pas que je suis à la tête de la plus grande entreprise de génétique. Je maîtrise suffisamment cette technologie pour tromper celle de So Zolss. Par un tour de force que je ne puis t'expliquer, la céph de mon amie se croit implantée dans mon cerveau. Son analyse du code génétique ne se fait que sur un point bien précis du cortex que nous avons localisé. À cet endroit exactement, la fausse Sandrila Robatiny a quelques cellules cérébrales de la vraie. Je ne peux donc, effectivement utiliser mon LCR, car So Zolss trouverait insolite que la même personne utilise une double

connexion Réseau en deux endroits différents. Bien que nous eussions pu nous mettre d'accord pour utiliser des horaires chacune à notre tour, c'eût été malgré tout prendre un risque ; So Zolss se serait alors posé des questions au sujet de mes va-et-vient apparents.

Voilà ! pensa-t-il, en espérant l'éblouir par ma perspicacité, je viens de me faire moucher comme un gamin. Ce qui était bien prévisible au demeurant, car j'en suis réellement un pour elle, un tout-petit.

Un tintement excita les nerfs auditifs de l'Éternelle. Ses yeux cherchèrent une confirmation sur la montre virtuelle.

— Si tu le permets, je voudrais encore voir les infos. Ensuite, même si vous n'avez pas de système hiérarchique, il faudra bien d'une manière ou d'une autre que tu me mettes en contact avec l'Organisation.

— Bien sûr, je te ferai connaître l'Organisation… rassure-toi.

— Oui, dit-elle en se levant pour se diriger vers la vidéo-plaque. Il faudra m'expliquer aussi comment tu fais pour faire cuire les gardiens en zark sans craindre de représailles, alors que tu viens juste de t'identifier.

Elle est terriblement sexy, songea-t-il, en la regardant évoluer. Comme aucune technologie n'apportait de l'aide dans ce domaine, tenant plus lieu d'une forme d'art que d'un art des formes, il devait admettre qu'il n'y avait là rien d'artificiel.

— > Vidéo, Info 1, demanda-t-elle.

— *:: … car, bien entendu, le génie de So Zolss n'est plus à démontrer. Je laisse à présent la parole au porte-parole de Méga-Standard qui va nous expliquer en quoi la nouvelle invention de Monsieur So Zolss va améliorer nos vies.*

— *:: Merci… Je voudrais en tout premier lieu le féliciter officiellement devant vous tous pour son esprit visionnaire qui a toujours…*

— > Vidéo, Info 2.

— *:: … Prendra bientôt fin. À présent une bonne nouvelle. Notre bienfaiteur So Zolss a décidé d'offrir l'instruction aux plus démunis. L'encyclopédie universelle Méga-Standard sera dorénavant consultable gratuitement à partir des vidéo-plaques économiques. Faisant preuve de son habituelle modest…*

— > Vidéo, Info 3.

— *:: … il va sans dire que cet équipement est agréé par Méga-Standard. Des nouvelles du fabuleux mondagine Mondamousse qui ne cesse de se développer…*

— > Vidéo, Info 4.

— *:: … grâce à Méga-Standard. Fin des publicités. Notre programme d'informations reprend avec Sandrila Robatiny comme premier sujet. Nous l'avons suivie au moment de sa visite chez Génasemence, la filiale de Génética Sapiens qui s'occupe particulièrement de génétique végétale.*

— Ah ! mes employeurs, s'écria Bartol.

D'un geste de la main l'Éternelle lui demanda le silence en souriant. Plusieurs vues différentes montrèrent des cultures et des laboratoires. L'image s'arrêta sur Sandrila Robatiny C, tenant des graines dans la main droite.

— *:: Mademoiselle Sandrila Robatiny, que tenez-vous dans votre main. ?*

— *:: Ces graines vont donner naissance à des plantes adaptées aux conditions de Mars. Elles contribueront à la terraformation de la planète en produisant de l'oxygène. Elles fourniront en outre de la nourriture aux angémos martiens, également conçus par Génética Sapiens mais dans d'autres laboratoires, qui à leur tour contribueront à développer la biomasse.*

— > Vidéo, son niveau zéro.

La vidéo-plaque devint silencieuse.

— Puis-je passer une annonce ?

— Tu peux bien sûr. Mais seulement si tu ne mentionnes pas l'Organisation.

— Ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle.

— > Vidéo, son niveau cinq. Vidéo, passer une annonce.

— ::< Méga-Standard service des annonces. Indiquez le sujet de votre annonce, s'il vous plaît.

— ::> Vidéo, sujet : Recherche personne. Fin du sujet.

— ::< Indiquez le contenu de l'annonce s'il vous plaît.

— ::> Vidéo, contenu : Recherche jeune femme exobiologiste rencontrée au zoo de l'Arbre Ville devant un ptérodactyle. Fin du contenu.

— ::< Indiquez les mots pertinents s'il vous plaît.

— ::> Vidéo, mots pertinents : Exobiologiste. Ptérodactyle. Zoo. Arbre Ville. Fin mots pertinents.

L'annonce apparaissait entièrement composée sur l'écran. Elle lui accorda un dernier regard avant de la confirmer.

— ::> Vidéo, annonce terminée. Prévenir dès qu'il y a réponse.

— ::< Méga-Standard service des annonces. L'annonce est envoyée. Alerte en cas de réponse, enregistrée.

L'Éternelle se retourna.

— Merci, dit-elle. Dans une demi-heure environ, je partirai. Je vais être obligée de te quitter un moment. Ne me demande pas pourquoi. Attends-moi chez toi. Je ne serai pas longue.

— Tu as établi un code, avec elle, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu la regardes aux infos, et que tu passes une annonce.

— Oui, nous avons convenu de certains mots qu'elle place dans sa conversation et que je glisse dans mes annonces. Ils ont une signification spéciale pour nous.

— Géant ! Pourras-tu m’expliquer ?

Je leur parlerai de toi

Les accoudoirs du fauteuil occupé par Bima Terron s'ouvrirent en deux dans le sens de la longueur. Les parties intérieures, ainsi libérées, se courbèrent vers elle, formant une sorte de ceinture autour de sa taille, en joignant leurs extrémités contre son ventre. Maintenue assise par ce procédé, elle pouvait bouger sans risquer de s'envoler à la moindre impulsion, bien que ses membres flottassent encore mollement entre deux airs.

Encore quelques minutes avant le départ, dit-elle mentalement à son amie.

La navette s'apprêtait à quitter le moyeu de la station spatiale Divinité et à plonger dans l'atmosphère terrestre. Il y avait plus de cinq ans qu'elle n'avait pas foulé le sol de sa planète d'origine et elle se demandait si elle s'adapterait facilement à son poids. Dans sa prison orbitale, au plus loin du centre de rotation, là où la force centrifuge simulant la pesanteur était la plus forte, son poids n'atteignait que les deux tiers de celui qu'elle porterait au sol. Mais ce n'était qu'une bien légère préoccupation. Elle avait confiance. Tout irait bien. Depuis qu'elle n'était plus seule, les problèmes n'avaient plus vraiment la même importance. Elle se sentait heureuse. Sa vie avait définitivement gagné en saveur, grâce à deux nouveaux ingrédients. Le plan délicieux de l'anéantissement de So Zolss, et la complice que le diable avait introduit dans son âme.

— > Commande céph : Info 1, demanda-t-elle.

Les images et les sons, passant par les nanofibrilles de sa céph, pour atteindre ses cellules nerveuses, accédaient difficilement à sa conscience. Son esprit était ailleurs. Elle prenait plaisir à imaginer l'horrible surprise de So Zolss, le jour où le plan arriverait à son terme. Son amie, toujours en phase avec elle, libéra un long ricanement sinistrement délectable, dont les échos semblaient rebondir sur les parois de son crâne.

— *:: …rect de Méga-Standard Info 1. Le débat, entre les partisans et les adversaires du projet de réhabilitation des ghettos, continue à animer la politique terrestre. Par la voix de son secrétaire, la communauté Fraternité explique qu'il est de nos jours inconcevable de laisser des êtres humains dans des conditions d'existence aussi dégradantes. Écoutons un extrait de confrontation entre Mo G'ming, présidente de Fraternité et Még Ryplait, président de la communauté Traditions de nos Racines :*

— *:: Notre proposition consiste uniquement à équiper les ghettos de logements décents. Décents, mais, rassurez-vous, économiques. C'est une excellente chose de dépenser de l'argent pour agrandir des bases sur Vénus, Mars et autres mondes aux confins du système solaire. De dépenser encore*

pour le radiotélescope lunaire. De dépenser toujours pour envoyer des sondes vers les étoiles proches. De dépenser aussi pour terraformer Mars. Mais nous pourrions aussi songer à nous occuper de la Terre et surtout de ses habitants.

— :: *Vos propos sont un gage de votre bon cœur et du point de vue strictement humanitaire, je partage, bien entendu, votre manière de voir… Mais hélas ! votre analyse de la situation est loin d'être complète. Je dirais même qu'une partie significative du problème est occultée par vos discours. En effet, si nous assistons cette population, si nous rendons les ghettos trop confortables, nous ôterons à tous ces gens l'envie de devenir des Grandrêveurs. Ils resteront par conséquent dans les ghettos que nous serons sans cesse obligés d'agrandir et d'aménager. Tout ceci, aux frais des contribuables.*

— :: *Il n'y a pas que des réalités économiques à intégrer. Nos auditeurs pourront constater que votre discours ne change pas, Monsieur Ryplait. Je souhaiterais tant vous aider à réaliser que nous parlons d'êtres humains et non de flux financiers. Mais nous savons à qui nous avons affaire. Nous n'oublierons jamais les avancées sociales que nous vous devons. Depuis cinq ans, grâce à vous, les brigades de gardiens en zark tuent ceux qui franchissent les murs du ghetto. Il est important de le rappeler. C'est vous qui êtes à l'origine de cette décision. Je tiens à rappeler vos sordides exploits à nos auditeurs. Là aussi vous aviez justifié cette cruelle mesure en invoquant des réalités économiques…*

— :: *Vous pouvez suivre l'intégralité de ce débat sur Méga-Standard Info 12. Le président des mondes se prépare à repousser le référendum à une date ultérieure, pour laisser le temps aux différents protagonistes de cette affaire d'affiner leurs propositions. Le sujet suivant nous conduira dans le sous-sol de Mercure. Nous découvrirons les robots miniers qui creusent le sol brûlant pour agrandir Hermès, la ville- base sous le Soleil, comme certains l'appellent. Mais avant cela, je vous rappelle que Décorpora offre des places spectateur de mille heures pour le Monde des Monstres aux cinq cent mille prochains clients qui commanderont une décorporation. Un bon moyen de passer dans l'autre mode avec un important crédit spectateur dans un spectaculaire mondagine !*

— > Commande céph : Stop.

En pensée, Bima Terron s'adressa à son amie : un jour, toutes les infos sur tous les mondes ne parleront que de nous. Je leur parlerai de toi. Aujourd'hui, je suis heureuse d'être la seule à te connaître. Mais, quand nous aurons réussi, je veux te dévoiler aux autres. Nous entrerons ensemble dans l'histoire des hommes. Nous y mettrons le feu. Nous y creuserons un cratère qui ne se bouchera jamais. Nous serons un sujet de conversation jusqu'à la fin des temps.

Avec un claquement à peine audible, la navette se libéra du moyeu de la station. Elle ne contenait aucun autre passager, pas même un

seul membre d'équipage. L'informatique savait parfaitement ce qu'elle avait à faire et elle s'acquittait de son travail sans la moindre difficulté. De légères secousses et de furtifs moments de microgravité indiquèrent que les tuyères d'attitude commençaient à manœuvrer le véhicule. Prévu pour embarquer quatre voyageurs au maximum, ce modèle était un des plus petits, mis à part les canots de sauvetage individuels. Ralenti par son réacteur avant, qui cracha un jet incandescent dans la vacuité spatiale, il commença à plonger vers la courbe bleutée de la Terre.

Vous intéressez-vous toujours au ptérodactyle ?

Sandrila Robatiny C venait de prendre, poliment mais fermement, congé de l'équipe des infos. Elle ne savait plus exactement laquelle. La 3 peut-être… quelle importance ?

— Votre reportage au sujet de ma visite chez Génasemence est terminé, avait-elle déclaré. Je vous remercie et ne manquerai pas de vous avertir, s'il y a dans l'avenir quelque nouvelle bonne raison de s'intéresser à moi.

Un des membres du personnel de Génasemence avait raccompagné les journalistes vers la sortie. Elle se retrouva seule avec le responsable des recherches en acclimatation martienne. Tous deux marchaient nonchalamment dans un long couloir formé de parois transparentes, derrière lesquelles différentes espèces de plantes génétiquement modifiées, certaines séparées par des cloisons, essayaient de croître dans une ambiance martienne reconstituée. Mis à part la gravité, tout le reste était ressemblant, atmosphère, température, luminosité…

— Ma visite m'a fait bonne impression dans l'ensemble, mon cher Salien.

— Je fais de mon mieux, Mademoiselle. Si j'osais cependant…

— Oui ?

— Hé bien… J'avoue qu'un crédit supplémentaire me permettrait d'expérimenter sur un plus grand nombre de types de sols.

— Vous avez besoin d'un peu plus de terre, ce n'est que cela ?

— De la terre, Mademoiselle ! Si les martiens vous entendaient ! s'exclama Salien.

Pour avoir, plus d'une fois et à ses dépens, expérimenté l'irritabilité de ce peuple en matière de vocabulaire, il savait qu'ils disaient tous « de la mars ».

— Il n'y a pas de martiens parmi nous ! Nous sommes seuls tous les deux. De toute façon, il ne s'agit pas de véritables sols martiens. Alors, que je dise de la terre ou de la mars… Quelle importance ! Tâchez de quantifier l'argent qui vous manque, nous en reparlerons.

L'exobiologiste acquiesça d'un signe de tête. Cette vague promesse était pour lui un véritable triomphe. Le maintien majestueux et le regard perforant de sa patronne l'intimidaient tant que seuls ses songes lui avaient donné l'audace de lui adresser directement la parole ! On ne pouvait pas dire qu'il en était amoureux, car il la voyait à tel point inaccessible, que, par une sorte de souci de dispenser les sentiments à bon escient, son esprit sans espérance lui refusait même le plaisir raffiné de souffrir en silence en tant que soupirant anonyme. Ce n'était que la quatrième fois en dix ans qu'il la voyait en chair et en os. Là ! Si proche ! Si vraie ! Il en était considérablement

impressionné ! Mais prenait-il ses désirs pour des réalités ou son impression était-elle bien réelle ? Une chaleureuse ambiance émanait de l'inabordable créature. Depuis le début de sa visite, elle avait été agréable, en particulier avec lui. Cette dernière précision fit ronronner sa fierté comme un chaton ravi.

— Dites-moi, mon cher Salien !

— Oui ? Mademoiselle !

À partir du deuxième « cher Salien », il eut peu à peu l'impression d'être un surhomme divinisé par une grâce inattendue.

— Je me demandais… Vous intéressez-vous toujours aux ptérodactyles ?

— Oui ! Mademoiselle, toujours, pourquoi ?

— Eh bien, j'ai entendu dire, je ne sais plus où, aux infos certainement, qu'une exobiologiste était également prise de passion pour ces animaux d'antan. En me souvenant de l'intérêt que vous leur portez, je me suis demandé si c'était une constante chez les exobiologistes.

Salien fut si flatté par le fait qu'elle lui accordât autant d'attention qu'il oublia de s'en étonner.

— Je ne pense pas, Mademoiselle. Il doit s'agir d'une pure coïncidence.

— Vous pensez ? En tout cas, il serait peut-être bon pour vous de la contacter. Vous pourriez échanger vos connaissances.

— Certainement ! mais comment pourrais-je ?

— Il me semble me souvenir qu'elle étudie ces animaux au zoo de l'Arbre Ville, ajouta-t-elle, en s'arrêtant devant une division de plantes ligneuses rampantes, parées de grandes feuilles. Consultons les annonces. Sait-on jamais ! Regardons ensemble sur une vidéo-plaque, ce sera plus convivial que chacun de notre côté avec nos céphs.

— Allons dans mon bureau, j'en ai une, il est à deux pas, dit Salien, en espérant de toutes ses forces que nul éveil intempestif n'était sur le point d'interrompre ce rêve exceptionnel.

Parmi toutes les serres qui s'alignaient de part et d'autre du couloir, une seule restait ouverte sur l'atmosphère terrestre et c'était cette pièce transparente que l'exobiologiste appelait « mon bureau ». Ils y entrèrent. Fixé sur une des cloisons, un écran de grande taille affichait les nombreux paramètres climatologiques de toutes les autres serres. Quelques fauteuils et une table composaient l'équipement spartiate du lieu.

— Je peux visualiser tous les renseignements dans ma céph. L'écran est là par sécurité, par redondance… Oh ! excusez-moi, on m'appelle, dit Salien. J'ai oublié d'activer le répondeur.

Elle lui fit un signe de main qui signifiait : allez-y, pas de problème. Avant de se retourner pour le laisser dans l'intimité, elle vit un instant

ses yeux qui bougeaient sous leurs paupières closes pour manipuler les menus de son interface encéphalique.

— :: Excuse-moi, l'entendit-elle dire. Je n'ai pas le temps en ce moment, je te rappellerai. D'accord, à tout à l'heure…

Puis, il murmura :

— > Commande céph : État non disponible. Message général habituel.

— Voilà qui est fait. La vidéo-plaque en question est là, sur la table. Quels mots pertinents pourrais-je demander ?

— Laissez-moi essayer ! Voulez-vous ?

— Bien sûr, Mademoiselle.

Il poussa l'écran vers elle et prit pour la regarder l'air concentré d'un élève studieux qui s'apprête à écouter sa leçon. En échange, elle offrit un joli sourire, bienveillant mais interrogateur, à la collection de souvenirs glorieux qu'il était en train de se constituer.

— … ?

— Ah oui ! J'ai personnalisé le préfixe de commande. C'est tout simplement : « Plaque magique ».

— Plaque magique, c'est amusant, mon cher Salien.

— Nous sommes nombreux ici parfois. Il a fallu que je trouve un préfixe qu'on ne risque pas de prononcer dans les conversations. Cette diable de machine pensait toujours qu'on s'adressait à elle. Il suffisait de dire : « enlève la vidéo-plaque » pour qu'elle nous demande de répéter. « Commande non interprétée. Veuillez répéter… » Ha ! ha ! ha !

Salien était comme envoûté par sa présence. D'une nature habituellement taciturne, il avait soudain envie de raconter des anecdotes drôles. Ce désir ne prit aucun corps dans sa conscience, mais inconsciemment il aurait aimé la faire rire.

— > Plaque magique, consulter les annonces, dit C.

— ::< Méga-Standard service des annonces. Indiquez les mots pertinents recherchés, s'il vous plaît.

Elle fit semblant de réfléchir deux secondes et proposa :

— ::> Plaque magique, mots pertinents : Zoo. Ptérodactyle. Exobiologiste. Arbre Ville. Fin mots pertinents.

— ::< Une seule annonce contient tous ces mots pertinents.

Le texte s'afficha. Salien le lut lentement.

— « Recherche jeune femme exobiologiste rencontrée au zoo de l'Arbre Ville devant un ptérodactyle ». À défaut de nous donner des renseignements complets sur la personne, cette annonce confirme son existence en tout cas, Mademoiselle.

— En effet, mon cher Salien… En effet. J'espérais vous rendre service. Enfin… Nous la retrouverons peut-être en passant nous même une annonce. Mais je pense que ce serait une bonne idée de répondre

à celle-ci.

— Mais que…

— Dites que vous recherchez vous aussi cette personne.

— Vous croyez.

— Bien sûr, dit C, laissez-moi faire, je vais vous arranger ça. Plaque magique, répondre à cette annonce.

— :: < Indiquez le contenu de votre réponse s'il vous plaît.

— :: > Plaque magique, contenu : Je suis également exobiologiste et je m'intéresse aussi aux ptérodactyles. En attente de réponse. Fin contenu. Réponse terminée.

— :: < Méga-Standard service des annonces. La réponse est envoyée.

— J'espère que vous recevrez une réponse rapide. Si elle voit la première annonce, elle verra aussi la vôtre. Mais… Je prends tellement plaisir à bavarder avec vous, mon cher Salien, que j'allais oublier un rendez-vous ! Puis-je vous demander votre aide ?

— Mademoiselle ! fit-il en plaquant sa main sur son cœur et en penchant légèrement la tête. Attitude qui voulait exprimer l'inutilité de la question.

— Vous êtes un chic type, mon bon Salien. Je dois me rendre quelque part et j'aimerais continuer à deviser un peu avec vous en chemin. Pourriez-vous m'emmener dans votre roulant ?

— Aussi loin qu'il pourra nous porter, Mademoiselle.

— Je vous remercie, mais je vous demande de garder cela pour vous. N'en parlez à personne. Vous comprenez, je n'ai pas les mêmes degrés d'intimité avec les autres employés. Je ne voudrais pas…

— Je comprends parfaitement, Mademoiselle. Croyez que personne ne m'arrachera un mot.

Heureusement l'orgueil n'est pas matériel ! Salien n'aurait jamais pu se déplacer avec une telle charge.

Il me manque quelques bourrelets

Sandrila Robatiny avait reçu la réponse. Le lieu du rendez-vous, la direction de la surface de vente d'Amis Angémos, se trouvait à cinq kilomètres de l'appartement de Bartol. De nuit, elle aurait pu franchir cette distance en courant à une allure rapide et soutenue mais c'était le début de l'après-midi et il y avait beaucoup de monde dans les rues, aussi marchait-elle rapidement mais sans excès toutefois, afin de ne pas attirer l'attention des passants.

Les fibres à contraction, faites de protéines motrices assemblées par des machines moléculaires idoines, noyées dans la masse de ses muscles, augmentaient sa vigueur dans des proportions importantes. À tel point que seuls ses tendons spéciaux étaient capables de ne point se rompre sous la tension d'une musculature si tonique. Bien sûr, un squelette humain d'origine n'aurait pu résister à des contraintes de cet ordre de grandeur, surtout les articulations. Et comment nourrir une telle musculature ? On pouvait se poser la question, autant qu'il fût encore pertinent d'appeler cela une musculature. À l'instar de l'actine glissant sur la myosine, les protéines motrices artificielles qui lui donnaient cette force exceptionnelle consommaient de l'adénosine triphosphate, mais il leur en fallait tant, dès qu'elles étaient fortement sollicitées, qu'il eût fallu absorber des quantités de nourriture considérable pour subvenir à leur besoin. Un endosynthétiseur protéique permettait à l'Éternelle de contourner ce problème. Ainsi, elle ne se nourrissait que pour le plaisir, quand elle le décidait, et non par nécessité. Jusqu'à présent, elle ne s'était posé que peu de questions au sujet de son corps, qui au fil des décennies était devenu de plus en plus artificiel. Cette mutation s'était faite lentement, peu à peu, la plupart du temps par obligation. Enfin, presque par obligation. Elle aurait pu prolonger la jeunesse de son corps par des voies cent pour cent biologiques : transplantation d'organes à partir de ses clones, régénérescence cellulaire par rafraîchissement de l'ADN… les techniques ne manquaient pas. Pourtant, la partie biologique de sa personne physique était aujourd'hui bien réduite. Elle se souvint que cela avait commencé par le sens de la vue. La question qu'elle s'était posée à cette époque enfantait une réponse sans ambiguïté. Pourquoi, en effet, refuser de remplacer les cristallins et les photorécepteurs naturels des rétines par des dispositifs bien plus performants ? Cela permettait de multiplier la résolution de l'image perçue par cent ! En ajoutant un logiciel de conversion, on pouvait même élargir considérablement le spectre de perception, c'est-à-dire voir les infrarouges et les ultraviolets. L'amplificateur de lumière débusquait les moindres détails du monde ténébreux des nuits sans lune ; grâce à

son assistance, on pouvait voir comme en plein jour. L'esthétique du visage n'en était nullement modifiée. Mis à part une membrane invisible recouvrant la cornée pour parfaire ses qualités optiques, tout était à l'intérieur. Personne ne pouvait savoir. Autrefois, ceux qui portaient des lunettes avaient dû faire une concession, c'était en effet bien visible et loin de présenter un aspect donnant à penser qu'il s'agissait d'une offrande de la nature. Comme d'autres avaient commencé à le faire bien longtemps auparavant en portant des lorgnons, elle avait choisi d'y voir mieux. Cela avait été le début de sa lente transformation. Elle avait eu tout le temps nécessaire pour prendre l'habitude d'habiter une enveloppe de moins en moins charnelle. En considérant la chose d'un œil pragmatique, elle offrait de plus en plus de confort et d'avantages, alors pourquoi y voir un problème ! Jusqu'à présent donc, elle ne s'était posé que peu de questions au sujet de son corps. Mais… le pragmatisme est-il suffisant pour faire vibrer un esprit ?

Or, justement, l'esprit de Sandrila Robatiny était dans une période d'exaltation intense. Elle ne pouvait calmer la fureur de vivre de son âme palpitante d'impatience. Après plus d'un siècle de manœuvres froidement calculées et de combats sordides pour édifier l'hégémonie de Génética Sapiens, un sentiment presque oublié lui rappelait soudainement et violemment son existence dans un feu d'artifice d'émotions qui lui brûlait délicieusement le cœur. Comme il était bon de se sentir aussi déraisonnable, aussi fragile, aussi folle, aussi vivante, aussi… humaine ! Elle aurait pu faire l'amour avec Bartol. Le temps n'avait pas manqué, elle en avait envie et il était bien visible qu'il ne demandait que ça. Pourtant, elle avait tout fait pour l'éviter. Comment allait-il trouver sa peau ? Elle était parfaite, d'une résistance à toute épreuve, à l'abri de toutes les maladies, d'une excellente isolation thermique et bien d'autres choses encore. Toutes ces qualités ne l'empêchaient pas d'être tout aussi sensible qu'une peau entièrement naturelle, l'innervation complète avait été soigneusement conservée. Elle lui permettait de ressentir les contacts ou les caresses aussi bien qu'avant. Mais son principal défaut, dans la circonstance, résidait justement dans le fait qu'elle n'avait aucun défaut. Deux ou trois petits boutons auraient sans doute fait plus naturel. Il avait beau s'être rattrapé, « je préfère le naturel » lui avait échappé ! se disait-elle. S'il me regarde vraiment très près dans les yeux, tout au fond de mon regard, ne risque-t-il pas d'y discerner un petit quelque chose d'anormal… ? Et comment est l'élasticité de ma chair ? Quelle sensation va-t-il éprouver en me caressant ? J'aurais dû faire plus attention au toucher de mes seins… Ils seraient peut-être mieux un peu plus mous, pas fripés, mais moins arrogants…

Un ou deux légers bourrelets sur mon ventre et sur mes hanches

auraient été les bienvenus. C’est ça ! Il me manque quelques bourrelets ! Légers. Juste ce qu’il faut. Il faut que je songe à les rajouter… quelques rugosités sur la peau, aussi, çà et là… Pas trop bien sûr, mais… comment savoir quelle proportion de petits défauts il me faudrait ?

En face de Sandrila Robatiny, de part et d'autre de l'entrée centrale, les mille mètres de la vitrine d'Amis Angémos s'étalaient le long du trottoir. Plongée dans ses réflexions, elle était arrivée jusqu'ici sans y faire attention. Elle entra. Les affaires marchaient, le magasin était plein de monde. À perte de vue, devant, à droite et à gauche, des étalages d'animaux génétiquement modifiés, de toutes tailles, de toutes formes et de toutes couleurs. Fourmis de trente centimètres, éléphants de dix seulement. Chiens aux prunelles fendues, chats avec des oreilles de cocker, chevaux tout petits aux griffes rétractiles… certains rouges, bleus, verts, jaunes, orange… d'autres de multiples couleurs. Sur huit niveaux, plus de sept kilomètres carrés d'expositions.

Elle emprunta un des escaliers mécaniques. Au premier étage, elle se dirigea vers l'entrée du couloir qui conduisait aux bureaux de la direction. Barlox Polikant, le directeur du magasin, l'attendait devant la porte. Elle fit semblant de ne pas le reconnaître en lui adressant la parole.

— Bonjour, Monsieur, je suis madame Aïcham N'go. J'ai rendez-vous avec mademoiselle Sandrila Robatiny.

— Bonjour, Madame N'go. Justement, je vous attendais sur ses recommandations. Suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à elle.

Il la guida dans un couloir, en produisant quelques paroles insipides de remplissage, selon lesquelles rien n'allait plus de nos jours, puis toucha un identificateur pour ouvrir une porte en s'effaçant plus que courtoisement. Cette personne lui était inconnue mais… par prudence, mieux valait s'incliner. Elle avait certainement les bonnes grâces de la patronne. En tout cas, elle avait déjà une prestance qui imposait le respect.

— Merci Barlox ! laissez-nous seules, dit Sandrila Robatiny C, de l'intérieur.

L'homme s'inclina derechef avec un sourire de rampant avant de fermer la porte pour disparaître.

Sandrila Robatiny C enlaça Sandrila Robatiny affectueusement.

— Alors ! maman chérie ! raconte-moi tout.

— Cesse donc de m'appeler maman ! Tu deviens ridicule.

Elles étaient dans une petite pièce. Deux fauteuils épouse-formes étaient disposés à côté d'une vidéo-plaque horizontale qui servait de table ou de bureau. Trois murs blancs. Une baie vitrée donnant sur l'intérieur du magasin. Sur l'un des murs, un vidéo-tableau faisait défiler des images navales anciennes.

— Bien, Mademoiselle Sandrila Robatiny ! voulez-vous bien tout me dire, s'il vous plaît, dit le jeune clone, en s'enfonçant lentement dans un fauteuil, un sourire goguenard sur les lèvres. Comme convenu, Mademoiselle Sandrila Robatiny, j'ai passé l'annonce à partir de la vidéo-plaque de Salien.

L'Éternelle prit place dans l'autre fauteuil.

— Ce n'est vraiment pas le moment de te comporter comme une enfant, tu sais !

— Je suis une enfant ! Je suis TON enfant. Tu m'as mise au monde non ?

— Oui, oui… je t'ai mise au monde si tu veux. Mais…

— Que je le veuille ou non n'a pas de rapport… Il ne s'agit pas d'une appréciation personnelle mais d'un fait. Quand bien même je ne le voudrais pas… tu m'as mise au monde.

La fondatrice de Génética Sapiens nota l'inhabituelle fermeté du ton et elle s'étonna que sa copie génétique ait choisi ce moment précis pour rouvrir ce vieux débat. Elle ne put cependant traiter cette intéressante information, même en arrière plan de ses pensées. Son esprit était déjà bien trop occupé à se comprendre lui-même. Alors… s'intéresser à un autre soi-même !

Pressée d'en finir, elle céda du terrain :

— Nous en avons déjà discuté, et je t'ai déjà dit que j'étais d'accord avec toi. Je t'ai mise au monde, effectivement, et je suis prête à en assumer la responsabilité.

— Alors, tu es donc ma mère.

— Oui, je suis ta mère, capitula l'Éternelle.

— Bien ! maman.

— …

— …

La bicentenaire soutint le regard insondable de sa jeune réplique. Quelque chose au fond d'elle lui murmurait qu'elle était sans doute en train de s'engager dans un virage dangereux qui réclamait toute sa vigilance. Mais elle était dans un de ces états d'esprit qui nous ôte même l'envie d'écouter les recommandations que l'on se fait à soi-même. Sorte de lassitude. Toujours être raisonnable ! Toujours affronter des problèmes, des situations ! Il y a des moments durant lesquels on souhaite s'appartenir, donner libre cours à l'écoulement de ses pensées et de ses émotions, ne plus monter la garde, relâcher la vigilance, laisser la conscience se complaire à évoquer des songes qui lui sont agréables. Et fi des problèmes, fi de la raison, fi même de tout ! Elle pensait à Bartol, le reste avait du mal à mobiliser son attention.

— Écoute, lâcha-t-elle, dans une tentative de conclure, je comprends que tu puisses avoir des difficultés à trouver ton identité et

j'aimerais beaucoup t'aider à les résoudre. Mais je te demande de m'accorder un délai. Nous en reparlerons plus tard, c'est promis.

— Plus tard, c'est promis ! Plus tard, c'est promis ! Depuis combien d'années me chantes-tu cette rengaine ? De plus nous n'avons pas besoin d'en parler. Je te demande simplement de reconnaître que tu es ma mère. C'est facile, aucune discussion n'est nécessaire pour ça. En tout cas, je suis fatiguée de discuter de ça… Plus fatiguée que toi. Je ne supporte plus tes propositions de discussions pour me trouver une identité de remplacement. Elles prennent toujours la même tournure. On dirait que tu t'adresses à une amnésique névrosée.

— Je sais, tu as raison. Je veux bien reconnaître que je suis ta mère. Mais là, en ce moment même, j'ai des difficultés à me concentrer sur ce pro… comment dire… J'ai des difficultés à le réaliser complètement. Il se passe trop de choses dans ma vie…

— Ah… aaaah ! Trop de choses. Tu pourrais au moins me raconter.

Comme sous la baguette magique d'une fée invisible, la voix de la jeune Sandrila Robatiny venait brusquement de changer. Tout à l'heure à la limite de la sévérité, avec même par moments une énigmatique trace de menace, elle ondulait à présent sur les chaudes modulations d'une curiosité enthousiaste. L'impératrice du génome en fut curieusement intimidée. Le moment de raconter était devant elle. Elle regretta presque le premier sujet de conversation.

— Eh bien… commença-t-elle. Je…

— Veux-tu que nous allions en parler dans les appartements privés ? Je te ferai visiter. C'est pas mal, une grande pyramide transparente, sur le toit.

— Non… pas nécessaire.

— Restons ici alors, mais au fait, je voulais te demander : pourquoi Aïcham N'go ? D'où sors-tu ce pseudonyme ?

— Je n'en sais rien… Ça m'est venu comme ça… Sans réfléchir.

— Bon… alors… je t'écoute, s'impatienta le clone.

— Eh bien… Je suis entrée en contact avec l'Organisation.

— Très bien ça ! Comment ça s'est passé ? Raconte !

— J'ai rencontré un type qui est en rapport avec eux. Il va me les faire rencontrer. Je dois le rejoindre ce soir.

— Quoi d'autre ?

— Comment ça, quoi d'autre ?

— Tu as dit qu'il se passait trop de choses dans ta vie.

— Ben… Oui, l'Organisation, tout ça !

— Tout ça, hum ! Je vois… Tout ça… Il est comment ce type ?

— Ce type… pourquoi ?

— Juste pour savoir.

— Normal. Un type normal. Rien de particulier.

— En es-tu sûre ?

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que tu ne veux rien dire. Voilà ce que je veux dire. Où est-elle cette belle complicité qu'il pourrait y avoir entre toi et moi ? Entre une mère et sa fille ? Où …… hein ?

Les deux Sandrila Robatiny se regardèrent intensément :

Sait-elle ? se demandait la plus âgée.

Va-t-elle se décider à se confier ? s'interrogeait la plus jeune.

— Tu ne me parles pas. Tu ne me donnes aucun détail. Comment l'as-tu rencontré ? Que fait-il dans l'Organisation ? Quel est son rôle ? Que t'a-t-il dit ? Tu es étrange. Tu ne dis rien.

L'Éternelle dissimula un soupir de soulagement : elle ne savait pas. Comment pouvait-elle savoir ? Tout en se rassurant, elle fut consciente de l'incohérence de ses pensées. J'étais impatiente de me confier et… à présent, je m'efforce de tout dissimuler. Quand je serai sûre de moi, je lui en parlerai. Dans quelques jours, j'aurai probablement oublié cet homme, se mentit-elle en toute conscience et sans se croire. À quoi bon s'étaler trop tôt sur ce sujet ?

— Excuse-moi, toute cette aventure m'a un peu déstabilisée. Je vais tout te raconter.

Le clone émit un rire forcé :

— Déstabilisée, toi !… Déstabilisée ! Je suis impatiente de savoir ce qui a pu déstabiliser la puissante Sandrila Robatiny… Sandrila Robatiny, la vraie ! Sandrila Robatiny l'originale, l'authentique, la certifiée, l'officielle, la légale, l'estampillée… en un mot, la légitime. As-tu rencontré Dieu en personne ? Je t'écoute.

Elle pencha la tête de côté avec un sourire savamment composé : interrogateur, énigmatique, ironique… plus une pointe de quelque chose d'indéfinissable que l'Éternelle perçut. Mais ça aussi, elle le mit de côté dans sa mémoire avec l'intention d'y penser plus tard.

Saleries de bourrelets !

L'obsédante créature, mi-femme mi-déesse, était partie ; elle lui avait promis de revenir dans le courant de la nuit, aux alentours de trois heures du matin. Nu, devant le grand miroir, Bartol examinait son image avec une expression insatisfaite et soucieuse. Il avait beau gonfler la poitrine, rentrer le ventre et chercher son profil le plus avantageux, son apparence était loin de lui donner satisfaction. Certains à 55 ans étaient moins bien conservés que lui, mais cela ne le consolait guère. Peut-être devrait-il penser à consulter un salon de régénérescence et plastique corporelle, songeait-il. Jusqu'à ce jour, il ne l'avait encore jamais envisagé. D'abord ce type de prestation coûtait cher. Pour avoir les moyens de payer, il fallait travailler davantage, or, il n'avait pas envie de travailler plus que le strict nécessaire. Il avait fait ce choix pour conserver le plus de liberté possible et pour limiter au maximum sa participation à un système social qu'il n'aimait pas. La plastique corporelle avait toujours été pour lui une de ces choses superflues qui ne peuvent s'épanouir que dans les sociétés dont le moteur est le profit, et le carburant du jus de bons consommateurs obéissants que l'on presse.

Afin de s'installer confortablement et durablement dans sa vision des choses, il avait, au fil des ans et presque à son insu, développé une stratégie d'étayage de ses opinions. Elle lui était très utile ! Il fallait bien qu'il dévoile aux autres, et aussi à lui-même pour tout dire, la liste des arguments qui le conduisaient à penser ainsi. Aussi, plus d'une fois, s'était-il raillé de ceux qui fréquentaient ces établissements.

Il faut savoir vivre naturellement, disait-il, accepter le vieillissement et ensuite la mort. Ça fait partie du cycle de la vie. De nos jours, les gens font n'importe quoi sous la pression sociale. Tous ces petits soucis d'apparence physique sont des problèmes de nantis. Il faudrait penser un peu aux tourments de ceux qui se demandent comment nourrir leur famille et aussi au calvaire des gens du ghetto qui luttent jusqu'au dernier moment pour ne pas devenir des Béats.

Bartol était un brave homme. Ses discours avaient toujours été sincères. Il avait bon cœur. Mais… aujourd'hui, son cœur avait une autre préoccupation. Une préoccupation majeure.

Il aurait aimé s'approcher un peu plus de Sandrila Robatiny, mais il avait tout fait pour l'éviter. Difficile d'être à la hauteur de l'échange, avec un corps pareil ! Je vais lui inspirer du dégoût, c'est sûr. Que va-t-elle voir devant elle ? un gosse mal fichu, plein de bourrelets. Je suis fou ! Elle n'est ni de mon âge, ni de mon milieu, ni de… ni de rien. Quand elle sera en contact avec l'Organisation, elle m'oubliera bien vite. Nous n'avons rien de commun. Oui, je suis fou ! Complètement !

Pourquoi s'intéresserait-elle à moi ? Je suis une sorte de vieux bébé mal fait pour elle. Il ajouta à voix haute :

— Salerie de régénérescence ! Elle a plus de quatre fois mon âge mais c'est moi le plus vieux !

Puis il concéda mentalement : D'un autre côté, je n'aurais pas eu l'occasion de la connaître sans ça.

Un doigt dans la bouche, il s'approcha de la surface réfléchissante afin de détailler ses dents. Il en restait encore quelques-unes de naturelles, une douzaine au moins. Facile à voir, haussa-t-il les épaules, ce sont les plus vilaines ! Salerie de salerie ! C'est pas trop géant tout ça ! Les cheveux, ça allait encore, ils étaient encore denses, mais depuis quelque temps, surtout quand il avait mal dormi, le matin, la peau de son visage paraissait flasque. Des rides et des boursouflures apparaissaient. Tout à coup, il se tortura : j'ai certainement dû lui paraître ridicule… Avec mes petits trafics médiocres, pour gagner quelques petits ranks… mon petit appartement… et ma petite table. Il flotta un moment dans sa propre incertitude, puis son état empira. Et la volaille ! alors là… avec mon air imbécile et ma volaille ! Tu parles d'un séducteur ! Elle dirige un empire si grand que je n'arrive même pas à imaginer le centième de ses responsabilités et je compte l'éblouir avec une volaille……… Gamin !…… Elle m'a appelé gamin, c'est pas pour rien. Par politesse certainement mais elle devait penser Crétin, ça rime !

Sans même s'en rendre compte, il s'assit du bout des fesses sur le bord de la table, et, en se mordillant l'ongle du pouce, il se remémora quelques instants passés avec elle. Par un jeu de quelques commandes mentales et vocales, il pilota sa céph-mémoire afin de revivre certains moments passés avec la créature. Revivre n'étant qu'une manière de parler car il ne pouvait bien entendu plus intervenir ; il n'était plus qu'un simple spectateur de ses céph-enregistrements. Les premières séquences qui vinrent à lui renforcèrent sa confusion. Il rougit tant il se trouva ridicule d'avoir formulé des critiques par trop stupides sur l'aspect artificiel du physique de l'Éternelle et sur la déontologie de Génética Sapiens. Il se tourmenta un moment en se trouvant de plus en plus grotesque et misérable, puis, petit à petit, il considéra les choses sous un angle différent. Gestes, expressions, réactions, paroles, attitudes de Sandrila Robatiny passèrent sous la loupe de son analyse rétrospective. Son instinct chercha des indices susceptibles de réchauffer son cœur. Il en trouva plusieurs. Ce fut plus fort que lui, il ne put résister à l'envie de se les repasser plusieurs fois. Certains sourires tout d'abord… En y repensant, il n'était pas tout à fait insensé de nourrir l'espérance que… Le doute ralentit l'allure de ses pensées… Il était permis d'imaginer que… qu'ils exprimaient un peu plus que de la bienveillance. Oui ! se conforta-t-il. Ils n'apportaient, hélas, aucune

solide certitude, mais il était si doux de se les remémorer en les projetant plusieurs fois dans le champ virtuel de sa céph et sur l'écran de son espoir fragile. Son visage se détendit quand il le fit, puis, son dos aussi. Ce délicieux intermède l'ayant quelque peu ravigoté, vint ensuite une importante constatation : elle lui avait accordé une confiance énorme. Énorme ! Si énorme qu'il trouva singulier de sa part de ne l'avoir pas réalisé plus tôt. Ne lui avait-elle pas confié qui elle était ! Elle, Sandrila Robatiny ! LA Sandrila Robatiny ! La vraie ! Comment était-il possible qu'il ne réalise qu'à présent l'importance de cette révélation ? Il fut frappé de sa propre inconscience des choses. Enfin ! il était pourtant bien visible qu'elle désirait garder son identité secrète. Et puis, n'avait-elle pas passé plusieurs heures avec lui, à parler de choses et d'autres, à demander même des renseignements sur sa vie, sur son travail… Et, s'enflamma-t-il soudain, en revoyant ce passage, elle lui avait même conseillé de se modérer à propos du kokibus ! Alors ! Elle s'intéressait même à sa santé.

Il se leva brutalement et marcha de long en large devant le miroir. La satisfaction redressa sa colonne vertébrale et lui donna l'allure d'un coq orgueilleux. En se regardant dans le miroir, il s'adressa un clin d'œil chargé de complicité pour se féliciter sincèrement. Il fut conscient (quel homme ne l'eût pas été ?!) qu'un minimum de fierté était parfaitement légitime dans sa situation. Avoir bon espoir d'obtenir les faveurs d'une telle créature ! ça impose le respect tout de même !

Il était 16 h 30. Le secteur qu'il habitait ne contenait aucun établissement de jouvence, mais il savait où en trouver un. Il avait largement le temps d'aller y jeter un petit coup d'œil avant le retour de Sandrila Robatiny. Juste pour voir… Il faut bien être un peu curieux dans la vie. Et… il ne faut pas tout rejeter trop catégoriquement. Et… il faut se donner les moyens de connaître pour mieux critiquer. Et… C'était décidé !

Je vais y faire un petit tour. Juste pour voir comment ça se passe. Tiens ! J'y songe, à titre d'expérience, je pourrais, par exemple, me faire enlever ces saleries de bourrelets.

***

Dès qu'il fut sorti, la mouche décolla de la vitre et se glissa à l'intérieur de l'appartement par la fenêtre entrouverte. Après avoir méthodiquement exploré les deux pièces sous le contrôle de son pilote, elle se posa sur un nouveau point d'observation, dissimulée derrière la tige d'une plante grimpante, une sorte de philodendron. Là,

à la façon de certains animaux doués de mimétisme, notamment le célèbre caméléon, elle prit automatiquement l'exacte couleur verte de son support et attendit.

— Et dans combien de temps penses-tu disposer du LCR de l'Organisation ? Comment le nomment-ils déjà ?

— Blisnud.X. Je ne sais pas exactement, mais bientôt, semble-t-il. Il faut que je les rencontre.

— Es-tu certaine qu'on pourra l'utiliser sans être espionnées par Zolss ?

— Je l'espère. C'est ce que je me suis fait confirmer.

— Par qui ? demanda C, bien qu'elle connût déjà la réponse.

— Par Bartol évidemment ! je n'ai vu que lui pour le moment.

— Ah ! Bartol, oui. Le type normal…

— Que veut dire ce sous-entendu encore ?

Le feu intense, caractéristique de leurs yeux, se croisa un moment à lutte égale ; la plus jeune possédait le même appareillage d'amplification visuelle que son aînée. Chacune enfonça le dard brûlant de son regard dans les prunelles de l'autre, tentant de percer la muraille mentale de son égal génétique.

— Rien, je t'assure, dit C. Parlons d'une autre chose qu'il faut régler avant ton départ pour de nouvelles aventures.

— Hum ?

— So Zolss a appelé.

— Ah ! Qu'a-t-il dit ?

— Tu vas l'écouter toi-même, proposa Sandrila Robatiny C, en sortant un cube mémoire d'une poche située sur son bras droit. Elle appuya l'objet, d'un centimètre d'arête, sur sa nuque.

— > Commande céph : Stockage de la dernière conversation avec So Zolss, demanda-t-elle.

La réponse, qui ne pouvait être entendue que par elle seule, fut aussitôt transmise à son cerveau auditif :

— < Stockage de la dernière conversation avec So Zolss terminé.

— Voilà, maman !

L'Éternelle saisit le cube et le posa à son tour sur sa nuque.

— > Commande céph : Chargement du dernier stockage.

— < Chargement du dernier stockage terminé.

Elle rendit le cube à celle qui se prétendait sa fille, avant d'ordonner :

— > Commande céph : Écoute du dernier chargement.

Pendant que les signaux modulés commençaient à parvenir aux neurones auditifs de l'Éternelle, sa jeune copie prit une position confortable dans son fauteuil épouse-forme pour l'observer avec attention.

Sandrila Robatiny écouta :

—

— *:: Bonjour, Mademoiselle Robatiny.*

— *:: Que voulez-vous Zolss ? Soyez bref ! Je n'ai guère de temps à perdre avec des charognes de votre acabit.*

—

L'Éternelle adressa un air de reproche, légèrement amusé, à sa sœur génétique. Celle-ci n'entendait rien mais elle devina ce qui venait d'être dit.

— Ce type est une ordure ! lui souffla-t-elle, avec une grimace de dégoût.

En réaction elle obtint un sourire affectueux accompagné d'un haussement d'épaules.

—

— *:: N'ayez crainte ! Mon temps est certainement bien plus précieux que le vôtre, et vous m'en avez déjà fait gaspiller beaucoup trop. Ma concision va vous ravir. J'en viens donc tout de suite aux faits. Je pense que vous avez menti. Vous n'avez aucune relation avec l'Organisation. Et même si le contraire m'était un jour démontré, cela ne représente pas une réelle menace pour moi. Il est, par contre, temps que j'applique quelques sanctions à votre encontre pour vous faire réaliser que j'en suis une pour vous. Je ne vous donne pas plus de cent heures pour me livrer ce que je vous ai demandé, au sujet des engrammes. Passé ce délai, voici ce qui vous arrivera si je n'ai pas obtenu satisfaction : Le Réseau bloquera tous les paiements effectués en faveur de la société Génética Sapiens. Aucun d'eux ne parviendra à vos comptes bancaires. Cette situation durera le temps qu'il faudra pour vous convaincre qu'il est urgent de satisfaire ma requête et que d'une manière générale il est toujours dangereux de négliger mes désirs. Je vous ai promis d'être concis. Aussi, vais-je terminer par une analyse de nos situations respectives. S'il vous venait la médiocre idée de résister en vous lançant dans un combat juridique contre moi, vous vous retrouveriez dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit à l'aide de votre céph. À moins que vous ne possédiez réellement le LCR de l'Organisation ! Mais j'en doute fort. Aucune des équipes d'infos ne pourra vous venir en aide évidemment, je les contrôle toutes. Vous resterez donc seule avec vos problèmes de trésorerie. Bientôt, toute cette aimable population écoutera ces mêmes infos pour apprendre que So Zolss a racheté Génética Sapiens. Il ne pouvait pas supporter le tourment des employés de cette grande société qui allaient se retrouver dans la misère, par la faute d'une mauvaise gestion pratiquée par Sandrila Robatiny. Depuis quelque temps, elle ne se sentait plus capable d'assumer la bonne marche de ses affaires. Elle avait même sollicité des conseils auprès de son ami So Zolss. Devant la détresse*

de cette femme fatiguée, il décida de sauver cette entreprise, agonisant sous ses dettes. Comme vous pouvez le constater, tout ce que je viens de dire peut se réaliser à court terme. Vous savez que je suis en mesure de vous écraser. Cent heures, n'oubliez pas… Cent heures à partir de minuit. Cent heures… pas une seconde de plus. Au revoir, Mademoiselle Robatiny.

—

L'enregistrement s'arrêtait là.

— C'est tout ?

Le clone confirma d'un signe de tête avant de proposer :

— S'il nous empêche de communiquer avec la céph, nous pourrons toujours nous procurer d'anciennes vidéo-plaques, celles qui ne tiennent pas compte du code génétique de l'utilisateur. Comme celle de ton Bartol.

L'Éternelle préféra ignorer l'adjectif possessif qui précédait Bartol pour répondre :

— Mais le modèle utilisé par Bartol a un identificateur génétique. Depuis que Zolss l'a décidé, il y a environ deux ans, le Réseau refuse de servir les vidéo-plaques dont tu parles. Tous les appareils ou systèmes de connexion au Réseau doivent identifier l'utilisateur, sous peine de se voir refuser l'accès… Je pensais que tu savais cela.

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu l'occasion d'utiliser une vidéo-plaque aussi ancienne. Je n'ai pas pu constater qu'elles ne se connectaient plus. Il faut dire, que… quand on est la fille d'une femme aussi riche que toi, on n'utilise pas souvent du matériel vétuste, n'est-ce pas !

— Hum !

— Alors ! mère ! que faisons-nous ?

— Nous allons combattre ce fat. Toutes nos forces doivent être tendues vers ce but. Nous le détruirons. Il n'en restera plus rien. Cette nuit, je contacterai l'Organisation. Je tâcherai de savoir si elle peut nous être utile… Il y a de fortes chances pour qu'elle le puisse………… Si en dernière limite je constate que non, alors… je trouverai autre chose. Mais… je suis certaine de le vaincre. Dussé-je lui percer le crâne moi-même !

— Je continue à te remplacer donc !

— Oui tu fais ça très bien. Je t'ai vue plusieurs fois aux infos, tu as beaucoup d'allure.

Elles se sourirent.

— Et s'il rappelle.

— S'il te rappelle… D'abord tâche d'être moins emportée. Ne l'insulte pas. Je ne lui ai jamais donné cette habitude, il finirait par trouver ça étrange. Ensuite, je vais t'expliquer ce que tu lui diras. Tu vas voir que j'ai de quoi réduire son arrogance d'une manière

significative.

J’abandonne cette vieille trompe !

— Je vous conseille ce modèle, dit l’esthéticienne. Il vous va très bien. Vraiment !

Bartol regardait le nez qu’elle lui proposait. L’appendice équipait son image tridimensionnelle grandeur nature. Afin de considérer ses deux profils, le vrai Bartol faisait lentement tourner sa réplique virtuelle dans un sens puis dans l’autre, au moyen d’un boîtier de commande. Il s’approcha de la scène pour voir de plus près. En réponse à son air peu convaincu, l’esthéticienne pressa un bouton sur sa propre télécommande. Les narines s’épaissirent légèrement.

— Vous avez raison ! s’exclama-t-elle. Il était trop fin à la base. Il est parfait là ! qu’en pensez-vous ? Les nez légèrement relevés sur la pointe se portent beaucoup en ce moment.

— Comment ça, j’ai raison ? Mais ! … je n’ai rien dit moi !

Sans tenir compte de sa réponse et en affichant un air très concentré, elle vint se placer à sa droite puis fit sauter son regard plusieurs fois alternativement entre les deux visages, le réel et le virtuel.

— C’est beau ! Il vous va très bien ! Vous êtes vraiment beaucoup plus charmant avec celui-ci qu’avec le vôtre ! Qui vous a vendu ça au fait ?

— C’est le mien, s’énerva Bartol. Je veux dire que je suis né avec. Il est d’origine.

— Excusez-moi ! Savais pas ! Je suis désolée. Mais si je peux me permettre, il serait temps de le changer.

En voilà un qui tient à ses souvenirs, pensa-t-elle, en levant mentalement les yeux au ciel.

Il poussa ses lèvres vers l’avant dans une moue sceptique.

— De toute façon, je n’avais pas l’intention de changer de nez. Je souhaitais simplement me débarrasser de ces bourrelets sur le ventre là, et sur les côtés aussi là.

Le torse nu, il serra le bas de son ventre dans ses deux mains, pour montrer ce qu’il désirait perdre. En levant furtivement les sourcils, elle eut une expression qui semblait signifier : je vous comprends ! c’est urgent en effet. C’est le moins que vous devez faire en tout cas.

Bartol s’en rendit compte et en éprouva une vive contrariété. Il s’efforça de n’en rien montrer et de garder son calme en l’observant. C’était une jolie brune, d’un âge apparent de 30 ans approximativement. Son visage aux traits harmonieux présentait une peau d’une grande fraîcheur et sa silhouette avait des proportions irréprochables. Mais, malgré tous ses atouts, il la trouva sans attrait. Il prit un vengeur plaisir à le constater. Elle était belle, très belle même,

mais elle ne dégageait rien d'attirant. Cela était sans doute dû à son attitude générale, à sa gestuelle. Une simple photo plate de Sandrila Robatiny avait bien plus de charme que cette femme en chair et en os, pensa-t-il. Il fut heureux de se dire que certaines choses ne pourraient jamais s'acheter, et que ce qu'il aimait chez la femme resterait toujours magique, hors de portée du commerce.

— La forme du corps a son importance, dit-il sur un ton légèrement narquois. C'est certain ! Mais ce qu'il y a dedans et la manière de le porter sont tout aussi importants. N'est-ce pas ?

Elle fut surprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Les yeux, par exemple ! aussi beaux soient-ils, leur éclat, leur profondeur ou leur magnétisme dépendent de ce qui est derrière eux. Non ? Que pensez-vous de ça ?

— Pour les yeux, nous pouvons jouer sur la couleur bien sûr, mais il est aussi important de considérer la profondeur des arcades sourcilières, les proportions des paupières supérieures et inférieures, et bien d'autres points qui ont leur importance également. Nous pouvons commencer les essais, si vous le désirez.

Elle tendit un doigt au-dessus de sa télécommande, une vidéo-plaque de taille réduite sur laquelle un visage stylisé apparaissait, et toucha un œil de cette image. Aussitôt une série de boutons porteurs d'inscriptions apparurent au bas de ce petit écran. Tandis qu'elle s'affairait à les effleurer, Bartol réalisa qu'elle n'avait pas compris ses allusions. Il en fut soulagé, mais il s'interrogea. Pourquoi avait-il voulu la blesser ? Pourquoi était-il devenu si susceptible et irritable au sujet de ses défauts physiques, lui qui avait toujours prétendu que tout ceci n'avait aucune importance ?

— Magnifique non ! voyez avec ce nez et avec ces yeux ! Vous avez déjà de beaux yeux. Il n'est pas nécessaire de changer grand-chose. J'ai seulement, légèrement, très légèrement, juste à peine, foncé les iris… allongé et épaissi les cils, surtout les supérieurs… et enlevé les poches.

— Les poches ! quelles poches ?

— Ben ! Vos poches sous les yeux, là. Vos paupières inférieures un peu molles, qui pendent.

Elle se livra à quelques obscures manipulations sur sa télécommande avant de reprendre aussitôt.

— Regardez ! Comparez ! dit-elle, en montrant de l'index le visage immatériel. Je n'ai retouché qu'un seul œil, comparez-les tous les deux. Voyez la paupière pendante sous l'œil gauche, non retouché.

Il sentit la colère s'emparer de lui.

— C'est géantissimesque ça enfin ! Je ne vous ai pas demandé votre opinion. Visquerie ! Ça me fait quoi, moi ! Ce que vous pensez de mon

nez, ou de mon ventre ou de mes poches. Je ne cherche pas à vous plaire !

Elle le regarda, les yeux grand ouverts, pétrifiée de stupeur. Il avait hurlé.

— Mais je… Je voulais seulement vous conseiller. J'espérais bien faire… Ne vous plaignez pas, s'il vous plaît. Je vous en prie. C'est important pour moi de garder ce travail.

Sur le point de sangloter, elle avait des difficultés à articuler. Le fardeau du ridicule tomba pesamment sur les épaules de Bartol.

— Excusez-moi, dit-il, d'un air penaud. Je ne sais pas ce qui m'arrive. C'est la première fois que… je… que j'envisage de modifier mon apparence. C'est idiot. Je ne comprends pas ce qui m'a pris. Vous faites très bien votre travail. Nous allons reprendre. Je vous promets d'écouter vos conseils. Pardonnez-moi… Pardonnez-moi… Je suis vraiment désolé.

— J'ai un peu insisté pour vous pousser à consommer. Pour ne rien vous cacher, je suis tenue de réaliser un chiffre d'affaire minimum… Comprenez-vous ?

— Je comprends, je comprends, rassurez-vous. Vous êtes tout à fait compréhensible, contrairement à moi.

Il la plaignit en maudissant la gigantesque machine financière qui broyait les hommes sous le joug du rendement et du chiffre d'affaire. Ce faisant, il fut surpris de constater qu'il la trouvait finalement sympathique et conçut même que, s'il n'avait pas éprouvé cette dévotieuse obsession pour Sandrila Robatiny, il aurait peut-être pu la trouver attirante. Un rapport humain sincère venait de s'établir entre eux. Pour la millième fois au moins, il réalisa que chaque humain est le siège d'un mystère magique. Une sorte de génie qui ne se montre que lorsqu'on prend la peine de frotter la lampe. La raison qui lui donnait envie de frotter en particulier celle de Sandrila Robatiny, tel un hystérique obsédé du nettoyage, un maniaque monomane, était bien sûr aussi celle qui le rendait indifférent à toutes les autres.

— Je peux vous offrir la lipodégradation ventrale, si vous ne désirez que ça, Monsieur.

Elle avait parlé timidement et uniquement de ce qu'il avait spontanément demandé en entrant.

— Non ! non ! Je tiens à payer. Oubliez cet incident, je vous en prie. Combien de temps durera cette lipodégradation ? J'ai entendu dire que c'était rapide.

La question parut l'étonner. Elle devait évoluer dans un milieu d'habitués.

— Une minute ou deux, Monsieur. Environ… Je ne sais pas trop, à quelques secondes près.

— Ah géant ! Ce n'est pas long, en effet ! Et combien ça coûte ?

— Vingt ranks, Monsieur.

— Ce n'est pas cher. Pas cher du tout… Moins cher qu'une volaille en tout cas !

Il avait ajouté cette dernière réflexion, à moitié pour faire gauchement un peu d'humour, à moitié pour lui-même car il réalisait qu'après tout, cela ne valait peut-être pas la peine de s'en passer.

— Pourriez-vous me confier votre prénom s'il vous plaît ? demanda-t-il, alors qu'elle le regardait encore d'un air indécis et craintif.

— Cara, Monsieur. Je m'appelle Cara.

Il se gratta plusieurs fois la gorge et le crâne, le regard errant sur une série d'hologrammes animés qui exhibaient de surprenants biogrimages. Elle crut qu'il était intéressé par l'un d'entre eux, un aspect chêne, quand il reprit la parole :

— Bon ! moi c'est Bartol. Comme je vous l'ai déjà dit, Cara, c'est la première fois que je viens dans un tel établissement. Je vais me confier à vous… Comment dire ?… voilà donc !… hem ! Je suis en quelque sorte un peu, en réalité je veux dire beaucoup, amoureux d'une jeune fille vraiment plus âgée que moi. Je veux dire qu'elle est plus âgée que moi mais que physiquement elle parait bien plus jeune. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Elle parut se détendre et le trouver même amusant. En tout cas elle n'était visiblement plus effrayée.

— Bien sûr ! Monsieur. Cette situation arrive souvent. Dans mon métier il est courant de le constater. Quel âge avez-vous, Monsieur ?

— 55 ans, mais arrêtez de m'appeler monsieur. J'ai déjà du mal à me confier, alors si vous conservez cette distance c'est encore moins facile. Bartol ! je suis Bartol.

— Quel âge me donnez-vous, Monsieur Bartol ?…

Elle avait apparemment du mal à être moins réservée, mais, étant donné son récent comportement, il ne pouvait que la comprendre.

— Entre 30 et 33 ans ? En apparence bien sûr.

Elle sourit.

— J'en ai 103.

Il s'exclama silencieusement en hochant plusieurs fois la tête.

— J'ai toujours cru que ce genre de pied de nez à la vieillesse était le privilège des gens très riches. Je pensais que ça coûtait une fortune. Tous ces traitements… tout ça… Que sais-je moi…

— Vous avez raison. J'avais la chance de faire partie des nantis il y a un an à peine. Mais… j'ai eu de gros problèmes…

Elle lui donna l'impression de chercher ses mots, mais elle changea brutalement de sujet pour s'intéresser à lui.

— Et vous, à 55 ans c'est donc la première fois que vous prenez soin de vous. Comme vous sembliez le découvrir à l'instant, les

traitements de base sont pourtant très abordables.

— Vous devez me trouver un rien singulier, n'est-ce pas ! Une sorte d'endormi qui n'est au courant de rien. Ou même un homme arrivant tout droit de sa caverne.

Elle rit.

— Je n'irais pas jusque-là… mais… il y a un peu de ça, oui.

La voilà complètement en confiance, se dit-il. Il en fut heureux. Quelque chose en lui se mit à palpiter, à jaillir, à rayonner. Il eut un puissant désir de lui dire qu'il aimait Sandrila Robatiny. C'était ridicule, pensait-il, mais il avait même envie de le lui crier. De le hurler. Oui, c'était délicieusement ridicule, mais il avait envie d'être ridicule. Une de ces envies qui vous grise parce qu'elle vous offre la saveur de la liberté, en vous emplissant d'une totale indifférence à l'égard du jugement d'autrui. Une liberté totale. Celle que l'on ressent quand tout ce qui nous entoure devient minuscule, microscopique, quasi invisible, comparé à l'éclat intérieur d'une grande passion. Dans cet état d'esprit, il éprouva un vif besoin de faire le pitre. Il se sentit l'âme d'un gosse. Une vague de désir d'exécuter mille sortes de grimaces lui traversa même le visage. Au passage elle fit frémir ses muscles zygomatiques, mais il se retint. Heureusement ! Une telle démonstration de gymnastique faciale… Après sa violente colère… Elle aurait certainement douté de sa santé mentale. Tu risquerais de l'effrayer, se raisonna-t-il. Il sortit la boîte de kokibus de sa poche de pantalon et proposa :

— Une koki ? C'est géant de vous voir rire.

Elle refusa d'un geste de main accompagné d'un sourire de remerciement. Il fit sauter une pilule sur sa langue et reprit :

— Oui je comprends que ça vous étonne un peu. J'étais contre. Je ne sais plus très bien pourquoi à vrai dire. Mais aujourd'hui, j'ai changé d'avis. Je compte sur vous pour me rafraîchir. Tant pis pour la dépense.

— Vous êtes vraiment amoureux, pas vrai ?

— Il y a moins de quelques secondes, j'avais envie de vous le hurler comme un dément. Mais… la peur de vous terroriser m'a retenu.

— Géant !

— Oui, géant de la folie ! Bon, alors vous m'aidez, hein ! On change tout, là, partout, s'exclama-t-il, en décrivant des cercles devant son visage avec son index tendu. Je veux conquérir la reine des déesses. Il me faut quelque chose à la hauteur de cette prétention.

L'énergie dont il fut soudain habité, sans rapport avec le kokibus, agitait ses membres de légers tremblements. Il piaffait d'impatience et gesticulait en s'exprimant.

— Au fait devinez quoi !

— … ?

— Devinez ce qu'elle m'a dit !

— Je suppose qu'elle a dû vous dire bien des choses.

— Oui, bien sûr, mais elle m'a dit que je l'avais épaté.

— Ah ! C'est sans aucun doute un beau compliment.

— Vous ne vous en rendez pas compte.

— Si, je vous assure. Comme je vous le disais, c'est un beau compliment.

— Oui, mais vous n'avez pas les éléments pour en juger. Je veux dire pour vous rendre compte… que c'est un compliment géant.

Là encore, il eut conscience d'être ridicule, mais ça n'avait pas la moindre importance. Il parlait autant pour elle que pour lui-même.

— Elle a dit que je l'ÉPATAIS tout court… pas que je l'épatais UN PEU. Comprenez-vous ? Et je vais vous confier une bonne chose : je ne puis vous dire qui elle est, mais je puis vous dire que les personnes à qui elle a dit ça se comptent sur les doigts… non pas d'une seule main ! … mais … sur les doigts d'un escargot.

Il se mit à rire de bon cœur devant ses sourcils froncés de perplexité.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai simplement envie de dire n'importe quoi. Je ne suis pas dangereux. Je suis épatant, voilà tout !

Il prit une allure avantageuse pour tonner :

— Bon ! Préparez-moi pour l'Olympe s'il vous plaît. Zeus ! Apollon ! Ici, aux pieds ! aux pieds j'ai dit ! Ahaaaa ! vous pouvez pas savoir ma p'tite dame ! J'ai un mal avec ce petit personnel.

Elle étouffa un éclat de rire, une main sur sa bouche, et il en fut heureux.

— Là… vous voyez, je ne suis pas méchant. J'ai juste le crâne qui bout un peu. Allez ! Pour commencer, il est temps que j'abandonne cette vieille trompe. « Bous abiez raison » ajouta-t-il, en secouant son nez pincé entre son pouce et son index.

— Bon ! reprenons donc. Nous en étions aux yeux, mais quelle est votre opinion, pour le nez ? Vous ne m'avez rien dit à son sujet.

Bartol fit un signe de main pour signifier : c'est vrai, je vais voir. Puis, il s'approcha tant de son image tridimensionnelle pour observer son futur nez qu'il n'en fut plus qu'à quelques centimètres seulement. Le front plissé par la concentration, le buste penché tantôt à droite tantôt à gauche, il en scrutait les deux profils avec une telle intensité et à une distance si proche, qu'il n'était pas sans évoquer un entomologiste étudiant le comportement de quelque minuscule insecte. Cara rit. Elle le trouvait de plus en plus amusant.

— Vous avez une curieuse manière de regarder une figure, lui dit-elle. C'est à croire que votre choix ne porte que sur l'aspect des pores.

Il se tourna vers elle, sourit, et écarta les mains dans un geste d'impuissance.

— Je n’y arriverai pas seul. Ce n’est pas mon métier. Aidez-moi… Dites-moi ce que vous en pensez, vous !

— Comme je vous l’ai déjà dit, je pense qu’il est parfait ainsi. Je suis sincère.

— C’est géant ! Je vous prends celui-ci donc. Que me proposiez-vous pour les yeux alors ?

Elle était sur le point de répondre quelque chose, mais il l’interrompit :

— Combien de temps ?

— Pour quoi donc ?

— Pour me remettre complètement à neuf.

— Environ une demi-heure de chirurgie faciale, une autre demi-heure pour la cicatrisation. Quelques minutes supplémentaires pour la lipodégradation. Le plus long, ce sera de choisir.

— Très bien, continuons, dit Bartol après avoir fermé les paupières un bref instant pour jeter un coup d’œil à la montre digitale verte, qui flottait en haut et au centre de son champ de vision virtuel.

Je me souviens : Le trou dans le mur

Je m'appelle Ols Alia. À cette époque, le ghetto était mon quotidien. Constructions misérables mêlant bois, vieilles tôles, bidons déroulés, herbe, branchages, terre, pierres. Silhouettes en guenilles. Visages émaciés horriblement sales. Yeux éteints. Crânes hirsutes. Boue quand il pleut. Poussière quand il ne pleut pas. Faim, soif, violence, maladies, peur…

Je ne connaissais rien d'autre… Ou si peu… J'assistais au débarquement des nouveaux arrivants et à leurs difficultés pour se trouver un abri. Parfois ils n'en trouvaient pas. Il était extrêmement difficile de s'en bâtir un, la plupart des matériaux de fortune étant déjà utilisés. Certains ne restaient que quelques heures. Terrorisés par les bandes de pilleurs qui ne les lâchaient pas d'une semelle et par les conditions générales d'existence, ils repartaient se faire béatiser le jour même… ou au plus tard le lendemain. Ceux qui avaient eu le courage de survivre dans cet enfer plusieurs mois, voire plusieurs années, quoique ceux-là étaient fort rares, créaient un véritable événement en choisissant la béatisation libératrice. Nous les accompagnions au centre du ghetto vers l'aire de départ. Souvent un certain nombre d'entre nous essayions de les en dissuader en promettant nos soutiens. Mais la plupart du temps, ils ne se laissaient pas influencer par nos objurgations ; leur décision était prise.

J'étais un enfant. Les seules personnes qui avaient de l'importance pour moi étaient maman et Drill.

Je me souviens :

***

J'ai 13 ans.

C'est le soir. Je vais voir mon ami. Il va bientôt faire nuit. Je marche sur des planches, jetées au sol en guise de caillebotis, en évitant tant bien que mal de mettre les pieds dans la boue, mais ce n'est pas facile. De la boue il y en a partout dans le ghetto. Il a beaucoup plu ces deux derniers jours. Mon copain s'appelle Drill. C'est un grand garçon de 16 ans. 3 ans de plus que moi. Il est comme un grand frère. Un grand frère rouquin avec plein de taches de rousseur sur la figure. Quand il sourit, on voit toutes les dents qui lui manquent. Enfin ! je veux dire qu'on les voit pas, plutôt. Nous nous connaissons depuis… m'en souviens plus très bien, depuis plusieurs

années en tout cas, cinq ans au moins, c'est sûr au moins cinq ans. Je saute sur des pierres plates et des tôles ondulées qui remplacent les planches ici. Après mon passage, une tôle se détend en m'envoyant de la boue dans le dos. Ma chemise à carreaux rouges et noirs est trop petite, humide et visqueuse. Mon pantalon noir est bien trop grand. Je le retrousse régulièrement, mais il se déroule tout aussi régulièrement pour traîner dans la boue et gêner ma marche en se glissant sous mes semelles, ou du moins ce qu'il en reste, car mes chaussures sont pourrites. La toile humide colle à ma peau et me démange. J'avance entre les constructions de fortune en bois, tôle, nanomat et autres matériaux récupérés. Je passe à côté du territoire du vieux Ols qui me sourit en levant le bras. Il s'acharne à faire pousser quelques légumes dans son jardin. Je l'aime bien, pas seulement parce qu'il a le même prénom que moi, mais parce qu'il est toujours gentil et m'offre de temps en temps une boisson chaude pour discuter et prendre une koki avec moi. Je lui retourne son sourire, accompagné d'un bonjour de la main en continuant ma route. D'autres voisins occupés à colmater des fuites ou à creuser des rigoles pour dévier le cours de l'eau des pluies me font parfois un signe. J'ai pas trop de problèmes de voisinage, avec les adultes du moins, avec les enfants parfois, mais comme tout le monde sait que Drill est mon ami, en général, ils me laissent au calme. Il faut dire qu'il y a très peu d'enfants au ghetto. J'ai pas très bien cerveauté ce que maman m'a expliqué à ce sujet. La seule chose que j'ai retenue, c'est que les gens qui arrivent ici ont subi un traitement pour les empêcher d'avoir des bébés. Les seuls enfants qu'on peut voir au ghetto sont arrivés avec leurs parents. Ceux qui arrivent sont d'anciens Dehors. Nous, ici, on appelle les Dehors tous les gens qui vivent à l'extérieur du ghetto. Eux, de l'autre côté du mur, ils nous appellent les Dedans. Ils nous appellent parfois aussi les « Prébéats ». Je n'ai que 13 ans mais je me renseigne et maman répond à mes questions. Je sais que les Dehors arrivent au ghetto quand ils n'ont plus de ranks. Ils ne viennent pas parce qu'ils en ont envie mais parce qu'on les y oblige. Je ne cerveaute pas tout. C'est assez compliqué, mais j'ai appris que pour quitter le ghetto, le plus facile c'est d'accepter d'être un Béat. Mais maman n'a jamais voulu devenir Béate. Elle a dû être tentée, mais je suis sûr qu'elle a résisté pour s'occuper de moi. La pauvre, je l'aime beaucoup. Elle est tout pour moi. Ça me sucre le cœur de l'aimer beaucoup. Elle est contente que je fréquente Drill, car c'est un costaud ; elle sait qu'il me protégera en cas de coup dur. Souvent elle l'invite chez nous. Nous passons de bonnes soirées en discutant tous les trois ensemble à la lueur des bougies. Drill et moi, nous racontons nos aventures en ville, mais nous prenons bien garde de pas tout dire, pour que maman se griffe pas l'inquiétude pour nous… Et pour éviter qu'elle se mette en nerfs contre nous. Maman

n'est pas ma vraie mère. J'connais pas mes parents, personne au ghetto les a jamais connus. Maman dit qu'elle m'a trouvé dans une carcasse de machine volante qui s'était écrasée dans la périphérie du ghetto. Elle n'a pas pu me dire quel type de machine volante parce qu'elle n'y comprend rien, la pauvre. Elle connaît rien aux machines. Rien zéro ! Zéro de rien ! Ça l'intéresse pas et ça l'a jamais intéressée. Moi j'aime les machines, toutes les machines. J'aime les démonter pour voir comment elles fonctionnent. Maman est une très vieille dame à présent. Elle a beaucoup souffert, beaucoup lutté, pour survivre et pour assurer ma protection et mon éducation. Il faut que je l'aide pour qu'elle se repose un peu car elle l'a bien mérité. Je me sens devenir grand et fort. Un jour, je serai comme Drill. Je l'admire beaucoup. Il est très fort, Drill. Il connaît des tas de combines pour se procurer des trucs en tout genre en volant les Dehors, derrière les murs du ghetto, dans la banlieue de la ville. Quand je serai comme Drill, maman n'aura aucun souci à se faire. Je prendrai bien soin d'elle. C'est moi qui trouverai la nourriture et je m'occuperai d'entretenir la baraque. Je le fais déjà un peu. Maman est très instruite, vraiment beaucoup, la plus instruite du ghetto, je pense. Elle a un beau parlage. À mon avis quoi. Elle sait même lire. Je suis plutôt fier d'elle, car on vient souvent la consulter pour lui faire lire des trucs. Moi aussi, je saurai bientôt lire, grâce à elle. Maman me répète souvent que c'est important, qu'il faut que j'apprenne à lire et à écrire. Que c'est mieux que de se flasquifier à prendre des kokis toute la journée. Elle le dit aussi à Drill, et nous apprend souvent à tous les deux, mais Drill n'y met pas autant de cœur que moi. Ça lui enchante pas trop l'âme d'étudier. Il dit qu'il ne voit pas à quoi ça va lui servir. Moi, j'ai confiance en maman. Si elle dit que c'est important, c'est que c'est important. En plus j'aime apprendre à lire parce que ça me permet de comprendre les livres, et les livres sont magiques parce que comment dire… Ce sont pas des machines puisqu'ils n'ont aucun mécanisme pour les faire marcher. Ils n'ont même pas besoin d'énergie et pourtant ils font un truc incroyable. Ils nous parlent. Disons qu'il y a quelqu'un dedans qui nous parle. Ça enchante l'esprit quand j'y pense ! Oui, c'est un bestial enchantage ! Drill aussi est impressionné par ça. Il n'aime pas trop apprendre à lire mais j'ai l'impression qu'il y prend goût, surtout ces derniers temps, car il a volé plusieurs livres pour que maman nous les lise. Parmi ces livres il y en avait un qui parlait des RPRV. Les Robots Pilotés par Réalité Virtuelle. Drill, il a rien dit. Mais moi, il me plaît. Ça me donne envie de savoir lire. J'ai de l'impatience qui me galope dedans. Au ghetto il n'y a pas beaucoup de gens qui savent lire. C'est facile de comprendre pourquoi. C'est parce que pour apprendre à lire il ne faut pas être trop pauvre. Quand on est trop pauvre, on ne peut pas apprendre. On est trop occupé à

essayer de ne pas mourir. Parfois, il arrive ici d'anciens riches qui sont devenus pauvres, brusquement. Ça arrive. Eux, ils savent lire, mais ils ne restent pas longtemps avec nous. Ils ne sont pas habitués à être pauvres, ça les fait trop souffrir. Ils ont peur de nous. Alors, ils se font bêatiser presque tout de suite pour fuir le ghetto. C'est pour ça. Ici, au ghetto, il n'y a que des pauvres qui sont habitués à être pauvre. C'est un dur métier d'être pauvre, tout le monde ne sait pas le faire longtemps !

La pluie recommence à tomber. Ça sent la terre mouillée. Je tourne à droite pour contourner la dernière baraque et j'arrive chez Drill au moment où il sort. Sur son ventre, un peu à droite, une petite sacoche grise est attachée à sa ceinture. Elle contient nos sacs de camouflage. C'est lui qui s'en occupe. Il fait semblant d'être un peu en nerfs pour me dire :

— Alors, qu'est-ce que tu foutais visquerie de visquerie !

Drill est toujours très grossier quand on est ensemble, mais jamais chez maman. Je pense qu'il aime bien utiliser ce parlage, histoire de montrer qu'il est grand et fort. Ce sont des bouffonnages, j'en ai bien conscience, mais je fais comme si je le savais pas car c'est bien pour son image. Il faut bien que les autres comprennent qu'il vaut mieux ne pas lui chercher d'histoires. D'ailleurs, je commence un peu à m'inspirer de son parlage, car il faut que je devienne fort, moi aussi, pour aider maman.

— Ben ! me voilà fécalerie !

— Bon ! On va faire une balade chez les Dehors. Le temps qu'on passe le mur, il fera nuit. On va essayer de te trouver des vêtemences pour toi. Au moins une chemise et une paire de grollasses.

— Superdac ! Où ça ? je demande, en lui tendant ma boîte de kokis sous le nez.

Il ouvre la main sous la boîte. J'y fais tomber une pilule. Hop ! il la gobe.

— On verra bien. On coincera un de ces fécals et on le foutra à poil.

J'me colle une koki sur la langue, moi aussi, et on se met en marche en direction du trou dans le mur. Celui-ci, c'est Drill qui l'a lui-même creusé. Il y a plus d'un mois déjà. Les fliqueurs l'ont toujours pas rebouché. Du côté de la ville, il est caché par un buisson. En progressant tranquillement, nous nous éloignons de plus en plus des baraques. Il n'y a bientôt plus de boue, elle est remplacée par l'herbe humide. Mes vêtemences sont trempés, mais… pas trop froid !

— J'ai un cadeau pour toi, petit fécal, me dit Drill.

Il me tend quelque chose que je capte mal dans la noirure de la nuit. Pour ce qui est de comment il m'appelle, c'est normal. Il

m’appelle souvent « petit fécal ». C’est très affectueux. Ça fait grand frère protecteur. Quand il dit « tête de fécal » à quelqu’un c’est bien sûr une insulte, mais quand il me dit « petit fécal » c’est de l’affection virile, il dit. Virile, ça veut dire que c’est une amitié de vrais copains, pas une amitié pourrie, il dit, c’est une amitié de copains qui risquent leur cuir ensemble.

Je prends la chose et je la regarde. C’est un beau couteau pliable. Pendant que je l’admire et que je m’amuse à rentrer et sortir la lame, il m’explique qu’il m’apprendra à m’en servir pour diarrhéifier de peur les Dehors et pour leur crever le cuir quand c’est nécessaire. Je suis content. C’est un beau cadeau. Je le remercie maxi, c’est à dire en superlativant au maxi et en faisant le dur qui s’y connaît en couteau.

— Merci, copain ! Ça me sucre le cœur ! C’est une fécalerie de méchant couteau, bordellerie de fécal !

Tout en marchant, je continue à jouer avec mon couteau en taillant un bout de bois trouvé sur le chemin pendant que nous parlons. Une puissante voix retentit soudain. Il doit être vingt heures. Deux fois par jour, à 9 h et à 20 h, un gros volant se pose au centre du ghetto, sur un carré en béton. Ses haut-parleurs parlent très fort. C’est pour nous expliquer des trucs sur la décorporation et la béatitude. Maman dit que c’est le gouvernement qui veut nous attirer :

« Vous êtes las de lutter pour survivre, la grande et fraternelle communauté des Grandrêveurs est impatiente de faire votre connaissance. Ne vivez plus dans la précarité. Rejoignez un monde confortable et sans souci matériel. Devenez Grandrêveur. Débarrassez-vous de ce corps à l’origine de vos maux. Devenez Grandrêveur, et vous n’éprouverez plus jamais la faim, la soif, la douleur. Devenez Grandrêveur, et tous vos soucis ne seront plus que de vagues souvenirs. Vous pouvez le décider dès maintenant. Nous vous attendons. Décollage dans trente minutes. N’emportez rien avec vous. Aucun objet ne vous sera utile dans la vie merveilleuse qui vous attend. Oubliez, d’ores et déjà, tout ce qui vous rattache à vos pénibles existences. »

Il y a aussi un second message deux minutes après :

« Kokibus, kokibus ! Distribution gratuite. Kokibus, kokibus ! Venez chercher vos boîtes de kokibus. Le kokibus est un droit. Le kokibus est votre droit. Le kokibus est gratuitement distribué pour tout le monde. Venez le réclamer. »

Les deux messages sont répétés jusqu’au départ du volant.

Drill et moi, on parle souvent de la décorporation et de ses deux aboutissements. L’univers des Béats et l’univers des Mondaginaires. Le volant dans ses haut-parleurs dit les « Grandrêveurs », mais tout le

monde dans les rues dit les « Béats ». Tous les deux, on n'est pas pressés de perdre notre corps. Mais un jour, si on est obligés, on veut essayer d'être Mondaginaire. C'est plus difficile d'être un Mondaginaire qu'un Béat. Béat, c'est gratuit. Mondaginaire, il faut payer. Personne ne sait ce que vivent les Béats, parce que personne ne peut nous le dire, vu que quand on est un Béat c'est pour toujours. Pour toujours, jusqu'à la mort. Mondaginaire, c'est pas pareil. Il paraît que certains Mondaginaires ont quitté leur univers. On dit qu'ils ont un nouveau corps qui n'est pas en chair et en os. Si je me souviens bien, maman dit « un corps artificiel ». Artificiel, ça veut dire pas naturel. Oui, maman aime bien m'apprendre des mots difficiles. Elle est contente quand je me les rappelle. Mais pour avoir un corps artificiel, il faut beaucoup de ranks. C'est pour ça, qu'il n'y a pas beaucoup de Mondaginaires qui arrivent à quitter leur univers. Et puis, ils sont bien Mondaginaires. C'est rare qu'ils aient envie de redevenir Anciens. Moi et Drill, on n'en a jamais rencontré un, mais on en a entendu parler.

Nous arrivons en vue du trou.

Je me souviens : La frayeur du zark

À plat ventre dans l'herbe, nous nous sommes glissés dans le trou. Nous sommes de l'autre côté du mur à présent, chez ces saleries de Dehors. Nous n'aimons pas les Dehors. C'est parce qu'ils nous laissent crever. Parce qu'ils s'empiffrent et ne pensent qu'à leur ventre. Il y a des Dehors très pauvres qui risquent de rejoindre le ghetto d'un jour à l'autre et il y a des Dehors pleins de ranks qui ne s'en approcheront certainement jamais. C'est simple, Drill me l'a expliqué : les Dehors, plus ils ont des ranks plus ils habitent loin du ghetto. Maman, qui l'avait entendu, a ajouté : « Oui, on dit dans ce cas que leur distance au ghetto est proportionnelle à leur fortune. » Nous, on va le plus loin possible pour voler les plus gras. Il y a deux problèmes. Le premier, c'est que les quartiers les plus riches sont les mieux défendus. Le deuxième, c'est que nous sommes à pied. C'est fatigant de marcher longtemps. Et il y a les zarks qui patrouillent toutes les nuits.

Nous marchons dans une large avenue en rasant les murs. Drill cherche un Dehors seul. Il veut lui voler ses vêtemences pour moi. Ce soir-là, pas de chance ! Nous sommes sortis du ghetto depuis moins d'une demi-heure mais les ennuis commencent déjà. Au loin, dans l'obscurité, un zark surgit d'une rue à gauche. Drill m'a tout appris sur ces saleries. À leur bord les fliqueurs, qui sont deux, voient de nuit comme en plein jour et ils peuvent repérer très facilement tout ce qui est vivant grâce à des détecteurs. Nous, on ne voit rien au travers parce qu'il n'y a aucune vitre. Un zark, c'est seulement un blindage, sur quatre roues, qui porte huit caméras. Ces roulants de surveillance ont en plus des armes à rayons qui visent toutes seules, les fliqueurs n'ont plus qu'à appuyer sur un bouton pour tuer la cible. Les zarks n'ont ni avant, ni arrière. Ils peuvent rouler dans un sens ou dans l'autre ; ils n'ont pas besoin de faire demi-tour.

Drill m'offre une seconde de son regard de grand copain protecteur en me passant silencieusement mon sac de camouflage. Pas besoin de parler. Je sais ce que j'ai à faire. Je connais le truc par cœur, vu qu'il me l'a expliqué un maximum de fois. Il m'a même fait répéter ce scénario chez lui, l'année dernière, quand j'étais petit, avec le chrono à la main, pour que je sois le plus rapide possible.

On se jette derrière un roulant garé contre le trottoir et, en moins de deux secondes, je m'enferme dans mon sac. C'est pas exactement un sac, c'est plutôt comme un pantalon pour le dessous et une enveloppe pour le dessus et c'est tout brillant à l'intérieur. Disons, comme un sac avec des jambes pour pouvoir se déplacer. Ça empêche la chaleur du corps de sortir pour que les zarks ne nous détectent pas. La salerie de ce truc, c'est qu'il fait vite géant chaud dedans, surtout si

on est obligé de courir. En plus, on respire toujours le même air. Pour regarder dehors il y a deux petits trous pour les yeux. Dans mon sac, de chaque côté des trous il y a un anneau. Je passe un doigt dans chaque anneau et j'appuie la toile sur ma figure pour regarder à travers les trous. Mais… c'est pas facile de trouver ces anneaux rapidement. Faut l'habitude ! Je regarde Drill. S'il part en courant, je le suis en courant comme lui. S'il marche, je marche aussi. Je fais exactement comme lui et je reste toujours près de lui. Pour l'instant, nous restons accroupis tous les deux derrière le roulant. On bronche mini.

Le zark approche sans bruit. Il roule lentement. On entend à peine le son caoutchouteux de ses roues sur le sol, le rare et léger bruit d'un gravier pincé sur le bord du pneu, l'écrasement d'une canette vide ou d'un autre bidule qui traîne. J'ai confiance parce que je suis avec Drill, mais j'ai peur. J'ai très peur. J'ai peur de mourir. J'ai peur à en mourir. Drill aussi est terrorisé. Je le sais. Je le sens. Lui aussi sent ma terreur. Nous avons l'angoisse tous les deux, et chacun sent celle de l'autre. C'est très fort ce qui passe entre nous dans ces moments. Ça nous unit. Ça nous lie. Cette glaciale épouvante qu'on partage nous rapproche. On se comprend. On se ressent. Nos cœurs battent ensemble. Nos tripes se nouent au même moment. Quand la bile me brûle à l'intérieur, il souffre de la même douleur. La frayeur du zark, c'est un truc qu'il faut vivre pour comprendre. C'est comme si… quelqu'un à l'intérieur de vous serrait votre cœur dans un étau. Comme si vos boyaux et votre estomac contenaient de l'acide féroce. Il est là… Là tout proche. Tueur de l'ombre, invincible. Terreur sombre, indicible. Il passe juste derrière notre cachette. Je me baisse lentement pour regarder sous le roulant et je vois ses roues toutes noires qui tournent lentement. Une explosion de panique déchire mon ventre. J'ai l'impression qu'il est en train de s'ouvrir, que mes tripes vont se répandre sur le trottoir ! Les zarks sont noirs comme la nuit. Il commence déjà à faire géant chaud dans mon sac. Je voudrais un peu respirer dans un des trous, mais… faut pas. Dangereux ! Garder le sac bien écrasé sur la figure pour que la chaleur ne parte pas par les trous. Sinon, on se fait repérer par les détecteurs et c'est la mort. La mort, on a le temps de la voir arriver sur nous, parce que quand on est repéré, les fliqueurs ne tirent pas de suite. Ils nous appellent d'abord, pour savoir si on est un Dehors ou un Dedans. Si ça arrive, on n'a pas besoin de parler. Ils ne nous demandent rien. On ne risque pas de mentir donc ! Ils lisent le bout de notre doigt avec un appareil. De chaque côté du zark, au centre d'un cercle blanc pour qu'il soit bien visible, il y a un petit renfoncement. Mettez votre index dans le trou au milieu du cercle, disent les fliqueurs, quand ils font un contrôle. Je sais tout ça parce que Drill m'a tout expliqué. Après avoir lu le doigt

de quelqu’un grâce à leur salerie de truc, les fliqueurs savent tout sur lui : qui c’est, où il habite, et je ne sais pas quoi d’autre mais… savent tout quoi. Ils n’ont même pas besoin de sortir du zark pour se renseigner. Il leur suffit d’appeler, de dire : Approchez ! Et là, si on fuit, on meurt, si on donne notre doigt à lire, on meurt aussi. On n’a pas le droit d’être là. Avant, les fliqueurs ne tuaient pas. Ils nous obligeaient à devenir Béats. Depuis deux ou trois ans, je ne m’en souviens plus très bien, ils ont ordre de tuer. Maman dit que ça dépend de la politique du moment.

J’ai très peur. J’ai l’impression d’avoir avalé cent kilos de gravier, ou qu’un monstre me mord les boyaux. Ma paupière droite tremble. Mes dents crissent et mes jambes fondent comme de la bougie. Il n’y a pas vraiment de limite à la terreur que l’on peut ressentir. Au moment où on pense avoir atteint son sommet, un nouvel événement vous hisse brutalement sur une cime d’angoisse plus haute que tout ce qu’on a connu. Alors, le cœur, qu’on croyait à l’ultime limite de la rupture, accélère encore. Le sang circule avec une violence accrue dans des veines toujours plus dilatées par l’adrénaline. Ce nouvel événement… je le vois sous le roulant : les roues du zark stoppent. La mort vient de s’arrêter près de nous. Foudre invisible et silencieuse, un terrible éclair de stress claque en moi.

— < Attention, veuillez vous soumettre à un contrôle d’identité. Mettez un doigt dans le trou au centre du cercle, s’il vous plaît.

Les fliqueurs ! Les fliqueurs nous ont repérés. Ils nous appellent.

Je panique. La terreur implose dans ma poitrine et dans mon ventre. Elle m’aspire de l’intérieur. C’est une sangsue vorace qui boit la bouillie glacée de mes organes liquéfiés. Un hurlement silencieux déchire ma conscience. Drill ne bouge pas. Je ne bouge pas non plus. J’ai le cœur qui me défonce de l’intérieur. Ses coups sont violents, sourds, très rapprochés : Douvv, Douvv, Douvv, Douvv… Dans ma tête ça cogne aussi. Chaque pulsation trouble ma vue. L’image tremble sous les assauts d’une machine cardiaque insane. Tout ce que je vois palpite, comme si ce cœur n’était pas le mien mais celui du monde. Douvv, Douvv, Douvv, Douvv… Mais le plus terrible, c’est derrière le sternum, entre les poumons. Il y a un truc qui va péter là dedans ! Pas possible que ça tienne encore longtemps ! Mes ventricules vont éclater dans une seconde ou deux. Je vais exploser dans mon sac. J’étouffe dans cette enveloppe. Mes mains se mettent à trembler et mon corps a des spasmes terribles. Douvv, Douvv, Douvv, Douvv… Le mollet gauche est secoué par des contractions aléatoires. Je le sens sous ma cuisse. Des coups sous ma mâchoire ! Je réalise que c’est mon genou qui tremble, mon menton est appuyé dessus.

— Tout va bien, Monsieur Abbasmaha. Excusez-nous de vous avoir dérangé, bonne soirée.

— Vous ne me devez nulle excuse. Non point la moindre goutte ! Combien heureux suis-je, de vous voir faire votre travail. Mesdames messieurs les gardiens en zark, soyez fiers de votre mission. Et que mes félicitations vous agréent.

J'ai tellement peur que je cerveaute même pas ce qui se passe. Je m'entends vouloir vivre. Mon refus de la mort donne à mon effroi une consistance hideuse. Il ne me reste plus que des lambeaux de conscience. On dirait de petits bouts de papier déchiré. L'un d'eux contient le sourire de maman. Maman, je pense à maman. Elle va se faire du souci, se griffer l'inquiétude jusqu'au sang, quand elle verra qu'on ne revient pas et dans quelques jours elle sera triste quand elle comprendra qu'on est morts, que les fliqueurs nous ont pourri la vie. Je m'appuie sur le roulant pour ne pas tomber. Mes doigts sont crispés sur les anneaux. J'ai chaud, terriblement chaud. Si chaud !… Si chaud, que j'en oublie ma peur ! Que je songe à mourir sous les armes du zark ! J'ai envie de me montrer et d'insulter ces fécaleries de fliqueurs. De toute façon, ils nous ont vus. Qu'ils me terminent ! Que ça prenne fin ! Je suis trempé de transpiration. Ça dégouline sur toute la surface de mon corps d'enfant chétif. Mon eau ruisselle aussi contre les parois de mon sac calorifuge. Elle retombe sur moi. J'en arrive à « me pleuvoir » dessus ! Cette sueur acide me brûle les yeux et colle mes cheveux. Mes lambeaux de conscience ont changé d'aspect, ils sont plus doux… Bouts de coton… J'ai moins peur… C'est parce que je suis en train de mourir étouffé. Ma terreur s'engourdit avec moi… mes pensées palpitent au rythme de mon cœur qui bat de plus en plus lentement. Mon corps se place en économie d'oxygène. Situation d'urgence, plus le temps d'avoir peur. Je bloque complètement ma respiration. Il ne reste plus la moindre trace d'oxygène dans l'air vicié, saturé par l'humidité de ma transpiration. Respirer serait un effort inutile. Économie… Madame la peur circulez ! Allez ! Hop ! Salut ! Nous n'avons pas le temps de nous occuper de vous. Pas le temps et plus d'oxygène à gaspiller avec vos folies. Revenez plus tard !…… Je crois que je commence à délirer. Bonm… Bonm… mon cœur bat toujours, c'est une bonne chose. Mais beaucoup plus lentement. Économie. Combien de temps de vie me reste-t-il sans oxygène ? Bonm… Bonm… Bonm… Bonm… la transpiration continue à s'accumuler sur le toit du sac. Économie… Bonm… Économie… Bonm… elle retombe sur moi. Bonm…… Petit bout de coton de conscience… Économie… Bonm… Je pleux… Bonm… Je me pleux dessus… Bonm… Bonm… Bonm… Je lutte contre les spasmes de plus en plus brutaux des muscles de ma cage thoracique. Ils se contractent si violemment sous les hurlements d'agonie de chaque cellule de mon corps qui réclame de l'oxygène ! Bonm… Bonm… Bonm… Je me pleux dessus… Bonm… et je m'économise. Spasmes… Bonm…

Oxygène… Bonm… Bonm… Économie… Tiens !… Ma conscience ouatée perçoit un son.… ?

Bruit de pas ?… En m'essorant énergiquement, j'arrive à récupérer une goutte d'énergie vitale. Je l'utilise pour essayer de suivre ce qui se passe. Drill regarde toujours sous le roulant. Je suis son regard en tremblant de partout. Je vois des jambes ! Des jambes avec de belles chaussures brillantes. C'est un Dehors. Je cerveaute d'un coup. Les fliqueurs ne nous ont pas vus. Ils parlaient à cette salerie de Dehors. Je suis soulagé mais j'ai encore peur. Le zark ? où est passé le zark ? J'étouffe. Peux plus respirer. Je crois que je vais mourir de chaleur. Drill me file un coup de coude et sort de son sac. J'enlève le mien si brusquement que je manque de le déchirer. Je suis toujours à côté de la réalité. J'ai tellement manqué d'air ! J'inspire avec une telle violence que je manque m'aspirer toutes les dents. Le frais fluide de vie gémit dans ma gorge en se ruant en moi par ce canal trop étroit. Je respire à triple poumons. Je pompe tout l'air du monde. Que c'est bon ! Ô que c'est bon ! Tout se passe si vite que je n'ai pas le temps de cerveauter. Où est le zark ? Où est Drill ? Je suis tout seul. C'est quoi ce super schéma ?

— Bouge pas, visquerie de tête de fécal !

C'est la voix de Drill. Il parle tout bas. Je fais le tour du roulant avec mon sac dans la main, et je le vois menacer le Dehors avec un couteau sous la gorge. Le zark n'est plus là.

— Silence ! Colle ta langue si tu veux sauver ton cuir. Colle ta langue ou je perce ton cuir de porc !

Mon ami sait parler aux Dehors. Le type est coincé, dos contre le roulant. Drill le tient par le col d'une main et de l'autre il lui fait sentir sa lame. Le mec est vert de peur. Ses yeux lui sortent de la tête.

Moi, je respire toujours comme si c'était devenu un vice. Je me shoote à l'air. Je m'éclate à l'oxygène. Je m'empiffre d'atmosphère. Je me gave de fraîche brise. Je défie en combat singulier tous les vents qui existent. Qu'ils viennent tous, je les avale d'une seule goulée. Ça fait du bien. C'est frais. C'est bon ! Je ne m'arrête plus. J'ouvre une bouche d'hippopotame qui bâille, et… J'inspire, j'expire, j'inspire, j'expire… À chaque inspiration, je produis un râle intérieur. Un son aspiré entre le sifflement, le cri, et la plainte. Mes poumons sont tellement goulus qu'ils avalent même leur propre gémissement. J'ai l'impression que je vais ingérer la substance même de la nuit. Elle se rue dans mes alvéoles et petit à petit me sauve. Ça va mieux. Je commence à cerveauter ce qui se passe autour de moi. Ma matière grise se remet en marche. Le destin a daigné souffler sur la dernière lueur vacillante d'un minuscule grain de braise. Drill aussi respire à mort ! Il vide et remplit ses poumons à plein régime dans la tronche du Dehors. Je ne sais plus si le mec est vert de peur ou si c'est

l'haleine de Drill qui l'intoxique. Ce doit être les deux. Faut pas oublier qu'on exhale comme des furieux ! Putrides au maxi ! Nos effluves feraient facilement vomir un rat. On se lave pas souvent au ghetto, et en plus on vient de mijoter sévère dans nos sacs de camouflage. On doit sentir la charogne trempée. La sueur me calcine toujours les yeux. Ceux de Drill sont rouges comme des braises. Les miens doivent être pareils. Je me frotte la figure avec un pan de ma chemise. Je ne sais pas ce que Drill veut faire avec cette salerie de Dehors. Pour l'instant il reprend sa respiration. Il me l'expliquera après.

— Ça va Ols ? il me demande.

Quand on est tous les deux, il m'appelle souvent petit fécal, mais jamais quand on est pas seul. Petit fécal, c'est juste entre nous. Difficile à expliquer… Disons que… c'est comme… comme une sorte d'épice pour mettre dans l'amitié.

— Ça va, je réponds. Pas de problème.

Il s'adresse au Dehors, toujours le couteau sous la gorge, sans murmurer cette fois, mais sans parler trop fort non plus :

— Écoute bien, fécal visqueux ! Tu vas répondre à mes questions sans crier sinon… je te pourris la vie.

— Oui, dit le type. Oui, oui. Je comprends. Ne me tuez pas.

— Tu habites loin d'ici ?

— Non, pas très loin.

— Il y a du monde chez toi ?

Le Dehors hésite. Drill l'écrase un peu plus sur le roulant, resserre sa prise sur son col et lui fait mieux sentir la lame.

— Je suis seul.

— Bien ! Alors on y va ! Tu nous invites, pas vrai ! T'es un gentil Dehors. Tu nous invites chez toi, moi et mon ami.

— Oui, je vous invite, je vous invite, répond l'homme.

Il est prêt à répondre n'importe quoi pourvu que Drill arrête de puer à bout portant dans ses narines. Je crois que ça le dérange encore plus que la lame, à vrai dire. Il faut dire qu'on a de quoi les déranger les petits Dehors délicats. On est sale un max. On pue. On parle mal.

— Alors allons-y ! On monte dans le roulant et tu nous emmènes chez toi. Et catapulte ton gros cul ! Je te promets que si un zark se montre, je te termine avant qu'il fasse quelque chose pour toi. Si tu veux sauver ton cuir, colle ta langue et fais ce qu'on te dit. T'as intérêt à broncher mini. J'te l'dis.

Drill l'accompagne devant la porte avant gauche en le tenant toujours par le col, mais avec le couteau sur le ventre. Le type gémit. J'ouvre. La lame pique le ventre du Dehors. Il s'enfonce dans le roulant sans résister. Nous le suivons.

Je me souviens : Coup de paupière complice

C’est la première fois que je rentre dans un roulant. Il y a des beaux fauteuils. Je n’en avais jamais vu de si beaux. Drill semble aussi émerveillé que moi, mais il fait comme s’il en avait l’habitude. Il s’efforce de ne jamais paraître étonné. Au ghetto, nous avons parfois l’occasion de parler avec des enfants qui viennent d’arriver. Ce ne sont pas des enfants de Dehors très riches car, en général, avant d’arriver au ghetto, ils deviennent lentement de plus en plus pauvres. Ils nous renseignent sur la vie à l’extérieur. Drill a une façon habile de les interroger, sans qu’ils s’en rendent compte, et là aussi il ne paraît jamais étonné. C’est sa fierté ! L’est comme ça. C’est mon copain, mon copain grand frère. Il me donne une koki et s’en colle une sur la langue. Ensuite, il regarde partout autour de lui, avec un air faussement blasé, mais tout en gardant bien son couteau sur les côtes du Dehors. Ils sont tous les deux à l’avant. Drill est à gauche. Moi, je suis derrière. Il y a un petit creux, juste à côté d’une vidéo-plaque, sur une tablette, sous le pare-brise. Le type met un doigt dedans et dit simplement :

— Chez moi.

La vidéo-plaque s’allume, le roulant démarre, et commence à rouler. Il y a plein de traits et de carrés sur la vidéo-plaque. L’image se déplace, mais il y a un point rouge qui reste au milieu. Je regarde à l’extérieur. Ça me fait un drôle d’effet de voir que ça avance tout seul. Je réalise au bout d’un moment que c’est le dessin de la ville qui est sur la vidéo-plaque et le point rouge, c’est nous. Drill continue à insulter et à menacer le Dehors. Il a la haine dans son cœur. Ça lui enchante l’âme de faire peur à son prisonnier. Moi, je m’en fous, je n’ai pas la haine. J’admire les fauteuils. Je les caresse de plaisir. C’est doux. On roule à peine depuis dix minutes peut-être, mais on dirait qu’on est arrivés. Notre véhicule s’arrête sur le bord de la rue.

— < Nous sommes arrivés, dit le roulant. La société Marsa-Transport vous souhaite une bonne soirée. Votre compte sera débité de quatre ranks quarante-deux.

Il y a un couple de Dehors qui marche sur le trottoir, mais ils ne peuvent pas nous voir. Les vitres du roulant ne sont transparentes que dans un seul sens.

— Tu habites où ? grosse truie fécale, demande Drill, en baissant malgré tout instinctivement la tête.

— Au cinquième étage, répond le type en montrant une fenêtre du doigt.

— Fais bien marcher ta petite cervelle pour qu’on arrive chez toi sans problème. Il faut que tu nous fasses monter sans qu’on nous

repère. T'as bien cerveauté ? Si un voisin nous voit, je te termine et on se catapulte. Tu connais mieux ton immeuble que moi alors défécale-toi pour que ça se passe bien. Rappelle-toi bien que je meurs d'envie de te faire un beau trou dans le cuir.

— Il y a un ascenseur dans le hall d'entrée, répond l'inconnu. Je l'appellerai en souhaitant qu'il arrive vite, ensuite, afin de passer inaperçu, je ne saurais trop vous conseiller d'en faire usage le plus rapidement possible. Une fois à l'intérieur, vous ne risquerez rien car je ne partage mon palier avec aucun voisin. L'appartement d'en face demeure inoccupé depuis des lustres. Si vous voulez augmenter dans des proportions notables vos chances de succès, accordez-moi la permission de vous apporter mon aide, en allant appeler l'ascenseur tout seul. Je vous ferai signe dès qu'il sera à notre disposition. Nonobstant notre insolite situation, je ne vous veux pas de mal, vous savez. Vous pouvez me faire confiance, je suis disposé à collaborer.

Puterie ! alors là, géant ! le type nous a choqué l'esprit. Drill et moi, on se regarde pour voir si un de nous a cerveauté ce qu'il a dit. Rien zéro ! Zéro de rien ! J'ouvre des grands yeux et je fais la moue en levant les épaules. Drill n'a rien compris non plus, ça se voit.

— Hé ! Dis-moi ! Salerie de visquerie ! Tu me prends pour un cerveau moribond ? Tu comptes m'égarer. C'est quoi ce parlage là ? on cerveaute rien à tes bouffonnages, nous. C'est quoi ton super schéma ? Parle normalement sinon… tu vas pas tarder à prendre fin, J'te l'dis !

Le Dehors fronce légèrement les sourcils. On dirait qu'il se gratte le cerveau. Puis, il nous regarde tour à tour avec un visage sans expression. On se demande ce qu'il pense. Drill lui ajoute une petite couche de menace sur le moral.

— J'te conseille de pas me boulimiser les testicules ! J'te l'dis !

— Laissez-moi appeler l'ascenseur, simplifie l'homme. Je vous ferai signe de venir quand il sera là.

Drill se dessine une tête du genre : « Si tu comptes me prendre pour un trépané, c'est raté ! » pour dire :

— C'est tout ce que tu as trouvé pour nous mixer le cerveau. T'as pas défoncé ton crâne pour réfléchir. On y va ensemble. Maintenant ! Allez ! bouge. Il n'y a plus personne dans la rue. On y va. Allez ! Allez !

On se catapulte du roulant et on se jette vers la porte d'entrée. Drill tient son prisonnier par un bras. Il n'y a que le trottoir à traverser, trois enjambées. C'est bon, on est dans l'immeuble. Drill pousse le Dehors jusqu'à l'ascenseur. Il lui prend l'index et appuie avec sur la plaque qui lit les bouts de doigts. La cabine arrive. Drill pousse vigoureusement l'homme à l'intérieur. Il le tasse au fond d'un coup d'épaule et remet le couteau sur son ventre. C'est un ascenseur ancien

avec des boutons numérotés. Je reconnais le cinq. Alors, je suis plutôt content de moi quand j'appuie dessus. Je note que Drill est impressionné.

— T'es sûr que c'est le cinq ? il dit.

L'ascenseur monte. Je lui dis que je suis sûr. Fier de moi, il me fait un clin d'œil. Ça me sucre le cœur. J'aime qu'il soit fier de moi. Ça lui fait plaisir d'impressionner le Dehors.

— T'as vu salerie de Dehors ! On n'est pas aussi décerveautés que tu penses. On sait lire.

Il me sourit jusqu'aux oreilles en faisant un signe de tête vers l'homme pour me le désigner d'un coup de menton. En encadrant ses mots entre deux nouveaux clins d'œil, il exulte :

— Ah ah ah ! On lui a choqué l'esprit au maxi. Il en revient pas le fécal !

Pendant qu'il souligne sa plaisanterie avec un très large sourire, je lui rends un coup de paupière complice. Je suis sûr qu'il exagère un peu l'effet produit par nos connaissances, mais bon ! ce n'est pas grave, il a une bonne tête mon copain rouquin, avec ses trois dents cassées et ses sourires qui enchantent l'âme. Il est coiffé comme un ouragan trempé dans l'huile, avec sa touffe grasse ébouriffée et pleine de sueur, mais, de ce côté-là, je dois lui ressembler. Sûr !…

L'ascenseur s'arrête, on est au cinquième. La porte s'ouvre. On sort. Drill pousse le mec devant lui. Tout se passe très vite.

— C'est quelle porte ? il demande. Hein ! C'est quelle porte ? Visquerie ! Réponds !

Le Dehors gémit en nous la montrant de l'index. Drill le pousse. Le type touche le truc qui lit le doigt. Le battant s'ouvre. On se jette tous les trois chez lui. C'est la première fois que j'entre dans la baraque d'un Dehors. Et même, à dire vrai, c'est la première fois que j'entre dans un appartement.

L’esthéticienne avait raison, le changement avait été extrêmement brutal. Du point de vue de Bartol, on aurait pu même le qualifier d’instantané, puisqu’il était resté inconscient durant l’intervention chirurgicale. Après avoir choisi sa future apparence en modifiant celle de l’image tridimensionnelle qui le représentait, Cara l’avait fait entrer dans une autre pièce, de taille plus modeste mais au centre de laquelle une imposante machine régnait.

— Le chirurgien, avait-elle dit, en lui montrant la chose.

Aux extrémités de moult bras mécaniques de longueurs et de sections variables, chacun pourvu d’un plus ou moins grand nombre d’articulations, se trouvaient force appareils différents. Bartol n’en avait identifié que quelques-uns, et encore il n’était pas certain de lui. Ici, une lame de scalpel, peut-être. Là, une lentille d’objectif, probablement. Au bout de ce bras très mince, une aiguille indéniablement… Au cœur de cette forêt de membres blanc satiné, pour le moment sagement immobiles, on pouvait voir un parallélépipède aux parois transparentes. Sa forme et ses dimensions lui permettaient de contenir une personne allongée.

— À quoi sert cet aquarium ? avait demandé Bartol, en frонçant des sourcils perplexes.

— Vous allez vous étendre à l’intérieur.

— Moi ! dans un aquarium ! Qu’est-ce que ?

— Vous avez parfaitement le droit de le comparer à un aquarium, c’est le nom que nous lui donnons.

— Oui ! ben ! Justement ? Qu’est-ce que ? Vous demandé-je ? Je ne compte pas séduire une sirène. Ne me greffez pas une queue de sardine, s’il vous plaît.

— Si vous aviez songé à consulter un établissement d’esthétique un peu plus tôt, vous seriez habitué à cet appareillage. Il est étonnant que vous n’ayez jamais vu ceci au moins dans un documentaire… Ou que vous n’en ayez jamais entendu parler par un ami…

Devant l’air extrêmement ahuri que son client s’était plu à prendre, sans doute pour assouvir un peu son incoercible envie de faire le pitre, elle s’était décidée à tout lui expliquer.

— Comme je vous le disais donc, vous allez vous étendre à l’intérieur. Un liquide, d’une densité égale à celle de l’eau, va lentement remplir l’aquarium et vos poumons. Vous respirerez ce fluide comme vous respirez actuellement l’air. Cette immersion a pour but de vous placer dans un état qui ressemble à l’apesanteur de manière à ce que le chirurgien puisse vous tourner, vous retourner et vous manipuler aisément dans tous les sens. Vous ne sentirez rien de

rien, bien sûr, car vous dormirez profondément, avant même que le liquide ne pénètre dans l'aquarium.

— Ne dites pas profondément, cela me conforte dans l'idée que vous allez me transformer en animal des profondeurs sous-marines.

— …

— Je plaisantais, Madame Cara ! Je plaisantais. Au fait, avant de me changer en méduse, auriez-vous l'amabilité de me communiquer un appel Réseau ? Je vous donnerai des nouvelles du fond des océans.

— Cara Hito 35. « H, I, T, O » Hito.

— > Commande céph : Garder appel Réseau : Cara H, I, T, O, 35.

La chaîne de caractères « Cara Hito 35 » avait été enregistrée quelque part dans la mémoire de son Interface Encéphalique.

— Allons-y. Je suis prêt. Faites ce que bon vous semblera. J'ai une totale confiance en vous. Je ne dirai plus rien. Je serai muet comme une carpe.

— Alors déshabillez-vous entièrement et prenez place au fond de l'aquarium. Je vais chercher votre chemise que vous avez laissée dans l'autre pièce.

Il s'était déshabillé et allongé au fond du récipient avec une petite appréhension, qu'il s'était employé à distraire en établissant une communication.

— > Commande céph : Appeler Cara.

Étant donné qu'il n'y avait qu'une seule Cara dans son répertoire personnel, il n'avait pas besoin de donner l'appel Réseau complet. Son LCR avait consulté cette liste pour compléter l'information puis cherché « Cara Hito 35 » dans l'annuaire des mondes sur le Réseau.

Cette tâche s'accomplissant en quelques fractions de seconde, les communications s'établissaient presque instantanément. Précisons, instantanément pour un être humain, bien sûr. Tant il est vrai que le plus indolent des ordinateurs perçoit une milliseconde comme un homme perçoit un siècle.

— :: Oui ? Vous êtes bien pressé, avait-il entendu Cara répondre, à moitié par l'intermédiaire de sa céph et à moitié directement avec ses oreilles car elle était en train de revenir.

— :: Je vérifiais l'appel Réseau que vous m'avez donné. Ce qui vous permet, notez comme je suis bon prince, de consigner le mien.

— > Commande céph : Garder appel Réseau de l'appelant, avait-elle ordonné.

Il ne se rappelait plus très bien si elle l'avait vraiment dit, en fait. Peut-être que oui, peut-être que non ! L'aquarium avait dû se remplir d'un gaz qui l'avait rapidement engourdi, puis profondément endormi, comme elle le lui avait prédit. À force de plaisanter sur les poissons, il avait fait un rêve étrange mais plutôt agréable à son goût : il était un puissant requin redouté dans toutes les mers du monde et il avait pris

une magnifique sirène sous sa nageoire protectrice. Cette créature digne de reléguer Aphrodite même au rang de repoussoir avait les traits de Sandrila Robatiny. Chaque fois que sa protégée était en danger, il fondait sur des bancs de méchants qui fuyaient de toutes parts en le voyant arriver et étant donné que c'est lui qui imaginait ses récompenses, inutile de préciser qu'elles étaient à la mesure de toutes ses espérances. Seulement, pour pouvoir en bénéficier pleinement, dans ces moments-là, il avait besoin d'être à nouveau un homme et elle une femme. Mais qui ferait une remarque à ce sujet ? les rêves n'ont-ils pas la réputation d'être bourrés d'aberrations !

De retour chez lui vers 21 h 45, Bartol se déshabilla encore entièrement devant le grand miroir. L'homme qui se présentait en face de lui était incontestablement plus jeune. Il avait un aspect plus plaisant. Certainement ! Mais ce n'était plus lui et cela le dérangea quelque peu. Cara Hito l'avait prévenu :

— Attention, Monsieur Bartol, je vous déconseille trop de changements en une seule fois. Vous n'y êtes pas habitué. Ça risque de vous poser un gros problème de ne pas vous reconnaître.

Exubérant, insouciant et gai, exultant même, il l'avait rassurée :

— On change tout, vous dis-je ! Je me gausse de tous les problèmes. Si vous croyez que je vais me laisser impressionner par la forme d'un pif ! Dites-vous bien que vous avez devant vous l'homme qui s'apprête à apprivoiser la reine de la foudre. Un dragon à sept têtes ne serait pas plus dangereux qu'un oisillon pour elle. Même Dieu lui a demandé la permission de la créer.

Il avait débité ce genre de propos plusieurs minutes en gesticulant comme un moulin. Devant son insistance et son assurance, elle avait fini par accepter de changer tout ce qu'il demandait, d'autant plus facilement que cela arrangeait son chiffre d'affaires. Ce faisant, elle s'était secrètement interrogée sur la mystérieuse inconnue qui avait le pouvoir de mettre un homme dans un tel état. La liste des changements était impressionnante. Pour financer ce caprice, il avait quasiment dû vider son compte bancaire. Sur le visage, il ne restait rien de lui : yeux, bouche, dents, nez, front, menton… tout avait subi une modification. Pour le reste du corps, le ventre avait perdu ses débordements malséants pour exhiber des abdominaux enviables, les pectoraux avaient doublé de volume, les épaules n'auraient pas dépareillé sur un corps de gladiateur et l'ensemble était indéniablement harmonieux. Mais, justement en considération de tout cela, l'homme qui se trouvait de l'autre côté de la surface du miroir avait beau imiter tous ses mouvements, il ne pouvait pas se reconnaître dans son image. Il décida de ne plus se regarder. Avec le temps j'en prendrai l'habitude, se dit-il. Il avait pour l'heure quelque chose d'important à faire qui le distrairait un moment.

L'interface encéphalique enracinée dans la masse de son cerveau était équipée de Blisnud.X, le logiciel de connexion au Réseau recherché par Sandrila Robatiny, celui de l'Organisation.

— > Commande céph : Appeler L'Invisible.

— < Correspondant non disponible. Voulez-vous laisser un message ?

— > Commande céph : Oui. Le message est : me rappeler avant

23 heures. Le niveau d'urgence est : maximum. Fin message.

Après s'être encore longuement observé dans le miroir, il eut un soupir d'incertitude. Je finirai bien par en prendre l'habitude, se dit-il encore une fois.

Sans cesse, il pensait à l'Éternelle. Pourtant, paradoxalement, il avait beaucoup de mal à fixer clairement l'image mentale de son visage. Étrange en effet ! mais ses traits échappaient à sa mémoire. Au-delà du fait que l'image physique n'était pas représentative d'une personne puisqu'il était si facile d'en changer, il s'étonna d'avoir tant de difficultés à se souvenir de cet aspect d'elle. Bien sûr, au besoin il pouvait repasser des images d'elle enregistrées dans sa céph mais ce constat lui fit clairement réaliser que ce qui avait profondément pris racine en lui n'était pas l'image de Sandrila Robatiny ; cétait Sandrila Robatiny elle-même. Différence majeure !

Il se fixa dans le miroir en éprouvant un étrange sentiment, sorte d'intermédiaire entre le recueillement et une complicité que l'on ne peut avoir qu'avec soi-même, et sut que l'homme qu'il regardait allait vivre quelque chose de très fort. Impossible de savoir si les événements évolueraient selon ses aspirations. Comment savoir ce qui l'attendait. Entre bonheurs déferlants et déchirantes douleurs, ineffables plaisirs et oppressantes frustrations, le futur avec ses incertitudes et ses surprises lui proposait de vivre. Or, Bartol avait justement ceci de commun avec celle qui embrasait son cœur : il était de ceux qui choisissent de vivre quels qu'en soient les risques. Comme elle, il ne savait rien faire à moitié. Malgré eux, car c'était leur nature profonde, ils étaient tous les deux des adeptes du tout ou rien, des extrémistes fanatiques de la vie, des enragés de l'émotion.

Peut-être qu'une course de chars dans les arènes de Rome lui permettrait de patienter jusqu'à l'appel de son contact en oubliant un peu Sandrila Robatiny. À mois que… une course de voiture dans Bolides Mortels ? Un petit tour dans le Monde des Monstres ? Les Pirates Galactiques, peut-être ? Non, finalement allons à Rome, se dit-il. Calé dans son fauteuil, il ferma les yeux pour regarder sa montre : 22 h 13, plus que deux minutes avant le prochain départ.

— > Commande céph : Jouer dans Gladiateur.

Son Interface Encéphalique interpréta correctement son désir. Le processeur exécuta le logiciel ludique demandé. Et, suivant le déroulement des instructions démiurgiques de celui-ci, des millions de nanosignaux électriques parvinrent aux neurones du cyber-gladiateur.

Bartol se retrouva aux commandes de son char romain, sur la ligne de départ. Les chevaux impatients hennissaient et s'ébrouaient vigoureusement. Certains se cabraient au risque de déséquilibrer les concurrents. En essayant de calmer son propre attelage, trois puissants

étalons noirs à la robe luisante mordant leur frein comme s'ils eussent voulu commencer la course seuls, il jeta plusieurs regards sur la gauche et sur la droite, dans l'espoir de reconnaître quelques-uns de ses adversaires. Il devait être aux environs de midi, à en juger par l'orgueilleux soleil de Rome, planté haut dans un ciel sans nuage, qui cuisait le paysage alentour sous ses rayons brûlants. Il ne connaissait pas ses voisins immédiats. Le signal du départ fut donné avant qu'il ne pût identifier un seul des trente concurrents. Ce fut soudain une terrible ruée, au cœur de laquelle Bartol s'élança avec toute sa hargne dans un nuage de poussière épais et âcre qui se dissipa rapidement. Les roues du compétiteur qui venait de le dépasser en étaient la cause. Ce gladiateur se retourna pour lui faire un signe amicalement menaçant avec son épée ; une manière de dire : tiens-toi sur tes gardes, quand tu m'approcheras. C'était Claudius Ouraganus.

Sous cet amusant pseudonyme et dans ce corps musculeux de combattant virtuel, se cachait une jeune fille Mondaginaire de 14 ans, dominant la plus haute arène depuis plus d'un an déjà.

Les Mondaginaires de cet âge étaient excessivement rares, et ils l'étaient quasiment toujours par obligation. Qui souhaiterait se faire décorporer si jeune ? Dans son cas, un très grave accident de volant avait détruit la totalité de son corps, alors qu'elle venait d'avoir 10 ans. À l'âge de 11, Mondaginaire depuis seulement un an donc, elle était entrée dans ce jeu, comme il se doit au plus bas niveau, pour gravir l'échelle hiérarchique jusqu'à la finale, à une vitesse fulgurante qui avait imposé le respect à tous les participants. Deux années seulement lui avaient été nécessaires pour accéder à l'arène des plus grands. Pour atteindre ce niveau enviable, Bartol avait combattu trois fois plus longtemps en recevant vingt-trois blessures mortelles ; bien qu'elles ne fussent heureusement jamais réellement fatales, chacune d'elles lui avait tout de même coûté dix jours d'exclusion de l'arène. Lors de ces périodes de pénalité, étalées sur quatre années de lutte vaillante et acharnée, la règle du jeu l'avait contraint à figurer sur les gradins parmi les spectateurs au moins une heure par jour. Bartol se remettait à peine des profondes blessures que lui avait infligées Ouraganus, la dernière fois qu'il avait osé le provoquer. LA provoquer plutôt ! Il était si facile d'oublier que le terrible bras qui abattait son épée sur vous appartenait, en réalité, à une jeune fille décorporée, tout au bout de quelque ramification du Réseau, dans quelque lieu. Bartol avait dû attendre trois jours pour que se referme la cruelle entaille creusée dans son épaule droite par le fer de cette furie. Trois jours, c'est long quand on désire prendre sa revanche, mais… ainsi en avait décidé le logiciel Gladiateur.

Afin d'assurer son équilibre, Bartol écarta ses jambes sur le plancher vibrant et cahotant de son char. Il secoua les rênes de la

main gauche pour lancer ses trois chevaux à toute allure et, tout en tentant de trouver le chemin par lequel il comptait remonter jusqu'au niveau de celle qui méritait sa vengeance, il serra fermement son épée dans sa main droite. Préférable il était, pensait-il, d'approcher l'adversaire lentement par l'arrière, plutôt que de se laisser distancer d'un tour et de l'avoir à ses trousses.

Secoué par de brusques embardées, le char semble animé de la volonté de se débarrasser de lui. Nuages de poussières intermittents. Bruits du métal cerclant les roues qui crissent sur le sable et les cailloux. Hurlements, menaces des gladiateurs. Cris des spectateurs. Son des sabots martelant le sol. Hennissements. Genoux douloureux à force de cogner contre l'intérieur du char. Petit à petit, Bartol remonte le dangereux courant des chars. Mais, devant lui, sur sa droite, un gladiateur inconnu refuse de lui céder le passage, et tente même d'effrayer ses chevaux avec son épée. Claudius Ouraganus est juste devant ce gêneur. Aux prises avec un autre concurrent, il semble trop occupé pour remarquer que Bartol est dans son dos. L'occasion est trop alléchante. Bartol monte sur le tablier de son char et saute sur le dos de sa monture droite. Le puissant animal reçoit brusquement cette charge sans modifier ni son allure, ni sa trajectoire et au moment où l'inconnu se retourne, dans l'intention de le menacer une nouvelle fois, la lame miroitante de Bartol s'abat et tranche net son poignet armé.

Ainsi se débarrassa-t-il du seul obstacle qui restait entre lui et sa revanche. Durant trois secondes exactement, le hurlement de l'antagoniste amputé se mêla au cri de triomphe farouche de Bartol, puis, le blessé, son char, ses chevaux devinrent luminescents, prirent la couleur et l'aspect d'un arc électrique bleuté avant de disparaître brutalement et totalement dans un dernier crépitement, comme happés par quelque néant sournois tapi dans quelque dimension invisible de l'espace-temps.

***

Son pilote en bas dans la rue était depuis longtemps parti, mais, indifférente, infatigable et fidèle à son poste, la mouche transmettait les images prises par l'objectif de sa caméra. On pouvait y voir Bartol, enfoncé dans son fauteuil mais en pleine action virtuelle, son cervelet en interaction avec sa céph. Son corps était agité de tremblements et parfois de quelques mouvements brusques qui trahissaient l'intense activité de son système nerveux répondant aux stimulus d'un univers invisible. Ou plutôt seulement visible à l'aide d'une céph. Un univers

ayant tout de la réalité pour celui qui s'y trouvait, mais qualifié de virtuel parce qu'il n'existait que pour ceux dont les sens étaient leurrés par une technologie qui créait l'illusion d'y être. Un univers auquel on ne pouvait accéder qu'en utilisant une interface encéphalique équipée du logiciel approprié. Un univers avec ses propres règles, sa physique, ses sensations, ses odeurs, ses créatures, ses humains… Un univers, pour tout dire, qui dépendait du logiciel qui le décrivait. Et… il y avait autant d'univers différents que de logiciels pour les créer. Certains, ceux que l'on nommait les Mondaginaires ne vivaient que dans ces univers-là. Un grand nombre d'entre eux avaient même complètement oublié l'univers réel. … Enfin ! … L'univers que les Anciens disaient réel.

***

Presque au même moment, juste après cette première disparition, le conducteur de char qui combattait Ouraganus subit la foudre meurtrière de son invulnérable adversaire. L'image sordide d'un homme pratiquement décapité, la tête pendante et ballante sur sa poitrine, perdura trois secondes. La suite, bien connue de tous les joueurs, se déroulait toujours de la même manière. Combattant, véhicule et attelage parurent un instant constitués d'une matière lumineuse ébouriffée de filaments électriques, comme un éclair figuratif qui dura quelques foulées de ces chevaux irréels et fantastiques. Fantômes modernes du monde virtuel, fascinant l'œil de leur spectre ardent, ils fondirent soudain dans l'air de Rome. Sublimation spontanée peut-être ! À moins qu'ils ne disparussent dans la trame du temps. Comment croire que quelques lignes de code dans un logiciel avaient le pouvoir de commander leur disparition dans les circuits des céphs ? Tout cela paraissait si vrai !

Le champ est libre, se dit Bartol. Plus personne ne s'interpose entre Ouraganus et moi. Une manœuvre acrobatique lui avait permis de regagner son char. Toujours secoué en tous sens par la ronde bruyante et aveuglante, il se rapproche encore du gladiateur vedette du Réseau. La jeune fille ne l'a pas encore vu. Il sait que tous les yeux des Réseau-spectateurs sont fixés sur sa téméraire entreprise, comme ils devaient l'être un moment auparavant sur son prédécesseur. Les vibrations du plancher de son char se propagent dans tout son mollet. Ce n'est pas le moment de perdre la tête au sens propre du terme, se dit-il en songeant malgré lui à celui qui venait d'en faire l'horrible expérience. Mais c'est à peine si cette pensée a le temps de se déployer entièrement dans son esprit. Tout se passe si vite qu'il ne perçoit que

des images et des impressions fugitives. Un éclat métallique dans le ciel devant lui. Son champ de vision bascule et défile soudain en tous sens. Il comprend que sa tête tournoie dans les airs. Le ciel, les gradins, l'arène, le ciel, les gradins, l'arène, le ciel, Ouraganus brandissant son arme et son sourire narquois, d'autres concurrents, l'autre côté des gradins, encore le ciel… plus rien.

Bartol réintégra son univers réel, celui qu'il considérait comme tel, toujours enfoncé dans son fauteuil. Il serra les poings de rage.

— ::< Vous venez de mourir, dit une voix dans son cortex. Le responsable de votre défaite est Claudius Ouraganus qui marque cent points. Vous ne pourrez plus participer au combat durant dix jours et vous devrez jouer le rôle de spectateur au moins une heure par…

— ::> Commande céph : arrêt des explications. Je veux voir les dix dernières secondes de ma course. Caméra asservie à mon index droit, ajouta-t-il, en élevant son doigt tendu à quelque vingt centimètres de son visage au niveau du menton.

Les explications stoppèrent. Bartol ferma les yeux. Son écran virtuel s'emplit de l'arène Romaine. Il se vit, de dessus, en train de se rapprocher de Claudius. Il approcha le bout de son index de son menton tout en descendant légèrement sa main. Le logiciel effectua les calculs appropriés pour que l'image plonge vers l'arrière. Il se voyait à présent de dos. Sans que rien ne pût le laisser présager, comme informé par un œil qui eut été derrière sa tête, Claudius Ouraganus se retourna avec une promptitude époustouflante. L'épée au bout de son bras gauche ouvrit l'air dans un grand arc de cercle qui passait malheureusement par la position occupée par le cou de Bartol. Il observa la scène une seconde fois en utilisant son doigt pour changer les angles de vision. Avec sa main, il dessina lentement un cercle sur un plan horizontal, autour du centre imaginaire qu'il avait fixé à vingt centimètres de son visage. Le point de vue tourna autour des deux chars. Au bon moment, sous un angle précis, il réalisa que son ombre sur le sable avait trahi son intention meurtrière.

— ::> Commande céph : Message à l'attention du joueur Claudius Ouraganus. Le message est… Bonjour, monstre ! Tu m'as bien eu. Mais… je t'assure que ton tour viendra ! Parole de Bartolus ! Fin du message.

Fichue gamine, s'exclama-t-il, en revenant devant son miroir. Il s'examina en cherchant d'anciens repères lui permettant de se reconnaître. Il avait pourtant l'habitude de changer de corps ! Celui de Bartolus était même bien plus musclé que celui-ci. Mais son esprit ne s'était jamais laissé leurrer. Il n'avait jamais eu l'impression de réellement habiter la peau du combattant de l'arène. Alors que…

Encore que… pourtant, l'immersion totale dans certains mondagines, c'est ainsi qu'on appelait les mondes des Mondaginaires,

laissait parfois des troubles. Bartol se demandait parfois d'où provenait tel ou tel souvenir… Il n'était pas certain de les avoir tous réellement vécus. Il savait que c'était dangereux pour un Ancien de trop s'aventurer dans ces univers factices, mais ils le fascinaient, il ne savait résister à leurs attraits. Les plus captivants, mais les plus dangereux, étaient ceux qui, contrairement au jeu Gladiateur, n'imitaient pas forcément la réalité. Ceux-là avaient leurs propres lois physiques, si l'on peut encore parler de physique. Dans l'un de ces mondagines, par exemple, la force de gravitation était proportionnelle à la température… D'autres étaient si différents qu'un Ancien risquait d'y perdre définitivement l'esprit en quelques minutes. Outre leurs lois pseudo-physiques, leur géométrie, adaptée à un quelconque nombre réel de dimensions, était totalement inconcevable… Effectivement, si un nombre entier de plus de trois dimensions égare déjà le sens commun, quelle image mentale peut-on avoir d'un univers à π dimensions, par exemple ?! Le sens de la vue et celui du toucher étaient totalement désemparés dans ces mondes-là, totalement incapables de rapporter la moindre information utilisable. Bartol s'y était perdu une fois et avait dû revenir précipitamment se réfugier dans sa réalité, tant ce qu'il avait cru y voir l'avait ébranlé, troublé, déstabilisé… Le cœur battant, les jambes molles, il avait eu le plus grand mal à chasser les lambeaux de concepts insanes et d'images folles qui l'avaient hanté plusieurs jours. Seuls les Mondaginaires de très longue date pouvaient évoluer sans risque dans ces univers-là, après les avoir pénétrés petit à petit au bout de plusieurs dizaines d'années. Alors parfois, ils y demeuraient et contribuaient à leur tour à la création, ou la modification, des éléments du mondagine devenu le leur.

Un appel s'abattit en travers du chemin de ses pensées.

— < L'Invisible demande à vous parler. Acceptez-vous la communication ?

— > Commande céph : j'accepte.

— :: Bonjour, L'Invisible.

— :: Bonjour, Le Virus, comment te portes-tu ?

— :: Plutôt pas mal, géant même, pour un homme décapité.

— :: Décapité… que…

— :: Je viens de me faire décapiter la tête par cette fichue gamine dans Gladiateur.

— :: Quand on se fait décapiter, c'est forcément la tête… Mais je ne comprends vraiment pas de quoi tu me parles. Parlais-tu de gladiateurs ?

— :: Oui ! Gladiateur. Gladiateur… C'est un jeu dans un modagine.

— :: Ah oui ! Ton jeu dans les arènes ! Excuse-moi, je n'y étais plus. Alors, te voilà donc encore une fois mort, si j'ai bien compris.

— :: Ben… oui, grande géanture ! Avec dix jours de suspension de combat. Ça te fait sourire toi. Tu ne joues pas.

— :: J'ai beaucoup joué. Je ne joue plus en ce moment, mais… je rejouerai sans doute un jour ou l'autre. Je dois te confier qu'une tempête terrible a coulé plus de la moitié de ma flotte et qu'un pirate ennemi s'est emparé de ce qui restait après m'avoir pendu à sa plus haute vergue. Après cela je devais tout recommencer comme simple mousse. La sanction était bien plus terrible que dix jours, comme tu peux en juger.

Ils rirent.

— :: Mais… nonobstant l'indéniable intérêt de cette information, je suppose que tu ne m'as pas appelé uniquement pour me faire part de ton inconfortable amputation ?

— :: Non bien sûr.

— :: …

— :: Une personne désire entrer en contact avec l'Organisation.

— :: Qui est-ce ?

— :: Elle te le dira elle-même quand elle l'estimera nécessaire.

— :: Que sait-elle déjà ? Que lui as-tu déjà dit ?

— :: Je pense qu'elle ne savait quasiment rien. Je lui ai dit que j'étais moi-même dans l'Organisation.

— :: Lui as-tu vraiment dit cela ? s'étonna grandement L'Invisible.

— :: J'ai estimé que c'était un cas de force majeure. J'en assumerai la responsabilité.

— :: Je ne te juge pas. Tu as tes raisons… Ensuite ?

— :: Ensuite, j'ai ajouté que je pouvais l'aider à contacter l'Organisation… Rien d'autre. Elle ne sait même pas que je dispose d'une céph. Elle pense que je n'utilise que ma vidéo-plaque. Je compte sur toi pour la recevoir.

— :: Que veut-elle ?

— :: Nous donner des ranks. Beaucoup de ranks… Vraiment beaucoup.

— :: En échange de ? Quelle est donc sa requête ?

— :: Elle désire notamment et principalement que l'on s'en serve pour écraser So Zolss.

— :: C'est une requête fort louable. Je suis impatient de connaître cette sympathique personne.

***

Pendant que Bartol et son interlocuteur mettaient au point une procédure de rencontre avec Sandrila Robatiny, la mouche continuait à transmettre ce qu'elle voyait et entendait. Rien de tout cela ne se

perdait, un appareil enregistreur distant se chargeait de tout conserver. La machine espionne ne pouvait capter que la moitié de la conversation car les paroles de « L'Invisible » lui étaient inaccessibles, mais cette demi-information serait malgré tout d'un énorme intérêt pour certaines oreilles. Effectivement, on s'intéressait de très près à ce qui se passait dans les coulisses de cet appartement. Quand il n'était pas possible de suivre en direct, il suffisait de consulter les enregistrements pour ne rien perdre. On avait appris beaucoup de choses aux travers des capteurs de l'insecte robot et, quelque part, on se demandait si le moment de rendre une courtoise visite à ce Bartol était arrivé ou s'il était préférable d'attendre encore un peu. Mais ce moment n'était plus très loin de toute évidence… on s'y préparait déjà.

Les deux Sandrila Robatiny avaient passé la majeure partie de la nuit à régler les nombreux problèmes de gestion qui sont le lot de toutes les entreprises. Malgré ses nombreux collaborateurs, tous capables de prendre des initiatives, la patronne de Génética Sapiens était journellement sollicitée pour résoudre divers problèmes, ou pour discuter de méthodes de prospection, stratégies commerciales et autres sujets, qu'à sa propre surprise, elle trouvait aujourd'hui insipides. La grande directrice d'Entomogéna demandait un entretien, elle avait une idée pour développer le marché des sauterelles alimentaires. Une super idée, disait-elle. La belle Éternelle avait affiché une moue ennuyée, le clone n'avait pas insisté. Des heures durant, elles avaient réglé toutes sortes de problèmes ensemble. Sandrila Robatiny s'était mortellement ennuyée. Son esprit était ailleurs et elle se fichait éperdument de gagner quelques pour cent en plus ou en moins. Sa fortune était de toute façon considérable, et ce qui l'intéressait pour l'heure, ne s'achetait nulle part. Elle eut une petite pensée amusée en apprenant qu'Alan Blador cherchait aussi à la joindre.

— Hum ! s'était-elle exclamée. Que veut donc ce cher capitaine ? ce bon vieux loup de mer !

Réagissant à l'air étonné de C, elle avait ajouté :

— C'est une plaisanterie entre nous. Que veut-il ?

— Je l'ai trouvé étrange. Il m'a parlé de vagues problèmes au sujet des Classe 12. Ses propos étaient… comment dire… légèrement illuminés… Il y était notamment question d'esprit. Je lui ai dit que j'étais trop occupée et que je le rappellerai. Tu devrais essayer de le contacter.

— Je le ferai une autre fois.

C avait méthodiquement exposé le problème suivant. Elle était touchante dans sa laborieuse application. Apparemment, elle prenait son travail très à cœur et l'Éternelle la trouva méritante. Personne ne devait savoir qu'une autre Sandrila Robatiny était aux commandes et comme il est facile d'imaginer la différence de maturité qui peut exister entre une personne de 30 ans et une autre de 220, il est également facile de comprendre que la plus jeune ne pouvait interpréter le rôle de l'aînée sans l'aide de cette dernière. Pour que cette situation dangereuse et inconfortable prenne fin au plus tôt, il fallait obtenir le LCR de l'Organisation le plus rapidement possible.

C'est avec cette préoccupation et toutes ces pensées en tête que Sandrila Robatiny tapa doucement à la porte de l'appartement de Bartol. Toucher l'identificateur eût produit le même effet que de crier

dans le Réseau : « Coucou ! je suis là ! ». L'éclairage du palier ne fonctionnait pas. Autour d'elle régnait ce que d'autres yeux que les siens auraient spontanément appelé des ténèbres. La seule chose en effet qu'ils eussent pu distinguer, dans cette encre épaisse, était le fin et timide trait de lumière passant sous la porte. Il était presque 4 h. Ses premiers coups de phalanges restaient sans effet. Il était inutile de se faire remarquer par le voisinage, aussi, hésita-t-elle un moment, avant de recommencer légèrement plus fort. Petite attente… … …

Toujours rien. Par de brefs mouvements oculaires en direction des menus de son interface encéphalique, elle augmenta progressivement sa sensibilité aux sons. Petit à petit, l'immeuble devint une sorte d'organisme vivant. Ses tuyauteries émirent des gargouillements mêlés à des clapotis. À cause des échanges thermiques les structures de métal et de béton craquaient sous la contrainte des différents coefficients de dilatation. Deux ou trois étages plus haut, quelque chose, probablement un volet mal fixé, grinçait sur ses gonds. D'indolentes rafales de vent caressaient la façade nord en provoquant des ronflements de très basses fréquences. Quelqu'un marchait en traînant les pieds, elle n'aurait su dire si c'était trois ou quatre étages plus bas. Elle effectua quelques rapides réglages pour éliminer d'autres sons parasites et augmenta encore l'amplification de sa réception. Selon les fréquences par lesquelles elles étaient composées, les différentes sources de sons dessinaient des sinusoïdes complexes qui se superposaient dans son champ de vision virtuel. Silencieuse et immobile, elle filtra tour à tour les borborygmes des conduites, le grincement, les craquements qui étaient devenus assourdissants et le vent. Le logiciel supprimait automatiquement tous les bruits en provenance de son corps, tels que turbulences de l'air dans les poumons, battements de son cœur ou bruits de déglutition… La personne qui marchait, quelques étages plus bas, avait dû se recoucher, on ne l'entendait plus. De nouveau, elle tapa sur la porte et attendit. Évidemment, le logiciel contrôlant l'amplification garantissait un seuil de puissance maximum compatible avec le confort. En d'autres termes, plus les sons étaient forts, moins ils étaient amplifiés. Sans ça, elle se serait elle-même assourdie en heurtant la porte.

Toujours rien ! Sa tension montait lentement. Ils s'étaient pourtant bien mis d'accord tous les deux : elle arriverait au cours de la nuit, et n'utiliserait pas l'identificateur. Elle pensa qu'il s'était peut-être passé quelque chose durant son absence. Bartol aurait pu avoir des problèmes… Et… À cause d'elle en plus, si les sbires de So Zolss l'avaient suivie !? Dans ce cas, il fallait qu'elle agisse. Bartol avait besoin d'aide. Il avait surtout besoin d'elle. Elle lui devait bien un coup de main…

Soudain elle entendit quelque chose d'indistinct derrière la porte, à

l'intérieur de l'appartement. Une sorte de grognement, ou de gémissement… entre les deux. Elle fut soulagée une seconde en pensant que c'était Bartol, puis elle douta de nouveau. Si ce n'était pas lui… si c'était un piège… si… Quelques commandes céph-mentales et céph-graphiques lui permirent de ne recevoir que les sons situés devant elle sous un angle réduit à cinq degrés seulement. Elle amplifia encore et écouta à travers la porte en essayant de balayer tout l'appartement avec le faisceau imaginaire de sa réception. Son investigation acoustique donna vite un résultat. Elle tressaillit. Il y avait bien quelqu'un dans l'appartement. Elle en fut sûre. Une respiration se distinguait nettement. Cela semblait provenir d'un point situé à droite de la pièce principale probablement dans l'autre partie, celle qu'elle n'avait encore pas vue. Si c'était Bartol, il serait venu ouvrir ! De toute évidence elle avait tapé assez fort pour être entendue. Alors ? … ?… Quelqu'un se cachait-il là ? Pourquoi ? Elle réalisa qu'ils pouvaient être plusieurs, mais elle n'avait pas encore repéré les autres. Ils auraient dû l'entendre frapper. S'ils étaient plusieurs, ils parleraient probablement entre eux, se ravisa-t-elle. Sa main droite attrapa l'œuf tueur au fond de sa poche. D'un ordre mental, elle amplifia sa vision dans le spectre des infrarouges. Aussitôt, des empreintes digitales surgirent sur la poignée de la porte, et des traces de pas maculèrent le sol autour d'elle. La plupart de ses empreintes étaient les siennes, mais il y en avait d'autres. Elle chercha à savoir combien de personnes avaient récemment piétiné le palier. Un son très distinct se fit alors entendre derrière la porte. Un gémissement. Elle en était certaine cette fois. Bartol était probablement prisonnier derrière cette porte dans son propre appartement. Peut-être l'avait-on torturé…

Soudain, des pas ! Des pas qui se rapprochaient. D'une commande céph-mentale fiévreuse, elle repassa brutalement en vision normale et plaqua son œil droit sur le judas. Il s'agissait d'un modèle primitif essentiellement optique. D'une nouvelle noèse tout aussi fiévreuse, elle prit un cliché céphalique et se plaqua dos contre le mur, juste à côté de l'ouverture, à droite de la porte. En moins d'un battement de cil, l'image ainsi capturée fut automatiquement recalculée par sa céph afin d'annuler la déformation engendrée par le judas utilisé du mauvais côté.

Sa tension fit un formidable bond. Ce n'est pas Bartol ! se dit-elle. La puissante machine de son corps était prête à agir. Elle se ramassa sur elle-même. La porte s'ouvrit lentement. La tête d'un homme apparu de profil. Il fallait agir vite. Les yeux de l'individu fouillaient l'obscurité. Il était fort probablement armé. De plus, il n'était certainement pas seul ! Il avança sur le palier et tourna son visage dans un sens puis dans l'autre, les sourcils froncés.

Bien qu'elle fût incontestablement la seule responsable des événements qui suivirent, ils se déroulèrent presque malgré elle. Griserie de l'aventure, désir de secourir Bartol, conscience qu'il était trop tard pour reculer, perte des repères de son existence habituelle et ivresse amoureuse durent s'associer pour créer un mélange incroyablement énergétique. L'homme n'ayant rien vu, à cause du manque de lumière, il s'apprêtait à rentrer. Elle eut peur qu'il refermât la porte et que l'occasion de sauver Bartol lui soit enlevée. Dans un geste d'une promptitude et d'une vigueur rappelant un coup de patte de grand fauve, elle l'attrapa à pleine main par les cheveux, derrière la tête, et lui écrasa brutalement la face contre le mur. Elle avait fait cela sans réfléchir, catapultée par un geyser d'adrénaline, et dans l'espoir de le réduire instantanément au silence, afin de conserver des chances de surprendre les autres intrus, dans le cas où ils seraient plusieurs. But atteint ! L'homme gisait silencieusement à ses pieds, juste devant la sortie, à l'intérieur de l'appartement. Il n'avait même pas eu le temps de lâcher le moindre râle. Elle resta deux ou trois secondes courbée au-dessus de sa victime à sonder le silence. Entre les vagues de ses longues mèches, qui pendaient en rideau devant son visage, ses yeux fantastiques guettaient l'entrée de l'autre pièce.

… ?… ?… ?… Rien !… Rien de décelable. De là où elle se trouvait, en tout cas… Elle s'approcha lentement, toujours prête à réagir, mais la plus grande quiétude baignait les lieux et elle franchit l'ouverture sans encombre. Elle entrait là pour la première fois. Il n'y avait visiblement personne d'autre dans cette partie de l'appartement. On a enlevé Bartol, frissonna-t-elle. Elle accorda un regard flou à un lit et à un conservateur alimentaire avant de sortir perplexe. Il ne lui restait qu'une solution pour savoir où se trouvait Bartol : faire parler l'homme qu'elle venait d'assommer. Sur cette pensée, elle réalisa qu'elle n'aurait pas dû le laisser seul. Elle fut soulagée de le voir toujours étendu, là où elle l'avait laissé. Qu'aurait-elle pu faire s'il avait regagné ses esprits et pris la fuite ? Toute possibilité de retrouver Bartol eut été perdue. Elle ne s'étonna même plus d'avoir pensé à ce dernier avant d'avoir pensé à l'Organisation. Désormais elle n'était plus la même, elle le savait, l'acceptait et en était même heureuse. L'homme était relativement corpulent. Elle le traîna rapidement au milieu du salon, le lâcha sur le tapis, et referma la porte de l'appartement. Le temps n'était pas une denrée à gaspiller ! Il est indispensable que ce sbire de So Zolss parle rapidement, pensa-t-elle. Mais, parallèlement, elle se demandait comment lui rendre sa conscience. Le visage de l'homme portait les traces de sa brutale rencontre avec le mur. La bosse au beau milieu du front et la tuméfaction rubiconde du nez apportaient un témoignage indiscutable de la violence du choc. Peut-être avait-elle un peu exagéré, elle aurait

dû songer à l’éventuelle nécessité d’un interrogatoire. Elle le souleva par le col et lui envoya une série de gifles qui claquèrent sèchement. L’homme poussa un grognement étouffé. Sa tête bougea. Ses yeux s’ouvrirent et s’animèrent d’une trace de conscience. Il parut même désireux de s’exprimer, mais seuls quelques sons à moitié mangés franchirent ses lèvres engourdies. Elle voulut l’aider à revenir plus vite en lui offrant une deuxième rafale de gifles. Sa main était menue, mais ses claques étaient très énergiques. La tête de l’homme volait de droite à gauche à chaque impact. Elle arrêta un moment son traitement pour en observer les effets. L’homme protestait. C’était bon signe. Cela indiquait qu’il recouvrait ses esprits. Des syllabes en bon état se faisaient à présent distinctement entendre. Encouragée par ce réel progrès, elle s’apprêtait à lui offrir une dernière série de ses tonifiants improvisés pour le remettre complètement sur pied, mais il protesta vigoureusement en se relevant.

— Où est Bartol ? Où est-il ? Parlez !

Obsédée par le temps qui passait, et en imaginant que So Zolss était capable de tout, elle ne pouvait pas s’empêcher de le secouer en le questionnant.

— Hé ! hurla l’homme, apparemment dans une rage folle, c’est moi, Bartol ! C’est moi, je te dis ! Je suis Bartol !

Il se désignait lui-même avec son index tendu, tourné vers son sternum. Un frisson de doute plissa le front de l’Éternelle. Sa main relâcha sa prise.

— Mais ?

— C’est moi je te dis. Je suis allé dans un salon de plastique corporelle.

***

Il était presque 4 h quand Bartol avait fini par s’assoupir. Allongé sur son lit dans la pièce voisine, il avait sombré malgré lui, en voulant simplement récupérer un peu. Contrairement à Sandrila Robatiny, il dormait naturellement, c’est à dire quelques heures tous les jours ou presque, sans assistance chimique pour diminuer ses périodes de sommeil. Comme les hommes l’ont toujours fait avant ces saleries de drogues, disait-il. Flottant dans la douce torpeur d’un rêve à demi contrôlé, dans lequel il avait encore joué le rôle de quelque sauveur auprès de l’Éternelle, il ne l’avait même pas entendue arriver. Plusieurs coups répétés sur la porte avaient toutefois fini par le sortir de ses limbes confortables et, après un ou deux gémissements ensommeillés, il s’était levé pour ouvrir…

Je me souviens :
Ça le fait pas jouir d'être prisonnier

Comment pourrais-je fidèlement, je veux dire sans oublier le moindre détail, vous retranscrire ce que nous avons vécu ce jour-là ? C'était une grande aventure pour l'enfant que j'étais. Pour Drill aussi bien sûr ; comme toujours, il avait beau faire le dur, il était tout aussi impressionné que moi. Tout d'abord, dès que nous fûmes entrés, nous eûmes un choc, le même tous les deux, nous partageâmes la même écrasante impression. Cet appartement n'était pourtant pas particulièrement luxueux, c'était une habitation moyenne, mais nos yeux virent un palais merveilleux, la demeure fastueuse de quelque puissant, la résidence d'un dieu. Le sol était incroyablement lisse, propre, clair. Les murs aussi, si propres, si nets ! Les meubles… que dire des meubles… la table était si belle… je ne saurais vous expliquer…

Cette première émotion passée, nous réalisâmes que nous n'étions même pas dans un quartier riche et que, par conséquent, ces lieux n'avaient probablement rien d'extraordinaire. Alors… je sais que Drill l'a vécu comme moi, car nous en avons parlé plus tard, nous prîmes véritablement conscience de notre extrême indigence, du dénuement dans lequel nous avions vécu jusqu'alors. Nous éprouvâmes un malaise obscur. D'une certaine manière, nous eûmes mal dans notre cœur, non pas que nous fûmes révoltés, jaloux de ce luxe, nous ne ressentîmes pas un sentiment d'injustice, non, rien de tout cela. Nous eûmes honte d'être si sales, si pauvres, si peu de chose… Nous fûmes gênés d'être ce que nous étions, voilà ce que nous dûmes lourdement porter sur nos épaules. C'était un bien désagréable fardeau. Mais il y eut aussi de très bons moments.

Je me souviens :

***

On entre chez le Dehors. Drill le fait asseoir dans un fauteuil et lui demande de se tenir tranquille :

— Reste là et colle ta langue ! dit-il. J'te conseille de broncher mini.

C'est un très beau fauteuil, bien plus beau encore que ceux que j'ai vus dans le roulant. Mais il n'y a pas que ça de beau. Tout est beau et propre. Nous n'en avons pas l'habitude, Drill et moi. Cette ambiance

nous choque l'esprit. Je suis tellement surpris par ce que je découvre que je tourne la tête dans tous les sens comme si j'étais dans un monde magique. Drill a l'air aussi embarrassé que moi, je le sens. Il y a cinq pièces, toutes pleines de lumière et de choses étranges. Sur un des murs, se trouve une grande vidéo-plaque. Je n'en avais jamais vu de si grande, trois mètres de large sur un mètre cinquante de hauteur au moins. Drill me regarde, je le regarde aussi. Chacun cherche son copain dans les yeux de l'autre. On a besoin d'être rassuré. C'est trop propre et trop beau autour de nous. Ça nous fait paraître encore plus crasseux. C'est comme si cette baraque nous faisait comprendre qu'on n'est pas chez nous. Je pose nos deux sacs de camouflage dans un coin, je portais aussi celui de Drill, et je me force à être moins timide. C'est que… je viens de m'apercevoir que j'avais les fesses serrées, les orteils crispés et je n'osais même pas bouger. Mon copain se décoince aussi. L'esprit choqué au maxi, on commence à découvrir et à toucher ce qui est autour de nous. Mais on se retourne toutes les minutes pour nous regarder, moi et Drill. À croire qu'on a peur de se perdre. Pour un peu on se tiendrait la main, vous parlez de terreurs qu'on voudrait bien faire croire que nous sommes ! On n'explore pas trop. Juste un coup d'œil dans les autres pièces. Sans même ouvrir les portes en grand. Bizarre comme impression. C'est comme si on avait peur de notre audace de tout à l'heure. Il faut dire que la baraque nous paralyse un peu. Nous avons peut-être peur qu'elle soit capable de se défendre seule. Je m'approche de Drill. On tourne le dos au Dehors. On se fait sauter une koki sur la langue. On se fait un coup de paupière, genre « Tout va bien j'suis ton copain » et, chacun de son côté, mais pas trop loin l'un de l'autre, on repart en inspection des lieux. Au bout d'un moment, j'avise un cadre, sur un mur. Il est carré, avec une sorte de poignée dans sa partie basse. Curieux, je la tire, mais rien ne bouge. Je tire plus fort… rien, zéro de rien ! Plus fort encore… Rien zéro ! Zéro de rien ! Drill vient essayer. Il tire de toutes ses forces mais rien zéro pour lui aussi.

— Il ne faut pas tirer, mais soulever pour ouvrir cette porte, dit le Dehors.

— Hé ! hurle Drill, je t'ai dit de coller ta langue, toi ! On t'a rien demandé. D'ailleurs, on n'a plus besoin d'une visquerie comme toi. J'ai bien envie de te terminer.

Il se jette sur le Dehors et lui place le couteau sous la gorge. Le mec verdit maxi.

— J'le termine maintenant ? il me demande.

— Non, je lui dis en balançant la tête. Non laisse le vivre. L'est pas méchant. C'est pas sa faute, si c'est un Dehors. Laisse-lui son cuir.

Drill le lâche et le regarde d'un air menaçant.

— T'as de la chance. J'te l'dis ! Mon ami est plus gentil que moi.

S'il m'avait pas retenu… J't'aurais pourri la vie. J'te l'dis. Mais parle plus, si tu veux sauver ton cuir. Compris ? Sinon…

Le mec bronche mini. Il se masse le cou en baissant les yeux. Moi, je sais que Drill raconte des bouffonnages. Il ne l'aurait jamais tué et il sait que je le sais, mais il aime bien faire le méchant. Alors bon ! Je lui fais plaisir, je marche dans son super schéma. Ça lui enchante l'âme et ça bouffe pas un rank ! Alors…

Je soulève la poignée. Il y a comme un petit déclic et la porte s'ouvre seule. En montant elle disparaît dans le mur. Drill et moi on a l'esprit choqué, mais on fait comme si on avait l'habitude de voir ça tous les jours. On n'aime pas être étonnés devant le Dehors. Derrière la porte, c'est plein de boîtes transparentes avec de la bouffe dedans. Un max de choses à manger. Plusieurs sortes de bâtonnets d'Anciengoût, de l'algante verte, des trucs qui ressemblent à des légumes, et aussi des drôles de sortes de… Je ne sais même pas ce que c'est. Mais… ni de la pâte, ni des granulés de Moclandd, j'en vois pas.

— Hééééé Plutôt géant ça. T'as pas faim, petit fécal ? me murmure Drill en se penchant vers moi.

Il prend une boîte de bâtonnets d'Anciengoût orange et en essayant de l'ouvrir il me demande :

— Comment ça s'ouvre c'te sal'rie ? Et en plus, c'est cru on dirait. Comment faire cuire cette puterie de bouffe de riche ?

Il se met en nerfs sur la boîte en la tournant dans tous les sens :

— Ah ! puterie de puterie !

Juste à ce moment-là, le Dehors se remet à parler avec ses mots à lui :

— Si vous avez faim, vous pouvez disposer du cuisinier, il dit. Je serais ravi de vous faire une démonstration de son fonctionnement. Mais…vous n'obtiendrez rien de satisfaisant en essayant d'ouvrir ces boîtes vous-mêmes. Il serait plus opportun de laisser l'appareil se charger de tout.

On n'a rien cerveauté bien sûr. Zéro de rien ! Pas un seul mot ! Drill me regarde avec des grands yeux étonnés. Il ne sait pas trop comment réagir. Il hésite un moment puis il se met en nerfs maxi.

— Puterie de bordellerie, il hurle. C'est quoi ces trépaneries ? On est tombé sur un zombifié du crâne. Juste à nous, ça nous arrive. Pour la première fois que j'arrive à rentrer chez un Dehors, on tombe sur un fou. On cerveaute que la moitié de ce qu'il raconte. C'est un trépané.

Il s'arrête de crier un moment. D'après son front plein de plis, on dirait que c'est pour se gratter le cerveau. Il reprend en s'adressant au Dehors :

— Hé ! c'est quoi ton super schéma ? Tu comptes nous mixer la tête avec tes mots plein de trépaneries de trépané ? Tu cherches à gagner du temps… Hein ! T'as peut-être déjà prévenu les fliqueurs. Hein ?

Hum ?

Il attrape le Dehors par le col et le secoue maxi en lui hurlant à bout portant dans l'âme. L'autre, il bronche vraiment mini. Il a un air pas trop géant, du genre : « Salerie de visquerie ! pourquoi je suis sorti ce soir ! »

— Je puis vous assurer que je n'ai prévenu personne, dit-il, entre deux râles.

— Il vaut mieux pour toi, reprend Drill. Il vaut mieux pour ton cuir. J'te l'dis ! C'est pas des bouffonnages. J'te l'dis ! J'espère que tu cerveautes bien ce que je te dis. Faut pas me boulimiser les testicules !

Il s'approche de moi et me souffle dans la feuille droite :

— À la moindre alerte, on se catapulte.

— Tu as souvent parlé avec des Dehors ? je lui demande.

— Ben non ! C'est plutôt moi qui leur parle d'habitude.

— C'est peut-être leur langue, après tout on n'en sait rien. Moi, ça me rappelle les livres. Souviens-toi, ils sont pleins de mots de ce genre, souvent. Une fois aussi, des gens sont arrivés au ghetto. Une famille. Ils parlaient tous un peu comme ça. Sont pas restés longtemps. Deux jours à peine. N'ont pas supporté le ghetto. Ils se sont fait béatiser.

Drill me répond doucement en tournant le dos au type.

— J'sais pas moi. Je lis que les lettres. Maman m'a pas encore appris les mots. Juste un ou deux mots faciles seulement.

Oui, depuis quelque temps, Drill appelle maman, maman lui aussi. Au début j'étais un peu jaloux, mais maintenant ça ne me gêne plus. Au contraire, ça me sucre même le cœur. C'est comme si j'avais un frère. Il me murmure :

— C'est bizarre, il me bloque, ce Dehors, je devrais lui dire « Colle ta fécalerie de langue » et lui donner des coups, normalement. Je lui ai dit de la coller et il parle encore. J'ai envie de lui pourrir la vie, mais il me bloque, ce visqueux, avec ses visqueries de mots trépanesques.

Il est comme ça Drill, il superlative souvent un max, il produit des grossièretés comme les oiseaux des cuicuis !

— Ben… Je réponds, laisse-le. Il n'est pas méchant, j'te dis. Je crois qu'il veut nous aider.

— Parle-lui, toi, alors. Il me mixe le cerveau à moi. Cerveaute rien zéro, zéro de rien, à ses trucs, moi !

Je vais voir le type sur son fauteuil et je lui demande :

— Vous voulez nous expliquer pour la bouffe ?

— Mais bien entendu ! Que souhaiteriez-vous manger ? Entre autres mets, je peux vous proposer des poissons, de la viande rouge, du poulet, des algues, des sauterelles… Le poisson c'est du vrai poisson, je veux dire qu'il n'est pas moléculairement assemblé. Si vous m'autorisiez à quitter temporairement ce fauteuil, je me ferais un plaisir de vous montrer comment obtenir un menu à votre convenance

en utilisant le cuisinier.

Je cerveaute que la moitié de ce qu'il raconte, mais je lui fais confiance. Moi, j'aime bien comme il parle. J'aimerais parler comme lui. On comprend pas grand-chose mais on sent que ça veut dire plus qu'un parler normal. Oui, je sais, c'est à chier comme un furieux ce que je dis. Mais, moi, je le ressens comme ça. J'ai l'impression qu'il parle comme sa cabane. Je veux dire, son parler est beau comme ce qui est chez lui. Ce doit être un parler de riche, pas un parlage de fou.

— Superdac, je lui dis, au mec, montrez-nous ça.

Il se lève avec une tête de ravi maxi et marche vers Drill. Je l'accompagne. Drill le regarde approcher avec la tronche d'un mec qui découvre un mille-pattes avec cinq cents paires de chaussettes.

— Voilà, explique le Dehors, en s'adressant à Drill, vous pouvez replacer la boîte de poulet dans le compartiment de stockage du conservateur alimentaire. Nous allons utiliser le cuisinier. Je vais vous montrer comment tirer parti de cet appareil.

Drill lui tend la boîte en haussant les sourcils. Pendant que le Dehors la remet à sa place, il me regarde et me fait des signes pendant que le mec est tourné. Il fait tourner son index sur sa tempe pour me dire qu'il a le crâne qui bout. Le Dehors enfonce la tête dans le compartiment de stockage de son conservateur alimentaire pour remettre de l'ordre. Je crois qu'on a foutu un peu l'hyperpanique dedans. Drill en profite pour s'approcher de moi et me souffle :

— T'as cerveauté c'qu'il a dit ?

— Non.

Il prend un air du genre « Sais pas si tu t'en rends compte mais… » pour m'expliquer à voix basse :

— Il a dit qu'il va nous montrer comment tirer les parties de sept appareils. L'a le crâne qui bout, j'te dis. L'a des boyaux d'la tête qu'ont pété au maxi.

Il me fait encore signe avec le doigt que le mec est démoli du crâne. Le Dehors referme la porte du conservateur alimentaire et nous fait signe de le suivre. On change de pièce. Juste de l'autre côté du mur, il y a une machine orange, très belle qui brille. Grande du sol jusqu'au plafond. Le Dehors touche un bouton. Des lignes d'écriture s'écrivent sur une vidéo-plaque.

— Voilà le cuisinier. Il utilise le stock de nourriture se trouvant dans le conservateur, de l'autre côté du mur. Voyez, vous n'avez plus qu'à choisir selon votre convenance. Vous pouvez faire défiler la liste des choix, dans un sens ou dans l'autre, à l'aide de ce petit curseur, qui est d'un usage fort commode. Il suffit de le déplacer vers le haut ou vers le bas. Pour effectuer votre sélection, touchez simplement du doigt la ligne faisant l'objet de votre choix. Regardez, par exemple : si je touche « canard à l'orange », la ligne passe en vidéo inversée. Si

d'aventure je me trompe, je touche « canard à l'orange » une seconde fois, et le mets n'est plus sélectionné. Au moment venu, c'est-à-dire quand vous estimerez que votre sélection est correcte et définitive, vous toucherez : « Préparer les repas », en haut, là. Voilà ! c'est fort simple, convenons-en. C'est un vieux modèle sans interface vocale, mais il fonctionne parfaitement. Je vous cède ma place, allez-y.

Le Dehors retourne s'asseoir. Drill et moi, on le regarde par la porte ouverte. Il retourne tout seul sur le fauteuil et nous laisse avec sa machine. Nous sommes tous les deux cerveau mixé maxi.

— Vas-y, toi ! Touche avec ton doigt petit fécal, me dit Drill. Tu sais mieux lire que moi. Voilà ! C'est fort et simple ! « convenonzan ». Je te cède ma place bordellerie de bordellerie !

Je souris.

— Et…Si on lui demandait de lire pour nous ?

— On ne va pas montrer à un visqueux de Dehors qu'on sait pas lire. Il va se moquer. Essaye un peu. On va se gratter le cerveau sur cette machine, tu vas voir. Attends, laisse-moi faire.

Drill se met à appuyer partout sur toutes les écritures de la vidéo-plaque. Il trafique le bidule un bon moment et d'un seul coup les écritures changent. À la place de toutes les petites lignes, il y en a une grosse, avec écrit dessous : « Oui » et « Non ». Ça, je sais le lire et j'en suis un peu fier. Je le dis à Drill.

— Hé ! regarde là. C'est écrit : « Oui » et « Non ».

Ses yeux se mettent à briller d'excitation et il sourit comme un ravi.

— Tu as vu, qu'on peut se débrouiller tout seul !

Il lit plusieurs fois les mots à voix basse. Je l'entends dire : Oui… Non… Oui… Non…Oui… Non…

— Bon ! On fait quoi maintenant ? il me demande. Elle commence à me visquer l'âme cette salerie de machine de Dehors fécal. Trop durficile de s'en servir. Bon ! T'as raison, on va l'appeler ce visqueux !

Il va à la porte, et gueule comme un furieux :

— Hé ! tête de féc… heu…

Il s'éclaircit la gorge et se gratte la tête avant de reprendre :

— Monsieur ! vous pouvez venir par là pour voir !

— Puis-je me réjouir de comprendre par là que vous me délivrez de mes obligations de prisonnier ? dit le Dehor.

— Heu… Par là ? Des prisonniers ?……… Non, je vois pas des prisonniers, par là ? répond Drill.

Il me regarde et il me fait signe avec le doigt que le mec a le cerveau moribond.

— T'as vu ! l'crâne qui bout, j'te l'dis. Il voit des trucs ou quoi ? Je lui dis de venir par là. Il me dit que, par là, il y a des prisonniers.

— Il a pas dit ça, c'est toi qui cerveaute pas.

— Il a dit quoi alors ?

Je réfléchis un moment pour être sûr, et je lui explique :

— Je pense qu'il a dit un truc dans le genre… heu……… que ça le fait pas jouir d'être prisonnier par là.

— Superdac !… Mais… il parle comme un trépané, ce mec. On cerveaute zéro de rien ! quand il parle.

Il va voir le type. Je le suis.

— Bon ! il lui dit, vous êtes plus prisonnier du tout. Ni par là, ni ailleurs. Superdac ?… Alors vous pouvez venir avec nous pour nous aider avec votre cuisinier. Parce que nous, on a mal aux yeux, on n'arrive pas à lire la vidéo-plaque.

Le type est tout content. Il se lève, il dit merci, et plein d'autres choses encore dans sa langue à lui :

— Merci, je vais, bien entendu, vous assister dans l'élaboration de votre repas, mais, indépendamment de cela, je souhaiterais vivement vous soumettre une requête, si toutefois vous avez la bonté de m'en donner l'autorisation, cela va de soi.

Drill le regarde avec un air genre : « Je me demande bien ce qui a pu t'arriver comme accident grave dans le crâne ». On sait pas quoi répondre, vu qu'on cerveaute zéro de rien. Mais Drill pense que c'est l'autre qui cerveaute rien. Il pense toujours que c'est un fou. Alors, il a une idée et il explique tout d'une autre manière :

— Oh ! Monsieur ! Vous venir. Vous marcher. Venir, Venir avec nous. Expliquer à nous. Machine. Manger. Expliquer miamian ! oquédacor ? Machine cuisinier. Manger miamian miamian. Vous venir ! Cerveauté ?

Il observe le mec maxi concentré pour voir s'il a cerveauté. D'un coup, le Dehors se lève et va voir le cuisinier.

— Il semblerait que vous ayez déjà effectué un choix, le cuisinier vous demande de le confirmer. Voulez-vous vraiment manger tout ça ? Heum ! non, ce n'est pas possible. Votre mal aux yeux explique sans peine l'incohérence de votre sélection. Nous allons recommencer ensemble.

Le Dehors nous lit la liste et nous demande de choisir.

Alan Blador, le grand directeur d'Amis Angémos, avait contacté Sandrila Robatiny. Plusieurs fois. Il avait essayé de lui expliquer que l'expérience des C12 devenait un réel problème. Mais la patronne ne semblait pas disponible ; elle avait été étrange, très distante, évasive dans ses réponses. Comportement bien singulier ! Elle, si précise, si énergique, si efficace et cohérente à son habitude ! Il s'était même demandé si elle n'avait pas quelque chose. 220 ans !… Il n'avait pas osé en venir directement aux faits. Toujours est-il qu'elle avait promis de rappeler, mais depuis, toujours rien ! Il se retrouvait donc seul avec une importante préoccupation qui venait s'ajouter à son fardeau de conscience de plus en plus pesant. Il ne savait que décider au sujet de Vassian Cox, l'éducateur chef. Celui-ci avait essayé d'empoisonner un des angémos, le numéro 5. Il n'y avait aucune preuve flagrante que ce fût lui, mais qui d'autre l'aurait fait ? En dehors de Daniol Murat et de lui-même, personne n'avait accès à ces lieux. Il en avait parlé avec l'éthologue : de toute évidence seul Vassian Cox avait un mobile. Par ailleurs, Daniol était digne de confiance. C'était un brave homme, il avait sa préférence. N'était-ce pas lui, qui sur un simple regard avait fait renaître une conscience dans son esprit en perdition ! Qui plus est, pourquoi aurait-il tenté de se débarrasser de l'angémo qui lui avait été confié ?

— Il redoutait la confrontation qui aurait comparé les niveaux des deux singes, avait dit Vassian Cox, pour se défendre. Il a préféré se débarrasser du sien pour éviter une humiliation. Le mien a un niveau supérieur.

— Ce que vous dites ne tient pas, avait rétorqué Alan Blador. C'est lui qui a tout mis en œuvre pour qu'il soit sauvé.

— Dieu aura réussi à atteindre sa conscience professionnelle. Il l'aura, malgré lui, obligé à le sauver pour assumer la confrontation.

Comment peut-il ainsi parler de Dieu, toutes les cinq minutes, s'était demandé Alan Blador. Le grand directeur d'Amis Angémos supportait de plus en plus mal qu'on en parlât de la sorte, surtout quand on ne le méritait pas. Pour lui, Dieu était une chose grave, intime, tout à fait personnelle, qu'il était en train de redécouvrir depuis peu de temps. Oui, il avait fait une rencontre. Quelqu'un de fantastique, qui l'avait écouté, qui avait compris sa souffrance, qui l'avait accepté tel qu'il était et qui l'avait aidé à trouver un sens à sa vie. Il allait mieux à présent, beaucoup mieux. Il eut une pensée émue, pleine de reconnaissance et il adressa ses louanges au Plus Grand Des Divins. Grâce à lui, il se sentait bien plus fort, pour affronter tous les problèmes de son existence.

Silencieux et léger comme une plume, son gravitant personnel se posa sur le toit de l'immeuble qui regroupait les laboratoires d'Amis Angémos et d'Entomogéna, un autre département de Génética Sapiens. Depuis quelque temps, il ne rencontrait le psychologue et l'éducateur qu'à travers le Réseau mais, vu la gravité de ce qui venait de se passer, il préférait se rendre compte sur place de l'ambiance qui régnait ici. De plus, il avait quelque chose de très important à faire. Cela concernait tout particulièrement le psychologue. Il avait décidé de revoir Daniol en chair et en os, car il lui était redevable du plus heureux changement de son existence. En homme d'honneur, il devait le lui avouer, et lui faire un cadeau équivalent. Il ne pourrait trouver le repos absolu qu'à la condition de s'acquitter de cette dette. Après avoir traversé la cabine dans toute sa longueur, il s'installa à bord du roulant qui équipait l'arrière de son appareil, et toucha le bouton de commande vocale sur l'accoudoir droit pour dire :

— Mon bureau.

Le monte-charge de son gravitant déposa le véhicule sur la terrasse vivement éclairée par le soleil encore haut ; c'était le courant d'un après-midi d'été. Il fut ébloui ; le système d'opacification automatique de ses cristallins fonctionnait toujours mal. Cela durait depuis un moment déjà. Il avait encore oublié de le signaler lors de la dernière visite de contrôle. Tant de choses qui lui semblaient importantes il n'y a pas très longtemps n'arrivaient plus à retenir son attention ! Alors que le roulant se dirigeait vers les ascenseurs, il nota :

— > Commande céph : Me rappeler qu'il faut mentionner un dérèglement de l'opacification des cristallins. Me le rappeler lors de la visite de contrôle. Fin commande.

— < Commande interprétée. Information notée dans l'agenda.

Pendant qu'Alan Blador confiait une mission de pense-bête au logiciel de sa céph, une silencieuse conversation, basée sur des émissions d'ondes électromagnétiques, s'établit entre l'ordinateur du roulant et celui qui gérait l'accès à l'immeuble. Quelques millisecondes et quelques datagrammes plus tard cette discrète négociation déboucha sur un accord entre les deux machines : l'ascenseur numéro vingt-sept était prêt à accueillir le véhicule, pour le conduire dans le ventre du bâtiment. Cette cabine écarta docilement ses portes pour le laisser entrer puis, après les avoir refermées, elle descendit jusqu'au cent douzième niveau, lequel abritait le bureau d'Alan Blador et les cellules des C12. Dès que les battants s'écartèrent, le roulant prit une série de larges couloirs et de bifurcations jusqu'à destination. Là, toujours selon le même principe de ces conversations numériques, non point secrètes mais d'une discrétion excessivement courtoise pour l'oreille humaine, il se fit ouvrir le bureau. Ensuite, il entra, s'immobilisa et bâilla de la verrière afin de libérer son passager.

Ce dernier prit pied sur le sol et traversa la pièce pour s'installer dans son fauteuil de vieux cuir. Comme de coutume, en partie par pur plaisir, en partie dans le but de catalyser sa concentration, il laissa ses doigts errer paresseusement sur les accoudoirs pour savourer de la pulpe le toucher de la matière organique.

Sandrila Robatiny ne rappelait pas… C'est donc bien à lui que revenait l'entière responsabilité de prendre une décision pour gérer cet incident. Il était difficile d'évaluer le niveau de sympathie et de protection que la patronne accordait à l'éducateur chef. Intuitivement, Alan Blador avait l'impression qu'il n'était pas aussi grand que voudrait bien le laisser croire cet homme rustique. Il se reprocha de ne pas avoir tenté de le mesurer en interrogeant l'Éternelle discrètement. Cette information ne lui avait pas semblé primordiale. Il n'avait pas pensé à le faire. À moins qu'il n'ait pas osé, car il n'était pas facile de la questionner d'une manière détournée. Elle avait cette vivacité d'esprit qui lui permettait de vous voir arriver de loin. Alan Blador soupira. De toute façon sa décision était prise. Il adressa ses louanges au Plus Grand Des Divins car c'était grâce à lui qu'il avait eu le courage de la prendre, en écoutant sa conscience et non son intérêt professionnel. Qu'importe la future réaction de Sandrila, pensait-il, je ferai ce qui me semble juste en accord avec mon esprit. Il faut toujours équilibrer sa comptabilité céleste dans le livre saint du Plus Grand Des Divins. Pour être en règle, je dois rembourser Daniol.

— > Commande céph : Appeler Daniol Murat.

L'éthologue répondit immédiatement :

— :: Bonjour, Monsieur. Je vous ai vu arriver dans votre roulant au moment où la porte de votre bureau s'ouvrait. Je vous ai fait signe, mais vous ne m'avez pas vu. J'attendais votre appel.

— :: Bonjour, Daniol, Venez me voir s'il vous plaît. Nous allons faire de notre mieux pour régler cette désastreuse affaire.

— < Monsieur Daniol Murat, annonça aussitôt la porte.

— > Laisser entrer.

— Non seulement vous attendiez mon appel, mais en plus, vous ne l'attendiez pas très loin, n'est-ce pas ? mon cher Daniol.

Daniol Murat ne s'étonna pas outre mesure de ce « mon cher Daniol ». Depuis quelque temps, son chef l'avait habitué à ces chaleureuses intentions, qu'il appréciait bien entendu à juste titre, mais qui ne faisaient plus, comme au début, sursauter sa curiosité.

— Il faut comprendre que je suis vraiment impatient de trouver une solution pour me protéger de cet assassin.

— N'exagérez pas Daniol, ce n'est pas vous qu'il a essayé de tuer. Cela dit, je comprends votre courroux.

— C'est tout aussi grave ! et de toute façon, vu que son coup a raté, il ne tardera pas à recommencer. Il peut très bien imaginer de s'en

prendre à moi cette fois-ci. Mais de toute façon c'est un criminel. Il faut rapidement prendre des dispositions pour l'empêcher de nuire encore. Je ne peux pas monter la garde nuit et jour devant la cellule de Petit Poilu. Vous rendez-vous compte de la situation dans laquelle je me trouve ? Être réduit à faire du gardiennage ! Je n'ose même pas m'absenter une seconde. Vous comprendrez pourtant bien que je sois tout de même parfois obligé de le faire. C'est comme si… je ne sais pas comment vous dire… c'est comme si… heu…

Alan Blador avait décidé de ne plus s'impatienter et de supporter la volubilité de cet homme. Il s'était dit que ce serait un excellent exercice de patience et un apprentissage du respect de l'autre. De plus, il n'avait pas encore comblé son découvert céleste. Par conséquent il devait un respect sans limites à son créancier. Sa résistance ayant toutefois des limites, il fut heureux de saisir cette hésitation au vol pour intervenir poliment et avec une intonation melliflue.

— J'ai bien compris Daniol, j'ai bien compris, je vous assure. Ne vous creusez pas la tête pour trouver un « comme si » approprié. Vous avez tellement de travail ! Je me sentirais si coupable d'utiliser votre énergie à mauvais escient… J'aimerais en revanche vous poser une question.

— Monsieur ?

— Avez-vous réellement dit : « La cellule de Petit Poilu » ? Où ai-je eu une hallucination auditive ?

— Ah ! Oui… Oh… J'ai bien dit ça, Monsieur. Mais… heu…

— Petit Poilu… tiens donc ! Vous avez donné ce surnom au numéro cinq, si j'ai bien compris. N'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, bredouilla Daniol Murat, oui et non… Enfin je veux dire pas vraiment… Mais un peu en quelque sorte !

Le petit homme rougit de confusion à la vue de l'air surpris et interrogateur mais en même temps attendri que prenait son chef. Il ne le reconnaissait pas. C'était étrange. Il aurait dû lui adresser de vifs reproches liés à son manque d'esprit pragmatique, lui rappeler qu'il était payé par une société commerciale qui se devait de dégager des bénéfices et tout et tout… Au lieu de cela, son visage exprimait une bonhomie bon enfant, une troublante sérénité, et même… bel et bien, quelque chose qui ressemblait à de la tendresse. En effet ! il ne se trompait pas. Il en fut si étonné qu'il en oublia de parler.

— Petit Poilu donc ! C'est bien mignon, ça ! ajouta l'homme au fauteuil de cuir, d'une voix toujours aussi suave.

Daniol Murat sortit brutalement de l'abasourdissement extrême dans lequel il s'était abîmé, et qui lui donnait l'air de fixer la figure de son chef dans une transe contemplative. Il se demandait si son vis-à-vis allait parfaitement bien. Conscient qu'il ne lui était adressé aucun reproche, il se sentit néanmoins obligé de se justifier.

— Vous savez, Monsieur, je ne suis pas l'auteur de ce surnom. Le numéro cinq s'est lui-même désigné ainsi.

Alan Blador eut un sourire, incrédule et bienveillant.

— Mais si, insista Daniol Murat. Je vous assure, Monsieur. J'ai passé beaucoup de temps avec lui. Il apprend vite… très vite même. Il est déjà capable de former des phrases courtes. En tout cas, cela est venu comme ça. Je lui ai appris le nom « poil » et à peine plus tard l'adjectif « poilu ». Il connaissait déjà les deux principaux adjectifs relatifs à la taille « petit et grand ». La dernière fois que nous nous sommes vus, il a pointé son index sur moi, je lui ai appris à faire ça et il a immédiatement compris que ça servait à designer. La dernière fois donc, il a pointé son index sur moi pour dire : « Grand poilu crâne ». Ce qui, pour lui, veut dire que je suis grand et que j'ai des poils uniquement sur le crâne. Puis, il a dirigé son index vers lui-même et a dit : « Petit poilu tout ». Pour lui, cela veut dire : petit et poilu partout. J'avoue que j'ai trouvé ça attachant. Voilà pourquoi j'ai gardé « Petit Poilu » comme surnom. Et puis… quoi qu'on en dise… c'est plus sympathique que : numéro cinq.

De toute évidence, à en juger par sa physionomie, le grand directeur ne croyait pas un seul mot de ce qu'il venait d'entendre, ou alors, il se fichait éperdument de ces explications.

— Désormais, vous n'aurez plus besoin de vous justifier devant moi, mon cher Daniol. Je regrette d'avoir dans le passé brutalisé votre bon cœur par des considérations de rendement et autres arguments mercantiles.

Daniol Murat commença à se demander si ce n'était pas lui, en fin de compte, qui était atteint d'hallucinations auditives.

— Voyez-vous, poursuivait l'autre, à vous je peux bien le dire, j'ai une conscience à racheter. Plus précisément, j'ai même une dette envers vous…

— ?

— Éééêh oui ! Éééééééééh oui ! ne posez pas sur moi ces yeux perplexes, mon bon Daniol ! Sur un simple regard vous avez sauvé mon âme en perdition. Grâce à vous, je distingue à nouveau le bien du mal, sans pour autant être aveuglé par un manichéisme naïf, je vous rassure. Vraiment, je vous dois beaucoup.

— Un simple regard, Monsieur ?

Alan Blador ne parut pas réaliser qu'il s'agissait d'une question. Emporté par son élan, il continuait.

— Oui, mon bon Daniol ! Ce regard ayant sorti mon esprit de l'ombre morbide dans laquelle il pourrissait, je suis à présent en mesure de comprendre à quel point il est important de payer ses dettes.

Durant quelque quatre secondes, le psychologue se massa

doucement les paupières avec les index et les majeurs. Puis il retira lentement ses doigts vers le bas en ouvrant les yeux. Il n'avait pas rêvé. Alan Blador était bel et bien devant lui. Assis dans son fauteuil, une expression d'illuminé éclairant sa face, il le remerciait chaleureusement au sujet d'un regard et il parlait d'une dette, qu'il s'apprêtait à payer.

— ?

— Je vais faire tout ce que je peux pour garantir la sécurité de votre Petit Poilu. Ne me remerciez pas, je vous le dois. Je le fais beaucoup plus pour vous que pour lui, malgré le fait qu'il soit probablement lui aussi en possession d'un esprit. C'est de cette façon que je compte m'acquitter de mon dû envers vous…

Il se tut un moment puis, avec un large sourire et des yeux vagues, il affirma :

— Mais je le remercie, il va m'aider à ajouter une sainte ligne dans le livre céleste du Plus Grand Des Divins et grâce à Petit Poilu, je serai un fidèle disciple de lui.

Sa main esquissa un geste souple et auguste comme si elle écrivait dans le ciel la ligne en question.

Si la mobilité de la peau à la surface du visage humain l'avait autorisé, Daniol Murat aurait soulevé ses sourcils jusqu'à les faire passer derrière sa tête.

— ?

— Oui, oui mon bon Daniol ! Oui, oui !

— … ?

— Je ne sais pas trop comment va se terminer cette expérience. Je vous dois la vérité. Sandrila Robatiny reste pour l'heure en retrait de cette affaire. Peut-être que le projet sera simplement et purement abandonné. Qui sait ce que deviendront les C12 dans ce cas ? Mais j'en viens aux faits : j'ai une connaissance, un type que j'ai connu il y a une dizaine d'années. Il s'appelle Barlox Polikant et il est directeur d'un de nos points de vente à Marsa. Il m'a contacté il y a quelque temps, j'avais presque oublié son existence d'ailleurs, pour me demander de lui prêter un C12. Il voulait savoir si c'était possible.

— Prêter ?

— Oui, je pense qu'il a envie d'épater la galerie. Mais peu importe ! N'est-ce pas ? Pourvu qu'il soit intéressé par un C12.

— Je ne comprends pas, Monsieur.

— Nous allons lui envoyer Petit Velu, il sera ainsi à l'abri d'une nouvelle malveillance de Vassian Cox.

— Les C12 ne sont pas encore à vendre, Monsieur ! s'inquiéta Daniol Murat, sans prendre la peine de rectifier le surnom de C12/5.

— Il ne s'agit pas de le vendre, mais de lui trouver un foyer. Cela lui permettra de s'accoutumer aux hommes et à l'extérieur. À n'en pas

douter, il sera plus heureux ainsi. Nous lui donnons une occasion de découvrir le monde.

— Mais… … je ne connais pas cet homme.

— Ne vous faites aucun souci. Il sera convenablement traité et vous pourrez le voir quand bon vous semblera, qui plus est, Marsa n’est qu’à quelque mille kilomètres d’ici, n’est-ce pas ! Je demanderai à Barlox Polikant de vous laisser le voir. Je le poserai même comme une condition en prétextant que c’est indispensable pour nos études. L’angémo auquel vous vous êtes attaché sortira de cette ignoble installation. Votre protégé intégrera une famille avec des enfants pour jouer avec lui… Comprenez-vous mon bon Daniol ? Dites-moi que ça vous fait plaisir… que c’est une bonne idée !

— Oui, certainement, hésita Daniol Murat. Vous avez sans doute raison. Excusez-moi, je ne m’y attendais pas, voilà tout.

Il avait rapidement réfléchi. Cela ne semblait finalement pas une mauvaise solution… Après tout, pourquoi pas ! C’était, en tout état de cause, un bon moyen d’éloigner C12/5 de Vassian Cox… et aussi une occasion de sortir l’angémo de sa cellule avant le moment prévu.

L'ouragan des sentiments dans l'empire de la libido

Bartol avait ressenti cela comme la pire des situations ridicules, mais il avait été obligé de prouver qu'il était bien lui. Sandrila Robatiny ne s'était pas laissé convaincre facilement. Pour qu'elle abandonne son attitude suspicieuse, il avait fallu lui donner des détails précis sur le peu de souvenirs qu'ils avaient déjà en commun. Elle avait longtemps gardé ses fins sourcils froncés par le poids d'un doute dont elle ne s'était pas facilement départie. Il avait dû répondre patiemment à toutes les questions qui avaient inlassablement fusé. De : « Quel est le préfixe de commande de ta vidéo-plaque ? » à : « Quelle est la première phrase que je t'ai dite ? » en passant par : « Comment avais-je prétendu m'appeler, avant que je ne te dévoile ma réelle identité ? » elle avait essayé de le piéger. Tu pourrais bien être un des chiens de So Zolss, avait-elle dit. Vous auriez pu nous espionner avec un appareillage quelconque, ou… Vous auriez également pu obtenir des confidences de Bartol en le droguant. Le comble ! s'était-il intérieurement exclamé, elle me soupçonne d'être un autre et d'avoir maltraité celui que je suis réellement ! Au tout début, avant de commencer son interrogatoire, elle lui avait inexplicablement pris les mains pour observer ses doigts avec attention. Il avait été grandement étonné de la voir faire cette chose inattendue, le plus surprenant étant l'insouciance dont elle avait fait preuve depuis le début, mais en particulier durant ce mystérieux examen digital. En effet, bien qu'envisageant qu'il pût être un ennemi, elle n'avait pris aucune précaution particulière pour se protéger d'une tentative d'agression. Elle avait été si imprudente ! Faisant fi de toute circonspection, elle lui avait tenu la main droite pour examiner l'extrémité de chaque doigt, puis la main gauche pour faire de même. Exactement comme elle eût examiné les mains d'un enfant dans le but de s'assurer qu'elles fussent bien propres. Pendant qu'elle était penchée et attentive, un homme mal intentionné aurait aisément pu la frapper, derrière la tête, avec son bras libre. Il avait été touché par ce courageux petit bout de femme qui lui témoignait de l'intérêt en essayant de voler à son secours. Mais quelle naïveté face au danger de la vie ! C'était attendrissant !… Inquiétant également ! Il était temps qu'il s'occupe d'elle, qu'il la protège ! Trop fragile ! Trop candide ! pheueee… incroyable, grande géanture !

Il était immobile, debout au centre de la pièce, seulement vêtu d'un pantalon, une main dans une poche, l'autre de temps en temps touchant précautionneusement son nez encore un peu douloureux. Les hématomes commençaient à se résorber sous l'effet du Cicatrivite qu'il s'était injecté. Il se félicitait d'ailleurs d'en avoir eu une boîte en

réserve. Outre le fait que la vertu thérapeutique de la substance apportait un soulagement rapide, le voir se rendre sans hésiter à l'emplacement où était rangé ce médicament serait une preuve convaincante de son identité, avait-il pensé. Quelle arme a-t-elle utilisée, pour m'assommer de la sorte ? s'était-il demandé à plusieurs reprises. C'était pour lui un mystère. Il ne se souvenait de rien. Seulement d'avoir ouvert la porte, d'être sorti sur le palier, puis… ? Ensuite, il avait pris des baffes. Les ecchymoses sur son visage indiquaient qu'il avait dû tomber sur la face après avoir perdu connaissance. Vivement qu'elle le reconnaisse et qu'elle lui explique ce qui s'était exactement passé !

Tout de suite après les protestations rageuses et indignées de l'homme, qui avait prétendu être Bartol, Sandrila Robatiny avait marqué un moment de surprise et d'hésitation. Ensuite, la prudence avait conduit la suite de son comportement, il y avait de fortes probabilités pour qu'il s'agisse d'un piège. À aucun moment, Bartol ne lui avait parlé de son intention de modifier son physique. Bien au contraire ! À ce propos, il avait même déclaré : « je préfère le vrai, le naturel ». Déclaration guère géniale, loin s'en faut ! Mais c'est cependant ce qu'il avait précisément dit. Elle en avait eu la confirmation en écoutant l'extrait de la conversation enregistrée dans la mémoire de son interface encéphalique. Pourquoi aurait-il brutalement changé d'avis durant son absence ? Il était important de se livrer à des vérifications.

En menant son invisible enquête, elle lui avait posé des questions diverses pour distraire son attention. Les réponses n'avaient que modérément retenu son intérêt : un faux Bartol aurait pu les espionner et enregistrer leurs conversations. Peut-être que cet inconnu consultait sa céph pour connaître les bonnes répliques. De temps en temps, à la dérobée, elle avait observé le mouvement de ses yeux afin de le surprendre en train de manipuler les commandes de son Interface Encéphalique. Mais rien n'avait indiqué qu'il en eût une. Pendant qu'il répondait, elle avait pris des clichés fortement agrandis de l'extrémité de chacun de ses doigts. En restant debout face à ce prétendu Bartol et tout en lui posant d'autres questions, elle avait ensuite scruté la table et un verre, ainsi que différents autres objets ayant de fortes chances de posséder des empreintes digitales de Bartol. Nul besoin de s'approcher pour obtenir des grossissements importants ! Le logiciel stabilisateur d'image supprimait le plus petit tremblement et l'amplificateur de lumière de son système de vision évitait l'assombrissement. Un examen, sous différentes longueurs d'onde du spectre électromagnétique, avec un agrandissement équivalent aux clichés, avait révélé que les empreintes digitales maculant les surfaces

étudiées étaient bien semblables aux dessins figurant aux bouts des doigts de cet homme. Bon point, certes ! mais… cela n'était pas encore une preuve définitive ; elle n'était pas du genre à considérer une probabilité, aussi forte fût-elle, comme une certitude. Également réalisées au moyen de son fantastique équipement oculaire, deux analyses spectroscopiques avaient confirmé que l'on trouvait dans les empreintes du verre et à la surface de l'épiderme de l'homme, les mêmes acides gras. Il apparaissait dès lors vraisemblable qu'il s'agissait bien du vrai Bartol. Ce n'était pas cependant ce qui l'avait le plus convaincue. Tout en se livrant, presque machinalement, à toutes ces analyses et vérifications pour le moins rigoureuses, elle l'avait observé. Conclusion : assez vite, même avant les spectroscopies des empreintes, elle avait eu la conviction que c'était bien lui. Sa manière de se tenir, parfois certains airs de petit garçon, à d'autres moments la chaleur et l'intensité de son regard, toute une foule d'autres détails également… On pouvait parfaitement reproduire le timbre d'une voix en copiant les caractéristiques physiques des cordes vocales, mais on ne pouvait imiter les inflexions. Après tout, changer de corps était un peu comme changer de vêtement, ou de véhicule ! Elle n'eut même pas envie de lui demander pourquoi il l'avait fait. Peu importait ! De toute façon elle s'en était doutée : c'était fort probablement pour lui plaire. Très flatteur ! Elle, la vieille à moitié synthétique ! Elle en ressentait encore une joie d'adolescente amoureuse, qui faisait sautiller son cœur. Elle avait 20 ans, moins même, 15 presque ! En plus, il est à présent un peu plus proche de moi, avait-elle pensé, dans son ébaudissement. Sans que cela n'atteigne son niveau bien entendu, il était lui aussi un peu moins naturel. Décidément, s'était-elle entendue penser, j'ai du mal à oublier cette stupide réflexion.

Donc, certaine que c'était bien lui, elle avait éprouvé le besoin de lui poser une dernière question. Plus précisément, elle en avait profité pour se faire répéter des paroles qu'elle avait eu envie d'entendre une seconde fois :

— À un moment tu m'as dit quelque chose qui commençait ainsi : « Je ne sais pas qui tu es, ni ce que tu veux… » Pourrais-tu dire la suite ?

— Oui, je peux facilement compléter, venait à l'instant de répondre Bartol. « Mais je peux te dire que je n'ai jamais désiré une femme plus que toi. Et… j'aimerais partager un long morceau de vie avec toi. »

À quelques mots près, c'était bien cela. Elle eut un air désolé, et pour la première fois un peu timide, en s'approchant tout près de lui. Tout doucement, elle posa un index délicat sur son nez encore un peu rouge, puis, avec une grande tendresse, elle le fit lentement glisser en montant vers la bosse du front. Bartol prit l'air le plus pitoyable qu'il put, afin de renforcer le sentiment de culpabilité de Sandrila Robatiny.

Par cette manœuvre, il espéra encourager l'esquisse de geste tendre, qui s'était posée sur lui comme un oiseau léger, à poursuivre son exploration. Que n'eût-il fait pour éviter son envol ! L'Éternelle était un peu plus petite que lui. Elle s'approcha encore. Il ne sut pas comment cela s'était produit : l'avait-elle déclenchée, ou avait-il accidentellement actionné la nanofermeture ? Les deux pans de sa combinaison s'écartaient, s'ouvrant sur sa poitrine. Quand elle fut entièrement éclose et qu'il sentit la générosité de ses seins nus contre son torse nu, il trouva agréable de s'abandonner à ce réflexe instinctif qui lui fit gonfler le thorax et contracter les pectoraux. L'oiseau ne semblait nullement désireux de décoller, il descendit même le long d'une épaule et une caresse se précisa sur sa poitrine. Le délice de ces doigts féminins sur sa peau tendait orgueilleusement sa musculature. La pensée inopportune que cette dernière ne l'habillait que depuis quelques heures seulement dérangea soudain son esprit. Ceci entraînant cela, il prit conscience que, physiquement, il n'était plus du tout le même Bartol que celui qui avait rencontré Sandrila Robatiny. L'inconcevable image de l'ancien Bartol hurlant à la trahison passa en trombe devant les yeux de sa fragilité et il fut alors tourmenté par une mélasse visqueuse de questions malvenues. Était-il digne de cette brûlante offrande ? Le mérite de cette conquête lui revenait-il vraiment ? Ou, devait-il le partager avec les progrès de la plastique corporelle ? Avait-il été assisté ? L'aurait-il séduite en restant lui-même ? N'avait-il pas triché ? N'était-il pas un usurpateur ? Est-on son corps ? Est-on sa chair ? Est-on sa forme ? Heureusement, ces interrogations au premier abord obsédantes eurent rapidement du mal à se faire entendre. D'ailleurs, elles résonnaient déjà fort loin… Elles auraient pu persister et le troubler, mais les aphrodisiaques saveurs de Sandrila Robatiny ne leur laissèrent aucune chance de perdurer.

Ses mains avides s'emplirent d'opulentes féminités et son cœur torride d'exaltantes félicités.

Tous deux n'étaient point du genre de ceux qui font les choses à moitié. Les audaces de celle-ci encourageant les hardiesses de celui-là et vice versa, chacun se découvrit une étourdissante faim de l'autre. Ils firent l'amour avec une tendre violence et une violente tendresse, avec ardeur et douceur, rage et partage, avec tous leurs sens et tout leur cœur, transportés par l'ouragan des sentiments dans l'empire de la libido.

Ils échangèrent les premières caresses et les premiers baisers par lesquels deux âmes s'abandonnent l'une à l'autre.

Que ceux qui imaginent leur extase se réjouissent d'avoir bien vécu !

***

Derrière les capteurs de la mouche, on estima qu'il était temps d'agir.

En dernier lieu, les amants s'aimaient sur le lit. Leur ardeur était moins fougueuse. Non pas qu'ils fussent déjà rassasiés l'un de l'autre, mais suivant quelque cycle mystérieux régulant l'alternance des grands brasiers amoureux et des gentilles câlineries, ils savouraient une de ces périodes de tendresse sereine qui sont propices au recueillement sur son propre bonheur. Peut-être que l'esprit humain a besoin de ces instants d'accalmie pour engranger et soigneusement ranger dans sa mémoire tant de précieux souvenirs. Peut-être aussi… ne sait-il pas, sans repos, accueillir tant de plaisir et faire honneur à tant de bonheur !

La mouche les avait suivis dans cette pièce. Elle était à présent posée sur le conservateur alimentaire, près du plafond, juste au bord de l'arête du meuble et en face du lit. Quelqu'un la fit décoller. Allongés tous les deux sur le côté, les jambes emmêlées, ils se caressaient les joues, le cou, les épaules… en se fixant dans les yeux. Il était 13 h. L'insecte bionanomécanique plongea vers le sol. À hauteur du matelas, il vola à l'horizontale et piqua Bartol dans le dos. Ce fut très discret, complètement indolore, c'est à peine si celui-ci remarqua quelque chose. Il porta une main vers la piqûre qu'il prit pour une démangeaison, se gratta et n'y porta plus cas. La mouche passa ensuite sous le lit, sortit de l'autre côté et injecta un liquide différent dans le dos de l'Éternelle. Une minute plus tard, à peu de chose près, les amoureux face à face semblaient endormis, un sourire ataraxique ornant leurs visages.

***

Huit heures trente plus tard, la mouche entra en action pour la deuxième fois. Elle vint se poser sur l'oreille de Bartol et, en utilisant ses six pattes comme l'eut fait n'importe quelle autre mouche, elle s'introduisit à l'intérieur de son conduit auditif. La chose, en partie animale en partie mécanique, offrait à son pilote la possibilité d'utiliser quantité de réflexes moteurs appartenant à l'insecte génétiquement modifié qui lui servait de véhicule. Le vol et la marche, par exemple, étaient assurés par des capacités motrices naturelles, qu'il eût été inutile de vouloir reproduire ou maîtriser à l'aide de ressources informatiques. La nature savait si bien le faire ! Quand la mouche était posée, il suffisait de pousser la manette de la télécommande vers l'avant pour que le nano-implant, fiché dans son

système nerveux, excite les circuits neuroniques chargés de la faire avancer sur ses pattes. En vol, sur un même geste de la part du pilote, c'était aux circuits neuroniques des ailes que le même ordre était donné. Dans son équipement non biologique, elle transportait aussi un minuscule haut-parleur. Cet accessoire inhabituel avait été ajouté en vue de la mission qu'elle s'apprêtait à remplir. Quelqu'un l'utilisa pour parler à quelques millimètres du tympan de Bartol :

— Lève-toi et va ouvrir la porte.

Bartol se leva docilement et obéit. Il n'avait encore jamais éprouvé pareille étrange sensation. La conscience claire à chaque instant de tous ses mouvements ne lui faisait pas défaut. Il savait aussi qu'il n'était pas normal d'entendre quelqu'un parler si près de soi dans son oreille. La certitude qu'il ne devrait pas faire ce qu'on lui demandait hurlait dans sa tête. Il faut que je réveille Sandrila, se disait-il, il faut que je l'avertisse. Mais il était privé de toute volonté. Il voulait, mais ne pouvait pas. Son vouloir n'avait aucun pouvoir. C'était comme pour les pilules de kokibus. Il voulait arrêter ! Depuis longtemps ! Sans cesse, il se répétait que c'était stupide, que ça ne lui faisait que du mal ! Mais il ne s'était jamais arrêté. En marchant vers la porte, il ressentait exactement la même chose, mais en beaucoup plus fort. C'est alors que son esprit s'engagea dans les sinuosités incertaines de ces étranges sentiers méditatifs qui nous donnent l'impression de cheminer vers une vérité précieuse, des idées inexplorées : un pouvoir sans vouloir, se dit-il, c'est dommage ! Quel gaspillage ! C'est sûrement l'ennui ! Mais que dire d'un vouloir sans pouvoir ? C'est certainement la frustration !

Sa démarche était lente, mais sûre. Elle ne ressemblait pas à celle d'un homme groggy ou endormi. Juste un peu indolente, c'est tout ce que l'on pouvait constater. Et encore ! Quelqu'un ne le connaissant pas aurait certainement pensé qu'il s'agissait là de son allure habituelle. Sandrila Robatiny dormait toujours paisiblement… en apparence du moins. Il s'empêtra dans son raisonnement : je manque de pouvoir, parce que je n'ai pas le vouloir de pouvoir… Ou plutôt, je n'ai pas le pouvoir de vouloir ! Oui c'est ça ! Je voudrais vouloir, mais je n'en ai pas la force… J'ai le vouloir de vouloir c'est étrange… Le vouloir est en quelque sorte récursif…

Cette découverte, qu'il eut l'impression de faire, maintint un instant son esprit captif. Il se concentra sur l'étude de la récursivité de son vouloir quelques secondes, puis son cerveau trouva une fissure dans le labyrinthe de sa cogitation. Il reprit en partie conscience de sa situation et lutta contre les serres de la chimie. Devant la porte il tendit le bras pour exécuter l'ordre en pensant : tu ne devrais pas ouvrir. Une chose anormale et probablement dangereuse va se produire, il faut avertir Sandrila. Tu ne devrais pas…

Mais il ouvrit cependant la porte et s'immobilisa, les deux bras pendant mollement de chaque côté du corps.

— Sors, lui dit l'homme qui l'attendait sur le palier.

Il ne parla pas dans son oreille cette fois, mais de vive voix. En sortant, Bartol s'implora lui-même secrètement : ne sors pas ! Ne sors pas… N'écoute pas les fécaleries de ce fécal.

Mais les grossièretés ne renforcèrent pas sa détermination. Il franchit le seuil et s'arrêta les deux bras ballants. Une horreur de sa propre personne le saisit. Il éprouva du dégoût pour lui-même. Exactement comme pour les kokis, se reprocha-t-il. Puis, réalisant que justement il n'en avait pas consommé depuis un long moment, il en fut grandement étonné. L'inconnu approcha une petite boîte de sa bouche et dit :

— > Dans la boîte.

La mouche s'envola de l'oreille de Bartol et entra sagement dans son minuscule garage au fond duquel elle fixa ses six pattes dans des logements prévus à cet effet. Le pilote referma la boîte et l'empocha.

— Voilà ! dit-il à Bartol, en affichant le sourire d'un maniaque satisfait de sa besogne. Bien, bien ! Je m'occupe de toi à présent. Ne bouge pas. Sage, bien sage, pas bouger.

Il sortit de la même poche un appareil à peine plus gros que la boîte et le déplaça autour de la base du cou de Bartol, en demandant :

— Où est ton nucle, hum ?

Il parlait, plus pour meubler que pour obtenir le renseignement, puisqu'il comptait sur son appareil pour localiser le nucle. Le détecteur émit un bip et alluma un témoin orange.

— Bien, bien ! il est là, poursuivit-il avec un sourire complice, comme un enfant fier d'avoir trouvé une cachette.

Bartol était physiquement totalement passif. Son esprit fonctionnait presque normalement, sinon qu'il était à ce point privé de volonté, que toute action lui paraissait inutile, futile, dérisoire. Que les choses fussent comme ceci ou bien comme cela ! Aucune importance ! Il était totalement indifférent. Qu'elles évoluassent de telle ou telle manière ne l'intéressait pas davantage ! Seule la passion amoureuse qu'il éprouvait était de taille à lutter contre la drogue inhibitrice de volonté. La formidable poussée de cette passion créait quelques fissures dans l'épaisse croûte d'indifférence qui étouffait sa conscience. Il pensa qu'il devrait se révolter. Une petite douleur au cou lui rappela ce que l'homme était en train de faire sur lui. Il le savait depuis le début, mais avec un tel recul ! un tel détachement ! L'inconnu utilisait son appareil pour lui ouvrir la peau du cou, juste au-dessus de la clavicule gauche, dans l'intention de lui ôter son nucle. Plus de nucle, plus d'énergie électrique, plus de céph. C'était simple à comprendre. Ce type voulait l'empêcher de communiquer.

— C'est fini, dit l'homme, en fourrant le nucle et l'appareil dans un sac blanc et le tout dans sa poche. On va y aller.

L'ouverture dans le cou était déjà refermée et presque cicatrisée, mais Bartol n'y songea même pas un instant.

— Ferme la porte de ton coin, demanda l'homme.

C'était un type relativement petit et maigrichon. Il parlait sur un ton calme, aimable, presque chaleureux. Un peu comme si, certain d'être obéi, il estimait qu'il n'était pas utile d'être désagréable pour faire ce qu'il avait à faire. Bartol fit un effort désespéré pour se rebeller.

— Pauvre nain, dit-il, je vais te pourrir la vie.

L'homme sourit, comme s'il venait d'entendre une drôlerie.

— Ferme la porte de ton coin, je te dis.

« De ton coin ! » réalisa Bartol. Ce type n'est pas de Marsa bien sûr, je connais cette expression et son accent aussi me dit quelque chose. De ton coin… de ton coin… se répéta-t-il. Où ai-je déjà entendu ça ? Sur Mars, le mont Olympe, il me semble. Le cheminement de ses pensées prit une direction : ce serait une bonne idée de l'insulter… plusieurs fois, pour me donner du courage… puis, ensuite, de lui assener un coup sur le crâne, par exemple.

Après avoir tiré la porte de son appartement, il déclara avec une solennité exagérée qui dans sa situation eut un effet comique :

— Tête de fécal ! Un jour j'éclaterai ton petit crâne d'œuf sur un mur ! J'ai vraiment envie de ça, je le ferai. Je le ferai. Il le faut. Il faut vraiment que je le fasse. Il le faut … Il le faut …

L'homme rit de bon cœur.

— Oui, dit-il. On dit souvent des trucs dans ce genre quand on est dans ton état, mon vieux. Mais c'est encore plus rigolo avec vous les Marsalès, vous avez un langage très imagé, plein de trucquitules de bidules. Allez ! sois sage, appuie sur le bouton de l'ascenseur.

En faisant ce qui lui était ordonné, Bartol comprit, enfin et soudain, grâce à ce que venait de dire son kidnappeur, qu'il avait sans doute été drogué. « Quand on est dans ton état » médita-t-il, de quel état parle ce type ? Il faut vraiment que je trouve le courage de me mettre en nerfs et de lui pourrir la vie. La cabine arriva et s'ouvrit. Bartol nota que, depuis le début, l'homme prenait garde de ne pas laisser de trace de son passage. Il avait dû prendre les escaliers pour monter.

— On y va, dit l'homme. Suis-moi. Et… comment dites-vous déjà ?… Comment dites-vous : Tiens-toi tranquille ? Hein ? Ah oui ! Bronche mini ! Bronche mini ! Ça me revient. J'ai trouvé ça marrant, mon vieux. Alors, suis-moi et bronche mini !

Bartol le suivit avec abattement. Il exécutait docilement chaque ordre dans l'état d'esprit d'un junkie qui se dit que cette dose-là est la dernière. Qu'il ne devrait pas la prendre. Qu'il le sait. Que celle

d’avant, il avait déjà dit que c’était la dernière. Il pensa à Sandrila. Comment faire pour la prévenir ? Pourquoi n’avait-il rien fait pour elle ? Pourquoi était-il devenu une telle loque ? Il espéra de toutes ses forces, que l’homme ignorât l’existence de celle pour qui il tremblait. Elle était si fragile et naïve ! De toute évidence, l’inconnu travaillait pour quelqu’un. Quels que fussent ceux pour qui il exécutait cette mission, il souhaita ardemment qu’ils ne voulussent que lui.

De nouveau seule à Marsa !

Sandrila Robatiny s'éveilla lentement et constata qu'elle était seule dans le lit. Il faisait sombre ; plus précisément, des yeux d'humains ordinaires auraient trouvé que la pièce était sombre. Quand son amplificateur de lumière se mettait automatiquement en marche, un indicateur de puissance, dans son champ de vision virtuel, lui indiquait le niveau d'amplification. Cela lui permettait d'avoir une idée de la quantité réelle de lumière. Se souvenant être entrée le matin de très bonne heure et avoir assisté au lever du jour durant ces derniers moments mouvementés, elle fut immédiatement étonnée par cette obscurité. L'horloge de sa céph indiquait 23 h. 23 h ! Son étonnement fut remplacé par une surprise inquiète. Pourquoi avait-elle tant dormi ? Ou plutôt… Pourquoi avait-elle dormi, tout simplement ? Elle amorça le premier geste pour se lever précipitamment, dans l'intention d'interroger Bartol, mais les forces lui manquèrent et elle ne parvint qu'à s'asseoir. Sa conscience s'effilocha. Elle eut un léger mal de tête. Hum ! Symptômes faciles à identifier ! Elle comprit qu'on lui avait injecté une dose d'endormil. Le céph-agenda indiquait bien que sa dernière période de sommeil remontait à onze jours, or elle avait bien dormi dix heures. Il n'y avait donc aucun doute possible : on lui avait injecté ou fait ingérer de l'endormil.

— Bartol !… … Bartol ?

Elle appela plusieurs fois, de plus en plus fort, puis elle décida de faire un effort pour se lever. L'effet de la substance dormitive s'atténuait peu à peu. En faisant le tour de l'appartement, ce qui n'était bien sûr pas bien long étant donné sa taille, elle constata qu'elle était tout à fait seule. Bartol a dû sortir, se dit-elle, mais pourquoi me suis-je endormie ? Les dernières minutes, nous ne nous sommes pas quittés des yeux, m'a-t-il vue sombrer ? Gardant toutes les lumières éteintes, elle passa en vision infrarouge et, en partant du lit, elle suivit les empreintes de Bartol. Celles-ci apparaissaient faiblement en regard de ses propres traces beaucoup plus récentes, donc beaucoup plus chaudes, donc beaucoup plus lumineuses en infrarouges. Elles étaient tout de même suffisamment visibles et elle put les remonter jusque devant la porte. Là, son terrible regard numérisa les empreintes digitales sur la poignée, elle fit travailler un logiciel de reconnaissance de formes qui les compara aux clichés des doigts de Bartol toujours en mémoire et, en moins d'une seconde, elle eut la confirmation qu'elles étaient bien, sans erreur possible, toutes siennes. Elle ouvrit la porte à son tour, lentement, prudemment, la formidable machine de son corps disposée à réagir avec plus de

prestesse qu'un jeune félin. Personne ! Ses yeux soumirent la poignée extérieure à un examen digital qui ne lui révéla rien d'intéressant. Le palier par contre était plus bavard, beaucoup plus même ! Il montrait des traces de pas instructives. Tout d'abord, elle lut sur le marbre que Bartol était sorti de l'immeuble, car ses marques dirigées vers l'extérieur s'arrêtaient devant la cage de l'ascenseur. Surprise ! il était fort visiblement pieds nus. Pourquoi ? Pourquoi était-il sorti les pieds nus ? fronça-t-elle des sourcils, vraiment perplexe. Mais il y avait encore autre chose : d'autres pas. Beaucoup moins lumineux que les précédents car c'étaient des semelles cette fois ; l'échange thermique avec le sol avait été moins facile.

Elle fouilla dans quelques menus virtuels de son Interface Encéphalique et afficha dans un rectangle, sur le bureau de sa céph vision, une des images automatiquement mémorisées. C'était un cliché du palier tel qu'elle l'avait observé la nuit précédente, quelques minutes avant d'assommer involontairement sa pauvre victime. Elle le compara avec ce qu'elle voyait en direct. Encore une fois, elle mit à contribution un logiciel de traitement de formes ; celui-ci compara les deux scènes pour ne conserver que ce qui les différenciait. Il ne resta alors dans son céph écran que les pieds nus de Bartol et des semelles relativement petites. Elle en déduisit que l'inconnu devait être de taille modeste… une femme peut-être. Cette personne était arrivée par les escaliers, avait attendu Bartol sur le palier, et était indubitablement repartie avec lui par l'ascenseur. Aucune trace de lutte, rien dans la disposition des empreintes ne révélait une éventuelle résistance de la part de Bartol. L'identificateur était parfaitement froid, personne ne l'avait touché depuis longtemps. Le visiteur avait-il frappé pour appeler Bartol ? Pas de traces sur la porte en tout cas… Elle retourna dans l'appartement, fit sa toilette, enfila sa combinaison et sortit. À l'intérieur de l'ascenseur, les traces se perdaient dans la confusion des autres empreintes ; beaucoup de monde avait piétiné ce petit espace depuis l'inexplicable escapade de Bartol. Elle referma la porte de la cabine et dévala les escaliers en imaginant des scénarios :

Bartol attendait quelqu'un pour une raison inconnue. Cette raison devait rester secrète. Ne faisait-il pas partie de l'Organisation ! Peut-être qu'à ce titre, il ne pouvait pas tout lui dire… Elle ne pouvait même pas lui en vouloir… Il avait donc décidé de l'endormir pour traiter son affaire, puis revenir tranquillement et discrètement près d'elle et ensuite… Non ! elle chassa cette première idée complètement farfelue. Pourquoi serait-il sorti nu-pieds ?… Et puis, une telle manière d'agir était beaucoup trop cavalière… Non, ça ne lui ressemblait pas… … Il était somnambule, il allait nu-pieds, on ne sait où, encore endormi… Pheee ! Encore plus stupide, pourquoi un type l'attendait-il

devant la porte alors ! Et, en plus, toujours la même question : Qui dans ce cas eut intérêt à l'endormir ?

Comme elle s'y attendait, sur le trottoir, il était impossible de retrouver leurs traces. La chaleur du soleil accumulée durant la journée avait effacé tout le contraste. Seules les empreintes les plus récentes, remontant à moins d'une heure, étaient visibles. Elle remonta les marches, comme elle les avait descendues, c'est à dire quatre à quatre et méditativement. On était bien obligé de conclure que Bartol était parti dans un état anormal, c'était la seule manière d'expliquer l'oubli de ses chaussures… Non ! Il y en a une autre, rectifia-t-elle : l'urgence. Oui bien sûr, cette possibilité apparaissait vraisemblable. Quelqu'un est venu l'appeler, c'était urgent. Il s'est levé précipitamment et a suivi l'inconnu en courant. Évidemment ! Non… quelque chose ne va pas encore… comment expliquer qu'on ait tenu à m'endormir ? Arrivée à l'étage de l'appartement de Bartol, un problème majeur enraya le cours de ses cogitations : la porte ! La porte était close ! Elle avait complètement oublié de la bloquer d'une manière quelconque. Difficile d'imaginer une étourderie plus stupide ! se fustigea-t-elle. Il n'existait à sa connaissance aucun moyen d'entrer. Que faire à présent ? … 23 h 23 … … C'était étonnant de constater comment la vie est instable ! Tout allait si bien quelques heures à peine auparavant. Elle avait trouvé plus que ce qu'elle cherchait. Marsa, la ville de sa naissance, lui avait offert un beau cadeau de retrouvailles, l'amour en prime de l'Organisation qu'elle s'apprêtait à rencontrer. Et, d'un seul coup, plus rien, plus rien du tout ! De nouveau seule à Marsa !

Parlez sans prélude !

Le découragement n'avait aucune prise sur Sandrila Robatiny; il n'affectait pas plus sa volonté, qu'un jet de coussins n'endommagerait un blindage de zark. Sa très longue vie lui avait donné moult occasions de surmonter des crises difficiles. Elle n'était pas née « femme la plus puissante des mondes », bien loin de là. Vraiment, bien loin en effet ! Un des traits de la personnalité de Sandrila Robatiny, certainement le plus significatif avant même sa fierté hypertrophiée et l'intempérance hystérique qu'elle partageait avec Bartol, était son indestructible entêtement. Entêtement qui l'avait élevée au niveau qu'elle occupait aujourd'hui sur la scène des mondes.

Il ne lui restait plus qu'un seul lien avec Bartol, et par là même avec les membres de l'Organisation bien que ceux-ci lui apparussent à présent d'un moindre intérêt, c'était cet appartement. Le seul moyen d'apprendre quelque chose était de le fouiller de fond en comble, mais pour ce faire être à l'intérieur était indispensable bien entendu. Encore une fois, elle descendit les l'escalier à toute allure. Au pied de l'immeuble, elle examina la façade. L'appartement de Bartol se situait au douzième étage, soit à quelque trente-six mètres. Ce n'était pas bien haut mais de toute façon cela ne changeait pas grand-chose, quelques dizaines de mètres en plus ou en moins, quelle importance ! Pas de classique gouttière, ni autre aspérité quelconque pour offrir une prise. À cette heure de la nuit, les passants étaient rares ; il n'y avait personne dans cette rue depuis un bon moment déjà. Un intervalle de quelque deux mètres cinquante séparait chaque étage. Grâce à la faible masse de son corps, dans les quarante-cinq kilogrammes seulement, et à la puissance de ses muscles assistés par des fibres à contraction, elle avait déjà sauté plus haut.

Elle se ramassa sur elle-même. Ses jambes se détendirent. Son premier bond l'amena sur le rebord de la première fenêtre, le deuxième sur la deuxième et ainsi de suite jusqu'à la douzième. Pour ne pas se faire repérer par les occupants, la moitié des appartements étant encore éclairée, elle était passée furtivement, le plus possible sur le côté. Peut-être une femme repéra-t-elle quelque chose ; elle mit un bref instant la tête à la fenêtre, puis entra. L'Éternelle ouvrit la fenêtre de Bartol et se glissa dans l'appartement.

La première chose qu'elle eut envie de faire fut d'évaluer l'heure et la vitesse à laquelle son guide protecteur était sorti ; était-il parti précipitamment ? Le moment de son départ ne pouvait être évalué avec une grande précision sans mesurer le facteur de dissipation de la chaleur propre au matériau constituant le sol. Elle tira par terre avec l'œuf tueur, en un point quelconque, prit du regard une mesure du

rayonnement infrarouge dégagé par l'impact, et attendit très précisément trente secondes avant d'effectuer une seconde mesure. Le facteur de dissipation ainsi déterminé, elle prit la mesure du rayonnement émis par l'empreinte de Bartol au pied du lit. Estimation : le céph-logiciel afficha : 21 : 33 : 07. Ainsi donc, les événements s'étaient produits environ une heure et demie avant son réveil. La deuxième mesure, effectuée sur l'empreinte la plus proche de la sortie, donna : 21 : 33 : 26. Dix-neuf secondes pour faire… (Elle compta les pas en marchant à sa cadence). Vingt-sept pas. Dix-neuf secondes pour faire vingt-sept pas. Visiblement, aucune précipitation, conclut-elle. Il a même marché plutôt calmement. J'ai l'impression qu'il faisait des petits pas… Il faudrait que je compare avec d'anciennes traces… Ce ne doit pas être sa démarche normale, il devait être drogué ou…

Mais cette analyse pouvait attendre. Elle décida de fouiller l'appartement, sans oublier le moindre tiroir, dans l'espoir de découvrir des indices lui permettant de contacter des gens qu'il connaissait par exemple, ou bien autre chose, elle ne savait pas trop, n'importe quoi pouvant l'aider à retrouver Bartol. Mais, il n'y avait vraiment pas grand-chose. L'investigation sera vite faite, fut-elle déçue de constater. Cela réduisait le nombre de chances de trouver une piste intéressante. Derrière un paravent, vannerie en trois parties, elle avisa une sorte de commode sur laquelle une énorme pile de linge défiait toutes les lois de l'esthétique avec une insolence délibérée. Elle s'en approcha avec un sourire plein de tendresse, on eût dit qu'un peu de Bartol était là, devant elle. Au moment où elle s'apprêtait à affronter l'impertinent monstre de chiffons pour accéder aux tiroirs du meuble, elle entendit qu'on frappait discrètement à la porte. Son cœur explosa violemment et dans le temps d'un sursaut, elle fut devant l'entrée, la main droite sur la poignée. Mais elle se ravisa. Si ce n'était pas lui ! Pourquoi frapper à la porte ? Pourquoi n'utilisait-il pas son identificateur ? Un coup d'œil dans le judas confirma ses doutes, ce n'était effectivement pas lui. À moins qu'il eût encore changé son physique, mais c'était fort peu probable… d'autant que ça ne l'empêcherait pas d'utiliser son identificateur. Convaincue qu'elle tenait là sa chance de remonter jusqu'aux ravisseurs de Bartol, elle sortit l'œuf tueur, ouvrit brutalement la porte, et se jeta sur l'homme qu'elle maîtrisa sans difficulté. Elle n'était pas vraiment experte, ni en lutte, ni en quelque art martial que ce fût, mais sa force terrifiante lui conférait un avantage certain. Le nouveau venu fut fermement enserré dans ses bras, emmené dans l'appartement et jeté sur le fauteuil bien avant que ses membres n'eussent le temps d'esquisser la moindre manœuvre de défense. Malgré l'effort nécessaire pour maîtriser un homme moyen de la sorte, elle avait pu, en même temps,

consciencieusement refermer la porte.

À présent elle était là, devant lui, solidement plantée sur ses longues jambes, les bras croisés, les dards brûlants de ses prunelles de déesse en colère fichés dans les yeux écarquillés de sa capture abasourdie. L'inconnu, largué sur le dos, les jambes en l'air, lutta pour trouver une position assise plus digne.

— Parlez sans prélude, dit-elle, sur un ton qui eut soumis une armée de farouches barbares.

Je me souviens :
Ça nous enchante l'âme et ça bouffe pas un rank !

J'étais très loin de me douter que cet appartement était le carrefour le plus important de mon existence. Drill non plus ne pouvait pas présager qu'un autre lui-même naîtrait de sa rencontre avec Quader. Nous ne savions ni l'un ni l'autre, qui était ce monsieur Abbasmaha. Pour nous, ce n'était qu'un Dehors. Son langage nous paraissait bien insolite, mais… Que pouvions-nous en penser ? N'était-ce pas là celui de tous les Dehors ?

Drill et moi, nous étions toujours sous le coup de la griserie de notre aventure…

Je me souviens :

***

— Il ne nous reste plus qu'à confirmer, explique le Dehors, en touchant « Oui ». En attendant que votre repas soit prêt, je souhaiterais vous demander… J'ai évoqué une requête tout à l'heure : pourrais-je manger moi aussi, avec vous ?

Ce mecdule est trop gentil, il faut dire. Drill me regarde, moi je le regarde, on s'est compris. Je le laisse lui répondre.

— Bien sûr, vous pouvez manger avec nous. C'est votre baraque mec ! Faites comme tu veux. Vous êtes plus prisonnier, on t'a dit. C'est quoi votre nom, au fait, mon gars ?

— Abbasmaha, Quader Abbasmaha.

— Bien ! oquédacor ! Monsieur Quader, on mange ensemble, oquédacor, brillant !

Monsieur Quader est très content, ça se voit sur sa figure. Il touche la vidéo-plaque pour choisir son repas. Une petite sonnette sonne. Genre : « ding ! »

— C'est votre repas qui est prêt, il dit.

Il ouvre une porte sur la machine et sort deux plateaux avec la bouffe que Drill et moi on a choisie et nous les donne.

— Attendez-moi dans l'autre pièce, conseille monsieur Abbasmaha. Il y a une table. J'arrive dans deux minutes.

On se barre avec nos plateaux et on les pose sur la table. Une super belle table, en bois, qui brille. Drill me parle dans l'oreille :

— Il est trop gentil, ce fécal de Dehors. Il m'énerve. Si ça continue je vais avoir honte de l'avoir parlé mal tout à l'heure. Il va me pourrir

l'appétit de honte si ça continue, cette tête de fécal.

Moi, je connais bien Drill. Je sais qu'il a déjà de la honte qui lui galope dedans ! Je le comprends. Moi aussi, j'ai déjà honte. Je lui réponds qu'on n'a qu'à être gentil nous aussi avec lui. Il me fait oui avec la tête et on se pose le cul sur une des chaises. Des super belles chaises, en bois d'arbre, qui brillent, comme la table.

Monsieur Abbasmaha arrive avec son plateau. On fait semblant de rien pour ce qui est de ce qu'on vient de dire.

— Hé ! Monsieur Quader, lui exclame Drill, si vous avez encore des raquettes, y'a pas de problème. C'est oquédacor ! hein ! vous faites comme tu veux. Faut plus nous demander. C'est votre baraque ici ! Oquédacor ?

— Des raquettes ? s'étonne monsieur Abbasmaha.

— Des requêtes, Drill veut dire des requêtes. Vous avez « voqué » une requête tout à l'heure pour manger avec nous.

Il vient de comprendre car il sourit, d'un air gentil. Je suis sûr qu'il est content qu'on lui parle sa langue.

— Merci ! Merci ! je comprends. Vous êtes aimables. Oquédacor ! Oquédacor ! Merci, s'exclame monsieur Abbasmaha.

Drill sourit à mort. Sa bouche s'étire tant qu'on dirait qu'il va s'ouvrir en deux au-dessus du menton.

— C'est ça, Monsieur Quader, c'est ça ! Ols a raison. Je voulais dire c'est plus la peine de « voquer » des requêtes.

Nous sommes tous super contents. On se sourit comme des bestiaces brillantes et ça nous sucre le cœur. Drill file une grande tape de copain dans le dos de monsieur Quader. Mais il est tout de suite maxi gêné d'avoir fait ça. Je crois même qu'il rougit le fécal !

— Oh ! Pardon ! Monsieur Quader, qu'il dit. Ça m'est venu tout seul, visquerie ! Pardon ! Excuses, hein !

— Ce n'est rien, répond monsieur Abbasmaha. Ce n'est rien. Bien au contraire, je suis content que vous m'ayez gratifié de ce chaleureux geste amical. C'était vraiment très aimable de votre part. Je vous concède même que cela me va droit au cœur.

Il nous regarde comme s'il était intimidé et rajoute :

— Visquerie !

On se sourit tous encore et monsieur Quader nous regarde chacun avec un très gentil sourire et il dit :

— C'est oquédacor ! Visquerie !

On commence à manger. C'est durficile de se retenir, car on a un furieux gouffre dans le ventre. C'est très bon ! Jamais mangé de si bons trucs. Pendant qu'on mange, monsieur Quader nous pose des questions. Il veut savoir comment c'est dans le ghetto. C'est drôle car des fois il commence à parler normalement et on le comprend bien. Drill et moi, on lui dit des trucs de notre vie là bas. On lui explique

comment on échappe aux zarks. Je lui montre mon sac et je lui dis que tout à l'heure j'ai failli mourir de chaud dedans. Mais on lui dit rien pour la peur. Cette puterie de peur qui par des fois nous fait battre le cœur comme si il allait péter en mille morceaux et que d'autres des fois on croit qu'il s'est arrêté complètement. Non, la peur, c'est entre nous, Drill et moi. Ça regarde personne d'autre. On lui raconte des bons coups qu'on a fait pour voler de la bouffe ou des habits. Mais, à un moment, on a de l'étonnement qui nous galope dedans et on est intimidé d'embêtage parce que monsieur Quader a les yeux tout mouillés, on dirait qu'il va pleurer. Il est un peu bizarre, mais il est très gentil. Je l'aime bien, moi. Drill aussi l'aime bien, je le vois. Par des fois, il y a une petite machine qui glisse par terre. Elle est bleue, et ronde. Elle est grosse comme une moitié de melon et elle a la même forme, avec le plat dessous et le bombé dessus. Elle fait un tout petit bruit, un genre de : « zeeee ». Elle se balade partout sur le sol de la baraque. Je demande à monsieur Quader :

— C'est quoi cette machine ?

— C'est un laveur, fécaleries, aspirateur, répond monsieur Abbasmaha.

Drôle de gars ce monsieur Quader, il commence à parler normalement, mais pas tout à fait encore. Il dit des fécaleries et des saleries un peu des fois dans son parlage mais pas aux bons endroits. Entre n'importe quels mots.

***

On est resté très longtemps à table. On a parlé de beaucoup de choses. Après, on s'est assis sur le beau fauteuil en face de la grande vidéo-plaque, et on a encore beaucoup parlé.

— Il est 4 h, réalise soudain monsieur Abbasmaha, n'avez-vous point sommeil ? S'il vous prenait l'envie bien justifiée de prendre un peu de repos, n'hésitez pas à me le faire savoir… Fécaleries.

— Pas de problème ! Monsieur Quader, l'exclame Drill, on voquera une requête. Pour le moment, j'ai pas envie de prendre de repos. Mais… N'avez-vous point ! J'aimerais voir votre vidéo-plaque.

Je suis assis entre eux deux. Drill est juste à côté de moi, à gauche, un verre de zlag à la main. Il se tourne vers moi et me fait un coup d'œil de copain en souriant tellement que la bouche lui fait trois fois le tour de la tête. Je sais que c'est parce qu'il est content à mort d'avoir réussi à sortir son : « N'avez-vous point ». Il a cinquante tonnes de fierté qui lui galope dedans ! Ça lui enchante l'âme. Je lui souris aussi pour montrer que je l'admire et je lui montre que je cerveaute tout aussi vite que lui :

— Oui, Monsieur Quader, je prends l'envie bien justifiée de regarder la vidéo-plaque moi aussi. Je voque la requête au maxi même, j'rajoute, pour faire vraiment bien. Monsieur Abbasmaha fait l'effort de parler notre langue, c'est normal que nous aussi on essaye de parler dans son parlage.

— Oquédacor, oquédacor ! Pas de problème messieurs. Y a-t-il quelque chose qui suscite particulièrement votre intérêt, dans cet océan d'informations que nous offre le Réseau ?

Monsieur Quader tourne la tête pour nous regarder. Il voit, à la tronche qu'on fait, qu'on a encore rien cerveauté à ce qu'il a dit. Ça se voit trop !

— Avez-vous le désir de regarder quelque chose en particulier… Fécaleries de fécaleries ! reformule monsieur Abbasmaha.

— Les planètes, dit Drill. Je veux voir les planètes ! Ça me plaît, moi, les planètes.

— Les planètes ! approuve monsieur Abbasmaha, voilà un sujet fort captivant. Ainsi vous vous intéressez aux corps célestes. Cela nous donnera un passionnant sujet de discussion, car voyez-vous, j'accorde moi-même beaucoup de mon temps à l'étude de l'astronomie.

Drill me sourit d'un air genre : « T'as vu. Il aime les planètes lui aussi. Je crois que je l'ai impressionné sur ce coup ». Il se retourne vers monsieur Quader et prend un air sérieux en croisant les jambes pour dire :

— Moi aussi, j'accorde moi-même plein de mon temps à l'étude de l'astronomie. Voilà un sujet fort géant ! Visquerie !

Monsieur Quader sort de sa poche un petit truc noir. Comme un tube, mais pas creux, gros comme un petit doigt, avec un bouton sur un bout. Il appuie sur le bouton et parle à la vidéo-plaque :

— > Système solaire.

— < Huit cent cinquante-deux mille sept cent trente-deux sources traitent de ce sujet, répond la vidéo-plaque. Lors de votre dernière consultation vous aviez choisi : « Les Planètes Solaires ». Voulez-vous encore sélectionner cette source ou souhaitez-vous en choisir d'autres ?

— < Je sélectionne : « Les Planètes Solaires », confirme monsieur Quader en enfonçant à nouveau le bouton.

Drill nous exclame de joie à bout portant en voyant les planètes sur la grande vidéo-plaque. Il en montre une grosse et crie :

— Là ! visquerie de visquerie ! Jupiter, c'est Jupiter, bordellerie ! Je connais, c'est Jupiter.

Il superlative encore un max, il est comme ça. Il se superdrillise quand il est content !

— Je vois que vous semblez déjà fort instruit sur ce passionnant sujet, apprécie monsieur Quader. Ah ! que de belles discussions en

perspective ! je m’en réjouis d’avance ! Je vais demander une visite complète du système solaire, planète par planète, visquerie ! Avec commentaires audio, car je pense que vous aurez des difficultés à lire les textes eu égard à votre mal aux yeux. Visquerie !

On secoue la tête pour montrer qu’on est d’accord. J’entends Drill qui murmure plusieurs fois avec une voix sérieuse au maxi : « Je suis fort instruit sur ce passionnant sujet ».

— > Visite complète, commentaires audio. Commencer par le soleil.

On regarde des images du soleil sur la vidéo-plaque. Une voix explique plein de choses mais je comprends pas tout. Je pense que Drill doit cerveauter que quelques trucs, lui aussi. En tout cas, il s’est arrêté de murmurer et il regarde la vidéo-plaque en ouvrant ses oreilles au maxi. C’est la première fois que je le vois avec cette figure. Il est sérieux à mort et en même temps il a un sourire de ravi. Un ravi sérieux, on dirait ! sacrée fécalerie de Drill, il est trop maxi géant ce mec ! Il a toujours rêvé d’être un homme de l’espace. Dans sa baraque, il y a plein d’images de planètes. Je suis très impressionné par ce que dit la vidéo-plaque sur le soleil. Si je comprenais tout, je serais encore plus impressionné. Oui, géant de la folie ! Ça me choque l’esprit !

— < Notre étoile, le soleil, mesure 1 400 000 kilomètres de diamètre. Sa masse est 750 fois plus grande que l’ensemble des masses des autres corps du système solaire. Il ne pourrait pas passer entre la Terre et la Lune, car la distance Terre lune n’est que de 400 000 kilomètres. La Terre, qui n’a que 12 000 kilomètres de diamètre, orbite à 150 millions de kilomètres de lui. Le Soleil tourne sur son axe en vingt cinq jours environ.

Visquerie ! Ça, c’est trop géant ! Il ne pourrait pas passer entre la Terre et la Lune ! C’est vraiment le choquage d’esprit ça ! Je suis tellement étonné que je reste bloqué sur mon imagination. La vidéo-plaque continue à parler, mais je n’entends plus rien. Moi, dans ma tête, je vois une énorme boule énorme, énorme, énorme. Si énorme, qu’elle ne peut pas passer entre la Terre et la Lune. Je me fais tourner la tête tout seul. Je ferme les yeux pour mieux voir le soleil dans moi. Je reste bloqué sur cette image.

Une super envie de boire m’arrache de mon choquage délirant. La vidéo-plaque parle encore, mais j’ai pas la force de me concentrer pour savoir ce qu’elle dit.

— J’ai soif, je gueule.

— Salerie ! moi aussi, dit Drill.

Monsieur Abbasmaha arrête la vidéo-plaque. Il se met debout et dit :

— Venez avec moi jusqu’au cuisinier, pour choisir une boisson.

Drill et moi, nous nous levons pour le suivre. C’est alors que la

panique nous tombe dessus.

— Un zark ! Un zark ! hurle monsieur Quader en se jetant à plat ventre sous la table.

J'ai de l'affolage qui me galope dedans. Mes jambes se mélangent. Je ne sais plus où aller. Drill ? Où est Drill ? Je le vois ramper sous une chaise. Il est dans un sac de camouflage. Monsieur Quader aussi. Ils sont tous les deux dans des sacs qui ressemblent à ceux de Drill et moi, sauf que ceux-là sont tout neufs. Tout neufs et très beaux, avec une partie transparente qui laisse voir leur visage. Ils ont aussi une antenne sur la tête et plein de boutons et de petites lumières qui clignotent sur la poitrine.

— Je voque une requête pour que tu te caches dans un sac, me crie Drill.

— Oui, p'tit fécal ! Cachez-vous dans un sac, dit monsieur Quader.

Je cerveaute plus rien à ce qui se passe. J'essaie de les rejoindre, mais c'est impossible. J'ai l'impression d'avoir les orteils qui courent tous dans une direction différente. Soudain, c'est la fin. Je suis foutu. Un zark s'arrête devant mes pieds. Un fliqueur en descend en me regardant droit dans les yeux. Je suis terrorisé. Sous la table et sous la chaise, Drill et monsieur Quader me font « Chut ! » avec un doigt sur la bouche. Le fliqueur me dit que ma tête est trop grosse, qu'elle ne peut pas passer entre la Terre et la Lune et que c'est ça qui pose un gros problème. Il brandit un énorme couteau et m'exclame qu'il va m'amputer de la tête. Je hurle. Je hurle à vomir mes poumons et…

Je me réveille en bondissant sur mes pieds. Affolé, Drill se met à courir jusqu'au centre de la pièce. Je le rassure en me frottant les yeux :

— Fausse alerte, je me suis endormi.

Monsieur Quader nous regarde, avec de l'étonnement qui lui galope dedans. Je vois que Drill et moi, on a pourri le beau fauteuil avec nos habits sales et mouillés. J'ai un peu honte. Du coup j'ose plus m'asseoir. En plus je remarque que le laveur machin chose passe sur nos traces de pas, pour les nettoyer. Sans faire gaffe, Drill a balancé un colossal coup de pied dans le petit robot laveur, avec ses grosses chaussures pleines de boue. Il y a plein de morceaux de terre qui sont tombés sur le sol. C'est un très beau sol comme tout ce qui est chez monsieur Quader. On dirait des carrés de pierres très lisses, de la très belle pierre. C'est choquage comme c'est beau chez lui. D'un seul coup ça m'énerve. Salerie de Dehors, je pense. Drill est très gêné d'avoir fait cette fécalerie.

— Ho, visquerie fécale ! qu'il dit. Pas trop géant ça. J'ai pas fait exprès, Monsieur Quader ! excuses !

Il se baisse pour ramasser les morceaux de boue, mais monsieur Quader le prend par le bras et lui dit :

— Cela n’a aucune importance, Monsieur Drill. Je vous en prie, oubliez cet incident. Le laveur n’a aucun dommage. Rassurez-vous. Il va sans tarder faire le ménage. Laissez-le s’acquitter de cette tâche qui lui revient de plein droit. Visquerie de salerie.

Je vois que Drill est encore sous le choc. Un gentil choc ! Un choc qui lui fait du bien tout au fond de son intérieur : c’est la première fois que quelqu’un l’appelle « Monsieur ». On se regarde tous les trois et on rit beaucoup. Monsieur Quader nous donne à chacun un grand coup d’amitié dans le dos avec sa main. Je vois qu’il est maxi-timide d’avoir fait ça. Alors Drill et moi, on lui fait pareil dans son dos. Ça nous enchante l’âme et ça bouffe pas un rank ! Alors ! Monsieur Quader est vraiment gentil. Je regrette déjà d’avoir été en colère contre lui. Le laveur revient et nettoie tout très vite. Dix secondes plus tard, y’a plus de boue par terre.

— On vous a moisi le fauteuil, dit Drill.

— Aucune importance, Monsieur Drill. Aucune importance. J’aimerais beaucoup vous mettre à l’aise tous les deux. Je souhaiterais vous proposer quelque chose mais, voyez-vous, je n’ose pas.

Il veut proposer un truc mais il ose pas. Nous, on l’encourage :

— Allez-y Monsieur Quader, qu’on lui dit.

— Eh bien ! Je voulais vous dire, si vous en ressentez le besoin, n’hésitez pas à utiliser la salle de bains. De plus… j’aurais une petite requête…

— Vas-y Monsieur Quader dis-nous ta raquette, c’est oquédacor, tu sais !

J’essaye de dire à Drill qu’on dit une requête et pas une raquette, mais il me fait signe de me taire.

— Laisse parler monsieur Quader, visquerie de visquerie ! il va dire une raquette.

— Oui, dit monsieur Quader, je serais vraiment très heureux que vous acceptiez un petit cadeau.

Et puis il nous regarde un peu timide et rajoute :

— Bordellerie !

Il veut nous faire un cadeau. Drill et moi, on est encore plus gêné que lui. On l’a insulté un max. On est rentré chez lui de force. On lui a pourri la baraque. Après ça, lui, il veut nous faire un cadeau. Vu qu’on répond pas monsieur Quader nous demande de le suivre.

— Venez, je vous montre la salle de bains.

Il nous montre une autre pièce, toute blanche de partout.

Pourquoi combat-il Génética Sapiens ?

Redressé dans une position assise plus classique, l'homme lança de furtifs coups d'œil autour de lui : à gauche, à droite, devant. Quand il leva la tête, ses paupières frémirent sous l'assaut du terrible regard inquisiteur qui semblait sur le point de lui crever les cornées pour s'engloutir tout au fond de sa conscience.

— Bartol ? où est Bartol ? demanda-t-il.

Elle vit qu'il semblait sincèrement se le demander.

— Je comptais sur vous pour me l'apprendre, lui avoua-t-elle.

Ils échangèrent un court silence interrogateur au bout duquel il se gratta la gorge pour supposer :

— J'imagine que vous êtes la personne dont il m'a parlé.

— … ?

— Oui, quelqu'un qui désire nous rencontrer.

— Vous avez bien dit « Nous » ? Qui ça, « Nous » ? Et vous, qui êtes-vous ?

— Ne comptiez-vous pas sur lui pour qu'il vous introduise dans un certain milieu ? demanda-t-il, en négligeant la dernière question.

Il lui inspirait confiance. Elle décida de lui répondre et de chercher à obtenir sa collaboration plutôt que de l'affronter.

— Pour qu'il me présente à certains membres d'une certaine organisation, c'est vrai.

Il parut enchanté.

— Ah !… C'est donc bien vous. C'est une bonne chose. Ravi de faire votre connaissance.

— …

— Verriez-vous un inconvénient majeur à ce que l'on allume ? J'avoue qu'il me serait agréable de vous voir distinctement plutôt que de vous deviner dans l'ombre.

Elle réalisa qu'il forçait du regard, ce qui donnait une explication à l'expression étrange qu'elle lui trouvait depuis un moment.

— Excusez-moi, lança-t-elle, en rétablissant la lumière.

Il la détailla longuement en hochant la tête.

— L'obscurité ne semble pas vous incommoder, n'est-ce pas ! Puis-je déduire de cela que vous disposez d'un endo-amplificateur de lumière intégré dans votre système oculaire ?

Elle demeura silencieuse et son visage parfait fut un masque totalement neutre. Mais, sans attendre une réponse, exactement comme si elle eut été inutile, il continua à balancer lentement et admirativement la tête.

— Je suppose que…en plus de cela, vous est offerte la possibilité de voir dans un spectre du rayonnement électromagnétique très étendu.

Et aussi que… Mais… j'y songe soudain… votre force de titan. Ne venez-vous pas de me soulever comme si j'étais un chaton ! N'avez-vous pas arraché mes kilogrammes du sol comme s'ils eussent été des milligrammes !

Elle le dévisagea sans un mot, la figure toujours atone, mais il répondit lui-même à sa propre question :

— Fibres à contractions noyées dans la masse musculaire ! Merveilleux !

Le mouvement de balancier de sa tête reprit de l'amplitude.

— Bien sûr un squelette en nanostructure est indispensable pour supporter des tensions de cet ordre de grandeur. Je puis facilement m'avancer sur ce point, n'est-ce pas ? Et puis l'endosynthétiseur protéique qu'il doit falloir pour nourrir ces protéines motrices ! N'est-ce pas ?

— Quand vous aurez fini de m'examiner comme si j'étais une mécanique, et que vous en aurez terminé avec tous vos « n'est-ce pas », peut-être pourrons-nous nous occuper de Bartol ?

La perspicacité de cet homme l'agaçait. En continuant ainsi, dans cinq minutes, il va conclure que je ne peux être que Sandrila Robatiny, se dit-elle avec irritation. Mais, finalement, il parut soudain confus.

— Je vous demande pardon, vous avez raison. Ainsi, dois-je comprendre par là que vous ne savez pas plus que moi où se trouve Bartol ?

— Non. Je compte sur vous pour m'aider à le découvrir. Vous pourriez, pour commencer, me dire qui vous êtes.

— On m'appelle L'Invisible, et vous ?

— Appelez-moi Aïcham.

— Je m'en accommoderai, dit-il, dans l'intention de faire remarquer qu'il se doutait bien que ce n'était pas son vrai nom.

— Je ferai de même avec L'Invisible. À présent, pouvez-vous me confier tout ce que vous savez sur Bartol ? Commencez, je vous prie, par ce qui, selon vous, serait le plus utile pour le retrouver. Coordonnées de toutes les personnes qui pourraient nous aider à savoir qui l'a capturé… Avez-vous une idée ? Allez-y. Vite ! Je vous écoute.

— Hélas !

— … ?

— Hélas, je ne sais rien.

— Il n'existe personne dans l'Organisation qui pourrait nous renseigner ?

— Je me suis déjà renseigné. Personne n'est au courant. Je pense que nous ferions bien de partir d'ici. Ceux qui ont capturé Bartol pourraient bien revenir.

— Dites-moi, Monsieur L'Invisible, fit-elle, soudain soupçonneuse, comment savez-vous qu'il a été capturé ?

— Vous me l'avez dit, deux ou trois phrases auparavant.

Les mouvements de ses yeux furent si vifs qu'il ne réalisa rien de cette manœuvre, quand elle feignit de réfléchir quelques secondes pour écouter la fin de leur conversation dans sa céph. Il a raison, dut-elle presque immédiatement reconnaître. Je venais de le lui dire à l'instant. C'est terrible ! je perds la tête. Je ne sais même plus ce que je dis d'un instant à l'autre.

— Vous avez raison, avoua-t-elle simplement. Mais… pourquoi me conseillez-vous de partir ? Je préférerais rester ici, si vous pensez que les ravisseurs vont revenir.

— Je n'ai pas dit « vont ». J'ai dit, « pourraient » revenir. Écoutez, Madame Aïcham, je sens bien que vous avez une personnalité très forte, et je suis certain que vous n'aimez pas qu'on vous dise ce que vous devez faire… Mais… Nonobstant…

— Mais ?

— J'ai une requête à formuler.

— Allez-y, L'Invisible ! s'impatienta-t-elle vivement. Formulez ! Formulez donc ! Excusez-moi, mais vous êtes lent ! Je ne peux compter que sur vous pour retrouver Bartol et vous êtes là, avec vos requêtes, vos nonobstant et vos longues phrases !

— Eh bien, je vous demande de me faire confiance.

— Confiance !? Alors ça ! Alors ça, c'est stupide ! pourquoi vous en accorderais-je ? Voire même un soupçon ! Je ne vous connais pas !

Survoltée, elle avait brusquement haussé les épaules en levant les yeux au plafond. Et, toujours face à lui, debout, bras croisés, elle le regardait comme s'il venait de dire une chose excédante.

— Vous ne me rendez pas la tâche facile, plaida l'homme. Bien sûr que nous ne nous connaissons pas. Nous venons à peine de nous rencontrer. Mais je…

— Pourquoi vous ferais-je donc confiance, alors que sa vie est en danger ? l'interrompit-elle, en se penchant vers lui. Pensez-vous que je puisse m'octroyer le droit de jouer sa vie au poker ? Hum ? L'Invisible ? Pensez-vous ? Pensez-vous que je puisse me dire que ce petit Invisible là a une bonne tête et que je vais l'écouter sans hésiter ! Pensez-vous ? le PENSEZ-VOUS ?

J'ai crié, se dit-elle soudain. Tout à coup, elle réalisa qu'elle était en plein centre d'une tornade de fureur et d'anxiété. Furieuse tempête d'adrénaline. État extrême qu'elle n'avait, à son souvenir, encore jamais connu. Son cœur pompait comme un dément.

— Excusez-moi, dit-elle. Excusez-moi.

Elle se mit à arpenter la pièce le plus lentement qu'elle pût, à la recherche de son calme intérieur. L'homme attendit silencieusement. Il

était encore secoué par ce qu'il venait de voir dans le visage de l'Éternelle. Un torrent d'émotions avait jailli des yeux de cette femme. Comme de terribles dragons, ils avaient craché leurs flammes d'émois dans sa direction. Il en avait encore des frissons. Jamais il n'avait vu une telle force d'expression, une telle puissance de vie. Rien ne lui permettait de deviner qui elle était, mais ça n'avait qu'une importance secondaire. Il était certain de ne pas avoir affaire à une morne adepte de la modération, à quelqu'un qui s'économise. Elle ressemblait plutôt à Bartol et de toute évidence elle en était amoureuse. Il fut certain que ce sentiment violent était réciproque. Ce petit quelque chose dans les intonations de voix du Virus, lors de leur dernière conversation céphonique, trouvait là son explication.

Souhaitons que ces deux beaux volcans se retrouvent le plus tôt possible, se dit-il. Je suis impatient de les voir échanger leurs laves passionnelles.

Il se demandait comment il allait reprendre la conversation quand elle le fit avant lui.

— Bon ! L'Invisible, excusez-moi ! d'accord ! Prouvez-moi que vous êtes un ami de Bartol et je vous obéirai sans hésiter. Parlez-moi de lui. Montrez-moi que vous le connaissez.

— Krum ! Krum, se gratta-t-il la gorge. Eh bien…

Une main pendant mollement au bout de l'accoudoir droit, l'index gauche le long de la tempe et le pouce soutenant le menton, les deux doigts formant une équerre, il parut réfléchir. Au bout de six secondes (durant les deux dernières l'Éternelle s'était retenue pour ne pas précipiter cet homme par la fenêtre, tant son impatience grandissait) il commença :

— Bartol est par trop désordonné. Ses affaires, en particulier son linge, sont disposées de telle sorte qu'on se demande s'il ne fait pas exprès de les désorganiser avec une telle persévérance, car on doute que le hasard seul puisse parvenir à un tel niveau de chaos. Je le plaisantais parfois à ce sujet. Je me souviens lui avoir dit qu'il était un allié de l'entropie et qu'à ce titre, il était une sorte de force fondamentale de l'univers. Bartol est un exalté. Parfois il jubile, on dirait alors un enfant qui rit d'une simple grimace. Dans ces moments-là, il peut même paraître un peu simple d'esprit à quelqu'un qui ne le connaîtrait pas. Parfois il entre dans des colères terribles, mais aucune ne dure longtemps. Pour résumer son caractère, je dirais qu'il ressemble à un adolescent idéaliste. Sa conception de la société est totalement manichéenne. C'est même une sorte de Robin des Bois voyez-vous ; les pauvres sont les gentils, les riches sont les méchants. Il combat ces derniers avec toute sa conviction. Ses cibles favorites sont Méga-Standard, bien entendu, et Génética Sapiens. Les deux plus puissants. Il fait je ne sais quel travail pour Génética Sapiens… Cela a

un rapport avec les plantes.

Il fit un geste circulaire pour désigner les créatures végétales autour d'eux, en continuant :

— Ça lui permet d'étudier cette société de l'intérieur dans le but de pouvoir mieux nuire à ses intérêts. C'est amusant de remarquer que cela lui a permis de découvrir au fond de lui un certain intérêt pour les plantes. Il possède un cœur en or. Ses besoins sont limités. Je veux dire qu'il n'a aucun goût pour le luxe ou pour le superflu. Il aime cependant la haute technologie et ne dépense que pour sa céph. Je pourrais parler encore de lui, mais il est préférable d'agir sans délai pour le retrouver. J'espère vous avoir convaincue de ma bonne foi. Mettons en commun tout ce que nous savons de lui juste avant sa disparition et cherchons-le ensemble.

Il se tut et étudia la surprenante rencontre ; plusieurs expressions avaient modelé son beau visage, pendant qu'il parlait. Au début impénétrable, presque glaciale même, un sourire amusé et attendri avait éclairé son attitude, lors du passage qui mentionnait le caractère désordonné de Bartol. Une mimique attentive avait ensuite interrompu ses longues enjambées à travers la pièce. À présent… elle semblait inquiète… ou… contrariée… ou les deux à la fois même. Il prit le parti de lui laisser le temps et l'initiative d'orienter la conversation.

— Pourquoi ? laissa-t-elle échapper, doucement comme pour elle-même.

— Pourquoi quoi ?…

— Pourquoi combat-il Génética Sapiens ?

— Ben !… Euh…

Le manque d'intérêt de la question en cette circonstance eut à peine le temps de l'intriguer car elle se rattrapa presque immédiatement avec cette habilité qui ne lui avait jamais fait défaut :

— Je me demandais justement si Génética Sapiens n'était pas impliquée dans ce qui nous préoccupe. Génética Sapiens ou Méga-Standard bien sûr. L'une ou l'autre de ces sociétés peuvent être à l'origine de sa capture. Je vous pose la question car, si je connais grosso modo les motivations de l'Organisation, j'ignore tout de ce qu'il reproche à Génética Sapiens.

— Nous aurons le temps de parler de cela en chemin, répliqua L'Invisible. Je vous propose d'installer Blisnud.X, notre logiciel de connexion au Réseau, dans votre céph. Cela nous permettra de communiquer sans que So Zolss puisse vous espionner. C'est bien là votre principal désir, non ?

Elle eut soudain l'énorme envie de l'attraper par les deux oreilles à pleines mains pour hurler sous son nez : « Que reproche-t-il à Génética Sapiens ? En avez-vous souvent parlé ? dites-moi ! » Mais elle parvint à se refréner et laissa tomber ces quelques mots vers lui :

— C'ÉTAIT bien là mon principal désir. À présent, j'ai un autre principal désir : c'est de retrouver Bartol. Voilà mon petit Invisible, vous êtes content de me l'avoir entendu dire ?

— Excusez-moi, bredouilla-t-il.

Il se sentait un peu ridicule. À vrai dire, il ne savait même pas pourquoi cette petite manœuvre lui avait échappé.

— Ce n'est pas grave, fit-elle, comme si la question qu'il se posait sur lui-même était écrite sur son front. Ce n'est pas grave du tout. Peut-être aviez-vous besoin que je vous fasse une déclaration officielle pour confirmer ce qui devrait crever les yeux. Donc voilà, je vous fais confiance, je pense que vous êtes proche de Bartol et je vous le dis clairement et officiellement : J'aime Bartol. Allons-y à présent, ne perdons plus de temps. Vite ! vous dis-je. Il faut installer rapidement votre LCR dans ma céph.

Elle le prit par un bras, l'arracha de son fauteuil et l'entraîna vers la sortie.

Je grand très étonné !

Daniol Murat était entré dans la cellule de C12/5 ainsi qu'il le faisait depuis une quinzaine de jours. Comme d'habitude le jeune angémo l'avait accueilli avec une débauche de cris et de gesticulations, puis il avait bondi dans ses bras pour s'accrocher à lui.

— Aujourd'hui est un jour important, avait dit le psychologue. Je n'ai pas eu le temps de te préparer à ce que tu vas découvrir.

C12/5 n'avait pas bien compris, mais il avait senti que quelque chose de nouveau allait se produire.

— Tu vas aller vivre ailleurs. Je t'y emmène tout de suite. Ta première très grande surprise est pour tout de suite. Attention ! Accroche-toi ! Tu vas avoir le vertige.

C12/5 l'avait regardé dans les yeux en essayant de comprendre ce qui lui donnait un air si grave, mais il n'avait pas eu le temps de réfléchir beaucoup à ça. La porte de la cellule s'était ouverte. Ils avaient franchi l'ouverture et… soudain… Ils s'étaient retrouvés dans le couloir donnant accès à toutes les cellules. Daniol Murat s'était immobilisé un moment, guettant les réactions du petit être accroché à son cou. Les yeux de C12/5 étaient restés presque une seconde à regarder dans le vague, sans voir, incapables de faire la mise au point dans une perspective aussi profonde. Son cerveau percevait les images sans les interpréter, sans les comprendre. Puis les cristallins s'aplatirent pour focaliser les rayons lointains sur les rétines. Jamais encore son regard n'avait porté aussi loin. Plus de vingt mètres !

— Hé, oui ! avait confirmé Daniol Murat, le monde est plus grand que tu ne le pensais, mon petit ! Et tu n'as encore rien vu ! C'est une collection de surprises qui t'attend, aujourd'hui.

— Grand ! avait simplement déclaré C12/5.

— Grand, oui ! Beaucoup plus grand que ta cellule, en tout cas.

Quelque chose d'incroyablement insensé s'était rué dans l'esprit de l'angémo. Une révélation tonitruante avait tonné dans son intelligence. Une illumination grandissime avait fait éclater ses neurones en mille gerbes d'exclamations. Surprise totale ! Comment, en effet, un esprit isolé entre quatre murs eût-il pu avoir l'idée même d'un tel concept ? Aussi brillant fût-il ! aussi audacieuse que fût son imagination ! quelque pertinentes que fussent ses intuitions ! et aussi conquérante que fût sa volonté de se dépasser ! Fût-il par exemple le plus grand scientifique, philosophe, théologien ou esprit inclassable à la recherche de nouveaux concepts ! Comment aurait-il pu imaginer que le monde s'étendait derrière les murs qui le cernaient, tant fertile l'inventivité doit être pour seulement faire germer la question ? Même les humains, qui ne sont pourtant pas isolés avec, par conséquent, tout

loisir d'échanger leurs spéculations, ont-ils trouvé une solution, un semblant d'idée, ne serait-ce même qu'une question pertinente au concept de l'infini ? Une question équivalente à celle que C12/5 aurait pu se poser au sujet de la limite de son monde ? Ou ont-ils tout simplement capitulé en renonçant à toute représentation mentale de quelque chose qui dépasse leur sens commun ?

Daniol Murat avait affectueusement caressé la tête du jeune découvreur. Il l'avait embrassé sur le front et s'était remis à marcher en disant :

— Allez ! Il faut y aller, tu vas en prendre plein les yeux et plein le cerveau.

L'angémo faisait des progrès stupéfiants. L'éthologue s'émerveillait tous les jours de son intelligence exceptionnelle. Déjà capable de formuler des petites phrases, il faisait encore de nombreuses erreurs, mais rarement deux fois la même, tant il enregistrait rapidement les corrections de son instituteur. Ils avaient emprunté plusieurs couloirs avant d'atteindre la salle des roulants communs. L'angémo avait gardé le silence, mais sa tête n'avait cessé de tourner, à droite, à gauche, vers le haut, vers le bas… Dans toutes les directions, de tous les côtés et en tous sens, ce qui, d'accord, veut dire la même chose, mais justement ! c'est bien pour dire !

Dans la vaste pièce qui contenait en permanence une cinquantaine de véhicules, l'éthologue s'arrêta un moment, pour laisser l'enfant profiter de cette nouvelle vision.

— Grand très beaucoup, dit ce dernier, en montrant le volume autour de lui.

— C'est très grand, oui, reconnu Daniol Murat. Mais attends-toi à voir plus grand encore. Beaucoup plus grand.

— Très beaucoup plus grand, oui !

Un roulant arriva par une autre entrée et se gara dans une des cinq rangées. Le doigt de C12/5 se tendit vers les trois passagers qui en étaient descendus :

— Hommes ! hommes !

— Des hommes, oui, acquiesça Daniol Murat.

Il y avait deux femmes et un homme, mais le psychologue avait jugé que ce n'était pas le moment de parler de cette différence. Pour la première fois de sa courte existence, son élève apercevait d'autres humains que lui.

— Trois hommes, précisa l'enfant en brandissant trois doigts tendus devant le nez de son porteur.

— Trois hommes, oui. Tu as raison.

— Trois hommes plus un Daniol, égal quatre hommes.

— Oui, quatre, ton calcul est juste.

Daniol Murat se remit en marche. Sur son visage était collé un

sourire admiratif et tendre. L'angémo s'était révélé tout aussi doué pour les mathématiques que pour le langage. Depuis deux jours, il l'appelait par son prénom et cela le troublait beaucoup, d'autant plus qu'il se sentait honteux de ne pas pouvoir lui rendre cette politesse. Comment pourrait-il donner un nom à cette petite créature ? Alan Blador lui avait assez répété que cette tâche incomberait aux futurs maîtres. Les Polikant en l'occurrence. Arrivé devant le premier roulant, l'angémo tendit une seconde fois son doigt vers les trois silhouettes qui s'éloignaient :

— Eux et toi, hommes ! Moi, quoi ?

— Angémo, répondit l'humain en s'installant sur une des banquettes du roulant. Tu es un angémo.

— Je es un angémo, répéta C12/5. Vous es quatre hommes.

— Il faut dire : Je SUIS un angémo, corrigea Daniol Murat. Et… Vous ÊTES quatre hommes.

Mais le petit être ne paraissait plus concentré sur ce sujet. Il n'entendit apparemment pas Daniol Murat indiquer l'adresse de destination au véhicule. L'intérieur de ce dernier avait capté son attention. L'équipement était pourtant plutôt sobre, mais tout ce qui est nouveau est merveilleux à cet âge ; seuls les adultes perdent le goût de la découverte et pensent que le merveilleux ne peut être qu'ailleurs. L'habituelle vidéo-plaque affichait des renseignements divers et variés, selon les dernières manipulations de son interface : heure, vitesse, températures extérieure et intérieure, plans ou cartes… Quelque dix boutons ou tirettes permettaient d'ouvrir des compartiments de rangement de différentes tailles qui captivèrent l'attention de l'angémo. Comme tout enfant humain l'eût fait à sa place, il se mit en devoir de toucher tout ce qui titillait sa curiosité, en tapotant du bout d'un doigt exploratoire, en griffant d'un ongle investigateur, en tirant entre un pouce et un index complices, en poussant d'un pouce testeur. Il s'affaira tant et si bien, à ouvrir et fermer des couvercles et à examiner l'intérieur des volumes de rangement, qu'il ne considéra l'extérieur du roulant qu'une fois sur la terrasse de l'immeuble, interpellé par le changement de luminosité.

Alors ! Deuxième déferlante d'émotions. Choc ! Fascination !

La vastitude de l'espace s'étirant dans toutes les directions fit tituber son regard, lui donna le vertige. Devant et sur les côtés, la vue portait jusqu'à l'horizon. Dans l'azur sans nuages, elle se perdait, ne rencontrant aucune prise pour s'y accrocher. Le glissement de la perspective indiquait qu'ils se trouvaient à l'intérieur de quelque chose qui se déplaçait. Ou… que le monde tout entier se déplaçait sous eux. Son cerveau choisit rapidement la première solution. Ce n'était après tout qu'une variante de la marche. En haut, une lumière brillait tant qu'il ne put la regarder sans que ses yeux ne tentassent de se fermer

ou de se détourner.

— Je suis un angémo grand étonné, dit-il.

— Je sais bien que tu es très étonné.

— Oui ! confirma C12/5, le nez écrasé et les deux mains à plat contre la vitre. Je grand très étonné ! Je suis un angémo grand grand très étonné.

Leur roulant s'arrêta sur le plateau chargeur d'un des volants disponibles. Comme une mâchoire inférieure qui se ferme, cette surface monta dans la gueule de la machine aérienne qui parut les avaler. Les deux machines échangèrent quelques bits et ils se hissèrent aussitôt vers le plafond bleu de la Terre, dans les abysses duquel les yeux émerveillés de C12/5 sombraient grands ouverts.

Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Dans la famille Polikant, Saphi suivait son huitième cours de pilotage d'interface encéphalique. La leçon avait commencé depuis une demi-heure environ. Tout cet enseignement n'était pas de trop ; la maîtrise des commandes céph-graphiques et céph-vocales réclamait du temps. Son professeur lui avait montré que certaines manipulations étaient plus faciles, voire même seulement réalisables, avec l'interface céph-graphique. On pouvait aussi utiliser les deux types d'interface simultanément. Ils avaient aussi parlé des commandes céph-mentales, mais maîtriser ces dernières réclamait tant de patience et de persévérance que Saphi préférait remettre leurs études à une date ultérieure, sine die.

Lors de la leçon précédente, Sompolo l'avait entraînée à fabriquer, modifier, et déplacer des objets virtuels, au moyen d'un exercice qui l'avait enthousiasmée. Il s'agissait de réaliser un répertoire convivial ne contenant que les douze personnes les plus souvent contactées. Il était constitué de douze scènes, disposées en quatre colonnes hautes de trois. Elle les avait soigneusement choisies, puis, avec l'aide de son professeur, elle avait utilisé les interfaces céph-vocales et céph-graphiques pour leur donner à toute la même taille apparente : des cubes de quinze centimètres d'arête vus à une distance de soixante centimètres. Dans le premier de ces cubes était une scène de la personne élue par son cœur, Ouma Sam'la, une jeune fille de 20 ans, 2 ans de plus que Saphi. Elles se connaissaient depuis dix ans. Enfants, elles avaient souvent joué ensemble. Petit à petit, elles s'étaient rendu compte qu'elles étaient bien ensemble, puis plus tard elles avaient réalisé qu'elles s'aimaient. Histoire ordinaire, comme il en existe tant bien sûr ! mais elle n'en était pas moins belle et tendre pour autant ! tant il est vrai que, vue par ceux qui en interprètent le premier rôle, une histoire d'amour n'est jamais banale. Le court extrait, une boucle qui ne durait que deux minutes avant de reprendre du début, avait été pris dans une scène qui datait de quelques mois. En première séquence, Ouma Sam'la y souriait un moment en gros plan. Derrière elle se courbait la piscine cylindrique en apesanteur du Seigneur Cosmique, l'astronef le plus prestigieux jamais construit, orgueil de la société Transmonde. La jeune femme s'éloignait ensuite vers le cylindre d'eau, en jetant au spectateur quelques sourires par-dessus son épaule. La dernière séquence la montrait en train de plonger de quelque deux mètres de hauteur vers la surface concave des flots qui miroitaient sous les feux ardents d'un pseudo-soleil de cent mégawatts. Le Seigneur Cosmique glissant dans le néant noir à destination de Mars, Ouma avait réseautransmis à Saphi ces images

que son père venait à peine de prendre. Depuis elle était revenue, mais Saphi gardait précieusement toutes les scènes de son amie.

Le deuxième cube avait aussi son importance. Entre ses arêtes s'animait un garçon qu'elle aimait beaucoup. Il arrivait qu'ils fassent l'amour ensemble.

La troisième position était occupée par son professeur ; elle l'avait elle-même filmé à son insu en pleine crise de fou rire. C'était Nounours qui avait provoqué cette crise d'hilarité, lors d'une précédente leçon. Saphi et Cara avaient beaucoup ri aussi, en regardant l'angémo tenter d'attraper les motifs abstraits qui se mouvaient sur la paroi de la tour. Plus ils riaient tous ensemble, plus le décor se métamorphosait, plus Nounours bondissait dans l'espoir d'attraper une forme, plus ils riaient tous ensemble… C'était un bon souvenir. Il était important que Sompolo figurât dans son répertoire rapide car elle avait souvent besoin de l'appeler pour lui demander des conseils. Et puis, elle l'aimait bien. À vrai dire, c'était même la seule personne de plus de 25 ans, qui fût capable de la comprendre.

Les autres cubes n'avaient pas encore de locataires. Elle avait tout le temps de trouver des extraits de scènes pour les remplir. Le fonctionnement du répertoire était simple. Il suffisait de l'appeler « Commande céph : mon répertoire » puis de regarder un des cubes et prononcer « Appeler » ou « Lui » ou n'importe quelle expression interprétable par l'interface céph-vocale.

L'ambiance était à la bonne humeur. Saphi était d'un naturel plus enclin à rire et à s'amuser qu'à travailler. Mais monsieur Sompolo, en bon professeur, qui aimait son métier, la remettait aimablement mais fermement à l'ouvrage :

— Bon ! Saphi. Je vois que tu te déconcentres…

— …

— Si si ! Tu ne fais que regarder la scène de ton amie Ouma. Comme si tu ne la connaissais pas déjà, enfin !

— Ça va prof, tout brille. Je progresse tout de même.

— Heureusement ! Bon, écoute, je ne vais pas te laisser te répandre comme ça. Il faut apprendre. Sinon ton père va nous dire que nous sommes des flaques.

En entendant parler de son père, Saphi lève les sourcils et les yeux au plafond. Pour l'avoir déjà vue plusieurs fois, Sompolo connaît bien cette grimace. Un mélange de mépris et de dédain, nappé d'une couche de détachement, le tout relevé d'une généreuse rasade de dégoût, telle semblait être la recette de l'expression qui salissait l'innocent visage de sa jeune élève dans ces moments-là. Se doutant bien que l'adolescente se faisait déjà suffisamment de mal toute seule, il évitait toujours de stagner sur ce sujet.

— Je vais te résumer ce que je t'ai appris ces derniers temps…

Bon… euh… Le logiciel d'interprétation céph-vocale est suffisamment intelligent pour comprendre des injonctions du type : « Plus grand, ou plus petit, le cube. Plus à droite. Un peu vers le haut. Plus loin. Trop loin. Aligner les cent cubes sur dix colonnes. Extraire une partie de cette scène (Celle que tu regardes au moment où tu donnes l'ordre). Enlever quatre minutes et huit secondes au début. Garder les deux minutes suivantes… » Ce n'est pas très difficile, tu sais. La seule chose importante que tu dois garder à l'esprit, c'est que l'interpréteur de commandes céph-vocales a constamment besoin de savoir si c'est bien à lui que tu parles. Or, il y a deux manières de le lui préciser. Pour une commande unique, par exemple « Appeler untel » il suffit de commencer sa phrase par un préfixe de commande céph-vocale. Le plus couramment utilisé étant « Commande céph » mais tu sais qu'on peut le changer pour le personnaliser. C'est une manière rapide et confortable d'indiquer à sa céph que les paroles qui suivent lui sont destinées. Dans une série de nombreuses commandes, pour éviter de répéter continuellement le préfixe, ce qui à la longue devient vite pénible, il faut ajouter le mot « Début » pour commencer, et terminer avec le mot « Fin ». Donc, tu commences par : « Début Commande céph » tu parles avec ta céph aussi longtemps que tu le souhaites, puis tu termines par : « Fin Commande céph ». Tu suis ce que je te dis, Saphi ?

— Ça brille, prof ! Je vous assure que j'ai bien compris tout ça. J'aimerais justement modifier le préfixe d'appel pour mes commandes céph.

La mode en ce moment, chez les jeunes terriens, c'est d'avoir un nom d'artiste comme préfixe de Commande céph personnalisé.

— D'accord ! dit Sompolo. Quel préfixe ? Alnotibus ?

— Non ! Alnotibus ! non mais quelle horreur ! C'est bon pour les vieux.

— Ah bon ! Qui donc alors ? demande en souriant le professeur.

Il est parfaitement à l'aise avec son élève. Au fil des leçons, ils ont appris à se connaître tous les deux. C'est une jeune fille gâtée comme la plupart des enfants nantis, mais c'est avant tout une jeune fille intelligente et aimable. Une certaine complicité s'est même instaurée entre eux. Elle lui confie quelques petits secrets d'adolescente et lui quelques confidences au sujet de son existence. Il a rarement affaire à ses parents, mais il n'a pas eu besoin de beaucoup de temps pour esquisser son opinion : la mère n'est pas méchante, mais un peu dingue, et le père est un imbécile très pédant.

— Alga Sorem ! s'exclame-t-elle, sur le ton que l'on emploie pour dire une évidence.

— Alga Sorem ! Quel truisme ! Bien sûr, j'aurais dû penser à elle. Vhouououou ! combien vieux je suis !

Elle rit en se moquant aimablement de lui. Ses cheveux vert vif sont coiffés de telle sorte qu'ils font penser à des algues ondulantes. Sa peau est sans cesse parcourue par le miroitement d'une activité océane. Des vagues cristallines entremêlent leurs rides brillantes sur un fond bleu-vert. Un biogrimage caméléon signé par Alga Sorem, la célèbre biogrimeuse Mondaginaire. Reconnue par les adolescents de tous les mondes, elle fascine car ses œuvres s'affichent sur ce qu'elle n'a plus depuis longtemps : un corps. La peau et les tissus à couleur changeante reviennent régulièrement à la mode tous les quatre ou cinq ans. En ce qui concerne la peau, le nom de la technique, mise au point par Génética Sapiens, pour obtenir cet effet, vient de l'animal porteur d'un des gènes utilisés : le caméléon. C'est en tout cas l'explication la plus répandue que l'on donne au sujet de son appellation. Probablement parce qu'il est évocateur et plaisant, le même terme est couramment employé pour parler des tissus doués de la même propriété ; leurs nanotuiles font appel à un principe analogue à celui qui permet l'homochromie du lézard dont il est question.

Sompolo sait que Saphi, pour ce seul biogrimage, a dû dépenser plus qu'il ne gagne en un an, mais il ne lui en veut pas. Il connaît la vie ! Elle est ainsi faite ! Lui-même ne gagne-t-il pas en un jour ce que certains, proches du ghetto, gagnent en un an !

La porte transparente, en bas du tube de l'ascenseur, s'ouvre silencieusement sur Cara, la petite sœur de Saphi. Les petits bras de l'enfant sont profondément immergés dans la fourrure extravagante de Nounours, son angémo, qu'elle porte pressé contre sa poitrine. Elle les interrompt avec un enthousiasme ardent :

— Saphi, Monsieur Prof, venez vite voir la surprise que papa il avait dit. Oh ! il est mignon ! venez ! venez !

— De quoi est-il donc question, Cara, s'étonne Saphi. Explique-toi, s'il te plaît.

— ...pa il avait dit. Oh ! il est mignon ! venez ! venez ! insiste Nounours d'un air très digne, mais avec exactement la même voix et la même intonation excitée de sa petite maîtresse.

— Un monsieur vient d'arriver pour nous apporter la surprise que Papa il avait dit et que je peux pas dire parce que c'est une surprise.

— Tu n'as même pas dit bonjour à monsieur Sompolo.

— Bonjour, Monsieur Sopolo, trépigne Cara. Venez voir vite, venez ! Il est mignon !

— Allons voir ça, prof, voulez-vous ? J'ai oublié de vous dire que mon père nous avait promis une surprise. Ça semble si important ! Nous reprendrons votre cours un peu plus tard.

Ils prennent tous les trois l'ascenseur. Monsieur Sompolo a repris l'habitude de la pesanteur terrestre. Sa démarche est à présent normale.

— Bonjour, Monsieur Sopolo ! Venez voir vite, venez ! rediffuse Nounours, les deux yeux bouchés par ses oreilles roses.

À l'aide de ses pattes avant, il appuie ses pavillons sur le devant de son museau.

***

Tout petit par terre, C12/5 lève son long bras pour tenir le pouce de Daniol Murat. Ses petits yeux pleins d'étonnement errent autour de lui dans la vaste pièce qu'il découvre. De temps en temps il lève la tête et regarde les deux visages inconnus. Madame et monsieur Polikant viennent de les accueillir. Ce sont des poils sur le crâne eux aussi, a-t-il immédiatement constaté. Mais cela ne l'intéresse pas plus que ça ! Qu'est-ce qui pourrait bien l'étonner à présent ? À présent qu'il sait ! À présent qu'il a vu ! Quelle autre surprise aussi grande l'existence pourrait-elle lui brandir sous le nez ?

Le monde continue à s'étendre derrière les murs de sa cellule.

Bouleversé, l'enfant angémo est encore sous le choc de cette découverte. Une si éclatante révélation qu'il vient de faire quelques minutes auparavant, en quittant sa prison pour la première fois ! Son esprit n'a pas encore fini de l'assimiler et son intelligence est encore en train de s'en repaître. Sa tête s'enchante d'horizons grisants et de profondeurs délicieuses. Et, tandis que la curiosité fertilise son cerveau avide, son cœur s'emplit d'ivresse à l'idée de découvrir ce qui est plus loin.

— Allons nous asseoir au salon, Monsieur euh… hésite monsieur Polikant.

Il prend toujours plaisir à mimer celui qui oublie le nom de ceux qu'il juge moins importants que lui. Son comportement vis-à-vis de ses interlocuteurs dépend du niveau social de ces derniers : servile pour dialoguer avec un puissant, méprisant pour considérer un moins nanti que lui.

— Daniol Murat.

— Daniol Murat. C'est ça ! Alan me l'avait dit, bien sûr mais…

C'est ça ! se dit Daniol, je comprend le sous-entendu primaire : je suis trop important pour me souvenir des petits noms, mais notez que j'appelle votre supérieur hiérarchique par son prénom.

Monsieur Polikant désigne un divan. Le psychologue s'assoit, un peu crispé. C12/5 prend place, à cheval sur son genou droit. Madame Polikant a posé son séant à leur gauche, sur le même divan. C'est une étrange femme. Physiquement, elle donne l'étrange impression d'être

affalée à l'intérieur de sa peau. Elle se tient comme un sac de sable. Ses biogrimages, petites écailles transparentes un peu argentées sur le dos des mains, et fines plumes blanches sur les tempes, sont démodés depuis deux ans, selon les dires de sa fille Saphi. Depuis plusieurs mois déjà, elle pense à aller dans son salon de plastique corporelle pour se remettre au goût du jour. Mais elle n'a pas le moral. De toute façon, son mari lui reprochera toujours de n'avoir aucune classe et de ne pas être à sa hauteur.

— Comment il s'appelle, ce petit singe ? demande-t-elle soudain, d'une voix extrêmement aigre, le menton tendu vers C12/5.

Surpris, Daniol Murat bafouille.

— Eh bien… C'est-à-dire… heu…

Le directeur d'Amis Angémos de Marsa sourit à sa femme du haut de sa condescendance.

— Voyons Zooltane chérie, chaque chose en son temps. Je suis certain que Monsieur… euh…

— Daniol Murat, lui rappelle le psychologue.

— Daniol, c'est vrai, va nous expliquer tout ça dans un moment. Attendons que Cara revienne avec sa sœur.

— Oui oui ! Grince-t-elle une seconde fois. Mais… dites-nous seulement comment il s'appelle, ce petit singe.

— Justement, tente d'expliquer Daniol Murat, il n'a pas de nom encore. On m'a dit que c'est à vous de…

— Toi, homme ; moi, angémo, intervient soudain C12/5, le doigt dirigé vers son buste.

Les deux Polikant ont un sursaut bien visible.

— Mais… qu'a-t-il dit ? crisse la femme.

— Je suis un angémo. Vous êtes trois hommes, précise l'enfant transgénique.

Barlox Polikant ne dit pas un mot, une expression de stupeur ébranle son air compassé. Sa femme griffe l'ambiance avec sa voix acide dans une interminable exclamation de surprise. Sorte de cris de souris à percer les oreilles d'un sourd :

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

— Il comprend donc ce que l'on dit, réalise le mari.

— Bien sûr ! je pensais que vous le saviez. Alan Blador ne vous a-t-il pas expliqué… les Classe 12…

— Si, oui… si si !… mais ça surprend tout de même et… Ah ! mais voilà mes filles qui arrivent.

Saphi et Cara, qui porte toujours Nounours dans ses bras, ainsi que monsieur Sompolo arrivent pour voir la surprise. Méli-mélo. Confusion. Tout le monde se met à parler en même temps. Barlox Polikant présente Daniol Murat à Saphi et au formateur de pilotage céph. Zooltane Polikant leur explique que : « Le singe a parlé ».

Nounours répète quelques éléments de phrases attrapés au vol ici et là avec la fidélité de reproduction d'un enregistrement.

— Comment t'appelles, petit singe, demande Cara.

— Non. Pas petit singe. Il faut dire : ANGÉMO, répond C12/5, en appuyant le terme qu'il recommande sur le ton scolaire que Daniol Murat a l'habitude d'utiliser pour le corriger.

Tous les regards convergent vers C12/5. Saphi est stupéfaite. Monsieur Sompolo roule deux énormes yeux incrédules. Barlox Polikant effleure tout le monde d'un regard fier du genre : « Voyez cet angémo à la mesure de mon importance ! ». Sa femme lance, de-ci, de-là, diverses voyelles déchirées en dents de scie. Nounours en renvoie une de temps en temps tout en frottant sa truffe avec une physionomie comiquement réfléchie. Cara le présente à C12/5 qui ne réalise pas encore qu'il est le centre d'intérêt de tout le monde.

— Lui, c'est Nounours. Il fait que de redire ce qu'on dit. Même… Alors ! Mais il est gentil tout doux et il court très vite.

— Lui Nounours, répond aussitôt C12/5. Toi, petit homme. Moi, petit poilu partout noir. Lui, petit poilu partout rouge. Toi, petit poilu tête noir.

Son explication terminée, le petit quadrumane, toujours assis sur le genou droit de Daniol Murat, illumine sa face d'un magnifique sourire qu'il adresse à Cara. Comme elle lui en rend un tout aussi lumineux, il manifeste sa joie par quelques pitreries qu'il exécute sur le dos en gesticulant de manière désordonnée. L'éthologue est obligé de le tenir pour lui éviter une chute, mais la démonstration n'a pas été inutile ; Cara est enthousiaste. Sa mère est en revanche plutôt soucieuse.

— Comme il parle maaaaaal ! s'inquiète-t-elle. Quelle honte devant des invités ! Je n'y survivrai pas !

— Voyons, intervient son mari, Zooltane chérie ! Tu sais bien qu'il est en pleine éducation. Alan nous avait prévenus d'ailleurs… N'est-ce pas ? Monsieur euh…

Il pousse un signe de tête vers le psychologue.

— Daniol Murat, répète patiemment ce dernier.

— Oui, c'est ça ! D'ailleurs, monsieur Murat doit venir régulièrement pour terminer son instruction. Alan m'a parlé de sa compétence. Je pense que nous pouvons lui faire confiance. C'est son métier de s'occuper des animaux. N'est-ce pas ! que vous allez revenir régulièrement pour l'éduquer Monsieur… euh… ?

— Oui, c'est bien ce qui est convenu, confirme Daniol Murat, sans prendre la peine de rappeler encore une fois son nom.

— Alors ! s'exclame aussitôt Barlox Polikant, en s'adressant au formateur de pilotage céph. Qu'en pensez-vous, Monsieur… euh… ?

— Rien ne m'avait préparé à une telle surprise, avoue monsieur Sompolo (Il s'est résigné à ce que son client le nomme « euh »). Je ne

savais pas que ces angémos-là existaient.

— Comment ! s'indigne le maître attitré de C12/5, n'avez-vous pas suivi la retransmission de la visite de Sandrila Robatiny au magasin Amis Angémos de Marsa ?

— J'en ai entendu parler, mentit Sompolo. Mais… je devais être trop occupé… mon voyage de retour de Mars probablement…

— Vous y auriez appris leur existence. Sandrila en a parlé quand elle est venue me voir.

Concluant tout à coup que ce formateur de céph pilotage est un pur crétin, il décide de ne plus lui accorder son attention. Saphi est attendrie par C12/5. Elle voudrait s'approcher mais elle trouve plus raisonnable d'attendre un peu. Il y a trop de monde autour de lui.

— Comment t'appelles, petit singe, redemande Cara, estimant qu'elle n'a pas eu de réponse satisfaisante la première fois. Moi je m'appelle Cara. Comment t'appelles toi ?

— On dit : « Comment t'appelles TU » Cara ! lui souffle Saphi avec un sourire tendre et amusé.

— Tais-toi Cara, ma chérie, dit madame Polikant. Ne parle pas avec cette bête tant que maman ne l'a pas lavée. Éloigne-toi d'elle.

Daniol Murat gère de plus en plus mal son malaise. Au moment où il tente d'expliquer que C12/5 n'est pas sale, qu'il n'a pas encore de nom, qu'il est urgent pour son équilibre de lui en donner un, et qu'il ne faut pas se formaliser de son langage encore rudimentaire, le petit être l'interroge en tendant son index dans différentes directions :

— Ça t'appelle Cara ! Ça t'appelle Nounours. Comment moi t'appelle ?

— Son nom est Cara, explique l'éthologue en montant à son tour avec le doigt. Son nom est Nounours. Tu n'as pas encore de nom. Mais tu en auras un bientôt.

Il n'a qu'un dixième de seconde pour souffrir du remords de ne pas avoir songé à le préparer à cette situation, car un cri horrible le fait tressaillir :

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii ! qu'il parle maaaaaaaal ! mon dieu ! quelle horreur ! Je ne m'y ferai jamais !

M'aiderez-vous à retrouver Choléra ?

Sandrila Robatiny était chez L'Invisible. Assise sur une chaise, le dos contre un mur blanc, elle attendait. À sa gauche, une table, apparemment faite avec le même bois clair et nervuré que les chaises, sur laquelle son coude était appuyé. Fixée au mur derrière elle et sur sa droite, une grande vidéo-plaque.

Devant la porte, L'Invisible l'avait avertie :

— Mon fils est peut-être encore chez moi, mais il doit partir d'un instant à l'autre. Je ne lui ai encore jamais parlé de l'Organisation. Je n'en ai pas le droit. Il n'a pas l'âge encore. Presque, mais pas encore. Donc, nous ne pourrons parler qu'après son départ.

Elle avait opiné à sa manière, tout simplement en libérant, sur un ton légèrement exclamatif, ses habituels :

— Hum, Hum !

Sur ce, ils étaient entrés. Debout dans un angle de la pièce, près de la fenêtre, un robot anthropomorphe, lisse, tout noir et satiné, qui semblait monter la garde, l'avait intriguée.

— Ce n'est qu'un banal RPRV, lui avait-il expliqué, pour répondre à sa question muette. C'est mon métier de créer des interfaces de pilotage pour ces machines.

Juste à cet instant un adolescent était sorti d'une pièce.

— Mon fils Ols, avait déclaré L'Invisible.

Le jeune garçon avait aimablement salué l'Éternelle avant de quitter l'appartement pour aller voir sa mère, d'après ce qu'elle avait compris.

Elle attendait que le casque finisse de charger le logiciel de connexion au Réseau de l'Organisation dans sa céph-mémoire et tandis que son endorécepteur engouffrait massivement des trombes de bits, ils s'étudiaient l'un l'autre. Vautré dans un large fauteuil, en face d'elle, L'Invisible la regardait. Sur le visage de cet homme, elle discernait par moments une expression de conspirateur, complice et chaleureux, qui ne lui était pas inconnue. Elle se souvint d'avoir, à plusieurs reprises, vu les traits de Bartol dégager la même chose, mais en plus fort encore. Notamment quand il l'avait portée dans ses bras et déposée dans le roulant, après avoir neutralisé le zark. Souvenir précieux qu'elle prenait plaisir à évoquer et même à revoir grâce à sa céph-mémoire. Elle se découvrait une forte attirance pour cette ambiance de séditieuse solidarité. Son monde à elle était bien différent : égoïsme, combat sans relâche, usages de mensonges, flagorneries, alliances, traîtrises, respect servile des gagnants et mépris

des perdants… Une cascade d'impressions et de sentiments l'éclaboussait à l'intérieur. Elle réalisa qu'elle estimait ces bagarreurs de l'ombre. Ils étaient fraternels, humains et humbles, humbles mais fiers aussi, ce n'est pas incompatible après tout, se disait-elle. Elle se posait ces questions et y répondait toute seule. Toute seule et à haute pensée, si l'on peut dire !

— Combien de temps me faudra-t-il pour apprendre à l'utiliser, selon vous ? s'enquit-elle.

— Même pas une seule seconde, il n'y aura pas de temps d'apprentissage.

— Ah bon !?…

— Une seule chose changera : le logiciel qui se charge de gérer le protocole d'envoi et de réception des datagrammes sur le réseau. Vous conserverez l'interface de pilotage que vous avez l'habitude d'utiliser.

— Hum ! Hum ! La même interface, c'est certain ? Rien ne changera ?

— Bien sûr que j'en suis certain. Nous n'avons pas éprouvé le besoin de créer une interface spéciale. Notre but est uniquement de créer notre propre codage de l'information pour échapper à toutes les formes de contrôle et d'espionnage, et de glisser ainsi entre les serres de Méga-Standard.

— Je serai donc en mesure de communiquer, avec qui que ce soit, sans être écoutée par So Zolss ?

— Avec qui vous voudrez, quand vous voudrez, sans qu'il n'en sache rien.

— Hem ! Hemmm ! fit-elle, enchantée.

— Grâce à notre LCR, vous serez désormais invisible sur le Réseau.

— Invisible ! Ça me rappelle quelqu'un… hum ! n'est-ce pas !

Cette manière détournée de l'interroger le fit sourire.

— Dans l'Organisation, c'est le surnom de ceux qui ont pour mission de nous rendre tous invisibles sur le Réseau. Je fais partie de cette équipe. Je suis donc un invisible. Nous effaçons les traces de nos passages.

— Les traces ?

— Oui, les traces. Par exemple, supposons queeee… heu… Par exemple : un zark vous demande de vous identifier.

— Hum ?

— Vous posez votre doigt sur l'identificateur, poursuivit-il, en prenant une attitude faussement dégagée, comme s'il avait vraiment pris un exemple au hasard. En faisant cela vous laissez une trace. On peut savoir que tel jour à telle heure vous vous êtes fait contrôler à tel endroit. Mais ce n'est pas le plus grave… Vous constatez que quelqu'un qui vous accompagne, et que vous ne connaissez probablement pas depuis longtemps, semble hésiter devant cette

procédure. Vous vous sentez obligé de lui donner un coup de main. Une thermine sur le zark, et… hop ! voilà les gardiens qui sortent avec le feu aux fesses ! Bien joué ! mais vous vous êtes identifié, et les réseaucams du zark ont tout enregistré. Comment échapper aux poursuites ?

— Ainsi Bartol vous a tout raconté !

— Non point la moindre goutte ! Je vous dirai ensuite comment je l'ai su. Comment échapper aux poursuites ? insista-t-il.

— Je n'en ai aucune idée, Bartol ne m'a pas confié une demi-virgule à ce sujet. Ce n'est pourtant pas faute de l'avoir interrogé ! Mais chaque fois que je lui posais la question, il changeait de conversation.

Il se picora le sternum d'un index tendu avec une fierté mal dissimulée.

— C'est moi. Je veux dire, c'est nous. C'est notre rôle de faire ça, nous les invisibles. Nous interceptons, nous détournons et nous dévorons tous les datagrammes concernant les personnes que nous avons pour mission de rendre invisibles.

— Vous n'allez pas me faire croire que vous surveillez constamment tout ce…

— Non, nous ne surveillons rien. Nous concevons des piranhas.

— ?

Tout en poursuivant la conversation il écrivit ou dessina rapidement sur quelque chose de plat qu'il tenait sur ses genoux.

— Des piranhas oui. C'est ainsi que nous appelons ces programmes informatiques. Nous les glissons dans le logiciel des routeurs (2) et… Excusez-moi un instant de changer de conversation mais que voyez-vous là ?

Il brandissait une vidéo-plaque éteinte, de petite taille, sur laquelle un symbole rouge sombre était grossièrement dessiné.

— Un carré avec ses diagonales. Pourquoi ?… Et il y a un petit rond dans chaque triangle. Pourquoi cette question ?

— Aucune importance, juste pour vérifier le fonctionnement du casque. Tout va bien, continuons. Où en étions-nous ?

— Les piranhas, les routeurs, le remit-elle sur la voie.

Elle se demanda ce que pouvait bien signifier ce symbole et quel rapport il avait avec le fonctionnement du casque, mais la moisson d'informations qu'elle était en train d'engranger était si généreuse qu'elle fourra la question dans un recoin de sa mémoire, afin de la poser plus tard.

— Ah, oui ! Les piranhas. Que voulez-vous savoir à ce sujet ?

— Je ne vous suis plus très bien, avoua-t-elle. Vous êtes vraiment en train de me dire que vous êtes capable de modifier le comportement de tous les routeurs du Réseau ?

— C'est ce que je fais, mais je ne suis pas seul. Nous sommes toute une équipe. Nous sommes les invisibles. Nos piranhas se propagent seuls de routeur en routeur dans tout le Réseau.

— Et, que font les routeurs une fois investis par vos poissons carnivores ?

— Ils détournent vers nous certains datagrammes. De plus, ils les brouillent avec un code que nous sommes seuls à pouvoir déchiffrer.

— Certains datagrammes ? Quels certains ? Dans le cas de votre exemple, l'affaire du zark et de la thermine. Comment vos piranhas ont pu reconnaître et détourner les datagrammes porteurs de l'identification de Bartol ? Et ceux qui correspondaient aux images des réseaucams du zark ?

— Facile, toutes les informations concernant l'identité d'un membre de l'Organisation sont reconnues par nos piranhas, grâce à une base de données qui se trouve quelque part sur le Réseau et qu'ils consultent pour savoir ce qu'ils doivent faire de chaque datagramme suivant son contenu, son destinataire, son expéditeur…

— Je vois, il ne vous reste qu'à alimenter la base de données.

— Précisément ! Par exemple, pour venir chez moi, nous avons pris un roulant tout à l'heure, ensemble. Je me suis identifié. Les datagrammes de mon identification auraient dû se ruer dans le Réseau vers différents destinataires : la base de données des services de sécurité, celle de Transport-Sécurité ou de Marsa-Transport forcément, mais également et toujours celle de notre ami So Zolss. Mais dès qu'ils ont rencontré le premier routeur… Hop ! Disparus, dévorés par les piranhas, les petits datagrammes ! Toutes les traces de cette information disparaissent. Je n'ai jamais pris de roulant. C'est autant d'argent perdu pour Transport-Sécurité.

L'Éternelle eut un sourire entendu pour dire :

— Et en plus, chaque fois un mystère, je devine. Beaucoup doivent se demander comment un roulant peut se retrouver ailleurs sans se déplacer ?

— Exactement ! reconnut L'Invisible, enthousiaste. Mais il y a longtemps que le mystère s'est dissipé. Je veux dire qu'ils ont compris, mais ils ne peuvent rien. Je… ah mais !

Il s'interrompit en jetant un coup de menton vers la vidéo-plaque murale qui affichait des renseignements relatifs au chargement du logiciel de connexion Réseau dans l'interface encéphalique de l'Éternelle.

— Le chargement est terminé, dit-il.

Il lui enleva le casque.

— Vous voilà désormais libre sur le Réseau. Nous allons faire quelques essais.

— Hum ! Hum !… Dites-moi, L'Invisible, une question vient

d'apparaître dans mon esprit : Quel est le surnom de Bartol dans l'Organisation ?

— Ah ! lui, c'est « Le Virus ».

— ?…

— L'équipe des virus crée des programmes destinés à harceler So Zolss. Bartol excelle dans ce domaine.

— Ils sont plusieurs à porter ce surnom.

— Oui, tous ceux qui font ce type de programmes. Tous ceux qui font des piranhas sont surnommés les invisibles. Mais tous ceux qui créent des virus sont simplement surnommés les virus.

— Comment faites-vous pour vous distinguer entre plusieurs invisibles ou virus ?

— Nous avons des surnoms personnels. Celui de Bartol est : « Choléra ». Mais nous nous appelons aussi par notre nom.

— Vous vous connaissez donc aussi par votre nom ! Je croyais que vous le teniez secret.

— Secret !

Il rit.

— Non, nous ne tenons pas nos noms secrets. Tous ces surnoms ne sont comment dire… qu'une petite habitude qui nous unit. Ils ajoutent une atmosphère de clan. Voulez-vous faire quelques essais ?

— Oui, allons-y !

Il ne lui laissait pas le temps de trier tout ce qu'elle apprenait.

— Je vous laisse ici. Je vais m'enfermer dans la cuisine et vous appeler.

— Hum Hum ! acquiesça-t-elle.

Il ne fit cependant pas un mouvement, la regardant comme s'il attendait quelque chose. Elle comprit : il ne pouvait pas l'appeler par le Réseau sans connaître son identité. Mais… curieusement, alors qu'elle aurait dû s'attendre à ce moment pourtant prévisible, laisser choir son anonymat lui parut extrêmement difficile. Et cette fois, ce n'était plus simplement parce qu'il lui faudrait répondre à l'inévitable question : « Mais alors ! qui est l'autre, celle qui se fait passer pour vous aux infos ». Aujourd'hui, il y avait en plus de ça une autre raison plus importante qui la poussait à garder l'incognito. En effet, fait incroyable ! elle avait honte d'être Sandrila Robatiny. Elle avait honte, oui ! Honte d'être si riche, si puissante, si du côté de ceux que combattaient Le Virus et L'Invisible. Elle aurait voulu être de leur côté. Avec Bartol, ils auraient comploté ensemble, manigancé main dans la main, saboté tous les deux. À la moindre occasion ils auraient fait l'amour aussi… souvent… toujours. Le constat qu'elle n'était plus la même Sandrila Robatiny monta d'une graduation de plus dans sa conscience d'elle. Quand elle parla, les sons eurent du mal à franchir l'obstacle de son hésitation.

— Sandrila……… Robatiny, s'efforcèrent d'articuler ses cordes vocales.

Au lieu de s'élancer orgueilleusement, comme il avait l'habitude de le faire quand ses lèvres le libéraient, son nom, timide et sans vigueur, parut tomber poussivement à ses pieds. Puis précipitamment, afin d'éviter les habituels et horripilants « Hein ! Quoi ! Sandrila Robatiny ! Sandrila Robatiny ? La Sandrila Robatiny ? Celle de Génética Sapiens ? » elle ajouta sur un ton monocorde :

— Sandrila Robatiny, grande directrice de Génética Sapiens.

— Bienvenue chez moi, Mademoiselle Sandrila Robatiny, dit simplement L'Invisible.

Elle fut surprise par son manque de réactions.

— Vous saviez déjà qui je suis, n'est-ce pas ? s'étonna-t-elle. Bartol vous a tout dit.

— Pas du tout. Il ne m'a rien dit. Je vous en donne ma parole. Ces seuls mots ont été très exactement : « Elle te le dira elle-même quand elle l'estimera nécessaire » Mais je me doutais que Madame « tout le monde » ne dispose pas d'une musculature assistée par des fibres à contractions, d'un endoamplificateur de lumière et d'un élargisseur de spectre intégré à son système oculaire.

— Comment savez-vous pour l'élargisseur de spectre ?

Il eut un air un peu intimidé, comme un enfant pris en faute.

— Excusez-moi, c'était plus fort que moi, je voulais savoir, plaida-t-il.

— ?

— Quand je vous ai demandé de me dire ce que vous voyiez sur la vidéo-plaque éteinte.

Il n'eut pas besoin de lui en dire davantage. Elle se souvint que le motif était non pas rouge, mais infrarouge. Il l'avait tout simplement dessiné avec le bout du doigt. En la questionnant soudainement au milieu de leur conversation, il avait trompé sa vigilance, elle s'était trahie. Elle ne lui en voulut pas. Cela n'avait plus d'importance. Une seule chose comptait pour elle désormais : retrouver Bartol. Elle inclina la tête en arrière et un peu sur le côté en fronçant les sourcils, air faussement outré. Il se voûta, les épaules vers l'avant, penaud.

— M'aiderez-vous à retrouver Choléra ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr. Je suis également très soucieux de le revoir en bonne forme.

— Alors je vous pardonne, mais… je ne suis tout de même pas la seule à disposer de cet équipement, comment avez-vous deviné qui je suis ?

— Non, certes non ! Vous n'êtes pas la seule à disposer de cet équipement. Mais si on ajoute à cela, le fait que vous soyez une Éternelle. Que vous étiez si préoccupée du fait que Bartol combatte

Genética Sapiens… Qu'on vous voie si souvent sur le Réseau en ce moment, un peu comme si vous vouliez montrer à So Zolss que vous êtes un jour là un autre jour ailleurs et qu'il est donc inutile d'essayer de vous localiser…

— Et comment savez-vous que je suis une Éternelle ? Bartol vous a parlé.

— Non point la moindre goutte ! je vous le jure !

— Alors ?

Il montra la grande vidéo-plaque qui contenait encore des informations de toutes sortes.

— Le casque permet également de lire certaines informations de bases concernant votre céph. Regardez, on voit que l'implantation de vos premières racines encéphaliques s'est faite il y a quatre-vingts ans. Et que… vous aviez, à cette époque, déjà 140 ans ! Vous étiez parmi les premières personnes à expérimenter les implants céphaliques. C'était vraiment le début de cette technologie à cette époque, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Les premières racines qu'on vous a implantées quelque part sous les méninges ? insista-t-il, sans dissimuler son désir d'obtenir des précisions.

— Plus précisément dans le cortex occipital. Elles constituèrent le premier des éléments de mon interface endovisuelle. Mais toutes ces racines ont été depuis remplacées. Les nanocépheurs n'existaient pas à cette époque. Les racines étaient introduites par des robots opérateurs. La densité des fibrilles était faible, l'image obtenue très grossière. Mais je pouvais déjà voir via les réseaucams des mondes, sans porter le moindre équipement.

—… !

— Bien L'Invisible ! Vous allez éteindre tout ça… Avant que je ne me mette vraiment en colère. J'ai souhaité rencontrer l'Organisation pour gagner en intimité, pas pour me faire lire directement dans le crâne.

Il parut sincèrement désolé.

— Je vous prie de m'excuser. Je comprends votre indignation. D'un autre côté, je devais savoir à qui j'avais affaire. Bartol a disparu, comprenez-vous mon point de vue…

— Je suis suspecte ?

Au lieu de répondre, il changea de conversation :

— Comme je vous le disais, juste à l'instant, bienvenue chez moi, Mademoiselle Sandrila Robatiny. Je pense que votre décision d'aider l'Organisation est une très bonne chose pour la libération des mondes. Je dois partir pour la Lune… Un bref séjour à la base Jules Verne. Je pars en tir tendu ; mon absence ne durera qu'une cinquantaine

d’heures, pas plus. Si vous avez besoin de moi, n’hésitez pas à me joindre.

Zooltane Polikant avait fini par accepter l'idée que C12/5 était encore très jeune et que son langage allait s'améliorer avec le temps.

Sompolo avait préféré partir. La leçon avait été courte, mais vu l'importance de l'événement… En plus de cela, son client lui faisait la tête depuis qu'il avait avoué ne pas l'avoir vu en compagnie de Sandrila Robatiny aux infos. Saphi l'avait d'ailleurs bien remarqué ; elle avait même haussé les épaules, en lançant discrètement une moue gluante de dérision dans le dos de son père pour faire comprendre à son professeur qu'elle était de son côté.

Le professeur parti, le psychologue avait répondu aux questions posées par les parents. Combien de fois avait-il prévu de venir ? Combien de temps comptait-il rester chaque fois ? Combien coûterait un C12 une fois sur le marché ? Barlox Polikant était mieux placé que quiconque pour répondre à cette dernière question, car Daniol Murat n'en avait cure, mais le directeur des ventes Amis Angémos de Marsa avait visiblement très envie d'en parler. Ce premier entretien particulièrement pénible, en grande partie à cause des nombreuses et bruyantes interventions de la future hôtesse de C12/5, s'était malgré tout conclu sur une heureuse décision, et ce, indirectement grâce à elle, paradoxalement. En approuvant spécieusement ses déclarations soucieuses au sujet du vocabulaire « peu distingué de ce singe » et en abondant même astucieusement dans ce sens, Daniol était parvenu à ses fins : Madame Zooltane Polikant lui avait demandé de rester quinze jours chez eux, pour accélérer l'éducation de l'angémo. Il avait intérieurement hurlé de joie, en voyant que sa manœuvre était suivie de l'effet recherché, tout en conservant suffisamment de maîtrise pour interpréter l'embarras et l'hésitation. Le résultat de son apparent manque d'enthousiasme ne s'était pas fait attendre : elle exigea ce qu'elle avait auparavant sollicité. Daniol était couvert. On ne pourrait pas lui reprocher de s'être imposé chez les Polikant.

— Soit ! avait-il faussement cédé. J'irai chercher quelques affaires personnelles chez moi et je m'installerai une quinzaine de jours ici.

Après ce moment ainsi passé avec les adultes et à la fin duquel madame Polikant s'était engagée à trouver un nom pour « ce singe » dans les meilleurs délais, Saphi et Cara avaient proposé de faire visiter tout l'appartement aux deux nouveaux venus. Cette présentation des lieux avait duré plus d'une heure ; le logement était immense et ils ne s'étaient pas pressés. Les visiteurs appréciaient la compagnie des enfants et les enfants appréciaient la compagnie des visiteurs. Ils s'étaient arrêtés dans la grande salle octogonale de Saphi et là, assis dans le fauteuil en arc de cercle, plaqué autour du tube transparent de

l’ascenseur, ils continuaient à faire connaissance.

***

C12/5, qui ne quitte pas les bras du psychologue, ouvre de grands yeux étonnés sur tout ce qu’il découvre autour de lui. Nounours toujours dans les bras de Cara, concentre toute son attention sur le quadrumane ; l’environnement, il le connaît déjà.

— Ton peluchon a l’air très intéressé par mon petit copain dirait-on, dit Daniol à Cara.

— Oui, même qu’il ne parle presque plus… Même qu’il dit plus ce qu’on dit. Même…Alors !

— C’est normal, explique le psychologue. Les peluchons ont tendance à répéter ce qu’ils entendent principalement quand ils sont émus ou quand une chose nouvelle les impressionne ; un nouveau venu, un événement inattendu… Certains pensent qu’ils font ça par mimétisme. Mais une grande curiosité les laisse souvent un moment muets…

— C’est quoi, mimétisme ? s’étonne Cara.

— Le mimétisme… Ce mot désigne une faculté que certains animaux ont. Elle leur permet d’imiter le milieu dans lequel ils se trouvent. La plupart du temps il s’agit d’une imitation des couleurs et des formes, mais ça peut aussi être une imitation des sons. Les peluchons ont quelques gènes de perroquet, ou de mainate, je ne sais plus très bien, et on dit que ces oiseaux imitent…

— …plus très bien et on dit que ces oiseaux imitent, insiste Nounours en se penchant vers C12/5.

— Enfin tout cela est bien compliqué, excusez-moi, jeunes filles ! Je voulais simplement dire à Cara que son angémo devient très volubile quand quelque chose sort de l’ordinaire. Sinon, il ne parle que de temps en temps…

— Je sais tout ça. Même…Alors !

— Cara, sois aimable avec monsieur Murat… Il connaît très bien tous les angémos. C’est son métier de savoir ce qui se passe dans leur tête.

— Laissez-la dire. Elle a raison, je ne sais pas pourquoi je me suis mis à lui expliquer tout ça. C’est son angémo, elle doit bien le connaître. Et, s’il est un fait certain, c’est qu’elle doit mieux connaître Nounours que moi.

— T’as vu ! dit fièrement l’enfant à sa grande sœur. Même…Alors !

Puis à Daniol :

— C’est quoi qui se passe dans la tête de Nounours, Monsieur Lurat ?

— Ta grande sœur a un peu… je devrais même dire beaucoup hélas, exagéré mes pouvoirs. J'essaie de faire de mon mieux pour les comprendre. Mais le fait que je fasse de mon mieux n'est pas une garantie de compétence. C'est comme si…

Tandis que Daniol s'interrompt, à la recherche d'un beau « C'est comme si » Saphi souffle dans l'oreille de Cara qui se tient debout entre ses genoux :

— Murat, Cara, MUrat pas LUrat.

L'éclairage très tamisé, en ce moment uniquement assuré par les huit tableaux sensibles aux sons, met le biogrimage de l'adolescente en valeur. Les clapotis miroitants qui animent son visage, son cou, ses épaules, tout son épiderme, ont une apparence si réellement aqueuse qu'on croirait ne pouvoir la toucher sans se mouiller. Parfois, Cara se retourne pour poser un petit doigt amusé sur le front ou sur la joue de sa sœur océane. Mais la petite fille a deux autres raisons de se distraire ; durant le déroulement de cette paisible conversation, les deux angémos ne sont pas inactifs. Nounours n'a pas cessé de se débattre et de se pencher pour quitter les bras de Cara. C12/5 est assis à cheval sur l'épaule droite de Daniol. Il passe son temps à regarder de tous côtés, mais pour trouver une contenance, ou pour tromper sa timidité, il a tant et si bien machinalement joué avec les cheveux de l'homme, que ce dernier est on ne peut plus hirsute. Il donne même l'impression d'avoir eu des mots avec un cyclone enragé de belle taille et de fort mauvaise humeur. En s'en apercevant, les deux filles se retiennent de rire. Surtout Saphi qui trouve le bonhomme plutôt sympathique.

À force d'acharnement, et profitant d'une moindre vigilance de Cara, Nounours parvint à s'enfuir. Il s'en prend encore une fois aux formes qui extravaguent sur les huit murs. Peut-être à cause de la voix de Daniol qui produit de nouvelles fantaisies graphiques : des sortes de barbes à papa. Il en existe de nombreuses couleurs différentes, toutes dans les tons pastel. Leurs fibres cotonneuses et diaphanes abritent des filaments dorés très fins qui brillent en serpentant aléatoirement en elles. Parfois, l'une d'entre elles se dilate soudain en devenant plate, exactement comme si elle s'écrasait contre une vitre au travers de laquelle on les regarderait. Souvent, les formes jouent avec cette illusion qu'elles donnent. Elles semblent vraiment être vues derrière une vitre. Coulures, éclaboussures, rebonds, maculages divers renforcent cette impression. Nounours s'agite et bondit sur les parois pour attraper les barbes à papa qui passent à sa portée en se mêlant aux autres formes. L'intérêt particulier qu'il leur porte ne fait aucun doute.

— J'ai l'impression qu'il aimerait bien entrer en possession d'une de mes productions gutturales, remarque Daniol, en oubliant de ce fait

son « C'est comme si » en cours d'élaboration.

Les enfants rient, Daniol aussi, un peu. Les petits yeux noirs de C12/5 ne quittent plus cette boule de poils rouge vif, légèrement fluorescente, qui s'agite vainement dans l'espoir de capturer une barbe à papa.

— Oui, répond Saphi. Chaque fois qu'il voit de nouvelles figures, il se comporte ainsi.

— C'est normal. Chaque fois, il se demandera s'il peut les saisir et chaque fois il vérifiera. Chaque fois ! C'est systématique ! Il ne peut pas s'en empêcher car il pense à la fin de son expérimentation que la propriété non saisissable est due à l'image même de la chose qu'il convoite. Il ne réalise pas qu'il y a une constante dans toutes ses expériences : c'est qu'elles se déroulent toujours à la surface de ces murs. De ce fait il n'est pas plus capable d'atteindre les formes que d'aboutir à la conclusion qui s'impose : on ne peut pas attraper ce qui est sur ces murs. Mais le côté affectif des peluchons est tout aussi, sinon plus, intéressant…

C12/5, quittant son perchoir humain pour la première fois depuis leur arrivée chez les Polikant, vient de descendre craintivement sur la moquette rouge sombre. Daniol s'interrompt et le regarde évoluer avec intérêt. Saphi, qui l'écoutait parler avec une concentration quasi religieuse, dirige également son regard pensif sur le petit être, nouveau venu dans son chez-soi. Elle réalise plus ou moins clairement qu'elle est un peu déçue par l'interruption, qu'elle écouterait volontiers le psychologue parler ainsi durant des heures. Toujours debout entre les genoux de sa grande sœur, Cara ajoute les guirlandes d'étincelles vertes et bleues de son rire de petite fille ravie sur l'octogone du tableau sonore mural, par lequel ils sont si burlesquement et joyeusement cernés. Un peu hésitant, C12/5 se dandine vers Nounours. Ses longues lèvres forment comme un bout de tube autour de l'index de sa main droite, qu'il porte timidement en bouche et son bras gauche levé fait le tour de sa tête. En se retournant souvent pour lancer un œil vers Daniol, il progresse lentement vers Nounours. L'ardeur chasseresse de ce dernier s'est déjà calmée. Ses tentatives de capture ayant pris fin en même temps que les explications de Daniol, il regarde approcher C12/5 avec une curiosité grandissante. Assis sur la moquette, les membres repliés dans l'épaisseur de sa fourrure exceptionnellement profonde, c'est une boule pourpre avec un museau et deux oreilles roses. Sa taille est comparable à celle de C12/5. Un silence relatif engourdit l'activité des huit murs. Cara et Daniol Murat observent les angémos. Saphi étudie l'éthologue. C12/5 s'assoit devant la boule rouge, du côté de la petite truffe noire, humide et brillante qui dépasse. Si noire, humide et brillante, qu'on ne voit qu'elle sur ce fond de fourrure éblouissante de

rouge ! Si noire, humide, brillante et visible donc, qu'encouragé par la rassurante immobilité de Nounours, C12/5 ôte son index de sa bouche pour le tendre doucement vers elle. Le doigt à mi-course, la main gauche posée sur la tête, le quadrumane regarde Daniol comme pour dire : « Je vais toucher ça, qu'en penses-tu ?… … … … Rien !… bon ! je vais le toucher alors. » Le coude continue à s'ouvrir. La truffe ne bouge pas, mais les yeux de son propriétaire louchent de plus en plus, car ils suivent la progression de la sonde digitale qui s'approche d'elle. Intriguée par la rencontre des deux angémos, Cara ne rit plus. Le silence est total. Dans l'arrière-plan, devenu uniformément blanc, des tableaux sonores endormis, un fin nuage vert clair apparaît, mais personne n'y fait attention. Ce n'est que la représentation graphique du léger ronronnement de la porte de l'ascenseur qui vient de s'ouvrir. Trois secondes après, une épouvantable stridulation fait sursauter toutes les âmes qui vivent céans :

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Sur les huit murs se déchaîne une tempête de couleurs. D'énormes chenilles boudinées et luisantes se trémoussent dans une sorte d'immonde et grotesque danse du ventre endiablée. Nounours se jette sur elles avec une ardeur inégalée, bien décidé à en capturer une. C12/5, effrayé, se précipite vers Daniol et l'escalade promptement pour se réfugier dans ses bras. Tous les yeux, sauf ceux de la boule rouge, se tournent vers madame Polikant qui vient d'arriver.

— Que se passe-t-il, maman ? s'étonne Saphi.

— Monsieur Murat ! regarde monsieur Murat !

Tandis que les deux filles Polikant se tournent vers l'intéressé, lui-même s'inspecte furtivement bras, épaules, ventre et jambes. Puis, affreusement embarrassé, il tente de deviner en lisant, dans les regards convergeant dans sa direction, ce qu'il peut bien y avoir d'extraordinaire sur lui. Mais rapidement, à en juger par l'air perplexe et interrogateur des enfants qui se sont tournés vers elle, il constate que madame Polikant est apparemment la seule à le voir. Les chenilles sont de moins en moins nombreuses. Mais Nounours les déchaîne derechef en démontrant son indéniable talent d'imitation :

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii ! hurle-t-il à son tour, en affichant sur son museau rose une attitude à ce point sérieuse qu'on le croirait volontiers en train de spéculer sur quelque grand principe fondamental. Une nouvelle escouade de chenilles monstrueuses agitent leurs anneaux bouffis et bariolés sous les assauts hargneux de Nounours. Chacune d'entre elles est constituée d'une quinzaine de boules molles et boursouflées, d'un brillant gluant, écrasées l'une contre l'autre à la queue leu leu.

— Je ne supporte plus cet angémo ridicule, glapit Zooltane Polikant. Il passe tout son temps à répéter bêtement ce qu'on dit et à

se jeter contre ces murs. Tu devrais songer à t'en séparer, Cara.

C'est à présent une grande armée de chenilles, de toutes formes, de toutes tailles et de toutes couleurs, qui narguent le pauvre Nounours épuisé par ses vaines offensives.

— Que se passe-t-il à mon sujet, Madame ? demande Daniol un peu inquiet, en ajoutant quelques barbes à papa autour des chenilles.

Elle semble se concentrer une seconde pour comprendre la question avant de s'animer de nouveau.

— Il s'agit de votre coiffure, bien sûr ! Vos cheveux ! Mon Dieu ! non mais… quelle horreur ! Si mes amis voyaient par accident pareille chose. Je crois que je n'y survivrais pas.

— Tout va bien m'am, je t'assure, intervient Saphi. Ça brille ! Monsieur Murat va mettre de l'ordre dans ses cheveux.

— J'espère bien. Mais je n'étais pas venue pour ça.

— Pourquoi donc, alors, m'am ?

— Pour vous dire que j'ai trouvé un nom pour le petit singe. C'est extraordinaire, comme les choses tiennent parfois à peu de choses. Depuis que je lui ai trouvé un nom, je le trouve mignon comme tout. C'était donc cela ! Il lui manquait un joli petit nom.

Le crissement de sa voix provoque une crise de démence dans une population de chenilles. Elles se tordent et se contorsionnent comme si la plus cruelle des coliques leur dévorait les entrailles.

Cara devance sa grande sœur d'un dixième de seconde :

— C'est quoi le nom du petit singe, maman ?

— Eh bien ! Quel est donc le nom que tu as choisi, m'am ?

Tout en se passant une main dans les cheveux, le psychologue écoute, aussi intéressé que les enfants. Blotti dans ses bras, C12/5 enregistre tout ce qui se passe. Après avoir ménagé un certain silence, pour donner de la solennité à sa révélation, Zooltane Polikant se pare d'un sourire modeste en confiant :

— Je vais vous étonner. Ça n'a pas été difficile. Pas du tout. J'ai tout de suite pensé à… Kiki ! C'est mignon ! Ça lui va vraiment bien. C'est tout lui ! N'est-ce pas ! Kiki… Ça fait… petite chose… comment dire…

Personne ne semble emballé, mais elle ne s'en rend nullement compte.

— Je vous laisse. J'étais seulement venue vous dire que j'ai trouvé un nom pour le singe.

Elle fait demi-tour, deux pas vers le tube, hésite, s'arrête et se retourne :

— Je ne sais pas ce qui a pu vous arriver, Monsieur Murat, mais je vous en conjure, ne regagnez pas la grande salle, coiffé de la sorte. Je compte sur toi aussi Saphi, qu'il ne circule pas chez nous ainsi. Grand Dieu !

Elle n’attend aucune réponse… ni au sujet du nom de C12/5, ni au sujet de la tenue capillaire de Daniol. La porte de l’ascenseur s’est refermée sur elle en libérant son nuage caractéristique parmi les chenilles qui peu à peu se calment et disparaissent à leur tour.

Je me souviens : Grand choquage

Tout ce que nous apprenait Quader nous émerveillait. Je pense que c'était un excellent professeur, bon pédagogue. Sans cela, comment expliquer que toutes ces connaissances, qu'il offrait à nos jeunes cerveaux incultes, nous eussent à ce point fascinés ? Pour ma part, j'étais particulièrement intéressé par les RPRV. C'était un spécialiste des RPRV. Un grand spécialiste. Multimondialement reconnu. Officiellement ! reconnu, je précise.

Quant au reste… Nous n'aurions pu expliquer clairement pourquoi, mais assez vite nous eûmes le sentiment qu'il se livrait à une activité secrète. Nous étions à des méga-parsecs d'avoir le moindre brouillard d'idée de ce que cela pouvait être, bien entendu. Cela nous dépassait tant ! Nous n'avions aucune chance de comprendre quoi que ce fût à ce sujet, l'eussions-nous même surpris en train d'agir ! Aujourd'hui, j'en ai une vague idée. Vraiment vague, mais je ne l'interroge pas ; je respecte son secret. Il me parlera quand il le voudra… S'il le veut un jour.

Parfois, nous doutions de sa santé mentale. Je dois bien le reconnaître… Oui, par exemple, il y a eu cette histoire de poissons, de piranhas plus précisément. Ce jour-là, nous nous sommes vraiment demandé s'il était parfaitement normal.

Je me souviens :

***

Nous sommes chez monsieur Quader depuis plusieurs jours déjà. Cinq ou six, je ne sais pas très bien. On a bien mangé. On a aussi bien dormi. Mais ces deux choses-là nous étaient déjà arrivés. Surtout dormir ! Ce qui est nouveau, c'est qu'on s'est lavés. Donc, on est propres. Propres !…… Alors propre, c'est un drôle de truc ! Vraiment ! La première fois, c'est… comment expliquer… C'est vraiment le choquage d'esprit ! La tête par exemple, quand elle est propre, au bout d'un moment, on a comme l'impression de l'avoir perdue. On est obligé de se la toucher pour se dire que : bon, elle est là ! Parce que, on la sent plus. La peau du crâne démange plus, c'est ça qui fait drôle. C'est grand choquage au début, mais après, c'est trop géant ! Mais… le plus rigolo, c'est les cheveux de Drill. Ah ! le Drill avec des cheveux propres, ça, alors… Je suis content de vivre, juste pour avoir vu ça. J'avais jamais ri si fort. Mais… il est super dangereux le fécal !

Presque mort j'étais. C'était grand secouage de ventre pour moi. Secouage de ventre géant. Sa tête était énorme. Elle avait gonflé. Une très grande boule de coton orange. Et au milieu de cette grosse boule, il y avait sa petite figure qui se mettait en nerfs en me voyant rire.

— Colle ta langue, laisse-moi au calme, qu'il me disait.

Mais moi, je ne pouvais pas m'empêcher de m'étirer la bouche. Surtout quand il fronçait les sourcils pour faire le méchant, tout au fond de sa grosse touffe. J'ai fini par en prendre l'habitude, même s'il me fait encore sourire.

Monsieur Quader nous a donné des habits neufs et des chaussures neuves aussi. C'était ça son cadeau. On passe beaucoup de temps devant la vidéo-plaque et encore plus de temps à parler ensemble. Monsieur Quader veut tout savoir sur le ghetto. Des fois, quand on lui parle de la vie là bas, ses yeux se mouillent avec des gouttes de bon cœur. Il nous apprend aussi plein de choses. Par exemple que tout ce qu'on voit sur la vidéo-plaque vient du Réseau. Ce qu'on reçoit avec une céph aussi. Drill et moi, on ne sait pas comment ça marche une céph. On n'y cerveaute rien. Zéro de rien ! Au ghetto, ceux qui avaient une céph étaient rares. Pas facile de suivre ce qui se disait au sujet de ce truc dans la tête. Même maman savait pas trop ce que c'était non plus une céph. Monsieur Quader en a une. Il dit qu'il nous expliquera.

Dans une des pièces, il y a un robot. C'est un RPRV. Il a exactement la taille de monsieur Quader. Il m'a promis, qu'un jour, si je reste chez lui, il m'apprendra à le piloter. C'est une belle machine, toute noire, très lisse et un peu brillante, avec des caméras et même des radars à la place des yeux. Il peut entendre, mais il n'a pas d'oreilles. Enfin, je veux dire, pas vraiment. Le robot, il entend zéro de rien, c'est son pilote qui entend. C'est bien drôle, sa figure est toute lisse sans nez et sans bouche. Normalement pour le piloter, a dit monsieur Quader, il faut une céph. Il a dit qu'avec une céph c'est exactement comme si on est dans le robot. Après avoir réfléchi, il a ajouté que c'est même comme si on était le robot. Mais il m'a aussi dit qu'on pouvait le piloter avec une combinaison spéciale, quand on n'a pas de céph. Sûr, j'ai de l'impatience qui me galope dedans ! Il m'a promis qu'il me le ferait piloter. Je lui ai exclamé très fort que ça m'enchanterait l'âme d'essayer.

On n'a pas envie de partir, mais je me fais du souci pour maman. Elle doit croire qu'on est morts. Que les fliqueurs nous ont pourri la vie. Drill aussi se griffe l'inquiétude pour elle. On en parle à monsieur Quader. Il connaît presque maman, tellement beaucoup qu'on lui a si souvent parlé d'elle.

— Je peux vous emmener voir cette dame, il nous dit.

Drill et moi, on n'a pas besoin de se parler pour ce genre de chose. On se regarde, on se cerveaute, et on sait qu'on pense pareil. Il veut

nous emmener voir maman, mais nous, on a honte. On veut pas qu'il voie maman dans le ghetto. On ne veut pas qu'il voie où on vit depuis longtemps. C'est trop sale. Comme d'habitude quand on est embêtés, on dit rien. On est tous les trois debout dans la grande pièce où il y a la vidéo-plaque et le beau fauteuil. Moi, je me regarde les pieds. Drill se gratte la tête. Son énorme tête orange.

— Mais je n'aurai malheureusement pas le temps de vous accompagner jusqu'à sa demeure, car j'ai un important travail à terminer. Dommage ! j'aurais aimé être présenté. J'espère qu'une autre fois peut-être… Je pourrais vous déposer à proximité de l'entrée, et revenir vous chercher à une heure convenue… Qu'en pensez-vous ?…… fécalerie !

Il continue à ajouter fécalerie ou visquerie n'importe où, surtout à la fin. Un jour il faudra qu'on lui explique comment on se sert de ces mots-là. Il a pas bien tout cerveauté encore. On est super contents. Comme d'habitude, nous on cerveaute pas tout ce qu'il dit, mais on cerveaute le principal. Je veux dire : « On NE cerveaute pas ». Maintenant qu'on est super copain, monsieur Quader nous aide à parler sa langue. Il nous a expliqué la négation que ça s'appelle. Ça lui fait plaisir qu'on l'oublie ne pas. J'y pense pas toujours, mais je fais un effort pour lui faire plaisir. Il est tellement gentil avec nous. Et puis lui aussi il fait un effort pour parler notre langue, même si par des fois il nous fait sourire le cœur en disant des fécaleries et des visqueries n'importe où dans son parlage.

— Oquédacor, Monsieur Quader, que je nous lui dis, vu que je parle aussi pour Drill. Il n'y a pas de dérangement pour vous ?

— Non point la moindre goutte ! mais… il faudra me promettre quelque chose.

Et, là, il commence à nous étonner un peu ce jour-là. On s'est même pas mal gratté le cerveau sur lui. Il nous quitte en faisant des grands pas et disparaît dans la pièce du RPRV. Une seconde après, il revient, toujours avec des grands pas, et nous tend une plaque noire, carrée, grande comme la paume de la main.

— S'il vous plaît, posez tous les deux votre index là, au centre, il nous dit.

Je regarde. Au centre, il y a un trou rond, pas profond. Je cerveaute de suite ce que c'est : un de ces trucs qui lit le bout des doigts. Je suis en choquage d'esprit maxi ! Drill, il n'a pas encore décliqué. Je vois que la tête que je fais l'étonne. Il me regarde les yeux pleins de questions, genre : « C'est quoi encore le super schéma qu'il y a dans la tête de mon copain ? ». Donc, je lui donne un coup de coude dans les côtes et je lui fais signe vers la chose que monsieur Quader tient dans sa main devant nous. Il tourne ses yeux. Alors, il déclique d'un coup. Plein choquage pour lui aussi, ça se voit.

— C'est un truc de fliqueur, ça ? qu'il demande.

— Non, répond monsieur Quader. À dire vrai ça serait même plutôt contre eux. J'ai besoin de vos codes génétiques pour nourrir mes petits poissons…

Il rit d'un air genre : « Non mais, c'est quoi que je raconte moi ! »

— Excusez-moi. Je ne peux pas vous expliquer tout cela dans le détail. Mais accordez-moi le privilège de votre confiance.

— C'est quoi un privilège de confiance en parlage normal ? demande Drill, en s'envoyant une koki dans le bec.

Je bave de l'œil sur sa boîte. Il m'en envoie une que je gobe. Je me la fourre sous la langue puis je me gratte le cerveau tout seul dans mon coin, et je me dis que moi, je n'ai pas peur. Je sais que monsieur Quader ne nous fait pas un mauvais schéma. Alors, je l'aide un peu et je dis à Drill :

— C'est pour les poissons aussi, peut-être.

— Pas trop géant ! tout ça, il grogne. Expliquez, Monsieur Quader s'il te plaît. Cerveaute zéro de rien moi ! Ça me démange l'esprit ! C'est quoi ces poissons… hum ?

— Oubliez les poissons, s'il vous plaît. Je ne sais pas pourquoi j'ai parlé de ça. Ce n'était pas le moment. Cela m'a échappé. Disons que, ce ne sont pas vraiment des poissons. Ce sont des piranhas… que… Bon ! écoutez-moi. Il faut me faire confiance. J'ai besoin de vos codes génétiques pour vous protéger des gardiens en zark.

Il tend la plaque vers moi et ajoute :

— Allez ! comme ça vous pourrez sortir sans encombre.

Pas d'hésitation, je pose mon doigt sur la plaque.

— Je reviens tout de suite, dit monsieur Quader en se retournant.

Il s'en va dans la salle du RPRV et referme la porte derrière lui. On est seul, on va s'asseoir à la table en bois d'arbre sur les chaises en bois d'arbre aussi. La koki me ralentit l'aventure dans la tête. Je vois que Drill se flasquifie lui aussi, épaules molles, petit sourire, et yeux qui fixent l'autre bout de l'univers. Moi, j'ai les miens qui rôdent dans sa meule de cheveux roux et je suis en secouage de ventre secret tout seul dans moi.

— Alors, tu lui encordes le privilège de confiance, toi, il demande.

Le coude sur le plateau de la table, il se tient la tempe avec deux doigts tendus.

— Bien sûr que je lui encorde. Pas toi ?

Je devine qu'il se gratte le cerveau. Ça se voit. Je le reconnais à sa moue et son front plein de plis.

— Pourquoi qu'on serait sans encombre si on lui donne le doigt à lire ? il demande. De quelles encombres il parle ? Des sacs de camouflage ? Parce que les sacs, sont pas des encombres, les sacs… Pas question de sortir sans les sacs. J'te l'dis ! Au premier zark, on se

fait pourrir la vie sans les sacs. Crois moi p'tit fécal ! j'te l'dis !… j'te l'dis !

Un sourcil plus haut que l'autre, et le doigt tendu qui bouge comme une baguette qui fouette l'air, il vient de reprendre son air de grand frère super important qui sait plein de trucs durs de la vie. Sacré lui ! Il est comme ça Drill, il superlative souvent un max son rôle de Drill. J'adore ses bouffonnages. Il se superlative lui-même, à vrai dire. Il se super-drillise tout seul en quelque sorte. Mais là, avec son énorme tête orange… je retiens un grand vrai secouage de ventre. Un qui va le mettre en nerfs. Je retiens… Je retiens. Je l'adore mon Drill ! Ça me sucre le cœur de l'avoir comme copain pour moi.

— Tu disais ? je lui demande.

Tellement que je m'empêche de m'étirer la bouche, que j'ai oublié ce qu'il disait avec son air de grand dur ! Il faut dire que je ne veux pas le fâcher. C'est de plus en plus durficile pour lui de jouer mon grand frère, mais moi, je veux qu'il reste ce grand frère à moi que j'ai depuis longtemps. Ça me sucre le cœur de l'avoir comme grand frère encore plus que de l'avoir comme copain pour moi.

— Je te demandais, de quelles encombres il parle monsieur Quader ?

— J'sais pas. (Je me reprends) Je sais NE pas, mais ce que je sais, c'est qu'il sait plus de choses que nous. Et que c'est un gentil Dehors. Donc, j'encorde le privilège de confiance, et on verra bien. Tu devrais encorder aussi.

— Oui… mais… il a le crâne qui bout, un peu des fois, on dirait. C'est quoi son schéma de poissons piranhas ?

Je hausse les épaules, pour lui faire comprendre que ce n'est pas important. Monsieur Quader revient et tend la plaque qui lit le doigt à Drill.

— Et de un ! À l'autre à présent, il dit.

Drill touche la plaque en grognant :

— Bon ! oquédacor, Monsieur Quader… Mais… pour les sacs, pas question de…

— Je reviens, dit monsieur Quader en refermant la porte derrière lui.

Il n'a même pas remarqué que Drill parlait. Quatre secondes plus tard, il ouvre la porte et demande, juste en passant la tête :

— Vous m'avez bien dit que le nom de cette dame est Alia, n'est-ce pas ?

— Oui, nous répondons.

— « A, L, I, A », n'est-ce pas ?

— Oui, nous re-répondons. On sait écrire le nom de maman.

Qu'est-ce qu'il fait donc ? on se demande tous les deux. Il nous pond le schéma du grand mystère, là ! Quand il revient, cinq minutes

après, c’est grand choquage ! Il nous dit des trucs complètement décerveautés. Là, je me demande vraiment, moi aussi, si par des fois, il a pas l’crâne qui bout.

— Je vais donc vous conduire chez cette dame. Mais, plus tard, dans les jours qui viennent, si d’aventure le hasard mettait un zark sur votre chemin, restez calmes, ne fuyez pas. Surtout, ne vous dissimulez pas dans vos enveloppes isothermes. Je vous conseille de vous séparer définitivement de ces sacs au demeurant, car ils ne vous feront désormais nul usage, au contraire, ils risqueraient d’attirer l’attention sur vous. Vous avez bien compris ce que je vous dis, n’est-ce pas ?

À voir la tête qu’on fait, il se dit que son message passe mal. Il insiste :

— C’est vraiment très important, comprenez-vous. Surtout, ne fuyez plus devant les zarks. Bien au contraire, approchez-vous pour vous identifier. Posez le doigt dans le cercle blanc sans hésiter, vous ne risquez plus rien. Si vous fuyez, les gardiens en zark vont trouver cela étrange. Dès que l’on vous appelle, identifiez-vous. Posez votre doigt dans le cercle blanc du zark. Je vous garantis, qu’à partir de maintenant, vous ne risquez plus rien en vous identifiant. L’identification dira aux gardiens en zark que vous êtes en règle. Désormais, vous vous nommez officiellement, Ols et Drill Alia. J’ai déclaré une adresse fantaisiste, mais les gardiens en zark ne vérifieront pas. Du moment que l’identificateur ne leur dit pas qu’on est du ghetto… pour eux, on est en règle… Ils ne vérifient jamais…

Il s’arrête en nous regardant.

— Vous avez fait tout ça avec la plaque qui lit les doigts, Monsieur Quader ? demande mon copain.

— Oui, bien sûr. Vous devez me croire, c’est important. Vous êtes chez moi depuis une semaine maintenant, et je me suis attaché à vous. Vous devez me faire confiance. Moi, je vous fais entièrement confiance. Ne mettez plus votre existence en danger, suivez mes conseils.

Du coin des yeux, je vois que Drill le regarde avec de la peine qui brille dans les yeux. Ça nous griffe le cœur de voir que monsieur Quader a un problème dans sa caisse ronde. Pour une fois qu’on se faisait copain avec un Dehors. On l’aime beaucoup. Vraiment oui, ça fait mal de voir ça. Et je vois bien que Drill a beaucoup de peine, lui aussi. Sinon, il y a longtemps qu’il m’aurait regardé genre : « T’as vu qu’il a le crâne qui bout ». Au lieu de ça, il penche la tête de côté pour écouter ce pauvre monsieur Quader, avec un air triste comme pour soigner un petit oiseau malade.

Oui… ce jour-là, pour nous, c’est grand choquage ! Vraiment !

Un gravitant de petite taille attendait dans la rue, tout près de l'entrée. Les grands moyens ! s'était intérieurement exclamé Bartol, tandis que la porte de l'engin s'ouvrait devant lui.

— Entre, avait ordonné l'inconnu, toujours avec ce ton aimablement exaspérant.

La volonté inhibée par la drogue qui circulait dans son organisme, il s'était exécuté, non sans manifester son impuissante colère. Mais il l'avait fait sans la moindre conviction, les mots sortant de sa bouche parce qu'ils étaient littéralement poussés par sa raison qui lui conseillait de réagir, un minimum. Sur un ton détaché contrastant singulièrement avec la violence de ses paroles, il avait lâché plusieurs jurons dans des phrases mettant en scène diverses formes de fornication avec des créatures gluantes et pustuleuses qui hantaient certains mondagines fantastiques. L'homme était entré à son tour. La porte du gravitant s'était refermée derrière eux, retenant le rire de l'inconnu dans la cabine.

— Je viens de comprendre ta stratégie ! s'était-il exclamé. Tu essayes de me faire mourir de rire. C'est ça, pas vrai ? Il faut que je m'attende à tout. Vraiment, tu me fais frissonner de terreur. Ahaaaaaaa ! Ces Marsalès… des malins ! Il est préférable de rester sur ses gardes avec eux. Ils sont machiavéliques !

Bartol avait senti une petite flamme de colère s'éveiller en lui. Mais elle était déjà sur le point de succomber ; il avait répondu sur un ton neutre qui eût parfaitement convenu pour s'adresser à une commande vocale ou pour annoncer la plus commune des banalités :

— Quand j'aurai fini de m'occuper de toi, tu ne seras rien d'autre qu'un tas de viande hachée.

— Ha ! ha ! ha ! Ton gros boudé dans ma céph-mémoire, mon petit Marsalè, je suis certain de moi en te disant que ce sera mon souvenir le plus désopilant.

Sans attendre la réaction de son prisonnier, il s'était aussitôt adressé au gravitant en posant un index sur l'identificateur :

— > Destination quatre.

— < Destination quatre, avait répété le véhicule, avant de s'élancer.

Le gravitant était un Push 3, une sorte d'œuf allongé, à la coquille transparente un peu aplati horizontalement, équipé de deux fauteuils. Aucun appareil de bord, cadran ou écran, sur un appareil de ce prix ; si nécessaire, juste quelques commandes céphaliques à donner pour afficher les renseignements désirés dans son champ de vision virtuel :

— > Afficher vitesse, altitude et temps restant avant destination,

demanda le ravisseur, en gardant son doigt sur l'identificateur. Présentation habituelle, mais les chiffres plus petits, sauf pour temps restant. Temps restant même taille mais en rouge.

— < Vitesse, altitude, répéta le Push dans le crâne de l'homme, en présentation numéro vingt-huit. Caractères en taille sept au lieu de huit. Temps restant en présentation numéro vingt-huit, caractères en taille huit, rouges.

Bartol était installé à droite. Le bolide avait très rapidement pris de l'altitude, laissant tomber le sol sous lui. Il allait être 22 h. Sur la surface lisse du ventre de la machine aux reflets de cristal, Marsa la titanesque avait brasillé sous l'ardeur conjuguée des millions de sources lumineuses que les humains opposaient aux ténèbres, tels de petits vers luisants perdus dans l'univers. Une zone sombre en plein centre correspondait à l'emplacement du ghetto. Après une ascension verticale, le Push avait lentement infléchi sa trajectoire au fur et à mesure que l'atmosphère devenait moins dense et, en moins de quatre minutes, il avait traversé les quelque quatre-vingts kilomètres d'épaisseur de l'épiderme gazeux de la Terre en profitant de cette traversée pour stocker de l'air liquide dans son réservoir de masse éjectable.

— Hé petit gnome ! avait soudainement crié Bartol en interpellant son ravisseur.

— Que veux-tu gentil Marsalè… ?

— Finalement, c'est une bonne chose que tu te sois présenté sur mon chemin. C'est la providence qui t'envoie !

Les deux hommes avaient parlé sans se regarder, le gravitant libéré de la résistance de l'air continuait à emmagasiner de la vitesse horizontalement pour se placer en orbite basse. Il éjectait rageusement sa réserve de masse, torrent de matière en fusion qui franchissait l'étranglement des tuyères avec une vitesse relative de trois cents kilomètres par seconde. L'accélération les enfonçant dans leur dossier, aucun des deux n'avait eu envie de fournir un effort pour se tourner vers l'autre.

— La providence qui m'envoie ! La peur t'a déjà rendu fou, Marsalè ? Alors là… surprise ! Je ne m'attendais pas à ça de ta part. Si l'on s'en réfère à une légende tenace, ta ville est pourtant réputée pour abriter des hommes d'une autre trempe.

— Une trempe ! C'est pas l'envie qui me manque de t'en filer une bonne. Mais… J'attendrai. Je suis, par contre, impatient de rencontrer ton maître. Je veux dire ton maimaitre, gentil toutou.

— Et… pourquoi vois-tu en moi ta providence ?

— Parce que, justement ! tu vas me conduire auprès de ton maître. Il y a longtemps que j'ai envie de parler face à face avec So Zolss. Je vais lui expliquer que son règne n'est déjà plus qu'une illusion. Et que

l'histoire ne retiendra finalement pas grand-chose de son cher pouvoir ! Normal ! Elle ne retiendra que sa dernière et plus grande performance. Performance réellement exceptionnelle qui éclipsera tout ce qu'il aura pu faire d'autre dans sa longue vie.

Ils étaient restés un moment silencieux, toujours tassés dans leurs fauteuils par une accélération de deux g. La coque transparente du gravitant ne cachait rien du magnifique paysage offert par ces altitudes. Sous leurs pieds, dans la nuit de son ombre, la planète mère de tous les hommes rassurait par sa seule présence. Mais, partout ailleurs, autour et au-dessus d'eux, hors de cette protection maternelle, béaient les abîmes noirs et insondables chargés d'innombrables mystères, qui défient depuis toujours les imaginations humaines les plus fécondes. En ces lieux, seule la fine paroi du vaisseau sépare deux extrêmes de l'évolution : d'un côté, le vide, si proche de rien… De l'autre, l'esprit, si proche de tout.

— Tu veux que je te le demande, le Marsalè ? Eh bien, je te le demande : Quelle performance ?

— Un record époustouflant, dit calmement Bartol, le regard perdu quelque part dans la nébuleuse d'Orion. La plus grande chute de l'histoire humaine. Jamais quelqu'un n'a fait mieux. Et, jamais personne ne pourra espérer en faire même le dixième. Tomber du haut de sa salerie de station spatiale, jusqu'au centre du ghetto… Et, tu sais quoi petit gnome ?

— Non petit Marsalè qui fait rire, dis-moi !

— Eh ! bien, reprit Bartol en écrasant machinalement son pouce contre la verrière, tu vas bientôt être un gentil chien-chien sans maîmaître. Qui va bien pouvoir te donner ta pâtée ?

L'homme ne répondait pas. Bartol continua à vider son fiel, tranquillement, sans passion, comme un travail que l'on accomplit plus par devoir que par envie. Une voix étouffée au fond de sa conscience lui répétait qu'il fallait réagir. Mais il n'en avait pas vraiment envie. Il n'avait envie de rien… mis à part de penser à Sandrila Robatiny. Songer à elle aiguillonnait toutefois son orgueil et lui donnait la force de se rebiffer, au moins par la parole.

— Hé ! le Gnome ! tu m'entends ? Tu te fais du souci, hein ! Tu as bien raison.

— …

— Tu sais quoi d'autre le Gnome ? Je vais te dire, ton maître est une véritable fécalerie… C'est sûr, mais je n'irais pas jusqu'à dire que j'ai pour lui un certain respect. Ce serait géantement exagéré. Parce qu'en fait, je prendrais grand plaisir à uriner sur lui… ça m'enchanterait l'âme même. Mais disons que je le considère tout de même comme un être à combattre. Alors, que… Comment bien t'expliquer, pour que tu comprennes, le Gnome ? Disons que… J'ai

tellement de mépris pour les choses comme toi que j'ai trop de respect pour mon urine pour oser te pisser dessus ! Tu comprends, le Gnome ! J'ai toujours eu du mépris pour les gens serviles comme toi. Des petits chiens qui gardent la maison du maître en échange de leur gamelle.

— … …

— Tu ne ris plus de mes âneries, hein ! T'es fâché, le Gnome ! T'as raison. Tu es laid, le Gnome. Affreux petit chien de garde de So ! T'es vraiment un vilain gnome. Pas beau !

— Tu sais le Marsalè, j'entends bien tout ce que tu me dis, mais…

— Mais ? le Gnome, demanda Bartol, en traînant lourdement son index sur la paroi transparente, à droite de son fauteuil.

— Mais, tu sais, le Marsalè… je trouve que tu exagères un peu de jouer les idéalistes plein de grands principes. Tu voudrais être un sympathique hors-la-loi qui combat les gros méchants dans l'ombre. Moi, je veux bien le Marsalè, je veux bien… Le problème, vois-tu, c'est que ces derniers temps… T'es plutôt dans le flou avec ton image d'incorruptible gentil qui a plus d'un tour dans son sac et qui joue à harceler les géants en leur faisant des crocs en jambes. Hein ! Ne trouves-tu pas ?

L'inconnu émit un rire moqueur, ponctué par des expressions idiomatiques martiennes :

— Ha, ha, ha ! T'es un drôle de modèle toi ! C'est quoi ta marque ?

Puis il se tut, probablement en attente d'une réaction de Bartol. Celui-ci souleva sa tête, que l'accélération rendait deux fois plus lourde que d'habitude, pour regarder son ravisseur par-dessus la protection latérale gauche de son appuie-tête. Il rencontra un regard narquoisement énigmatique car l'autre faisait comme lui.

Bartol nota qu'il tremblait légèrement sous l'effort qu'il fournissait pour décoller son crâne de son appui. Un voile de grimace mal contenue contribuait à donner l'impression qu'il forçait même beaucoup. Plus de 2 g aurait visiblement été un défi pour son cou. Cette faiblesse musculaire, commune à tous ceux qui n'ont pas une grande habitude de la forte gravitation terrestre, ainsi que son accent et ses expressions de langage étaient révélateurs. L'homme avait dû vivre longtemps sur Mars. Il était beaucoup plus fort qu'un véritable Martien cependant. Ceux qui naissaient et vivaient en permanence sous les globes géants du monde rouge souffraient sous l'inconfortable pesanteur de 1 g sévissant sur la planète bleue. Leur poids habituel était multiplié par (3) 2,65. Selon leur âge, il leur fallait entre une trentaine de jours et plusieurs mois pour apprendre à marcher sans tituber sous la charge de leur propre masse. Certains n'y arrivaient même jamais. Ceux qui pouvaient se le permettre avaient recours à la technologie : squelette en microstructure de carbone et fibres musculaires assistées les aidaient considérablement, voire les

affranchissaient de cette épreuve.

Au bout de son effort, le ravisseur laissa sa face moqueuse choir au fond de son fauteuil. Cela avait paru très pénible pour lui, mais il parvenait tout de même à soulever sa tête dans une pesanteur de 2 g. C'est un résidant alternatif, pensa Bartol, il doit vivre approximativement autant sur un monde que sur l'autre.

— Oui ! T'es plutôt dans le flou, en ce moment, reprit l'inconnu, probablement pour attiser la curiosité de son prisonnier chimiquement ligoté. Un drôle de modèle !

— Bon ! Ça t'enchante l'âme que je te demande, le Gnome. Alors je te demande. Pourquoi tu dis que je suis dans le flou ?

— Tu ne vois vraiment pas, le Marsalè ?

— Non, petit gnome de Mars. Dis-moi.

D'un seul coup, l'accélération cessa. Ils commencèrent à flotter dans la cabine. Après avoir dépensé la majeure partie de ses réserves de masse éjectable, le gravitant avait atteint les vingt-huit mille huit cents kilomètres à l'heure de l'orbite basse terrestre. Depuis presque une minute, ils avaient atteint le côté diurne de maman Terre. Splendeur ronde et bleutée, couverte d'arabesques de tendres nuages, elle prodiguait sa douce lumière. Bartol eut l'impression de voir planer une pensée en travers de sa tête. Molle, grise, terne sans importance. C'était une question : où m'amène ce type ? Il se sentait légèrement concerné par ce problème, mais il était bien trop occupé à faire des efforts désespérés pour rester en colère. Cela pouvait attendre, il verrait bien de toute façon. À quoi bon s'en soucier, puisqu'il n'y pouvait rien changer ?

— Attache ta ceinture, ordonna l'homme.

Toujours diminué par la substance qui annihilait sa volonté, Bartol s'exécuta en actionnant la boucle magnétique de son fauteuil. Il était toujours nu des pieds à la tête. Il ne s'en souciait guère, si ce n'est qu'il ressentait une étrange sensation à se voir séparé du vide spatial par la seule épaisseur de cette coque transparente comme du cristal. Le matériau dont la surface intérieure était sans cesse arpentée par des microorganismes, des acariens génétiquement modifiés figurant parmi les plus petits angémos, présentait toujours une transparence irréelle. Inlassablement récurés par d'invisibles armées de gloutons minuscules mais voraces qui dévoraient toute trace de graisse ou d'autres souillures organiques, les intérieurs demeuraient comme neufs. Ces besogneuses petites bêtes à faire le ménage, créées par Entomogéna et commercialisées sous le nom de « Angéblancs », formaient une des généreuses sources de profits grossissant le fleuve de ranks qui alimentait la gueule béante du coffre de Sandrila Robatiny. Plusieurs fois déjà, Bartol avait éprouvé le besoin de presser un doigt contre l'invisible mur pour y laisser une empreinte digitale, qui disparaissait

en quelque deux minutes. Il avait eu besoin de rassurer le côté intuitif de son esprit en lui offrant la preuve qu'il y avait bien quelque chose, là, entre lui et la mortelle rencontre avec le vide. Même légèrement vêtu, son appréhension eût été moins grande. Protection de toile comiquement dérisoire ! Il en avait bien conscience, mais il ne s'en voulait pas trop. D'autres que lui se seraient sentis mal à l'aise, nus dans les étoiles. Gardant espoir que la drogue finirait par se dissiper, il essaya de souffler sur la braise mourante de son indolente colère.

— Eh bien gnome de Mars ! dit-il, le regard vide et fixe. Personne ne racontera un jour l'histoire du gnome de Mars et du Marsalè, pas vrai. Alors pourquoi ce suspense géantement exagéré. Ne te fais pas prier, finis tout ton vomi !

Après cet effort de concentration pour suivre la conversation et pour être le plus désagréable possible, il vérifia que la ceinture le retenait bien sur son siège. Quelle désagréable impression de s'imaginer en train de dériver dévêtu dans les noirceurs de l'espace, l'épiderme livré à la terrible morsure du néant !

— Je voulais simplement dire que, d'après ce que je pense savoir, tu ne combats plus tous les mauvais géants avec la même volonté de leur nuire. Tu fais du favoritisme. Tu accordes une certaine clémence à un de ces grands méchants. À UNE grande méchante, je veux dire.

L'homme s'arrêta encore de parler. Il regardait le fond des étoiles, devant et au-dessus d'eux. Bartol imagina que le gravitant restait en orbite très basse pour rattraper un vaisseau qui devait les attendre, quelques kilomètres plus haut.

— Je suis clair, non ! Facile de voir où je veux en venir ! Alors arrête de me jouer ton rôle du sympathique et incorruptible insoumis brandissant sa fierté du haut de ses embuscades. Ce n'est pas parce que tu viens de te faire ajouter deux ou trois kilos de pectoraux que tu vas m'interpréter les gros bras bagarreurs, défenseurs des libertés. Cette image est incompatible avec tes principes à géométrie variable. Et puis autre chose qu'il faut que tu saches, je suis vraiment désolé de te ravir la vedette, mais il y a de fortes chances pour que j'urine sur So Zolss avant toi. De très fortes chances, en effet, à moins que tu n'arrives à t'évader de ce gravitant à l'instant. Mais je t'imagine mal exposer ton torse viril de grand gladiateur Marsalè à une rentrée dans l'atmosphère.

Il s'interrompit dans un éclat de rire et ajouta :

— En plus tu as laissé ton char à Rome.

Nouveau rire avant de poursuivre :

— Mais je voulais te dire, tu nous as offert un beau combat. J'étais parmi les spectateurs sur les gradins. Alors là, surprise ! Brillant coup d'épée, le Marsalè ! Tu es un super modèle, c'est quoi ta marque ! Bon, Claudius Ouraganus t'a fait perdre la tête mais tu n'avais déjà plus

vraiment ta tête à toi. Pas vrai ! Tu n'étais déjà plus vraiment toi-même. Tu te fais re-sculpter de la tête au pied. Tu te fais des grimaces dans ton miroir…

L'inconnu baissa ses yeux, pour poser sur son auditeur un sourire silencieux lourd de railleries. Les bras et les jambes flottants, ils se scrutèrent en silence. Bartol se sentait humilié. D'abord parce que cet homme connaissait inexplicablement des détails de sa vie privée ; il se demandait bien comment. Ensuite parce qu'il y avait du vrai dans ce qu'il disait. Comment prétendre n'avoir pas changé de bord en reconnaissant être fou amoureux de Sandrila Robatiny ? Cette petite pensée voletait de temps en temps dans sa tête, mais il la chassait d'un revers de main imaginaire en se faisant une vague esquisse de promesse : « Je verrai ça demain ».

— Tu dis plus rien le Marsalè ! Tu te fais du souci, hein ?! C'est L'Invisible qui va se demander où tu es passé quand il va constater que tu n'es plus dans ton coin. Il va peut-être consoler Sandrila. Maintenant qu'elle a pris goût à l'aventure. Tu sais, un intrépide combattant de l'ombre ou un autre…

— Comment sais-tu tout ça, salerie de gnome Martien !

— Tsss, tsss, tsss ! Des insultes ! Encore un gros boudé ! Je te disais donc, que je vais te faire l'affront d'uriner sur So Zolss avant toi ! Parce que mon maître, comme tu dis, désire que je le fasse. Je me retiendrai pour avoir la vessie bien pleine, comme ça je le ferai pour nous deux si tu veux.

— Tu as vraiment beaucoup d'humour, tu es un gnome de bonne compagnie. Mais si tu pouvais rapidement en venir aux faits. Après tu me raconteras tes bonnes blagues.

— Tu me presses, le Marsalè ! Tu me presses ! … hum !… Soit ! je vais t'annoncer toute la partie du programme que je suis autorisé à te communiquer.

Ils se plaquèrent mollement dans leur fauteuil. Une légère accélération, dans les cinq centièmes de g environ, venait de reprendre le contrôle du gravitant. Le point de rendez-vous ne devait plus être très loin, quelque part plus haut. Ils allaient monter doucement à sa rencontre.

— Donne-moi ton bras gauche, ordonna l'homme.

Bartol tendit son membre, l'air interrogateur.

— Pourquoi le Gnome ?

Le ravisseur posa un petit appareil injecteur sur la peau de Bartol et l'actionna. L'accélération cessa, elle n'avait duré que quelques secondes. Une demi-révolution plus loin, le gravitant monterait sur son orbite à la rencontre de son rendez-vous spatial. Même les plus hautes technologies composent avec les lois de l'Univers et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'elles sont des technologies et non de la

magie.

— C’est pour commencer le programme dont je voulais te parler, Marsalè. Il est simple à expliquer, car je ne suis pas autorisé à te dire grand-chose. En résumé donc, tu vas faire quelque part un gros dodo pour un temps indéterminé, voilà tout ce que je peux te dire. Je te proposerais une affaire aussi, sans doute. Mais ça, c’est autre chose, entre nous seulement. Nous verrons ça ensemble le moment venu.

Déjà, Bartol entendait la fin de cette phrase, qui ne lui apprenait rien, comme dans un rêve. Il eut la vision de son sexe qui flottait d’une manière qu’il jugea ridicule. Puis, il crut voir, penché vers lui, celui qu’il s’était plu à appeler le Gnome. Son regard s’engouffra dans l’espace et son esprit retourna implacablement vers Sandrila Robatiny. Chacun de ses sens apportant son propre souvenir d’elle. Il entendit sa voix, vit son visage et son corps, caressa ses formes, goûta sa peau, savoura son odeur et son goût… Ses mains évoquèrent des courbes qui n’en finissaient pas de se transformer. La pulpe de ses doigts se souvint d’une texture délicieusement lisse et tendre, d’une pilosité soyeuse autour d’une humide tiédeur. Sa verge ressuscita de longs spasmes éjaculatoires. Il pensa à deux rondeurs rebondies et élastiques. Il pensa à leurs coïts en équilibre constant entre la fougue et la tendresse, à des griffures, des gémissements, des cris, des morsures, des halètements… Flottant sur son fauteuil, retenu par la ceinture, un peu replié sur lui-même, la tête tournée vers les étoiles, profondément endormi, en pleine érection, il libéra un grognement d’aise.

— Hé ! Grand gladiateur, plaisanta l’inconnu. Tu as sorti ton glaive ! Tu as cru voir passer Ouraganus ?

Constatant qu’il ne pouvait être entendu, il eut un haussement des sourcils et un imperceptible mouvement de tête en pensant : drôle de modèle, ce Marsalè.

Suivant sa trajectoire elliptique, le gravitant ralentissait imperceptiblement en montant à la rencontre de son rendez-vous spatial. Un vaisseau l’attendait sur une orbite parfaitement circulaire.

Papa le gros vert dit bonjour

L’Invisible lui avait garanti qu’avec le LCR de l’Organisation, elle pouvait désormais utiliser sa céph sans que ses communications fussent écoutées et que, grâce aux piranhas qui prendraient dorénavant et dès maintenant soin de son anonymat, elle ne serait plus localisée, quel que fût l’identificateur qu’elle touchât ! En passant devant un établissement de plastique corporelle, l’envie lui était venue d’utiliser cette liberté en se parant d’un biogrimage. Le désir de détourner l’attention de C sur quelque chose d’autre que les détails de son aventure avait, c’est certain, inconsciemment motivé cette démarche. On lui en avait proposé plusieurs, les derniers. Mais son attention avait été retenue par un qui datait de quelques semaines ; cette œuvre s’appelait « Chair d’étoiles ». Moins de dix minutes plus tard, une ombre magnifique, pleine d’amas d’étoiles et de galaxies, reprenait sa route vers le magasin Amis Angémos de Marsa. Elle en franchit bientôt l’entrée, avec cette allure décidée qui était la sienne, et qui évoquait l’inexorable progression d’un brise-glace. Sans ralentir, elle obliqua sur la gauche pour prendre la grande allée des angémos pour enfants et pressa encore le pas. Sur sa gauche, derrière les surfaces vitrées, rendues quasi invisibles par les soins de quelques millions d’angéblancs, des peluchons de toutes tailles et de toutes couleurs répétaient des bouts de phrases, des exclamations ou des commentaires qu’ils avaient à un moment donné entendu dans le public. Les mots émis par les uns étant aussitôt reproduits par les autres, certaines chaînes de syllabes se propageaient d’un bout à l’autre de la longue allée. Ondes insolites, dont le milieu de propagation était ces êtres vêtus de fourrures exceptionnellement profondes de couleurs tonitruantes et incrustées d’immenses regards, selon le moment, comiquement sérieux ou nostalgiquement lointains. Un « Papa ! Papa ! je veux le gros vert là-bas » anonyme croisait un « Coucou ! coucou ! Dis bonjour » d’une provenance inconnue, avant de percuter de plein fouet un « Les trois petits sur le caillou, pourquoi ils ne parlent pas ? ». Complètement indifférents à la signification de leurs paroles, les peluchons offraient une parfaite représentation d’entropie sonore. La déstructuration allait bon train. Les trois phrases énumérées ci-dessus pouvaient rapidement donner, par exemple : « Papa le gros vert dit bonjour sur le caillou » ou « Les trois petits gros cou ils parlent pas ». Le tout avec changement de voix à la volée. Le public hurlait de rire et répétait les phrases les plus drôles à haute voix. Les rires, les cris et les phonèmes se mélangeaient encore pour donner une illustration acoustique de la soupe primitive qui débouchait finalement sur une sorte de : « Pa ! hihi ! couc

jourcailougros sur là-bas trois pa… » en passant soudainement d'une voix de petite fille à une voix d'homme d'une syllabe à l'autre. De nouvelles déclarations sans cesse réinjectées dans ce système maintenaient un équilibre de proportion entre les éléments pourvus d'une signification et les rafales de phonèmes aléatoires.

La bicentenaire buta contre un jeune garçon d'une dizaine d'années qui traversait l'allée en hurlant de rage et en gesticulant pour manifester sa rancœur.

— Moi, j'ai pas de peluchon, criait l'enfant, à l'adresse d'un adulte, probablement un parent.

— Excusez-le, dit ce dernier à l'Éternelle. Il est très capricieux. Ces peluchons sont trop chers. L'année dernière je lui ai acheté un calimignon mais comme c'est plus à la mode il l'a abandonné dehors. Vous vous…

La patronne de Génética Sapiens lui accorda un sourire compatissant et reprit sa marche. Elle n'avait pas fait dix pas de plus qu'un gardien en civil l'intercepta.

— Madame ! Bonjour, excusez-moi. Votre sac.

— Quoi mon sac ?

— Les détecteurs n'ont pas identifié son contenu. Je suis désolé, mais j'ai des ordres.

— Je suis madame Aïcham N'go, contactez immédiatement monsieur Polikant. Dépêchez-vous.

Le gardien marmonna avec sa céph en caressant la combinaison noire et son contenu sexy cosmique du regard.

— Bonjour, Madame N'go, dit le directeur du magasin Amis Angémos de Marsa. Je vous prie de bien vouloir excuser le gardien. Nous avons tellement de problèmes avec certaines associations anti-angémos. L'une d'entre elles n'hésite pas à envoyer des terroristes armés qui…

— Soyez aussi concis que possible, s'il vous plaît, trancha-t-elle.

Il s'inclina avec une déférence exagérée si bas et si longtemps que Sandrila Robatiny ne put réprimer son impatience et son dégoût.

— Debout, Barlox ! Debout ! Vous êtes un homme, pas un… euh… pas une larve !

Le dernier mot fut éjecté de sa bouche comme un crachat, et l'ensemble de ses paroles lui avait échappé. Elle s'en voulut immédiatement d'avoir un instant oublié son rôle d'Aïcham N'go. Mais elle ne dramatisa pas outre mesure, son erreur n'était pas si grave après tout ; elle avait le logiciel de connexion au Réseau qu'elle était venu chercher à Marsa. Tout allait rentrer dans l'ordre à présent. Dans un instant, elle n'aurait plus besoin de se cacher. Les rênes et le trône de Génética Sapiens l'attendaient. Elle était prête à dépenser une partie de sa fortune pour aider l'Organisation à répandre son LCR. So Zolss avait perdu et son impatience de le lui faire savoir était grande. Tout était clair et simple dans sa tête. Il lui serait facile de profiter de sa position de force pour imposer sa volonté à cet ancien maître des mondes, mais, avant de traiter quelque affaire que ce soit, elle avait l'intention de lui ordonner de libérer Bartol sur-le-champ.

Elle se sentait en pleine forme. Elle se sentait pleine d'énergie. Elle se sentait plus déterminée et plus féroce qu'elle ne l'avait jamais été. Elle se sentait Sandrila Robatiny.

Le gardien, interloqué par l'autorité dont faisait preuve cette inconnue et par la politesse aussi exagérée qu'inhabituelle de son directeur, préféra s'éclipser discrètement. Barlox Polikant se releva mais resta voûté sous le poids de cette servilité qui depuis toujours lui écrasait les épaules. Cette personne qu'il ne connaissait pas, il ne la voyait que pour la deuxième fois, dégageait quelque chose qui le dominait tellement ! Il sentait bien qu'elle était de la même trempe que sa terrible patronne. Elle paraissait provenir de la même forge que celle qui avait donné le jour à Sandrila Robatiny, la forge de vulcain.

— Monsieur Polikant ! reprit-elle, veuillez me regarder dans les yeux et me conduire à elle.

Un conflit épouvantable commença à mordre les viscères du directeur. Terrible mâchoire ! Cet homme fut le siège d'un combat intérieur opposant deux antagonistes de forces égales, deux sous-

produits de sa soumission. D'un côté du ring, son extrême obédience hurlait qu'il fallait exécuter cet ordre et par conséquent relever la tête, de l'autre, son incoercible terreur d'affronter le regard d'une personne si autoritaire se pendait de tout son poids à son menton. L'Éternelle parvint à entrapercevoir, très fugitivement, deux yeux ruisselants d'épouvante et de souffrance, à la suite de quoi son employé se plia de nouveau jusqu'au sol et tendit un bras pour l'inviter à marcher.

— Par là, Madame N'go. Voulez-vous que je porte votre sac ?

Elle connaissait le chemin. Excédée, elle le dépassa en lançant par-dessus son épaule :

— Avertissez-la que je l'attends dans la pièce habituelle.

— Mais…

— Quoi d'autre ?

— Elle vous attend dans ses appartements privés. Elle m'a demandé de vous y accompagner.

— Où se trouvent ses appartements ?

En dehors du rôle qu'elle devait jouer, Sandrila Robatiny ignorait leur emplacement tout autant qu'Aïcham N'go. Comment toutes ses résidences de par les mondes eussent-elles pu être connues d'elle ?

— Tout en haut, confia Barlox Polikant, un doigt tendu vers le plafond. Dans la pointe de la pyramide, Madame N'go.

— Bien… Alors je vais commencer à monter. Dites-lui donc que j'arrive seule. Qu'elle vienne à ma rencontre.

Les entrailles du directeur furent livrées en pâture à un nouveau monstre. La patronne lui avait ordonné d'escorter cette femme. Obéir l'aurait tellement rassuré ! tellement apaisé ! Mais, d'un autre côté, comment trouver le courage de tenir tête à cette femme qui dardait ses injonctions avec une aisance si naturelle ? Il faillit enfanter dans la douleur d'une de ces sortes de « Mais… » ou de « Heu… » qui n'ont qu'une fonction phatique destinée à gagner du temps, mais il réalisa qu'elle était déjà partie. Sur le moment, cela le détendit. Mais il fallait à présent prévenir la patronne. Un large fleuve de bile l'emporta dans ses flots ; il fit ce qu'il put pour nager courageusement vers la rive.

Elle décida de parvenir au quatrième étage en prenant un des escaliers roulants utilisés par la clientèle. C ne serait probablement pas sur place avant plusieurs minutes. C'était une bonne idée d'utiliser ce temps pour visiter le magasin comme l'eût fait une simple cliente ; de plus cela lui permettait d'éviter la compagnie de Polikant. Ce Polikant ! Un dernier soupir effleura son esprit quand elle posa le pied sur l'escalier portant le numéro vingt et un. En s'élevant lentement, elle eut une meilleure vision de la taille et de la forme de ce point de vente. Tout en bas, un carré de mille mètres de côté offrait la plus grande surface. Au-dessus, sept étages, le premier et le dernier d'une hauteur de plafond de cinquante mètres, les autres séparés par un intervalle de vingt-cinq mètres comportaient en leur centre un grand trou rond dont le diamètre était proportionnel à leur hauteur. Selon la manière de considérer les choses, on pouvait également dire à propos de ces étages qu'ils étaient de simples balcons circulaires d'une circonférence d'autant plus grande qu'ils étaient plus hauts. L'ouverture du premier niveau, la plus petite, avait un rayon de deux cents mètres. Décrit d'une façon ou de l'autre, l'ensemble avait un peu l'allure générale d'un amphithéâtre géant. Une centaine d'escaliers roulants, dans des tubes de verre, rayonnaient depuis le sol ; cinquante pour monter à l'assaut des étages tenant lieu de gradins et autant pour en redescendre.

En prenant de la hauteur le long d'un de ces tubes, l'Éternelle regardait s'ouvrir sous elle cette infime partie de son empire. Un empire si grand, si immense, si démesuré qu'il existait de nombreuses structures de cette taille et de ce prix qu'elle n'avait jamais vues. Un empire qui repoussait ses frontières si loin que tout le monde les avait depuis longtemps perdues de vue. Un empire gigantesque et tentaculaire dont les moindres ramifications battaient au rythme du pouls de Sandrila Robatiny. Un empire fait comme une amibe monstrueuse toujours affamée qui étendait ses pseudopodes dans toutes les directions à la recherche de nouvelles proies et qui était aujourd'hui en mesure de phagocyter le seul monstre plus gros qu'elle. So Zolss serait obligé de s'incliner ; elle lui expliquerait leur situation réciproque, comme lui-même aimait tant le dire, pensa-t-elle. Elle eut un soupir intérieur. La victoire avait été obtenue avec tant de facilité qu'elle en était presque déçue. C'est du moins l'explication qu'elle donna à cette langueur inattendue qui engourdissait l'enthousiasme et la joie bien légitimes que son triomphe eût normalement dû faire éclater.

Au milieu de son ascension, elle eut l'impression de s'éveiller

brutalement. Deux marches plus haut, sur sa gauche, grand et maigre, sans un seul vêtement mais arborant un biogrimage bigarré d'une laideur épouvantable, un homme parlait à une sorte de grosse souris jaune qu'il portait dans ses bras. Il lui montra quelque chose en bas et marmonna dans son oreille, en jetant des regards tendus à ses voisins ; un peu comme s'il eût confié quelque important secret. Trois marches plus bas, un enfant, une main dans la poche, un doigt dans le nez, regardait en l'air. Le point le plus haut du plafond était un carré de cent mètres de côté ; c'était le sommet d'une pyramide tronquée au milieu de laquelle pendait le sigle lumineux d'Amis Angémos : deux « A » s'interpénétrant à moitié, à l'intérieur du G ovoïde de Génética Sapiens.

L'impératrice anonyme replongea dans ses pensées rêveuses. Ses yeux zoomaient parfois machinalement sur des détails dans la foule. Les humains étaient si nombreux. Ils se ressemblaient tous, vus d'une certaine distance. Depuis longtemps, la science mercatique avait étudié leurs réactions pour en tirer les grandes constantes. Le comportement des masses a toujours été aussi prévisible que celui des entités physiques. Lorsqu'ils sont soumis à un champ gravitationnel, ou à une accélération, les liquides épousent la forme des parois qui les contiennent. Les hommes accourent quand on fait de la publicité.

Pensive, elle atteignit le premier étage. Elle marcha sans en avoir vraiment conscience droit devant et pénétra dans un tube en partance pour le deuxième. À travers la paroi cylindrique transparente, son regard vague et errant tomba lentement vers le sol à la manière d'une feuille morte paresseuse. Au rez-de-chaussée un tiers de la surface était occupé par les Angémos pour enfant. Les deux autres tiers montraient une grande variété d'êtres. Notamment les oiseaux, spécialement appréciés pour leur plumage et leur chant. Il y zigzaguait aussi un labyrinthe d'aquariums. Les angémos marins avaient beaucoup de succès.

Des troupeaux d'humains qui vont regarder des bancs de poissons, pensa-t-elle. Et ceci grâce à moi. Voici mon œuvre. J'ai amené des tas de créatures à venir regarder des tas d'autres créatures derrière des vitres. Un malaise étrange, mal défini, se faufila dans son cœur. Bartol n'aime sûrement pas ça. Pourquoi me combattait-il ? Il me combat parce que tout cela est ridicule. Il doit exister une autre manière de régner, nous verrons ça ensemble quand tu seras près de moi, mon amour.

Choc violent ! L'impression de recevoir un plein seau d'adrénaline glacée dans la poitrine stoppa brutalement la douce errance de ses pensées. Avait-elle dit « mon amour » ? Non, je n'ai pas parlé, se rassura-t-elle en dirigeant des regards de petite fille timide et confuse vers l'homme maigre et… L'enfant n'était plus là. Il avait dû descendre

au premier. Une dizaine de marches plus bas, étaient à présent deux jeunes femmes qui parlaient beaucoup en éclatant de rire régulièrement. Tout en étant consciente que cette pensée était ridicule, elle ne put réprimer l'impression d'être la cible d'une moquerie. Ces deux derniers mots avaient investi ses réflexions d'une manière si inattendue ! C'était comme si… Ils avaient violé son esprit ! Littéralement ! Ils s'étaient fait entendre aussi distinctement que si elle les avait prononcés à voix haute. Elle tressaillit et, sans y prendre garde, elle serra les anses de son sac des deux mains au point de se faire blanchir les jointures. En trois quarts de seconde, son esprit en surrégime élabora et testa plusieurs échappatoires. La négation : Non ! elle ne l'avait pas vraiment pensé. La dédramatisation : Elle l'avait pensé, oui, mais machinalement. La distraction : Son cerveau un peu surmené avait certainement puisé ces mots au hasard, par erreur. Et, bien sûr, la classique prorogation : On pourrait de toute façon voir ça plus tard. Durant le dernier quart de seconde, elle eut la sensation de rougir à l'intérieur d'elle-même. Complètement détachée des choses et des événements extérieurs à elle, elle fut son propre monde en se donnant seule la réplique. Pour mettre fin à ce débat intérieur, elle haussa les épaules et adressa une pensée en forme de « Et alors ! Je fais ce que je veux ! » à un hypothétique personnage, mal défini et spontanément inventé par ses soins pour subir sa révolte. Révolte déclenchée et attisée par ce singulier besoin de se justifier et de rendre des comptes, même quand on est seul. Démonstration étonnante du fait que l'on peut être intimidé par ses propres pensées. Lorsqu'on réalise ! s'intimider soi-même ! se dit-elle à l'apogée de sa confusion.

L'entrée du tube par lequel on accédait au troisième se trouvait juste derrière la sortie de celui qui conduisait au second. Elle franchit son ouverture en quelque sorte dirigée par ses jambes, comme si ces dernières eussent seules pris l'initiative d'aller plus haut.

La déesse de l'or

Un cyclone de sons purs emportait C dans un monde de purs sons. Seule dans les appartements réservés de la patronne, au sommet pyramidal de la structure de vente Amis Angémos de Marsa, elle dansait dans la lumière, avec pour toute vêture un des derniers biogrimages d'Alga Sorem. Cette œuvre, baptisée « Peau d'or » par sa créatrice, n'utilisait pas les techniques dites caméléons mais une pigmentation d'un indice de réflexion éblouissant. Des pieds à la tête, la jeune femme donnait en effet la plus parfaite impression d'être entièrement faite d'or. Même ses longs cheveux, qui au rythme de ses mouvements violents et saccadés volaient en tous sens et lui fouettaient les flancs, eussent pu être confondus avec des fils d'or, tant ils lançaient d'extraordinaires chatoiements. Le soleil, cordialement accueilli par les quatre baies triangulaires, prenait visiblement grand plaisir à jouer sur cette vivante statue de métal précieux.

La céph de C diffusait directement dans ses cellules nerveuses une musique que des tympans n'eussent pu entendre qu'en partie seulement. L'élimination totale de la partie matérielle des capteurs sonores humains, c'est-à-dire tout ce qui constitue l'oreille, permet effectivement d'augmenter considérablement la plage des fréquences des sons utilisables et garantit de surcroît l'élimination de toutes les déformations, défauts inhérents à tout système mécanique. Certains puristes dénonçaient la céph-musique, arguant que les véritables sons passent par les tympans, sinon ce n'est pas de la musique, qu'il lui manque quelque chose… Quelque chose de difficile à expliquer. Quelque chose au niveau du ressenti, que seul un artiste peut discerner. La céph-musique est froide, sans âme… etc. D'autres, pas plus musiciens que mélomanes, mais soucieux de respecter le créateur, donnaient l'alarme en expliquant que si Dieu avait donné des oreilles aux hommes, c'est parce qu'il désirait qu'ils s'en servissent. Mais la majorité des jeunes, comme ils l'ont toujours fait depuis le commencement des temps, ne tenait compte d'aucune de ces remarques. Encore libres de tous préjugés, ils se passionnaient pour tous les arts céphaliques.

Dans la masse cérébrale de C, était le son pur. Le son pur qui excitait ses neurones. Qui excitait ses neurones loin au-delà des limites de l'audible. Dans ces registres de vibrations qui, pour l'oreille, sont soit des infrasons soit des ultrasons. Surgissent alors, au cœur de ces territoires acoustiques inexplorés, des sensations auditives nouvelles, surprenantes et inattendues. Sandrila Robatiny C dansait comme la déesse de l'or, comme la maîtresse du Soleil. Dans son esprit envoûté étaient des tonalités hors de portée de l'imagination de ceux qui n'ont

jamais entendu de céph-musique. Son corps d'or, éclatant de brillance, ondulait, rutilant et se tordait, chatoyant. Il y avait cette sorte de houle sonore de très basse fréquence donnant une impression de grandeur démesurée et de puissance enivrante. Sur ces longues vagues était une tempête. Des médiums jusqu'aux suraigus, son cerveau, à la limite d'entrer en transe, s'emplissait de gerbes, de vrilles, de volutes, de spasmes, de plaintes, de déchirements, de hurlements, de murmures… Sandrila Robatiny C était une magnifique sculpture taillée dans un morceau de soleil, une œuvre parfaite du dieu Hélios dansant les yeux fermés dans une vive lumière qui caressait ses formes et jouait avec ses contours. Cette silhouette éclatante donnait en plus la surprenante impression d'être en lévitation car le sol sous elle était d'une transparence parfaite, totalement exempt de la plus minime souillure et du plus léger reflet. Seule, une petite déformation, au bout d'une pointe de pied, révélait furtivement de temps à autre que ce spectacle avait un support. Ses mouvements exprimaient ce que le son pur faisait naître au fond d'elle. Ils se calmèrent lentement, se firent plus amples, plus souples, plus onctueux. Après la terrible tempête, C coulait à présent dans un profond flot de céph-musique nostalgique. Ses doigts ondulèrent en remontant devant son visage, comme pour mimer quelque fluide émotif. Apaisement…

Soudain, l'onde calme de cette céph-musique sereine reflua. Une voix mielleuse, qu'elle connaissait bien, s'insinua dans ses cellules nerveuses auditives. Répugnance !

— :: Excusez-moi de vous déranger, Mademoiselle, mais vous m'aviez recommandé de vous prévenir dès que madame Aïcham N'go serait là. Elle vient d'arriver. Elle se dirige seule vers vous. Elle… … … …

— :: Elle quoi, Polikant ? lâcha-t-elle, essoufflée et frustrée.

L'interruption était d'autant plus malvenue que dire qu'elle n'appréciait pas cet homme était un bel euphémisme. Au fil des jours, il lui inspirait une répulsion de plus en plus grande. Elle nota qu'il parlait sur un ton altéré par l'émotion et s'interrogea sur la source de son émoi.

— :: Je vous écoute Polikant.

— :: Elle a préféré que je ne l'accompagne pas. Elle a pris un tube public au lieu du transporteur privé en ma compagnie. Je peux pourtant vous assurer que je lui ai répété plusieurs fois que vous m'aviez demandé de l'accompagner. Plusieurs fois… Mais… Elle a tout de même préféré se passer de ma compagnie.

Comment ne pas la comprendre, sourit intérieurement la jeune Sandrila Robatiny. Elle baissa la tête pour regarder entre ses pieds à travers la plaque transparente ; ses longs cheveux coulèrent autour d'elle, comme une cascade d'or qui toucha ce sol invisible. Ses iris

dorés zoomèrent pour regarder tout en bas, plus par habitude que dans l'espoir de voir quelqu'un. Dans cette foule, même équipée du logiciel de reconnaissance de forme de sa céph, dix minutes eussent été nécessaires pour localiser une personne. Peut-être davantage même.

— :: Lequel ?

— :: Quel quoi, Mademoiselle ?

— :: Quel tube Polikant enfin ! Quel tube ? Faites donc quelque chose pour réveiller la matière grise qui hiberne dans votre crâne !

Elle secoua la tête pour exprimer son agacement ; la cascade d'or ondula.

— :: Le numéro vingt et un, Mademoiselle.

— :: Depuis combien de temps ?

— :: Depuis environ deux minutes, Mademoiselle.

— :: Je vais à sa rencontre, conclut-elle, afin de jouer le jeu convenu avec l'Éternelle.

Madame N'go n'était pas censée pouvoir ouvrir toutes les portes qu'il fallait franchir pour arriver céans. Il fallait être au moins le directeur du magasin pour se faire obéir de la plupart d'entre elles, certaines ne s'ouvrant même que devant Sandrila Robatiny. Celles des appartements privés ne s'effaçaient bien sûr qu'à la lecture du code génétique de cette dernière. Ou de Sandrila Robatiny C évidemment… Mais ça, personne encore ne le savait… … Théoriquement du moins…

En une fraction de seconde, deux commandes mentales se suivirent. Elles firent naître dans la masse cérébrale du clone des configurations électriques interprétables par le logiciel de sa céph. La première coupa la communication sans autre forme de politesse. La seconde interrompit également la réception céph-musicale (en provenance de Méga-Standard musique, canal 2647) avant que le volume ne remonte automatiquement. La jeune Sandrila Robatiny maîtrisait déjà une vingtaine de commandes mentales. C'était d'un grand confort et d'une inégalable rapidité pour exécuter les manœuvres les plus courantes : accepter, refuser une communication et raccrocher. Se connecter aux adresses principales d'informations, de reportages, artistiques, cartes des mondes… Régler le volume sonore. Changer la focale, et la longueur d'onde de sa vision… Ses performances céphaliques étaient le produit d'un énorme travail accompli avec une obstination Sandrila Robatinyque. Elles étaient, à juste titre, une source de fierté. Les commandes mentales étaient appelées à devenir de plus en plus faciles à utiliser grâce à l'évolution du logiciel système des céphs, mais, pour l'heure, peu savaient encore les utiliser avec dextérité.

C entra dans le transporteur stationné contre l'une des quatre baies vitrées et toucha la plaque d'identification pour ordonner :

— > En haut du tube vingt et un.

Le véhicule démarra en répétant :
— < En haut du tube vingt et un.

Tu es Sandrila Robatiny, hurla-t-elle

En sortant du tube de l'escalier mécanique, au dernier étage, Sandrila Robatiny était toujours plongée dans les remous de ses pensées tumultueuses. Sans voir et sans entendre la foule caquetant dans laquelle elle se trouvait, elle fit quelques pas vers la droite, s'appuya sur la rampe annulaire de cinq cents mètres de diamètre et laissa son regard flâner dans la vacuité conique. Les cent tubes transparents, qui gainaient les marches mobiles et à travers lesquels on voyait d'interminables brochettes de gens, s'ouvraient comme les baleines d'une ombrelle renversée à demi ouverte.

Elle décida d'attendre là, pas loin de la sortie du tube qu'elle venait d'emprunter, pour que C la retrouve facilement sur les indications du directeur. En face d'elle, à peu près à la même hauteur, l'énorme sigle d'Amis Angémos tournait lentement. Deux cents mètres dessous, sur le sol le plus bas, un tube sur deux laissait couler un mince filet de minuscules particules sur deux pattes aux couleurs hétéroclites. Elles arrivaient là en formant, tout autour de l'étage, un cercle qui simultanément se désagrégeait, car elles s'étendaient aussitôt dans toutes les directions, et se restructurait, grâce à celles que les cinquante tubes ne cessaient de déposer. À l'opposé, un tube sur deux aspirait certaines de ces poussières qui de toute évidence venaient se placer devant leur bouche pour se faire gober. On pouvait ensuite les suivre des yeux tandis qu'elles montaient comme un liquide à l'intérieur d'une paille.

L'Éternelle regardait tout ça sans le voir. Elle réalisa que, quelque part en elle, dans ces mystérieuses structures de l'esprit par lesquelles on s'éprouve soi-même, un changement radical s'était produit ; un fardeau pesait sur la conscience qu'elle avait d'elle-même. Où était passée l'énergie en furie qui l'animait d'ordinaire ? Cette espèce de fournaise vitale qui rugissait dans sa poitrine et lui donnait l'impression de pouvoir renverser des armées de titans en distribuant des chiquenaudes. Cette assurance d'orgueilleux cuirassé grâce à laquelle elle avait érigé cet empire avec, pour unique carburant, sa détermination à fuir la misère de sa jeunesse. En ajoutant du lest à son introspection, elle descendit plus bas dans son ressenti. Sa plongée lui révéla une confuse sensation de honte dont l'origine n'était pas claire. Mais, sous son examen attentif, le sentiment se révéla. C'était ahurissant de sa part ! Tout à fait nouveau ! Cependant elle n'en fut pas vraiment étonnée. À vrai dire, ce n'était pas une découverte. Un peu comme ces informations qui sont quelque part en tête, mais que l'on n'a pas encore réellement considérées : elle avait honte vis-à-vis de Bartol. Elle avait honte de se sentir vieille et de lui voler sa

jeunesse. Elle avait l'impression de l'escroquer en lui offrant une marchandise avariée, ignoblement maquillée sous une épaisse couche de technologie. 220 ans, se dit-elle. Je suis née 170 ans trop tôt.

Le sigle d'Amis Angémos qui tournait lentement et majestueusement devint subitement flou. Tout devint subitement flou ! « AA » dans le G ovoïde, les gens, les tubes, les angémos… Elle serra les mâchoires et tous ses traits se durcirent, quand la première larme roula sur sa joue droite. La première depuis… ? Si longtemps !

Arrête ! tu es Sandrila Robatiny, hurla-t-elle silencieusement.

Quelques clignements vigoureux rendirent au monde son habituel aspect. Elle se retourna au moment où C arrivait. Le transporteur, un simple parallélépipède rectangle gris sur quatre roues, se rapprochait en manœuvrant pour éviter les gens qui déambulaient. Il s'arrêta juste devant elle et s'ouvrit pour l'inviter à entrer. Sandrila Robatiny pénétra à l'intérieur du véhicule et s'assit à côté de Sandrila Robatiny C. Celle-ci l'accueillit d'un sourire très chaleureux avant de l'enlacer tendrement mais son visage d'or aux reflets éclatants portait une trace d'inquiétude et de soucis.

— Tu es bien belle, toute d'or faite, déclara l'Éternelle, un peu surprise par ce biogrimage, mais surtout intriguée par ce qu'elle venait de lire dans le regard de son alter ego.

Tout en parlant, elle étudia plus intensément l'expression étrangement inquisitrice de la figure en mythique métal mais elle ne fit aucune allusion à ce sujet et ne posa aucune question.

— Merci maman.

L'Éternelle allait instinctivement la reprendre encore, lui dire : « Tu n'es pas ma fille » mais une impalpable brume chargée d'amertume et de mystère voila encore la rutilance du joli visage de son clone. Quelque chose, une sorte d'instinct, la poussa à produire un effort considérable pour s'obliger à répondre :

— De rien, ma fille.

La statue d'or massif accusa un frisson de satisfaction troublée bien visible.

— > Retour en haut dans l'appartement privé, commanda-t-elle, en s'efforçant de n'en rien montrer.

— < Voulez-vous aller dans la pyramide ? interrogea la machine.

— > Dans la pyramide, confirma la jeune et dorée Sandrila Robatiny.

— < Dans la pyramide, répéta le transporteur en démarrant.

Les deux femmes restèrent muettes un moment tandis que le transporteur zigzaguait adroitement et en souplesse afin d'éviter les obstacles, la plupart du temps humains, qui entravaient sa route. Gris totalement opaque vu de l'extérieur, il était transparent dans sa partie supérieure à l'intérieur. Elles passèrent devant la zone des oiseaux de

selle. Ces animaux figuraient parmi les angémos les plus chers. Il ne fallait pas hésiter à donner une petite fortune pour en acquérir un et ensuite dépenser encore énormément pour suivre les cours dispensés par Amis Angémos afin d'être en mesure de savoir se faire obéir d'eux. Les monter était une chose, leur imposer de voler comme on le souhaitait en était une autre. Derrière des barreaux, un vendeur, reconnaissable à son costume caméléon ruisselant de vagues colorées, invitait un client peu rassuré à caresser le cou d'un de ces énormes rapaces. De l'autre côté de la cage, des gens riaient de l'attitude effarouchée de l'homme.

L'Éternelle sentit que C l'observait avec une insistance pesante. Elle réalisa qu'elle était la cause de ce qu'exprimaient les yeux dorés. Ce que révélait sans doute son propre visage expliquait ce qu'elle lisait dans celui de sa « fille ». Il n'était pas très difficile de comprendre que son comportement devait paraître encore plus étrange. Peut-être même restait-il sur les rebords de ses paupières inférieures des filets de larmes qui la trahissaient. Pouvait-on voir de l'extérieur l'immense tristesse qui l'oppressait ? C ressentait-elle le poids à l'intérieur de sa poitrine qui lui écrasait le cœur ? Leur était-il permis de se cacher quoi que ce fût ? Elle se retourna brusquement et lança ses yeux au centre des prunelles solaires. C accepta la confrontation avec l'aplomb et la fierté d'une Sandrila Robatiny. Aucune des deux ne cilla. La chevelure abondante et vaporeuse qui nimbait la face du clone de ses fils d'or contrastait avec la noirceur brutale de celle de l'Éternelle. La lumière et la nuit se sondèrent et chacune sut que l'autre cachait quelque chose. Quelque chose d'important. Quelque chose de primordial. Chacune sut aussi que cette chose capitale ne saurait rester longtemps cachée. L'ambiance sentait le dénouement. Le dénouement proche. Imminent même. Elles n'eurent pas besoin d'échanger le moindre mot pour se le dire, toutes deux le comprirent.

— Ce Polikant ! soupira la nuit étoilée. Il est décidément bizarre… pour ne pas dire carrément stupide !

— C'est un crétin en puissance et un triple couard ! affirma la lumière, acceptant une de ces conversations factices qui n'ont d'autre but que de gagner un peu de temps, ou de maintenir le contact pendant que l'on s'étudie l'un l'autre.

— Il avait l'air terrorisé tout à l'heure…

C eût un sourire au vitriol :

— Il faut dire que je m'amuse à le traumatiser chaque fois que j'en ai l'occasion. Je ne le supporte pas. Je ne supporte pas ce genre de larve infâme.

— Plutôt pusillanime le bonhomme, en effet ! Que fais-tu quand tu joues à le traumatiser ?

— La dernière fois je lui ai dit qu'il n'avait pas de jus dans les

testicules.

Une main à plat sur la bouche et la tête légèrement baissée, la lumière prit l'air d'une enfant prise en faute devant les sourcils froncés de son aîné.

— Tu pourrais surveiller ton langage ! N'oublie pas que tu étais censée être moi !

Le reproche se termina par un sourire, un haussement d'épaules et un mouvement de tête fataliste. Un mur s'ouvrit devant elles. Le transporteur se glissa dans l'ouverture. L'ascenseur l'emporta dans l'épaisseur du plafond et le libéra. Il reprit là son déplacement horizontal vers la base de la pyramide centrale. C ne demanda même pas ce que contenait le sac de l'Éternelle ; les deux femmes n'échangèrent plus un mot jusqu'à destination.

Un poisson avait le droit de se noyer

Face à face, les deux Sandrila Robatiny semblaient assises dans des fauteuils paraissant en lévitation, illusion due à une propriété du sol de la pyramide sur lequel ils reposaient. Du haut vers le bas, sa transparence comparable à celle du vide et son indice de réfraction, dans le spectre de la lumière dite visible, quasiment égal à celui de l'air, le rendait pratiquement invisible pour des yeux humains normaux. Du bas vers le haut, il était simplement blanc mat.

— Et… les commandes céph-mentales ? s'inquiéta C.

Sur sa tête, était le casque programmateur de céph que l'Éternelle avait emporté dans son sac.

— Elles fonctionnent sans le moindre problème. Tout fonctionnera comme avant. La seule chose qui changera, c'est que So Zolss ne pourra plus intercepter nos communications… Et que nous pourrons, pour la première fois, utiliser le Réseau ensemble ! Donc communiquer à distance avec nos céphs.

Un sourire plein d'heureuses perspectives brilla sur les lèvres d'or. Pour C, cette nouvelle était capitale. Il y avait bien quelque quinze ans qu'elle souffrait de ne pouvoir utiliser son Logiciel de communication Réseau autant qu'elle le souhaitait. « Sa mère » avait été très stricte avec ça. Disposant d'un moyen de couper sa céph connexion au Réseau, elle ne lui permettait pas de se connecter tant qu'elle avait besoin d'utiliser son propre LCR. C avait exactement 16 ans quand elles avaient eu leur première conversation à ce sujet.

Cela s'était passé dans la propriété Africaine. C survolait Vénus sur l'immense vidéo-plaque murale d'une des plus grandes pièces de la propriété. Elle aimait beaucoup cette activité. C'était bien plus qu'un simple jeu, car cela permettait d'apprendre rapidement à connaître l'aspect d'un monde. Dès 14 ans, elle connaissait déjà Mars dans ses moindres replis. La Terre, n'en parlons pas ! Vénus était relativement nouvelle pour elle. Sa méthode d'apprentissage était simple. Elle survolait selon son bon vouloir instantané, à différentes altitudes, avec affichage des noms et des caractéristiques des différents objets survolés. Vallées, chaînes de montagnes, monts, gorges, canyons, falaises défilaient en dévoilant tout ce qui les concernait. Noms, altitudes, températures, vitesse des vents, pressions… entraient dans la mémoire de C qui aimait ça. Tout cela n'avait aucune utilité pragmatique bien entendu. Le Réseau pouvait afficher tous ces renseignements directement en surimpression dans la céph-vision. Et ceci à n'importe quel moment. Lors du survol réel de quelque monde que ce fût dans le système solaire, par exemple. Mais Sandrila

Robatiny C aimait connaître. Tout simplement remplir son cerveau de données comme elle l'avait si souvent entendu dire par sa « mère ». Elle était en train de survoler Terre Aphrodite sur l'équateur vénusien quand l'Éternelle était venue la voir.

— 'jour maman, avait dit C. Alors quoi de nouveau ?

Elles ne s'étaient pas vues depuis une dizaine de jours.

— Bonjour, ma chérie. Ne m'appelle pas maman, c'est ridicule, je te l'ai déjà dit. Tu connais tout de tes origines. Je ne t'ai rien caché à ce sujet.

C avait encore une fois violemment encaissé ce refus de maternité en serrant intérieurement les mâchoires, sans montrer une trace de son immense douleur.

— Tu restes quelque temps avec moi ?

— Oui, je reste avec toi quelque temps. Je voudrais te parler d'une chose importante.

— Hum ! hum ?

C avait posé son boîtier de commande sur la table en roche martienne polie et son regard interrogateur dans celui de la patronne de Génética Sapiens.

— Tu as 16 ans.

— Hum ?

— Je n'ai jamais voulu user pour toi de technique d'accélération de croissance, mais 16 ans c'est tout de même l'âge d'une jeune fille.

C avait souri gentiment. De toute évidence, il fallait attribuer les propos un peu niais que lui tenait sa mère au fait qu'elle ne savait pas trop comment aborder un sujet important. Elle avait espéré qu'il allait s'agir de sa filiation. Sa mère avait hésité un long moment en prenant l'attitude de quelqu'un qui réfléchit. Il était bien visible, C s'en souvenait bien, qu'elle n'avait vraiment pas su comment aborder le sujet et que cela l'avait tourmentée. L'Éternelle n'était jamais arrivée à donner un prénom à C. Les « Ma chérie » lui étaient naturellement venus en bouche, mais il lui avait été complètement impossible de la nommer. Il s'agissait là d'un des nombreux blocages ressentis à l'égard de son clone.

— Ma chérie, avait-elle fini par lâcher, je suis consciente qu'il te faut rapidement une céph. Je comprends bien que tu ne puisses pas te contenter d'une vidéo-plaque, aussi grande soit elle, toute ta vie. Seulement voilà…

Là encore elle s'était tue un long moment avant de reprendre :

— Tu vas en avoir une rapidement. Mais, dans un premier temps, tu ne pourras pas t'en servir pour accéder au Réseau. Tu pourras utiliser toutes les fonctions offertes par les céphs les plus sophistiquées… Tu verras, tu auras la meilleure, mais…

Nouveau long silence, puis d'un seul coup :

— Mais tu n'auras pas de LCR.

C avait lentement penché la tête de côté en plongeant plus profondément son point d'interrogation dans le regard embarrassé de l'Éternelle.

— Je ne suis pas plus censée avoir une sœur jumelle qu'un clone, lui avait expliqué celle-ci. Je ne tiens pas à ce que l'on découvre ton exis… Je ne tiens pas à ce qu'on nous pose des questions.

— Des questions ?

— Des questions sur ton existence, oui. La céph permet de lire le code génétique du porteur. MS-Connexion, le LCR de So Zolss, transmet cette information chez Méga-Standard. Il ne comprendrait pas comment je peux être connectée deux fois…

L'Éternelle avait poursuivi ses explications maladroites plus d'un quart-heure en répétant les mêmes choses de manières différentes. C avait brutalement fait un grand pas de plus vers la prise de conscience de sa situation. Son malaise identitaire avait pris du poids. Mais elle n'en avait montré aucun signe. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle avait si bien dissimulé sa douleur, qu'elle se l'était cachée à elle-même ! Elle avait trop d'admiration pour l'être fascinant dont elle était issue et dont elle portait les gènes, pour montrer le moindre signe de faiblesse. Comment ployer sous un fardeau de cet ordre lorsqu'on est censé être la réplique d'une créature telle que Sandrila Robatiny ! Était-il bienvenu de se plaindre pour si peu, dès lors que l'on est le clone d'une femme qui, par la seule force de sa volonté, avait arraché son enfance de la misère la plus sinistre pour imposer un jour la crainte et le respect aux plus puissants des mondes ?! Depuis longtemps déjà, Sandrila Robatiny était un nom qui tonnait sur les plus hauts sommets. Aussi, tout était bien clair dans la tête de C ; être une Sandrila Robatiny impliquait une chose certaine : elle avait, à peu de choses près, autant le droit d'être faible qu'un poisson avait le droit de se noyer.

Plus tard l'Éternelle avait trouvé une autre solution : C utiliserait son LCR, mais seulement quand ce serait possible ; elles ne seraient jamais connectées ensemble.

***

La lumière et la nuit s'observèrent un moment sans mot dire tandis que le casque chargeait le logiciel de connexion Réseau de l'Organisation dans la tête de C. Leurs yeux exprimaient autant d'amour sincère que de doutes et de non-dits. L'Éternelle avait toujours su que tôt ou tard une importante confrontation aurait lieu entre elle et son image génétique. Ces derniers temps, elle avait même,

à plusieurs reprises, ressenti les prémices de cette crise. Elle était trop intelligente pour ne pas se savoir responsable de ce malaise grandissant. Tous les torts étaient de son côté et elle le savait. Elle savait qu'elle aurait dû régler l'incoercible besoin d'identité de C. Elle savait qu'elle ne lui avait pas consacré suffisamment de son temps. Elle savait qu'elle en avait fait une sorte d'ombre d'elle-même. Elle savait… Mais elle n'avait jamais su considérer ce troublant miroir avec suffisamment d'attention. Quand C était enfant, elle s'était rapidement attachée à elle ; cependant, au fur et à mesure qu'elle avait grandi, elle en avait eu en même temps de plus en plus peur. Peur, n'était peut-être pas le mot vraiment exact, mais elle avait en tout cas éprouvé une appréhension grandissante. Un trouble étrange et sournois parce que son origine était mal définie, obscure. Par moments, elle s'était même soupçonnée, presque accusée même, d'être atteinte d'une névrose narcissique. Surtout quand elle restait trop en compagnie de son reflet. La plastique corporelle n'y avait rien changé ; même quand elles n'avaient pas le même physique, elles savaient toutes deux, qu'à la base, elles étaient parfaitement identiques.

Même aujourd'hui, l'une, effigie dorée de lumière pure, l'autre, noirceur des gouffres cosmiques aux contours de statue, elles avaient plus que jamais l'impression de se ressembler.

Une barre de progression sur le casque indiqua que le chargement du nouveau LCR touchait à sa fin. L'Éternelle se leva, fit trois pas sur le sol invisible et libéra la chevelure de C qui cascada comme une chute de lumière chatoyante, dès le premier mouvement de tête.

— … ? Fini ? fit la vénusté rutilante.

— Fini, confirma l'Aphrodite spatiale.

— Je ne sens rien.

— Physiquement, il n'y a aucune raison pour que tu sentes quoi que ce soit. Psychologiquement… par contre… Tu es à présent en totale Réseau liberté. Et… pour la première fois, nous allons pouvoir communiquer à distance.

— Je peux donc dès à présent rester en connexion autant qu'il me plaira.

— Et quand il te plaira.

— Et nous pourrons même être toutes les deux en céph-communication ? voulut se faire réaffirmer C.

L'Éternelle sourit en hochant la tête. La jeune Sandrila Robatiny se leva et marcha vers le transporteur. Ses courbes miroitantes lancèrent des éclats sur le véhicule et sur la cabine de l'ascenseur auprès de laquelle il était stationné ; toutes les surfaces opaques semblaient s'animer de petites taches claires au passage de la déesse de l'or.

— Nous allons faire un essai immédiatement, dit-elle. Je descends

un moment au septième.

L'Éternelle acquiesça d'un imperceptible mouvement de tête accompagné d'un battement des paupières. Juste avant d'entrer dans le petit roulant, C tendit un doigt vers le bas.

— Tu pourras me voir, je me tiendrai à l'endroit précis où je t'ai trouvée tout à l'heure.

Le véhicule parut glisser en l'air jusqu'à la cabine de l'ascenseur qui le goba avant de descendre la pente à 45° conduisant dans l'épaisseur du plafond. C disparut.

Je m'affronte, se dit Sandrila Robatiny

Le ciel s'était subitement couvert sans qu'elle s'en rende compte. La pluie s'abattait maintenant sur les parois de la pyramide, dans le plus grand silence malgré l'abondance liquide. Les triangles transparents garantissaient apparemment une isolation sonore parfaite. L'Éternelle accorda un regard distrait aux nappes ondulantes qui dévalaient les pentes du polyèdre transparent. Elle estima disposer de quelque deux ou trois minutes avant que le clone atteignît le lieu convenu. Il lui eût été facile de consulter le céph-enregistrement du moment où elle avait fait le même chemin en sens inverse, pour venir ici avec C, afin de mesurer la durée de ce déplacement. Mais… de toute manière, cette manœuvre lui eût fait perdre du temps. Son regard chut à travers l'irréelle transparence du sol, sans cesse entretenue par d'invincibles armées alliées de nanomachines à récurer et d'Angéblancs. À la verticale, environ cent mètres plus bas, tournait le sigle géant. Son câble traversait la moitié de l'épaisseur du sol pour s'ancrer au centre d'un disque d'apparence métallique, noyé dans la masse invisible.

En portant son regard jusqu'au ras de la base de la pyramide, dont les côtés se prolongeaient une centaine de mètres sous le sol, elle s'aperçut que, de là où elle se trouvait, la rampe annulaire du septième étage n'était pas visible. Elle se déplaça alors jusqu'à l'un des angles du plancher et constata que, même ici, à un degré près, la base de la pyramide l'empêchait de voir le lieu où C avait prétendu se rendre. Pourquoi à ce moment-là lui avait-elle dit qu'elle pourrait être vue ? Était-il concevable qu'elle ne sache pas que c'était impossible ? Elle a pourtant passé ici beaucoup plus de temps que moi, songea l'Éternelle. A-t-elle feint de ne pas le savoir ?

Ce besoin inattendu de partir si loin pour faire un simple essai de céph-communication lui parut soudain singulier. Elle eut l'intuition que cela ressemblait à un fallacieux prétexte destiné à couvrir un pressant besoin de s'isoler. Cependant, cette pensée n'encombra pas longtemps son esprit car elle avait elle aussi une urgente envie d'être un moment seule. Depuis que le LCR de l'Organisation était dans sa céph, elle luttait contre une stressante impatience d'appeler son ennemi. Seul, le besoin d'être certaine qu'il n'était pas déjà en contact avec C l'avait jusqu'à présent retenue. Son plan d'attaque était bien clair dans sa tête. Elle avait eu le temps d'y penser. Une seule chose comptait : récupérer Bartol sain et sauf. Le reste n'avait aucune importance. Elle était prête à toutes les concessions, mais elle connaissait So Zolss ; il était important qu'il ne détecte pas ce point faible. Bien entendu, le fait même qu'il eut fait kidnapper Bartol, pour faire pression sur elle, indiquait qu'a priori il le connaissait déjà. Il

s’agissait donc de lui donner l’impression qu’il s’était trompé, ou du moins qu’il avait largement surévalué l’intérêt qu’elle prêtait à son prisonnier. Elle était certaine que ses chances de revoir Bartol étaient inversement proportionnelles à l’ardeur visible qu’elle dépenserait pour le libérer. Plus elle trahirait son attachement, plus So Zolss aurait du mal à se séparer d’un moyen de pression efficace. Il fallait jouer la partie très finement.

Elle se cala au fond d’un fauteuil. De neurone en neurone, comme l’eussent fait d’arbre en arbre plusieurs incendies dans une forêt de résineux, une pensée vigoureuse se répandit dans son esprit. En divers points de sa masse cérébrale, les impulsions électriques des potentiels d’actions, nés des conversations entre cellules nerveuses, investirent quelques milliers de dendrites et autant de racines de sa céph. La configuration de ces potentiels d’actions fut, à juste titre, interprétée comme une commande mentale par le logiciel de l’interface encéphalique.

— > So Zolss, ajouta-t-elle vocalement.

— < Appel en cours, répondit le nouveau LCR.

En très peu de temps, son cœur se mit à battre avec une violence inattendue. Elle se morigéna. Un peu de cran ! se dit-elle.

— < Mademoiselle Sandrila Robatiny souhaite vous parler, acceptez-vous la communication ?

La question était si imprévue et surréaliste, pour ne pas dire saugrenue, qu’elle mit presque trois secondes à comprendre. C !… C l’appelait. Elle aurait dû attendre avant de demander So Zolss, se reprocha-t-elle. Celui-ci risquait de répondre d’une seconde à l’autre. Ce n’était pas le moment de mener deux conversations séparées ; elle avait besoin de toute sa concentration. Et il n’était pas question de refuser le contact de C. Elle ne comprendrait pas ; elle demanderait des explications. Son regard contenait déjà tant de questions ! Elle ne voulait pas éveiller sa curiosité. Le stress monta encore en elle. Elle se reprocha violemment de n’avoir pas su gérer son impatience, et comme toujours, depuis ces dernières décennies, elle pensa suspicieusement à son âge. Gardait-elle toute sa tête ? Aurait-elle commis pareille erreur dix ou vingt ans auparavant ? Toujours et encore, encore et toujours les mêmes doutes oppressants.

— < Mademoiselle Sandrila Robatiny souhaite vous parler, acceptez-vous la communication, répéta sa céph ?

Elle tressaillit.

— > Communication acceptée.

— < Votre correspondant So Zolss vient de laisser un message pour vous : « Je vous rappelle dans un quart d’heure. »

Sauvée par la chance pure, pensa-t-elle.

— :: Maman ?

— :: … Je…

Ses nerfs étaient en feu. Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle. Pourquoi suis-je si tendue ?

— :: Maman ? Tu m'entends ?

— :: Oui, tout va bien, Je t'entends bien.

La voix de C fut enthousiaste :

— :: Ah ! C'est géant ! C'est la première fois que nous communiquons par céph toutes les deux. C'est excitant !

— :: …

— :: Dis-moi quelque chose !

L'Éternelle eût voulu parler mais elle ne savait que dire. C'est à peine si elle se sentait concernée par cette expérience. Son intellect avait pourtant bien conscience que ce moment était important, tout à fait extraordinaire même, et qu'elle eût dû, elle aussi, le trouver grisant, mais une préoccupation, pour elle, bien plus importante, empêchait son esprit de lui accorder l'émotion qu'il méritait.

— :: On ne peut pas voir le septième étage d'ici, furent les seuls mots qui lui vinrent.

***

Le dialogue céphonique avec C, durant lequel Sandrila Robatiny avait dû s'aiguillonner le cerveau pour trouver quelques phrases insipides à dire, avait heureusement peu duré. À présent, l'Éternelle attendait le retour de sa jeune image avec une anxiété qui ne cessait de croître. Les mains dans les poches, elle faisait les cent pas en fouillant au fond d'elle avec une violence rageuse. Suite aux vigoureuses fouilles de son introspection, la raison de son agitation intérieure ne resta pas longtemps hors d'atteinte de sa conscience. Elle comprit soudain pourquoi, depuis le début, elle n'osait pas parler de ses sentiments avec son clone. Le comble du ridicule, se dit-elle. J'ai peur d'elle. J'ai peur d'elle. J'ai peur d'elle parce qu'elle a tout pour être une redoutable rivale. Normal ! Elle est moi, en plus jeune. Tout ce que Bartol a pu apprécier chez moi est en elle, mais en plus frais. Et… peut-être même que le moteur de mon attirance pour lui se trouve aussi dans mon clone, se tortura-t-elle.

Un son discret jeta un frisson sur elle. Elle leva la tête. Le roulant venait d'entrer. Son alter ego d'or éclatant se mit à marcher vers elle. Il est temps que je m'affronte, se dit Sandrila Robatiny.

Il pleuvait toujours à verse. Sous la lumière diffuse, la créature d'or qui approchait avait remplacé son éblouissante rutilance par une apaisante luisance.

— < So Zolss souhaite vous parler, perçurent les cellules auditives de l'Éternelle. Acceptez-vous la communication ?

— > Oui, lâcha-t-elle.

La voix de l'empereur du Réseau atteignit son cerveau :

— :: Bonjour, Mademoiselle Sandrila Robatiny.

Elle s'y était préparée. Il fallait le déstabiliser dès le début et lui asséner coup sur coup pour l'empêcher de se relever. Surtout, ne montrer aucune faiblesse. Dissimuler jusqu'au bout ses sentiments pour Bartol. Oubliant C, qui s'arrêta à deux mètres d'elle, elle attaqua le plus brutalement qu'elle put.

— :: Voici l'alternative que je vous offre, Zolss : soit vous continuez votre petit commerce, sous mon contrôle et pour mon profit, tel un docile employé de Génética Sapiens et à ce moment-là tant que vous serez performant vous aurez un salaire, soit je finance l'Organisation, je vous écrase et je vous piétine jusqu'à vous conduire au ghetto.

Le visage de C s'épanouit d'un magnifique sourire qui évolua pour exprimer beaucoup de fierté, de la complicité, de l'amour… et… l'Éternelle en fut certaine, une trace bien visible de soulagement. Mon discours la rassure, s'étonna-t-elle. Mais pourquoi ? Elle n'eût pas le temps de traiter davantage cette information ; il fallait en finir avec So Zolss. Celui-ci n'avait encore pas fait mine de répondre. D'une commande mentale, elle redirigea sa réception céph vers celle de C pour qu'elles puissent ensemble entendre les réponses du patron de Méga-Standard. Elle reprit :

— :: Je n'ai aucun temps à perdre Zolss, je n'attendrai pas votre réponse une éternité. D'autant que, d'après ce que j'ai cru comprendre en faisant des connaissances dans l'Organisation, vous n'avez en définitive aucune compétence un tant soit peu intéressante. Vous ne devrez votre salut qu'au fait que vous soyez déjà en place et que par conséquent vous ayez une structure qui fonctionne. N'oubliez pas pour votre réflexion d'intégrer que l'Organisation compte un grand nombre de personnes disposées à prendre votre place.

Avant de poursuivre, l'Éternelle s'accorda une seconde pour analyser la face du clone en serrant mentalement les dents. Elle avait l'impression d'être prise entre deux feux : celui de sa communication et celui de ce visage aussi luisant que le masque de Toutankhamon qui, suspendu à ses lèvres, semblait attendre quelque chose d'elle. On dirait qu'elle doute de moi, se dit la bicentenaire. C'est comme si elle

avait besoin d'être rassurée au sujet de ma combativité.

Ce constat lança un processus de cogitation, presque subconscient, dans un recoin de son esprit ; quelques milliards de neurones se mirent au travail pour traiter ce sujet pendant que, consciemment, elle poursuivait une autre tâche, celle de sa délicate joute oratoire. Le passage le plus délicat restait à aborder. Ses yeux abandonnèrent la statue d'or vivant pour fixer sans le voir le sigle qui tournait cent mètres sous ses pieds. So Zolss gardait le silence. Elle savait qu'il analysait sa voix et que son équipe lui avait confirmé que les datagrammes qu'il recevait d'elle n'étaient pas produits par MS-Connexion, le LCR de Méga-Standard, mais par Blisnud.X, celui de l'Organisation.

— :: Vous me demandez donc de vous donner les clés de mon empire et vous me faites l'aumône en m'offrant la possibilité de travailler pour vous.

— :: Votre empire ! n'exagérez pas Zolss. Il n'est plus temps de marchander. Votre affaire ne vaut rien. Vous avez aujourd'hui la preuve que votre pouvoir, comme vous aimez tant le dire, ne repose pas sur de bien solides fondations. Il suffit de quelques idéalistes, jouant comme des gamins dans l'ombre, pour vous tenir en échec. Vous parlez d'un empire ! Au fait ! Puisqu'il s'agit de ceux qui s'en gaussent, j'ai une commission à vous faire de leur part. C'est au sujet de celui d'entre eux que vous avez kidnappé dans l'espoir futile de faire pression sur moi. Je me sens un peu responsable puisque c'était moi qui étais visée. Rendez-leur cet homme. Sur-le-champ Zolss, c'est un ordre !

Le grand directeur de Méga-Standard resta muet. Sandrila Robatiny coupa la communication sur ce dernier mot. Elle avait réussi à se contrôler pour asséner ses menaces d'estoc et de taille, mais à présent que son rôle était terminé, que la suite des événements ne dépendait plus d'elle, ou du moins qu'elle ne savait plus que faire pour contribuer à la libération de Bartol, son anxiété prit des proportions paroxysmiques. Le regard de C lui confirma que le typhon intérieur qui lui torsadait les tripes était visible de l'extérieur. Elle décida de ne plus rien lui cacher. Était-ce parce qu'elle n'avait plus le choix ou était-elle mue par un véritable élan de sincérité la poussant à se confier ? Elle ne sut répondre à cette question, il faut dire que c'est à peine si elle se la posa.

— Je… laissa-t-elle choir.

— Hum ? encouragea le clone.

— Je suis amoureuse de ce Bartol. Je ne sais pas comment Zolss a été au courant de ma liaison, mais…

— …

— Il l'a fait enlever pour exercer un chantage sur moi.

— Assieds-toi.
L'Éternelle réalisa que, tout en l'écoutant, C l'avait prise par le bras pour l'entraîner vers un fauteuil.
— Maman, assieds-toi, répéta doucement le clone.
L'Éternelle obtempéra. C s'agenouilla près d'elle, saisit la main droite de son aînée et la pressa sur sa joue gauche en lui faisant faire des mouvements de caresses.
— Que feras-tu quand cet homme sera de nouveau près de toi ?
L'Éternelle ne parut pas entendre la question. Mais, au moment où elle allait lui être posée pour la seconde fois, elle répondit :
— Pourquoi me demandes-tu ça ?
— Je me fais du souci pour toi, maman, affirma le clone d'or, avec un air sincèrement inquiet et en câlinant toujours tendrement la main contre sa joue. Pour toi et aussi pour Génética Sapiens.
Sandrila Robatiny eut la désagréable impression de se retrouver dans la situation d'une grande malade dont l'état de santé mentale préoccupe sa fille.
— Que veux-tu dire ? fronça-t-elle des sourcils, en arrachant sa main de la câlinerie.
Sans un mot, le clone joignit soigneusement les siennes en se concentrant sur la pointe de ses majeurs comme s'il eut été de la plus extrême importance qu'ils fussent parfaitement à la même hauteur.
— Que voulais-tu dire ? insista l'Éternelle.
Sa cadette enfonça silencieusement ses deux mains, soigneusement plaquées l'une contre l'autre, entre ses cuisses et leva ses yeux pépites vers ceux de celle qui attendait sa réponse.
— Tu ne m'as posé aucune question sur la bonne marche de Génética Sapiens depuis ton arrivée. Aucune. C'est étonnant !… donc, je m'étonne.
— …
— J'ai bien vu que quelque chose te préoccupait… mais… … j'ai espéré que ce manque d'intérêt pour les affaires courantes de Gén était dû à ton désir de te concentrer sur la démolition de So Zolss. C'est dommage…
— … ?
— … Bien dommage…
— Qu'est-ce qui est dommage ? s'irrita l'impératrice du gène.
— Tu as atteint le but que tu t'étais fixé. Et, de retour aux commandes de Gén, tu te laisses distraire par…
C cherchait ces mots.
— Par ?
— Par des préoccupations… et même des émotions totalement adventices.
— Je… commença l'Éternelle, mais plus rien ne sortit de ses lèvres.

— Tu n’as absolument plus rien à négocier avec So Zolss, reprit le clone d’or. Tu me l’as toi-même expliqué. Son affaire n’a plus aucune valeur. Elle ne vaut pas le coup d’être reprise. Si tu la reprenais à ton compte, tu aurais l’Organisation sur le dos. On peut édifier et garder une main mise sur les sciences et les techniques de la vie parce que les produits qui en découlent sont matériels. Pour réaliser les études, les expérimentations, pour les mettre en production et les distribuer, il faut de lourdes structures technologiques, des appareillages coûteux. Comme dans le domaine expérimental de la physique ! Gén possède cet appareillage, c’est ce qui lui permet de se rendre indispensable dans ce domaine. Pour conserver le monopole, je ne vais pas te l’apprendre, il suffit de veiller à ce que personne ne soit sur le point de monter une structure comparable.

La femme la plus puissante des mondes écoutait en sachant parfaitement où voulait en venir sa jeune copie, mais elle n’éprouvait pas le besoin de l’interrompre pour le lui dire. Elle savait que C savait qu’elle savait. Tout était tacite entre elles. Le dénouement s’approchait. C avait pris l’initiative de l’approche. L’Éternelle lui en était reconnaissante. Elle lui en était reconnaissante parce qu’il fallait le faire et qu’elle n’en avait ni la force ni l’envie ; elle était lasse. Elle décida de la laisser faire et d’attendre que les choses se précisent. C continuait :

— L’informatique, ou du moins un logiciel aussi courant que le LCR, est indéfendable. Comme tu l’as toi-même dit à Zolss, il suffit de quelques millions de personnes résolues pour créer et faire évoluer un logiciel de connexion au Réseau concurrent valable. Pour le mettre au point, de petits moyens informatiques suffisent et pour le distribuer, il n’y a rien d’autre à faire que de le laisser à disposition sur le Réseau. Tout ceci, tu le sais. Tu l’as compris aussi bien que moi et voilà pourquoi tu n’as plus rien à négocier avec Méga-Standard. Pourtant je t’ai entendu le faire. C’est la raison de ma grande inquiétude. Je ne te reconnais plus.

— Moi non plus ! lança brutalement l’Éternelle.

— C’est à dire ?

— Moi non plus, je ne te reconnais plus. Depuis quand te sens-tu à ce point concernée par ma manière de piloter Gén ?

— Oh ! depuis longtemps. Enfin longtemps ! Je veux dire longtemps par rapport à mon âge bien sûr. Tout est relatif comme on dit. Ce qui est longtemps pour moi n’est sans doute qu’un bref instant pour toi. Disons… quelques années. Il y a quelques années que je suis, avec un vif intérêt, ta manière de gérer et de conquérir.

— Et ?

— Et !… Rassure-toi ! Je n’ai rien à dire de mal sur ta conduite. Rien à te reprocher, bien au contraire. J’ai beaucoup appris en te

regardant faire. Surtout une chose primordiale. Très importante. Incontournable. Tu n'y as jamais dérogé… Jamais, pas une seule fois.

— Hum ?

— Une seule chose compte avant tout le reste. Une seule et unique : Génética Sapiens. Je ne t'ai jamais vu hésiter entre l'intérêt de Gén et quoi que ce fût d'autre. Engranger un centirank de plus pour Gén ou bien transformer un milliard de malheureux en un milliard de bienheureux ne t'aurait même pas fait hésiter une seconde. Le centirank était pour toi.

— Tu exagères, hurla presque la bicentenaire. Tu dis n'importe quoi ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce que…

— Ne te défends pas. Je te l'ai dit, pas de reproche, seulement un constat : aujourd'hui tu fais passer ton attachement pathologique pour un seul homme avant les intérêts de Gén. Reconnais-le.

— Hé bien oui ! Je le reconnais, se libéra l'Éternelle, avec un timbre de voix altéré par l'anxiété et l'exaspération. Oui ! et oui ! Gén, je m'en fiche. Je m'en fous ! Je m'en fous complètement ! Je veux que Zolss libère cet homme. C'est la seule chose qui m'intéresse.

— Tu n'es donc pas en mesure de gouverner Gén.

— Disons que j'ai d'autres soucis.

— Hum, je vois. Je voulais te demander… Cet homme…

— Oui ?

— Il était avec toi. Je veux dire que tu étais dans les parages quand il a disparu.

— Oui… ?

— Vous étiez ensemble ?

— Oui… Te dis-je ! C'est exact… et alors ?

— Alors, comment se fait-il que tu ne te sois pas posé une question au sujet de la disparition de ce Bartol ?

— Laquelle ? Quelle question ? De quoi parles-tu encore ?

— Si So Zolss a eu l'occasion de le faire kidnapper, comme tu le penses, pourquoi n'a-t-il pas touché à toi directement ?

La question eut l'effet d'un terrible coup de massue sur le sommet de son crâne. Elle était si simple ! Elle s'imposait tant à l'esprit ! Comment avait-elle pu lui échapper si longtemps ? Elle se conspua en secret et, de nouveau, elle mit son âge au centre de ses doutes. Elle posa un regard triste et dérouté sur le visage d'or. Aucune réponse ne lui vint aux lèvres. Que pouvait-elle répondre ? se demanda-t-elle. « *Ah oui, c'est vrai ! Je n'y avais pas songé.* » Difficile de trouver plus stupide ! Elle doit me trouver bien crétine, s'enfonça-t-elle. Mon vieux cerveau est complètement ankylosé.

— Tu sais maman, je pense que tu as besoin de te détendre, dit C en lui reprenant la main.

L'Éternelle sentit un très bref instant une légère pression sur son

poignet. À peine eût-elle le temps de le noter que cela ne l'intéressait déjà plus. La voix de la statue dorée semblait prendre de la distance tandis qu'elle plongeait dans un étrange brouillard d'indifférence ouatée. Elle savait ce qui lui arrivait. La substance qui agissait en elle était produite par Génética Sapiens.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-elle, en s'enfonçant dans son fauteuil.

Elle n'attendait pas vraiment une réponse ; après tout… que lui importait. Ses bras se détendirent paresseusement sur les accoudoirs. Elle bâilla.

— J'ai fait ça parce qu'il est temps que je prenne les rênes de notre empire. Tu n'es plus en mesure de gouverner Gén, comme nous venons de le voir ensemble. Je vais bien m'en occuper, ne t'inquiète pas. Tu nous as déjà tant donné. C'est à présent à moi de travailler pour nous. De toute façon, ce sera exactement comme si c'était toi qui continuais. N'oublie pas que je suis toi en plus jeune. Je suis Sandrila Robatiny, tu es Sandrila Robatiny, nous sommes Sandrila Robatiny. Tu as bien mérité le repos. Ne t'inquiète pas pour ton Bartol. J'ai veillé à ce qu'il soit bien traité. Il va très bien. J'ai de grands projets pour Génética Sapiens. La Génétique est entièrement acquise, nous allons nous étendre dans un autre domaine : la physique. La grande. La recherche fondamentale. Nous allons financer l'accélérateur de particules qui ceinturera la lune. Les Sandrila Robatiny remporteront le brevet de l'antigravitation. Quand je dis : les Sandrila Robatiny, ce n'est qu'une manière de parler. Finalement, il n'y a qu'une Sandrila Robatiny. Elle est dans deux corps, voilà tout. Nous sommes Sandrila Robatiny. Mais revenons à l'antigravitation, parlons du prochain brevet de Gén sur les antigravitons. Tu vas voir maman, tu vas voir comme j'ai des projets pour mériter d'être ton double. Génética Sapiens s'enrichira dans des proportions considérables avec cette technologie. Tout le monde se ruera dessus. Toutes les compagnies spatiales pour commencer. Mais même tout ce qui nécessitera d'être transporté à la surface des mondes tirera parti de l'antigravitation. Et… tu sais quoi ?

L'Éternelle regardait sa jeune jumelle génétique en rêvassant comme on laisse traîner des yeux distraits dans les nuages qui prennent des formes. Elle l'entendait comme on perçoit le murmure du vent. De temps à autre le visage doré prenait une expression qui retenait un peu son attention et parfois aussi elle entendait une phrase qui parvenait à couvrir le serein ronronnement de son inappétence.

— Pourquoi te donner tant de mal ? demanda-t-elle, presque machinalement. Nous avons de quoi vivre confortablement pour si longtemps.

— D'abord, longtemps c'est relatif, ce n'est en tout cas pas

l'éternité.

« Parce que tu comptes vivre éternellement ?! » fut la question exclamative qui erra comme un voile de brume dans l'esprit détaché de l'impératrice ; d'une force et d'une consistance insuffisante pour franchir des lèvres closes par l'apathie, elle fondit et disparut.

— Ensuite, continuait le clone, sur un ton de plus en plus exalté, il est important que j'accomplisse pour nous un travail au moins égal au tien. Il faut que mon mérite soit identique. Je suis ton clone. Je suis toi. Il faut que je fasse mes preuves. Je ne veux pas être une IMAGE de Sandrila Robatiny. Je veux être UNE Sandrila Robatiny. Ton égale. Non, je me suis encore mal exprimée, je ne veux pas être une Sandrila Robatiny de plus. J'ai déjà dit qu'il n'y en avait qu'une seule. Je veux pouvoir mériter et assumer la part de Sandrila Robatiny que je suis. Je dois œuvrer à mon tour pour la grandeur de Gén. J'ai raison, n'est-ce pas maman ? J'ai raison. Je ne suis pas une ingrate. Tu m'as élevée dans le luxe et dans la facilité. Maintenant c'est fini, c'est à mon tour de combattre pour nous. Tu te reposeras, tu me regarderas faire. J'ai besoin de ça maman. Comprends-tu ?

L'Éternelle comprenait, oui. Elle comprenait qu'elle aurait dû faire davantage attention à C durant son enfance, son adolescence, et même plus tard. Elle comprenait que quelque chose lui avait échappé. Elle comprenait, mais… qu'elle importance ! De toute manière, il était trop tard. Pourquoi se faire du mal en s'en souciant ? Dans sa lutte contre la drogue, sa conscience profonde eut cependant un spasme de révolte.

— Administre-moi l'antidote. Arrête ça ! Veux-tu ? Nous allons nous expliquer. Tout est de ma faute. Rends-moi ma volonté. Rends-moi Bartol aussi. Je te laisserai Gén. Nous allons parler, tout expliquer. Libère-moi de ces chaînes chimiques.

C pencha la tête de côté. Une grimace chargée de douleur couvrit sa face dorée.

— Maman, je ne veux pas que tu sois malheureuse. Je veux seulement que tu m'aimes et que tu sois fière de moi. Que nous soyons bien toutes deux dans nos peaux de Sandrila Robatiny. Ne soyons ni tristes ni faibles. Nous sommes Sandrila Robatiny. Nous n'avons pas le droit d'être faibles.

— L'antidote… Arrête…

— Quant à moi… Étant donné que je n'ai jamais été pauvre, comme tu l'as été. Et… … Étant également donné que je tiens à parcourir un chemin, au moins aussi long que le tien pour être aussi méritante que toi… En partant de si haut, je vais être obligée de conquérir les étoiles !

Un silence long d'une demi-minute souda leurs yeux. Puis C lança :

— Et surtout n'oublie pas une chose qui hurle son évidence.

— ?……?

C parla lentement. Ses yeux pépites étaient dirigés vers ceux de sa souche génétique mais son regard était pensif, presque absent. Elle libéra des groupes de mots entrecoupés de silences méditatifs révélant que ses paroles n'étaient pas préméditées, qu'elles sortaient toutes chaudes du fourneau de sa réflexion.

— Toi, à ma place, hésita-t-elle, à ma place tu au… Je veux dire si tu avais eu la même existence que la mienne, tu aurais fait exactement la même chose… … … … … Puisque justement ! … … Seul notre vécu nous différencie. Donc, si tu avais eu le même vécu…

— !…… !

— Oui, … Et… de plus, mon vécu c'est toi qui me l'as offert… En grande partie du moins. Mais… … Je… Je ne sais pas si ça te consolera… mais…

— !…… ?

— Moi, à ta place… … Si ta vie avait été mon histoire, j'aurais également fait comme toi. Toujours pour la même raison : puisque seul notre vécu nous différencie.

— ?……!

Je me souviens :
Ma bonne vieille langue des pauvres

Rétrospectivement, même aujourd'hui, j'avoue que je ne sais pas trop si j'ai choisi en toute conscience d'abandonner mon ancienne existence. Oui ! Évidemment ! d'une certaine manière j'ai choisi bien sûr puisque je l'ai fait ! Mais… je veux dire que mon choix n'avait pas pour but d'améliorer ma condition matérielle. J'étais trop jeune pour avoir cette forme d'ambition somme toute mesquine. Trop jeune mais surtout trop plein de désirs déjà bien précis pour me laisser appâter par le confort. Oui, avoir le ventre plein… se sentir propre… dormir bien au chaud… dans un lit confortable, tout ça c'est bien ! Mais ce n'était tout de même pas suffisant pour me décider à m'éloigner si longtemps de maman. Pauvre maman ! Ça me griffe toujours le cœur de penser à elle. À bien y réfléchir, je suis de plus en plus persuadé que ce qui m'a décidé c'était le Robot de Quader. Un rêve de gosse quoi ! J'étais complètement ébloui par cette machine.

Je me souviens :

***

Il y a dix jours de ça, on est allés voir maman au ghetto. Elle était très heureuse de nous voir. On lui a tout raconté sur monsieur Quader. J'étais fier de lui montrer mes beaux habits. Mais, en même temps, j'étais gêné quand les autres gens du ghetto m'ont regardé et qu'ils étaient étonnés. La prochaine fois, j'irai avec mes anciens habits que j'ai gardés. Heureusement que je les ai pas jetés. Heureusement que je les NE ai pas jetés. C'est bien drôle ce qui se passe dans moi : je ne veux pas que monsieur Quader voie la crasse du ghetto parce que j'ai honte d'être trop pauvre mais je ne veux pas non plus que les gens du ghetto me voient avec ces habits parce que j'aurais encore plus honte d'être trop riche. Oui, c'est bien drôle ce que je pense de ça. C'est la première fois que je trouve mes pensées aussi drôles. Mais c'est la première fois que je réfléchis à ça parce que c'est la première fois que je suis riche. Je me gratte le cerveau. Ce doit être des pensées de riches. Je savais… Je Ne savais pas que les riches avaient honte d'être riches. À présent que je le sais, je ne leur en veux plus. Je ne comprends pas pourquoi les riches ne donnent pas des habits et des chaussures aux pauvres. Comme ça les pauvres seraient riches et comme tout le monde serait riche, les riches n'auraient pas honte

d'être riches. Je l'ai dit à monsieur Quader. Il a compris que ça me démange l'esprit toutes ces questions, que j'aimerais cerveauter un peu, alors il m'a souri très gentiment et m'a caressé la tête sans répondre comme s'il réfléchissait à mon idée. Au bout d'un moment, il a prit un air du genre « Phiiiou ! Oh ! la ! la ! » et il m'a dit que c'était trop difficile de me répondre, qu'il m'expliquerait beaucoup de choses avant, pour comprendre comment marche la société humaine. La société humaine c'est nous tous, sur la Terre et dans l'espace. J'apprends beaucoup de nouveaux mots avec monsieur Quader. À la fin, j'ai fini par comprendre qu'il a la même langue que nous, mais en version pour les riches. C'est comme les habits. Il y a des habits de pauvres et des habits de riches. Les habits de riches sont vraiment mieux que les habits de pauvres. Ils se ne salissent pas. Monsieur Quader m'a expliqué que c'est parce qu'il y a comme de très petites bêtes dans les fibres. C'est des bêtes que les riches mettent dans leurs habits. Il y en a des milliards et elles sont si petites qu'on ne peut pas les voir ; milliard, c'est un très grand chiffre avec neuf zéros. C'est des habits qui restent propres. Si on se fait une tache dessus au bout d'un moment elle part toute seule. La langue des riches, c'est mieux que la langue des pauvres, parce qu'on peut dire plus de choses avec. Mais pourtant pas toujours !… Il y a des trucs qu'on dit mieux avec ma bonne vieille langue des pauvres que je connais bien. Par exemple : « Ça m'enchante l'âme » ou « Ça me sucre le cœur » c'est pas facile à dire avec la langue des riches. Pour y arriver, il faudrait dire : « Ça me fait vraiment plein de beaucoup multiplier par plein d'énormément très très très très très plaisir. » Et encore ! même comme ça, ça rend pas aussi bien. Autre exemple : « Tu me boulimises les testicules » ben… Pour ça il faudrait dire « Vous me dérangez, multiplié par un chiffre avec des milliards de zéros ! » Ça donne un peu une image, mais ça sonne mal et c'est long à dire. Quand quelqu'un vous boulimise les testicules, vous n'avez pas envie de lui parler pendant trois jours pour le lui dire ! Donc, la langue des riches, elle est bien, mais… elle a des défauts. Par contre, leurs habits et leurs chaussures, c'est pas fécal du tout ! Je peux vous le dire !

Oui… je disais qu'il y a dix jours de ça, on est allés voir maman au ghetto. Monsieur Quader nous attendait à la sortie du trou dans le mur. Je suis sûr que c'est pas vrai que s'il n'est pas venu c'est parce qu'il avait du travail. Il a menti pour nous laisser tranquilles. Je ne voulais pas retourner voir monsieur Quader, pour rester avec maman. Mais elle m'a demandé d'y retourner. Elle a dit que c'était une grande chance. Alors, je lui ai demandé de venir avec moi. Elle a répondu que monsieur Quader ne pouvait pas s'occuper d'une veille dame comme elle et qu'elle ne voulait pas partir de sa baraque, mais qu'elle aimerait bien connaître ce monsieur. Je l'ai dit à monsieur Quader et

il m’a répondu qu’elle pouvait venir chez lui quand elle voudrait ou qu’il irait la voir avec moi quand je voudrais. Mais, pour l’instant, je ne veux pas encore que monsieur Quader voie où je vivais. Plus tard peut-être… Drill n’a pas voulu revenir chez monsieur Quader avec moi. Il voulait rester avec ses autres copains, mais il a dit qu’il allait réfléchir et que, peut-être, il reviendrait. Je vois bien qu’il se flasquifie en ce moment. Il gobe trop de kokis. Ça, c’est quand il va mal. Il se les fait sauter dans le gosier les unes derrière les autres. Dans cinq jours, j’irai encore les voir tous les deux, maman et Drill, monsieur Quader me l’a promis. J’ai déjà de l’impatience qui me galope dedans !

En attendant, j’apprends beaucoup de choses tous les jours. C’est monsieur Quader qui me les apprend. J’aime beaucoup apprendre. C’est comment dire… Je n’arrive pas à l’expliquer. Ça me fait du bien dans le cerveau. C’est comme si… comme si ma tête avait faim.

***

Ça va faire six mois que je suis chez monsieur Quader.

Il travaille dans les logiciels de RPRV. Ce sont des machines fantastiques d’une très haute technologie. Technologie ça veut dire un truc du genre… euh… comment dire… que c’est pas de la fécalerie quoi ! RPRV ça veut dire Robot Piloté par Réalité Virtuelle. Ceux qui ont une céph peuvent le piloter juste avec leur cerveau. Monsieur Quader a dit que j’en aurai une quand je serai plus grand. Je n’ai pas perdu une miette des explications qu’il m’a données au sujet des RPRV. Moi je veux être plus tard un grand pilote de RPRV. Le plus grand de tous. Il y a de très très grands RPRV m’a expliqué monsieur Quader. C’est pour construire des énormes bâtiments. Ou pour défoncer le sol des planètes pour faire des installations. Sais pas trop ce que c’est « des installations » mais ça me plaît quand même. Il y a aussi de tous petits RPRV. C’est pour entrer dans des endroits minuscules et faire des choses toutes petites. J’ai du mal à imaginer exactement quoi, mais des choses toutes petites petites. Soigner un pied de fourmis par exemple. Avec des sortes de lunettes spéciales et une combinaison spéciale aussi, j’ai piloté le RPRV de Quader. Grâce aux lunettes, on voit ce que les caméras du robot voient. Grâce à la combinaison on le fait bouger. Si je lève un bras le robot lève le même bras. Pareil pour les jambes, les doigts et tout et tout. Ce n’était pas très facile. Au début, je me cognais un peu partout contre les meubles et contre les murs. J’ai même fait un peu de dégâts. Au bout d’une demi-heure de pilotage, j’avais vraiment l’impression de me trouver là où était le robot. Je veux dire dans sa peau. Enfin, il n’a pas de peau mais c’est pour dire… En sortant de la combinaison, j’étais presque

surpris de me trouver tout à coup dans une autre pièce. Et puis, comme le robot est plus grand que moi, quand je sortais de la combinaison de pilotage, j’avais l’impression de rétrécir. Et puis aussi, j’avais l’impression de devenir mou et fragile parce que le corps du robot est très dur ; quand on est dans sa peau on peut se cogner partout sans se faire mal. J’ai aussi étudié l’astronomie, l’astronautique, la chimie, la physique, les mathématiques, l’histoire, les arts… et la société humaine comme Quader me l’avait promis.

Je vais voir maman régulièrement, tous les vingt jours. Drill est revenu vivre avec Quader et moi, mais il n’est resté que deux mois. Il est reparti, il y a une cinquantaine de jours de cela environ. Nous n’avons plus de nouvelles de lui depuis son départ. Je me demande souvent ce qu’il est devenu et j’espère très fort qu’il me donnera bientôt des nouvelles. Aujourd’hui, je vais voir maman. Je peux y aller seul en utilisant un roulant commun car Quader m’a officiellement adopté. Comme les autres habitants de la ville, ceux que je surnommais autrefois les Dehors, je peux à présent circuler librement dans la ville. Comme monsieur Quader nous l’avait promis, à moi et à Drill, les zarks nous laissent tranquilles.

Je m’appelle Ols Alia. Alia, c’est le nom de maman. J’ai voulu m’appeler comme elle. Ols, c’est le prénom qu’elle m’a toujours donné. Je n’avais aucune raison d’en changer. Pour aller voir maman, je mets les vieux vêtements dans un sac. Je les ai gardés, pour aller au ghetto, mais aussi par nostalgie, je pense. Nostalgie, ça veut dire que quand j’y repense ça me sucre le cœur mais que en même temps ça me griffe le cœur aussi. C’est pas mal comme mot de riche ! Les vieux habits, je les mets avant de rentrer dans le ghetto. Ils attireraient trop l’attention sur moi si je les portais en ville. C’est terrible à constater, mais je dois me déguiser pour être bien. Un déguisement pour la ville, un autre pour le ghetto. La dernière fois, je me suis rendu compte que je change également de langage quand je vais voir maman. Ho ! pas avec elle, bien sûr, mais avec les autres habitants du ghetto. Je reprends mon ancienne manière de m’exprimer, pour ne pas les déranger. Je reprends mon ancien parlage, si vous voyez ce que je veux dire. Ils risqueraient de penser que je fais le fier si je ne parlais plus comme eux. En fait, je me sens coupable d’avoir eu cette chance qu’ils n’ont pas eue.

Il se tient comme un singe

C12/5 évoluait à une vitesse surprenante, considérablement plus vite qu'un enfant humain. Cela ne faisait aucun doute. Daniol Murat en était émerveillé, éberlué et bien plus que stupéfait. Il eût même fallu spécialement inventer des super-superlatifs, c'est-à-dire des hyperlatifs, au risque de tordre un peu la langue, afin de décrire le niveau de son ahurissement à certains moments. D'heure en heure, il prenait conscience de l'étonnante intelligence du jeune angémo qui enregistrait les connaissances et surtout comprenait de plus en plus rapidement les raisonnements les plus variés. L'éthologue n'était installé chez les Polikant que depuis dix jours et déjà C12/5 conversait à un niveau au moins égal à celui de Cara. Il avait apparemment un sens inné de la géométrie plane ou spatiale et une grande intuition pour les phénomènes liés au domaine de la physique. À la grande surprise de son instructeur, il avait dans un premier temps assimilé les nombres à une vitesse fulgurante. Puis, tout seul, instinctivement, il avait commencé à les additionner, à les soustraire, à les multiplier et à les diviser. Il faisait cela tout naturellement, avant même de savoir que chacune de ces quatre opérations portait un nom qui officialisait leur existence au sein du royaume des chiffres. Daniol Murat en était encore tout retourné. Ce jeune cerveau, de moins de 13 mois, avait inventé ces quatre opérations de base tout simplement en se livrant à toutes sortes de calculs destinés à satisfaire sa curiosité. C'est ainsi que, depuis sa naissance, il savait avoir vu, ou entraperçu, très exactement cent douze humains différents. Tous les matins depuis une semaine, il disait à son instructeur le nombre de jours qu'il leur restait à être ensemble avant le départ prévu de Daniol Murat. Sa curiosité semblait sans bornes. À l'égard de toute chose, il posait des questions d'une grande pertinence, auxquelles il n'était pas toujours facile de répondre. D'ailleurs, eût pu en porter témoignage madame Zooltane Polikant. Le septième jour, elle était brusquement entrée dans la chambre de Saphi pour s'informer des progrès réalisés par « Kiki ». Le petit quadrumane était en train d'y suivre un de ses cours de vocabulaire quotidien. Saphi, Cara et son peluchon étaient présents.

— Alors Kiki ! as-tu amélioré ton langage ? avait-elle stridulé.

— Oui !

— Oui qui ? petit singe !

— Oui qui ? Je comprends pas cette question, avait répondu le petit être velu, un index dans la bouche et quelques plissements sur son front perplexe.

Comme le psychologue et les deux filles, il était assis sur le sol, juste à côté de Nounours. (Cara était un peu jalouse car la boule rouge

était toujours collée contre lui).

Zooltane Polikant était restée un moment silencieuse avant de recommencer à déchirer les tympans du monde :

— Il faut dire oui, MADAME. N'as-tu pas encore appris la politesse ?

Passé l'habituel tressaillement attribuable à cette voix qui déchiquetait les nerfs auditifs, Daniol Murat l'avait trouvée si stupide qu'il en était resté muet de désespoir. Désespoir à ce point mal dissimulé qu'un pesant chargement de honte avait écrasé Saphi, car elle avait surpris le regard de l'homme.

— Maman ! avait-elle tenté, tu devrais plutôt féliciter Kiki pour ses progrès. Il a à peine un peu plus d'un an ! Te rends-tu compte ?

— Pourquoi ? avait demandé C12/5, complètement en dehors de la tension ambiante. Pourquoi il faut dire : « Oui, Madame » ?

— Parce que ! Par politesse ! C'est la politesse ! Apprenez-lui donc la politesse enfin, Monsieur Murat. Que lui apprenez-vous donc à longueur de journée ? Répondez-moi, enfin. Je ne vous ai pas demandé de lui apprendre toutes ces sortes de choses… Il faut lui apprendre à faire honneur à cette maison.

— C'est pour quoi faire, la politesse, avait voulu savoir C12/5.

— Monsieur Murat aurait dû t'apprendre que la politesse ça sert à… ça sert à… à… à savoir vivre.

— Je sais vivre, puisque je suis déjà vivant. Pourtant, j'ai pas appris à vivre. Mais comment faire pour apprendre à vivre si on n'est pas déjà vivant ?… Et… si on est déjà vivant, à quoi ça sert d'apprendre à vivre ?

L'angémo s'était tu quelques secondes dans une attitude de grande réflexion, la main gauche sur le crâne, la droite lui massant méditativement le menton. L'incrédulité avait momentanément enrayé l'arme sonore de la terreur des tympans. Elle était restée interloquée.

— Je sais vivre, avait repris C12/5. Pourtant j'ai pas appris la politesse. Si j'apprends la politesse, je serai encore plus vivant ? Je vivrai plus ?

— …est déjà vivant, à quoi ça sert d'apprendre à vivre… avait contribué Nounours.

Zooltane Polikant avait brusquement fait demi-tour et les avait laissés seuls sans faire de commentaire. C12/5 avait questionné son instituteur :

— Pourquoi quand on ajoute « Madame » on apprend à vivre ?

Malgré les crissements, heureusement rares de Zooltane Polikant, la vie s'écoulait plutôt paisiblement. C12/5 avait de quoi s'éveiller. Saphi et Cara étaient souvent en contact avec lui. Surtout Cara, la fillette et l'angémo jouaient ensemble à la moindre occasion ; Nounours,

affichant toujours son air comiquement doctoral, participait volontiers aux jeux les plus turbulents. Saphi suivait avec attention toutes les séances d'enseignement que Daniol Murat donnait à son élève et même, en dehors de ces moments, elle passait beaucoup de temps avec l'homme. Elle lui posait beaucoup de questions sur la pratique et la théorie de son métier et semblait littéralement boire ses paroles, même les « C'est comme si ».

Madame Polikant n'était pas souvent avec eux. Elle était occupée à décorer un autre de leurs appartements, disait-elle.

— Je compte sur vous pour donner à ce singe le maintien et le langage qui convient à une grande maison, avait-elle déclaré au psychologue. Je reçois beaucoup. Qu'il ne me fasse pas honte. J'en mourrais. Je compte sur vous, Monsieur Murat ! Des connaissances de bon goût, voilà ce qui lui manque le plus. Des connaissances de bon goût et rien d'autre. Inutile d'en faire un savant. Si vous pouviez aussi lui enseigner à bien se tenir ! Regardez-le. Il ne se tient pas droit. Il est tout courbé vers l'avant.

D'une manière totalement inattendue, sans que ses traits n'en portassent le plus petit signe précurseur, elle avait soudain déversé sur le psychologue ahuri un long cri saccadé qui avait très certainement le pouvoir de réduire en miette les matériaux les plus résistants. C'était la première fois que Daniol Murat entendait Zooltane Polikant rire.

— C'est trop drôle ! avait-elle commenté, j'ai failli vous dire qu'il se tient comme un singe !

Barlox Polikant, quant à lui, semblait abattu. Son visage était crispé. On ne le voyait pas plus souvent que sa femme, mais, durant ses rares apparitions, il était facile de comprendre qu'il avait des problèmes. Il n'en parlait pas, mais, à mots couverts, Saphi avait confié à son professeur d'interface encéphalique qu'elle subodorait que Sandrila Robatiny le stressait et qu'il était impatient de la voir partir.

Aujourd'hui, en début d'après midi, monsieur Sompolo venait justement d'arriver. Le cours de pilotage d'interface encéphalique se déroulait dans une ambiance chaleureuse plus que détendue.

***

L'enfant anthropoïde et Cara courent autour de la pièce octogonale en poussant toutes sorte de cris déchaînant les huit tableaux animés. Ils ont le dessein d'y créer des images mouvantes nouvelles pour exciter Nounours. Bien entendu cela marche fort bien ; la boule rouge saute frénétiquement sur les murs dans l'espoir d'attraper tantôt une

forme tantôt une autre. Sa petite face reste parfaitement digne, un peu comme s'il se sacrifiait pour accomplir un travail nécessaire mais ennuyeux.

Monsieur Sompolo n'arrive pas trop à se concentrer sur son cours. D'une part C12/5 le fascine, d'autre part Saphi passe son temps à observer comment Daniol Murat étudie le comportement de l'angémo quadrumane. En plus, comment pourrait-il enseigner dans un tel chahut ?

Daniol Murat, debout les mains dans les poches, tourne lentement sur lui-même en accompagnant des yeux C12/5 dans sa ronde folle. Toute son attention se porte en particulier sur les mimiques faciales du petit être transgénique. Jusqu'ici, celui-ci n'a encore jamais ri. Il gesticule comme un enfant turbulent, à la manière de Cara, illumine sa face de sourires très larges, va même, semble-t-il, jusqu'à éprouver les spasmes et les expirations saccadées caractéristiques du rire, mais il n'en produit jamais le son.

Au milieu de l'après-midi, encore dans la grande salle octogonale de Saphi, tout le monde est assis en rond sur la moquette. Sompolo a renoncé à donner son cours. Il assiste comme les autres à la conversation entre Daniol Murat et son élève. Celle-ci a commencé par une leçon de vocabulaire, mais comme d'habitude elle dérive et s'étale au gré des questions que pose l'angémo. Le dernier mot proposé par l'éthologue était « Monde ». Après quelques explications, il a été indubitablement compris.

— Combien de mondes il y a ? interroge C12/5.

— On ne peut les compter tous… répond Daniol Murat, mais un petit nombre d'entre eux seulement est habité par les hommes.

— Combien ?

— Principalement deux : la Terre et Mars. Surtout la Terre. Il y a aussi des colonies sur Mercure et sur certains satellites de Jupiter et de Saturne.

— Les hommes habitent toujours que sur des mondes ?

— Certains astéroïdes possèdent aussi des installations, mais ils ne sont pas vraiment considérés comme des mondes. Il existe par ailleurs de gigantesques constructions spatiales qui sont en quelque sorte des mondes artificiels, mais c'est sur ce monde-ci, sur Terre, qu'il existe le plus grand nombre d'humains !

Daniol Murat s'efforce de revenir sur Terre dans le but d'éviter, pour l'heure, un cours d'astronomie. Zooltane Polikant estimant son enseignement trop éloigné de la bienséance pure ; il espérait que les connaissances générales, tout au moins celles ayant trait à la Terre, seraient considérées comme étant de bon goût.

— Combien ?

— Mille vingt milliards !

— Combien grande la Terre ?

— Douze mille kilomètres de diamètre.

C12/5 prend une attitude réfléchie. Son front est plissé.

Il essaie de savoir quelle place il y a pour chaque humain, se dit Daniol Murat. Mais il ne possède pas encore l'outil mathématique lui permettant de calculer la surface de la sphère, et il ne sait pas que la plus grande partie de la surface du monde est occupée par de l'eau.

— C'est énorme, c'est beaucoup, beaucoup de personnes, reprend l'éthologue. Il a fallu trouver des solutions pour arriver à faire vivre tant de gens sur la Terre.

Sompolo ne dit pas un mot. Il est comme hypnotisé par l'enfant chimpanzé génétiquement modifié. De temps en temps, il lance un regard sur Daniol Murat qui semble dire : « Mais, qu'avez-vous donc

fait ? » En retour le psychologue lui retourne un complexe visage chargé d'impuissance, de désarroi, de culpabilité et surtout d'une immense commisération pour ce petit être. Saphi qui se prend de passion pour le métier de Daniol Murat commence à prendre conscience du malaise de ce dernier. Cara est heureuse. Elle admire son nouveau copain sans retenue. Les propos et les reparties de ce dernier ont beaucoup d'influence sur elle. C'est vrai, s'était-elle dit, plusieurs soirs avant de s'endormir, Kiki a raison, à quoi ça sert d'apprendre à vivre quand on est déjà vivant ! Elle trouve qu'il pose des questions intelligentes et elle est très fière de lui, comme si elle pouvait partager l'honneur de la pertinence de ses répliques qui visiblement étonnent les adultes. Elle est un peu jalouse à cause de Nounours qui aime trop sa compagnie, mais, dans l'ensemble, elle adore le quadrumane.

— Combien de singes sur la Terre ? demande C12/5.

Le psychologue hésite une fraction de seconde.

— Je ne sais pas vraiment, avoue-t-il à contrecœur.

Il sait qu'il vient de commettre une faute de psychologie, car cette réponse risque d'être interprétée comme un manque d'intérêt pour l'espèce simienne, mais d'un autre côté il ne pouvait pas mentir et annoncer n'importe quel chiffre fantaisiste au risque de perdre tout crédit. Le Réseau pourrait rapidement lui donner la réponse mais l'angémo pose déjà d'autres questions :

— Plus ou moins que des hommes ?

— Beaucoup plus d'hommes, répond le psychologue, considérablement davantage.

Avant que la prochaine question ne soit prononcée, il demande à Sompolo :

— Pouvez-vous voir pour le nombre de singes… disons de chimpanzés ? Vous trouverez plus vite que moi.

Sompolo lui fait un signe de tête qui veut dire : « Je m'en occupe ». Il ferme les yeux et lance des commandes céph-mentales pour rechercher l'information. C12/5 le regarde faire. On lui a déjà parlé des céphs et du Réseau, aussi comprend-il ce qui se passe. En quelque quinze secondes, le professeur d'interface a l'information. Il n'a pas prononcé un seul mot. Toute la manœuvre s'est faite mentalement.

— Il y a environ cent douze mille cinq cents chimpanzés en ce moment sur Terre.

L'étonnement est bien visible sur la face de l'angémo.

— Pas beaucoup ! dit-il. Pas beaucoup ! Il a fallu trouver des solutions pour arriver à faire vivre tant beaucoup de hommes sur la Terre. Mais pas besoin de trouver des solutions pour arriver à faire vivre tant peu de chimpanzés.

— C'est vrai, répond Daniol Murat, ne voyant pas ce qu'il pourrait

dire d'autre.

— Quelles solutions hommes ont trouvé ?

— Hé bien… commence le psychologue, en notant que, dans sa formulation, l'angémo vient implicitement de se désolidariser des individus appartenant à l'espèce qui a trouvé les solutions. Pour arriver à faire vivre autant de monde sur la Terre, les hommes n'ont trouvé pour l'heure qu'une méthode : la décorporation.

C12/5 réalise que son seul grand ami vient de dire « les hommes n'ont trouvé… » et non « nous n'avons trouvé ». C'est très important pour lui car il sait que c'est pour éviter de se situer dans un autre clan que son instructeur a employé cette tournure plutôt que l'autre. Il sourit à l'homme. L'homme lui sourit. Quelque chose de fort et subtil vient de s'échanger dans leurs regards.

— C'est quoi la décorporation ?

— C'est le procédé par lequel les humains se débarrassent de leur corps. Grosso modo, seul le système nerveux est conservé.

— Comment les humains vivent sans corps, c'est qu'elle explication, qui explique ? demande l'angémo après une petite pause pour assimiler cette information inattendue.

— De deux manières différentes selon leur fortune. Quand on est décorporé, on peut être un Grandrêveur ou un Mondaginaire. Tant que l'on n'est pas décorporé, on est un Ancien. Il n'y a que cent soixante milliards d'Anciens. Tous les autres humains sont décorporés.

— Huit cent soixante milliards humains décorporés sur ce monde ? résume C12/5 en demandant confirmation.

Le professeur d'interface encéphalique affiche une mine abasourdie. Il réalise que le petit être velu vient de faire une soustraction.

— Oui, huit cent soixante milliards, réaffirme Daniol Murat.

— Nous on est des Anciens, précise fièrement Cara, avec un petit doigt en l'air, histoire de montrer qu'elle suit la conversation.

Saphi lui sourit. C'est bien la première fois qu'elle voit sa petite sœur rester calme et attentive aussi longtemps. Le petit quadrumane sourit aussi à Cara. Il lui pose une main sur l'épaule et confirme :

— Oui, nous, on est des Anciens.

Puis, il reprend aussitôt le rythme de ses questions.

— Combien de Grandrêveurs ?

— Cinq cent cinquante milliards.

— Pourquoi seulement trois cent dix milliards de Mondaginaires et cinq cent cinquante milliards de Grandrêveurs ?

— Pour être Mondaginaire, il faut une céph. Les Mondaginaires sont tous reliés au Réseau. Ils vivent dans un monde… je devrais même dire dans des mondes qui pour nous sont purement virtuels, car nous les savons entièrement créés par des logiciels. Les impulsions électriques qu'ils reçoivent dans les régions spécialisées de leur

système nerveux, leur font voir, entendre et sentir tous les stimulus de ces mondes. Pour eux, ces derniers sont aussi réels que le nôtre l'est pour nous…

Daniol Murat se tait en se demandant ce que l'angémo a bien pu comprendre parmi toutes ces explications. Il sait que son vocabulaire n'est pas encore assez riche et que ses connaissances ne sont pas suffisantes, mais il sait aussi qu'il enregistre tous les mots inconnus et qu'il fera tout dans les moments suivants pour les connaître précisément afin de combler les trous de ses connaissances lacunaires. L'éthologue s'interroge. L'angémo va-t-il tout de suite lui demander ce que veut dire logiciel, stimulus ou nano-impulsion ? Ou, préférera-t-il le laisser continuer afin d'avoir une vue d'ensemble avant de se renseigner sur les significations précises des composants de son explication ? Il n'y a pas lieu de s'interroger longtemps ! Le silence et le regard interrogateur du jeune quadrumane sont plus qu'éloquents : ils le prient de poursuivre. Les mots inconnus peuvent attendre un moment, il a choisi de saisir le sens global du discours. Daniol Murat reprend donc la parole sans simplifier son langage :

— Monsieur Sompolo serait plus qualifié que moi pour expliquer l'intégration et le fonctionnement de la céph dans l'encéphale et le système spinal… Outre l'investissement de leur céph qui les relie au Réseau, les Mondaginaires comme les Grandrêveurs dépendent d'installations qui maintiennent en vie la faible masse organique qui reste d'eux. Ils sont presque deux fois plus nombreux que nous, ce qui implique que deux tiers des aménagements du Réseau leur soient destinés, davantage même car tous les Anciens n'accèdent pas au Réseau. Cela entraîne des coûts, voilà pourquoi il faut payer pour devenir un Mondaginaire et voilà également pourquoi il faut aussi payer pour le rester. Ne peuvent donc demeurer des Mondaginaires que ceux qui savent rester utiles, en participant à la création de logiciels par exemple. Certains deviennent des héros très appréciés dans des combats ou des épreuves de toutes sortes, spectacles que les Anciens ou les autres Mondaginaires peuvent apprécier en payant leur place de spectateur. D'une manière ou d'une autre, les Mondaginaires doivent gagner de l'argent pour vivre.

L'angémo est toujours concentré. Cara écoute aussi. On dirait que c'est la première fois qu'on lui parle de ces sujets. Le psychologue, qui jusqu'à présent était assis en tailleur, change de position en se mettant à genoux, assis sur ses chevilles, et poursuit :

— Les Grandrêveurs, ils représentent plus de la moitié des humains. Les Grandrêveurs, c'est le nom officiel de cette grande communauté, la plus grande de toute. Par amertume… il faut reconnaître que c'est la condition finale des plus défavorisés, les Anciens les appellent les Béats. Ce ne sont que des systèmes nerveux imbibés de forte dose de

kokibus, une substance qui les fait agréablement errer dans des rêves inconnus. Ils sont complètement isolés. Complètement ! Aucun contact avec personne. Ils n'ont aucun échange. Aucun stimulus. Seuls, complètement et jusqu'à la fin, ils vivent uniquement sur l'élan de leurs souvenirs, mais, peu à peu, leur activité mentale ralentit… ralentit… ralentit… jusqu'à s'arrêter. Là, les systèmes qui les maintenaient en vie sont volontairement débranchés.

Tout à coup, un terrible monstre acoustique se rue dans les conduits auditifs pour faire éclater la quiétude du moment en mille fragments d'âcre souffrance.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Un contingent de chenilles par trop boudinées investit les murs. Sans que personne n'y prenne garde, Zooltane Polikant était arrivée et elle avait silencieusement assisté aux dernières secondes de l'exposé du psychologue. Une grêle de phonèmes pointus, s'abattant sur les ouïes comme des tessons de verre sur de la peau nue, suit le terrible hennissement :

Monsieur Murat ! C'est incroyable ! C'est insensé. C'est… C'est… Je vous avais pourtant fait mes recommandations. Je vous avais demandé d'enseigner des choses de bon goût à Kiki. Au lieu de ça, vous lui parlez de… de… de… ces monstruosités. Devant Saphi et devant Cara, en plus de ça ! Je suis une femme tolérante, mais vous avez largement franchi les limites du tolérable. Là, je suis obligée de vous demander de quitter ce lieu sur-le-champ. Je me chargerai moi-même de l'éducation de Kiki dorénavant. Cette pauvre bête tout de même ! Vraiment ! Où est donc votre conscience professionnelle ? Je vais demander à mon mari qu'il s'occupe de votre avancement. Vous allez voir ça ! Dehors ! Dehors je vous prie. Je ne puis plus en supporter davantage ! J'en mourrais !

Son poignet droit, au bout duquel pend une main molle, se porte à son front. On la croirait sur le point de défaillir. Elle s'assoit, en donnant des signes de souffrance. Une main à plat sur la poitrine, elle respire avec de grands mouvements du buste, donnant l'impression de s'étouffer. Les deux hommes sont décontenancés. Daniol Murat est même interloqué. Mais les deux enfants ne manifestent aucun étonnement. Ils semblent trouver ça parfaitement habituel. Saphi est très embarrassée mais nullement surprise. Cara est seulement ennuyée qu'un agréable moment ait pris fin. Alors que tout porte à croire qu'il ne reste plus qu'une trace de vie dans le corps souffreteux de la femme en forme de sac et que les deux hommes mal à l'aise s'apprêtent à lui venir en aide, un geyser d'énergie inattendu fait rebondir la moribonde.

— Sortez ! sortez ! Monsieur Murat ! vitriole-t-elle l'ambiance

sonore. Dorénavent, j'assumerai toute seule la charge de l'éducation de Kiki. Ne revenez plus le voir, Monsieur Murat, ça risquerait de grandement le perturber. Ne revenez plus jamais.

C12/5 est perplexe. Il est conscient qu'un événement grave est en train de se produire devant ses yeux, même s'il serait plus juste de dire dans ses oreilles. Une affliction soudaine le pousse à intervenir.

— Mais, fait-il remarquer à sa maîtresse, il reste deux jours encore.

Saphi voudrait agir pour arranger la situation mais elle n'en a pas la force. Elle a une figure fataliste et abattue.

— Encore deux jours ? Pourquoi ? s'étonne Zooltane Polikant.

C12/5 explique :

— Monsieur Murat est là depuis treize jours. Il devait rester quinze jours. Il reste deux jours pour monsieur Murat.

Tandis que la porte de l'ascenseur se referme sur lui, Daniol Murat entend la petite voix de l'angémo se perdre dans l'obscurité de son malaise.

Je me souviens :
Une main couverte de mon sang

Quand cet événement, le plus marquant de ma vie, se produisit, j'avais presque 15 ans. J'avais la sensation d'être un jeune homme ! Enfin, presque ! Physiquement je ressemblais toujours à un enfant, un gringalet même. Il faut dire que je n'ai jamais été un athlète. Mais les débuts relativement difficiles de ma vie m'avaient forgé un caractère, une maturité. Heureusement ! Avec ce que j'étais sur le point de vivre…

Je revenais d'un fabuleux voyage lunaire et j'y pensais encore. Quader était différent depuis quelques jours ; il semblait absorbé. Je me demandais si ce n'était pas dû à une certaine rencontre. Une rencontre récente apparemment. Une belle jeune femme aux yeux ardents. Il l'avait reçue à la maison. Je l'avais pour ainsi dire à peine entraperçue. Nous nous étions rapidement salués, juste avant que je sorte ; j'étais pressé car j'allais voir maman. Sur le chemin, l'exceptionnelle intensité de son regard était un moment resté imprimée dans mes pensées. J'avais eu la brève impression d'être en quelque sorte fouillé par deux sondes. Deux sondes tellement pénétrantes ! Quader ne me disait rien à son sujet et moi, malgré mon envie, car je pensais qu'elle était la cause de son attitude préoccupée, je n'osais pas le questionner.

Mais pour en revenir à l'événement en question, il est certain que je garderai toujours cet épisode de mon existence au premier plan de mes souvenirs. Ce fut si violent. Comment oublier ?!

Je me souviens :

***

J'ai 15 ans.

Je suis chez Quader depuis presque deux ans. J'ai appris tant de choses que j'ai l'impression de ne plus être le même. Je viens de vivre une expérience fantastique. Mon père adoptif et moi nous revenons de la base lunaire Jules Verne. C'était mon premier voyage dans l'espace. Pour être plus précis, c'était même mon premier voyage. Ma tête est encore pleine de toutes ces incroyables nouvelles sensations que j'ai eu la chance de vivre. J'ai pu connaître tout ça grâce aux compétences de Quader. C'est un grand spécialiste des robots pilotés par réalité virtuelle. Il est en train de mettre au point une nouvelle interface de

pilotage qui a fait grande impression. On lui a demandé de se rendre à Jules Verne, pour assister les techniciens RPRV à mettre en place toute l'interface de pilotage des nouveaux robots qui permettront d'agrandir la base, et de faire bien d'autres choses encore sur la lune.

Il est 2 h du matin. Nous revenons de ce voyage inoubliable. La nuit est sombre et tiède. Un roulant nous a déposés près de notre appartement. Nous restons tous les deux debout sur le trottoir. Quader passe affectueusement son bras sur mes épaules, et nous restons là, en fixant la lune, sans rien dire, heureux d'être ensemble. Je regarde ce croissant qui distille sa lumière parcimonieuse et paisible, en réalisant que désormais je ne concevrai plus cet astre comme auparavant, car à présent ce n'est plus seulement un objet lumineux accroché dans le ciel ; pour mon esprit, il vient d'acquérir le statut d'un véritable monde. Cet homme généreux, que j'aime de tout mon cœur, sait ce que je pense. Il me sourit. On ne dit rien. Nous sommes bien et c'est tout. J'hésite à me mettre une koki sur la langue. Je sais que Quader aimerait que je ralentisse un peu, mais ce n'est pas facile. Il espère que je m'arrête complètement un jour ou l'autre ou du moins que je parvienne à maîtriser ma consommation ! C'est lui qui m'achète mon kokibus pour que je n'absorbe pas le gratuit, celui qui contient une substance de fidélisation. Malheureusement, je suis encore dépendant de ce produit, je le suis moins qu'il y a deux ans, mais je n'en suis pas encore entièrement libéré. Fécalerie ! Trop durficile de s'en passer. J'ai honte, mais je prends toujours du gratuit, au moins une pilule sur deux. Je suis sûr que Quader s'en doute mais il fait semblant de rien. J'aimerais maîtriser cette salerie pour qu'il arrête de se griffer l'inquiétude pour moi, le pauvre.

C'est extrêmement brutal ! Une force inconnue me saisit sous le menton et me renverse d'un seul coup la tête en arrière. Un contact froid menace ma gorge.

— Bouge pas salerie de Dehors ! ou je te pourris la vie.

C'est une voix d'homme très haineuse. Il me soulève si fort la mâchoire, que mon cou est plié à se rompre. Mon visage est face à la lune. J'entends une respiration courte et convulsive dans mon oreille gauche. Il force encore. Mes pieds effleurent à peine le sol. Je suis presque pendu par le menton. Le type continue à m'insulter. Il ricane nerveusement. Sa lame appuie fort sur ma pomme d'Adam. N'arrive plus à respirer. Juste petit filet d'air… Suffoque… Mal… Voile bleu… Très mal… Étourdissement… Douleur… Peux plus…

Je perçois, dans un rêve furtif, que mon corps s'écroule. Tout mou. Sans une esquisse de réflexe de protection. Pantin sans force. L'homme m'a lâché. Mes articulations heurtent douloureusement le sol. Choc derrière la tête. Je suis sur le point de m'évanouir, mais une pensée

violente hurle soudain en moi. Sa vigueur m'arrache de l'inconscience. Son énergie tue mon vertige. Sa force me ramène à la surface. Que se passe-t-il pour Quader ? Est-il en danger ? Est-il agressé, lui aussi ?

Éperonné par cette question brûlante, je me relève et regarde la scène. Deux hommes du ghetto ! Celui qui m'a attaqué se tient face à moi. Trapu. Barbe rousse. Petits yeux noirs très rapprochés. J'ai l'impression de le reconnaître… me semble… pas sûr. Il est planté sur ses jambes écartées et me montre son couteau. Son sourire est empli de haine. Quader est à genoux. L'autre homme, un grand mince chauve, lui tord le bras dans le dos. Une grimace de douleur froisse son visage. Je me griffe l'inquiétude douloureusement dans mon cœur. J'ai peur pour lui.

— Tes chaussures, visquerie ! ordonne le chauve.

— Les tiennes aussi, fécalerie de Dehors, ajoute mon tortionnaire. Vite ! ou je te termine.

Je supplie :

— Ne lui faites pas de mal. Je sais ce que vous ressentez. Je viens du ghetto moi aussi. Je vous comprends. Nous allons vous donner les chaussures. Ne soyez pas violents. Ne lui faites pas de mal.

Le barbu m'attrape par le bras.

— Alors comme ça, toi aussi, tu es du ghetto hein ! T'as trouvé ça pour me mixer le cerveau. Tu me prends pour un fécal ? tu aimes ça, me prendre pour un fécal. Ça tombe super bien, parce que moi, j'aime les Dehors qui me prennent pour un fécal. Tu as envie de t'amuser, pas vrai ? Moi aussi, j'ai envie de m'amuser, tu vas voir ça tout de suite. Fous-toi à poil, vite.

Il est passé derrière moi, et il me soulève de nouveau par le menton. Ce n'est plus le plat, mais le fil de sa lame qui est à présent posé sur ma gorge distendue. J'entends le grand chauve ricaner. Impossible de savoir s'il rit de moi ou des mauvais traitements qu'il inflige à sa propre victime. Je n'entends pas Quader gémir, c'est déjà ça.

— J'ai dit, déshabille-toi fécal de Dehors ! Dépêche-toi. Si un zark arrive, je te pourris la vie.

J'enlève ma veste et ma chemise. Ma tête est tellement renversée en arrière que j'ai la nuque écrasée.

— Ton pantalon, fécal. Ton pantalon, vite, me souffle le barbu dans l'oreille.

J'obéis. Le vêtement tombe en bas de mes jambes. Je sens que quelqu'un tire dessus pour le récupérer. Un besoin furieux de déglutir gave mon gosier de spasmes avortés !

— Très bien, petit Dehors, dit l'homme dans mon dos. Maintenant qu'on ne risque plus de salir tes jolis petits habits de petit Dehors, je vais te montrer que, moi aussi, j'ai de l'humour.

Il prend, son copain à témoin en rajoutant :

— Pas vrai qu'on va lui montrer notre humour, à ce gentil petit Dehors qui vient du ghetto. Il aime ça, l'humour. On va lui montrer l'humour du ghetto, puisqu'il en vient, pas vrai.

Vas-y ! Montre-lui, répond l'autre en riant.

— T'es prêt, petit Dehors ? me demande le barbu. Concentre-toi bien, parce que c'est de l'humour géant tu vas voir. C'est pas de l'humour de petit Dehors visqueux ça. Il faut bien te concentrer, si tu veux avoir le temps de l'apprécier. Dis-moi que tu es concentré, dis-le-moi.

Je ne réponds pas. Il s'énerve et répète en appuyant plus fort sa lame.

— Dis-moi que tu es concentré, dit le moi.

Je produis une succession de sons articulés à grand-peine. Ils sont incorporés dans un râle et tentent de dire :

— Je suis concentré.

— Bien, c'est ce que je voulais entendre. Tu comprends, je voulais être sûr que tu ne sois pas pris par surprise. Notre humour à nous, il est comme ça, il faut être concentré pour avoir le temps de l'apprécier.

Un filet d'air asthmatique siffle et gargouille dans mon larynx… J'étouffe ! Je n'entends pas Quader. Je me demande ce que…

Une griffe de feux ouvre ma gorge. La lame pénètre profondément dans mon cou. Le sang gicle. Une vague tiède s'épand sur la peau frémissante de mon buste nu. Ma conscience se retire. Je glisse dans un monde onirique. Brouillard, taches diffuses et multicolores, à l'intérieur de mes yeux.

Dernière image sans consistance : une main couverte de mon sang et un couteau qui miroite entre des marbrures rouges.

Dernières sensations lointaines : je m'effondre. Chocs sur les genoux puis sur le menton et le nez… Le sol se jette sur ma figure. Rugosité sur la joue droite…

***

Fin du premier tome.

Remerciements

Je remercie avec une ferveur particulière
Jacky MARTINO et Sonia BIARROTTE
pour leur aide précieuse et généreuse.

Je remercie chaleureusement :

Alexandre NOUVEL
Bernard POTET
Caltoum ABBAS
Didier CHENE
Jacques GISPERT
Jean Marie OLAYA
Marie-Claude MAIREAU
Serge BERTORELLO

***

Boris TZAPRENKO
http://ilsera.com

Notes

1 **Datagramme** (Ou **Paquet**) Bloc de données indépendant transitant sur un réseau.

2 **Routeur**. À chaque intersection, dans un réseau, des routeurs aiguillent les datagrammes vers le destinataire.

3 La force de gravitation qui s'exerce à la surface de la Terre est 2,65 fois plus grande que celle qui s'exerce à la surface de Mars. Une personne de 75 kg, sur Terre, ne pèse plus que quelque 28 kg sur Mars.

Liens

Il sera… 1
LES L'ORGANISATION

Il sera… 2
LES ENGRAMMES

Il sera… 3
LES NUMANTROPHES

Boris TZAPRENKO
http://ilsera.com